


JOHN C. WARREN

DE L'IMAGINATION.

EVERAT, IMPRIMEUR,
Rue du Cadran, n° 16.

DE L'IMAGINATION

CONSIDÉRÉE DANS SES EFFETS DIRECTS

SUR L'HOMME ET LES ANIMAUX,

ET DANS SES EFFETS INDIRECTS

SUR LES PRODUITS DE LA GESTATION;

AVEC

UNE NOTICE SUR LA GÉNÉRATION ET LES CAUSES LES PLUS PROBABLES DES DIFFORMITÉS DE NAISSANCE.

OUVRAGE OU L'ON FAIT LA PART DE L'IMAGINATION DANS LES PHÉNOMÈNES DU MAGNÉTISME, DE L'EXORCISME, DE L'ASCÉTISME ET D'AUTRES PRESTIGES.

PAR J.-B. DEMANGEON,

Docteur en Philosophie et en Médecine, Membre de l'Académie royale de Médecine de Paris, de la Société de Médecine, du Cercle médical, de l'Athénée de Médecine, de la Société d'émulation de la même ville, de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, de la Société d'émulation des Vôges, etc.

Seconde édition.

PARIS,

CHEZ ROUEN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue de l'École de Médecine, n° 13.

BRUXELLES,

AU DÉPÔT DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE,

Rue du Marché-aux-Poulets.

1829.

PRÉFACE.

J'avais cru long-temps avoir, sur l'imagination des femmes enceintes, des idées à peu près conformes à celles des autres médecins, croyant qu'ils ne lui attribuaient qu'une influence indirecte et médiate sur les produits de la gestation, à raison du trouble qu'elle apporte à la circulation et à la nutrition; en sorte qu'en ne consultant que les autorités, leurs témoignages et le mien semblaient acquis à la même doctrine. Mais je me suis aperçu, depuis, qu'il y a une grande différence de croyances à cet égard, et je ne puis mieux comparer l'erreur de ceux qui les assimileraient, qu'à celle d'un homme qui, ayant vu superficiellement un tableau, prêterait la même figure à chacun des personnages dont il se compose, ou croirait avoir reconnu les traits de la sienne dans toutes les autres; comme font ceux qui ne voient que leur opinion dans tous les auteurs qu'ils peuvent citer comme partisans du pouvoir de l'imagination maternelle. C'est après avoir été témoin des discussions que firent naître, en 1806, dans le sein de la Société de Médecine de Paris, des observations sur des difformités de nais-

sance qui lui furent soumises, et après avoir remarqué que plusieurs de ses membres voulaient y reconnaître une influence directe de l'imagination maternelle, et en quelque sorte l'apposition d'une empreinte modelée par elle sur un objet déterminé, qu'il me vint à l'esprit d'écrire, sur ce sujet, un Mémoire sous le titre de *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle durant la grossesse*, lequel a été inséré en entier, en 1807, dans la *Bibliothèque Médicale*, tom. XVII. Cinq cents exemplaires de ce Mémoire furent jetés dans le commerce de la librairie où il n'en reste plus depuis long-temps.

C'est ce succès, joint à de nouvelles demandes souvent réitérées, qui m'avait engagé à rassembler successivement des matériaux pour reproduire le même sujet avec plus d'extension et de perfection; et, lorsqu'il fut question du *Dictionnaire des Sciences médicales*, auquel plusieurs de ses collaborateurs m'avaient invité à prendre part, je compris ce même sujet dans le nombre des articles que je me proposais d'y fournir, en en remettant une liste à M. Pariset et une autre à l'éditeur; mais le délabrement de ma santé, une pratique étendue et d'autres obstacles, me firent ensuite renoncer à cet objet, et la monnaie de mon ouvrage fut distribuée à plusieurs collaborateurs qui ont reproduit en partie mes idées, ce qu'ils n'auraient pas fait sans faire mention de mon Mémoire, dans la crainte d'en être regardés comme les auteurs, s'ils ne les eussent trouvées bonnes. Cela m'a confirmé dans l'idée qu'une seconde édition aurait son uti-

lité, d'autant plus qu'après avoir lu les différens articles du vaste Dictionnaire, qui se rattachent à mon sujet, j'ai jugé que la matière n'était pas épuisée. Dès-lors, j'ai préparé cette seconde édition que j'ai retardée jusqu'aujourd'hui, parce que je voulais en changer et en agrandir le plan, en y fesant des additions importantes qui ont nécessité un autre titre.

Pour ménager des repos à l'esprit du lecteur, je divise cette fois l'ouvrage en plusieurs chapitres ou points de vue sous lesquels viennent se grouper les objets les plus identiques, ce que je n'avais pas fait en premier lieu, ne croyant alors écrire que pour les médecins et les gens de lettres. Sachant que mon ouvrage a été lu et recherché par les gens du monde, je me suis appliqué à mettre le langage médical à leur portée, et j'ai traduit les citations latines de la première édition, en les fesant presque toutes rentrer dans des notes au bas de la page où se trouve aussi l'explication de plusieurs expressions peu usitées dans la vie commune. J'ai cru aussi devoir traiter de l'influence directe de l'imagination, soit qu'elle cède à l'empire des circonstances accidentelles, comme dans la frayeur, l'imitation, la fascination, ou qu'elle suive les impulsions de la prévention, du charlatanisme ou de l'ascétisme, afin de mieux faire comprendre ses effets directs.

Ce n'est qu'après avoir coulé à fond les faux raisonnemens et les prestiges qui déplacent la discussion, pour en faire perdre de vue le véritable objet, que j'aborde spécialement les effets de l'imagination ma-

ternelle sur l'embryon et le fœtus, en rapportant et en soumettant à la critique les phénomènes les plus extraordinaires et les plus curieux qu'on lui a attribués dans les temps anciens et dans les temps modernes. Pour mettre le lecteur plus en état d'apprécier lui-même les faits et les raisonnemens qui s'y rattachent, j'ai cru devoir aussi donner un chapitre sur la génération, et enfin un résumé des causes les plus probables et les plus ordinaires des difformités de naissance.

DU POUVOIR

DE L'IMAGINATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des influences particulières et accidentelles qui peuvent agir sur les formes corporelles ou sur la beauté et la santé des enfans avant leur naissance.

L'on ne sait presque rien de positif sur les causes probables des difformités de naissance, ni sur les moyens de les prévenir; raisons bien puissantes pour ouvrir une pleine carrière aux recherches et aux observations, puisque le sujet est encore neuf. La médecine se débat ou reste muette devant les préjugés vulgaires sur les effets de l'imagination maternelle. Les écrits publiés jusqu'à ce jour, trop empreints d'une opinion exclusive, loin de chercher à dissiper ces préjugés, en y substituant la vérité appuyée de ses preuves, semblent au contraire se laisser dominer par eux, ou n'avoir jamais eu pour but de faire connaître la vérité tout entière, depuis qu'il a prévalu de

ne plus vouloir entendre, de trouver même ridicule et absurde l'opinion de ceux qui accordent quelque pouvoir à l'imagination de la mère sur la formation de l'embryon et du fœtus (1). Mais a-t-on eu soin d'y suppléer par une autre explication ? Point du tout : l'on s'est pressé de fermer la discussion avant de l'avoir ouverte, et la question en est au même point, ou encore plus loin de la vérité qu'auparavant, parce que la prévention et l'exagération l'ont repoussée de chacune des deux opinions dominantes.

Ce qui me paraît avéré jusqu'à présent, c'est que les affections de l'ame ne peuvent être prises seules en considération pour expliquer les phénomènes extraordinaires de la grossesse. Il ne reste aucun doute pour moi, que l'époque et les circonstances de la conception, la pureté de l'air que respirent les femmes enceintes, et leur genre de vie, n'aient une grande influence sur leur santé et sur celle de

(1) L'*embryon* désigne le produit de la génération, ou le petit d'un animal quelconque, avant que les formes en soient bien distinctement dessinées. Ce nom est formé des deux mots grecs εν, dedans, et de βρυω, βρυειν, pousser, croître. Hippocrate et les anciens médecins qui l'ont suivi, désignent par le mot de *genitura* γονῆς, les élémens encore informes de la conception. L'embryon prend le nom de *fœtus*, du latin *fovere*, *fotus*, fomenter, fomenté, lorsque les diverses parties du corps ont pris une forme distincte et bien prononcée. Le fœtus humain s'appelle *enfant*, après sa naissance, du latin *infans*, qui ne parle pas.

leur fruit. Toutes mes observations m'ont confirmé jusqu'ici que la grossesse est d'autant plus belle, c'est-à-dire, que la santé de la mère et le développement du fruit sont d'autant plus parfaits, toutes choses étant égales d'ailleurs, que l'époque de la conception se rapproche davantage de la fin des règles, et d'autant moins, au contraire, que l'irruption des menstrues était plus prochaine lors de la conception. C'est donc là un objet qu'il ne faudrait jamais négliger de prendre en considération, parce qu'il modifie singulièrement la pléthore sanguine qui a une influence si marquée, pendant tout le cours de la grossesse, sur le système nerveux, les organes de la digestion et de la respiration. Il en résulte nécessairement un excès de sensibilité nerveuse d'où dépendent souvent les écarts de l'imagination et l'irrégularité de la nutrition. Ces deux résultats de la pléthore sanguine, c'est-à-dire, les écarts de l'imagination et l'irrégularité de la nutrition, sont coordonnés et non subordonnés l'un à l'autre, et ce serait une erreur de prendre le premier pour la cause et le second pour l'effet.

J'ai aussi remédié plus d'une fois à la malacie (1)

(1) Malacie, du grec μαλαχια, mollesse, désigne le malaise qu'éprouvent les femmes enceintes, parce qu'on le dérivait d'une mollesse de l'estomac qui leur fesait désirer des choses extraordinaires.

des femmes enceintes, en leur fesant habiter des appartemens plus vastes, et mieux aérés, ou en augmentant autrement la salubrité de l'air et du régime en général. C'est sous ce rapport surtout que le séjour de la campagne devient favorable aux femmes enceintes et aux enfans, et que les spectacles et les réunions nombreuses leur sont contraires. C'est dans les Vôges que la variété du genre de vie m'a d'abord fait remarquer les effets nuisibles d'un air impur sur la santé des femmes grosses, dont les poumons, qui servent à porter dans le sang un principe de l'air qui le régénère, suppléent ceux de leur fruit, et ne peuvent rendre à la grande circulation un sang mal régénéré, sans un préjudice notable pour les deux êtres dont il doit alimenter la vie. J'ai souvent eu lieu de m'apercevoir que les femmes des cultivateurs, accoutumées à sortir et à respirer l'air des champs, se trouvaient principalement incommodées dans les réunions nombreuses qui se forment en hiver dans les villages sous le nom de *veillées* ou de *poéles*, comme si l'on voulait indiquer, par ce dernier mot, que la chaleur est une des conditions du rassemblement. Les femmes accoutumées à un genre de vie sédentaire, et par conséquent à respirer un air plus épais, sont moins incommodées de celui qu'elles respirent dans ces réunions malsaines, où tout est fermé le plus her-

métiquement possible, et où chacun apporte de l'humidité, pour ne rien dire de plus. Mais elles ne sont pas moins sujettes aux fausses couches, comme cela s'observe également dans les grandes villes, quoiqu'elles se livrent à des travaux moins fatigans que les femmes des cultivateurs.

C'est en recherchant les vraies causes morbifiques, et non en adoptant celles qui sont, pour ainsi dire, de mode et généralement supposées, que l'accoucheur devient plus avare de saignées et de médicamens durant la grossesse. C'est assez ordinairement en quittant ses habitudes, qu'une femme devient enceinte pour la première fois, parce qu'en se mariant elle doit adopter, jusqu'à un certain point, les habitudes, les goûts et souvent l'état de son mari, surtout dans le petit commerce. Ces circonstances, qui semblent indifférentes, et dont on tient rarement compte, agissent plus puissamment sur le physique des femmes grosses qu'on ne le pense, d'abord parce que les heures des repas et du sommeil se trouvent souvent changées, et en second lieu, parce qu'avec des besoins plus fréquens ou plus impérieux de manger, on mange plus rarement et davantage à la fois, soit pour n'être pas sans compagnie, soit pour ne pas déranger le cours des affaires, ou pour satisfaire un appétit disproportionné aux forces digestives. Alors, plus ou moins de som-

meil, de repos ou d'activité que de coutume, des repas plus copieux, parce qu'ils sont moins rapprochés, dérangent les digestions et produisent des congestions sanguines dont le mal est encore quelquefois aggravé par la qualité des mets, par des soucis ou de petites contrariétés dont aucune alliance n'est entièrement exempte.

Dans les premiers temps de mon séjour à Paris, une dame à qui j'avais donné mes soins dans une maladie grave, et qui m'accorda ensuite une grande confiance, me consulta pour une de ses filles qui avait eu un premier enfant à terme, puis trois fausses couches successives, sans que les accoucheurs et les médecins qu'elle avait consultés pour cela, eussent pu trouver le moyen de les prévenir, faute d'en connaître la cause. Les uns l'avaient saignée, d'autres lui avaient prescrit des boissons toniques et un régime alimentaire approprié à son état de grossesse. Je m'informai si Madame Richer, c'est le nom de cette femme, avait une occupation ou un état qu'elle n'eût pas exercé avant et immédiatement après son mariage, si elle n'habitait pas quelque cabinet humide et malsain. La mère me dit qu'elle était bien logée, et qu'un an environ après son mariage, son gendre avait établi une maison de commerce de détail; que sa fille y tenait le comptoir et ne quittait guère la boutique, qui était grande et bien

aérée, étant au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Sainte-Anne. Ne trouvant pas de cause d'insalubrité dans cet état, je m'informai si la jeune dame n'était pas sujette à la constipation; la mère me répondit qu'oui, et que ne pouvant pas quitter la boutique à volonté, lorsque les acheteurs venaient, elle était souvent dans le cas de se retenir, et fesait ensuite de grands efforts pour aller à la garde-robe. Je lui dis aussitôt que c'était probablement là la cause de ses fausses couches, et qu'elle les éviterait en ne résistant plus au besoin d'aller et en prenant des lavemens, pour éviter toute espèce d'effort pour l'expulsion des matières fécales. Mon avis fut suivi, et cette femme a eu ensuite plusieurs enfans sans faire une seule fausse couche. Elle avait cependant consulté des hommes de l'art très-habiles, qui méritaient, et auxquels elle accordait toute sa confiance, n'ayant pas même voulu me consulter elle-même : mais on ne s'avise jamais de tout. J'ai pu me convaincre dans la suite que beaucoup de femmes grosses éprouvent les mêmes accidens, des hémorrhoïdes et des vomissemens plus fréquens par la même cause; car la constipation est une chose fréquente dans la grossesse, et souvent si opiniâtre, qu'il devient nécessaire de faire prendre de la rhubarbe ou de l'huile de ricin dans du bouillon, ou de faire entrer deux

à trois onces de manne dans un demi-lavement, plutôt que du sel, qui irrite les hémorrhoïdes lorsqu'il y en a, ou de l'huile, qui reste après la seringue, si on ne la rend miscible à l'eau par un jaune d'œuf ou quelque mucilage épais.

Les femmes qui tiennent bureau, ou qui sont chargées de la tenue des livres de commerce, de la correspondance, etc., sont exposées, ainsi que leur fruit, aux accidens nombreux qui peuvent résulter de la compression du ventre contre une table ou un comptoir, aussi bien que dans une position défavorable à la circulation du bas-ventre dans la vie sédentaire. Celles qui vendent ont à souffrir, soit en levant les bras, ou en portant des charges trop lourdes. Mais ce qui leur est plus pernicieux que tout, ainsi qu'à leur fruit, ce sont les sauts, les secousses sur les talons, les cahots des voitures, surtout en mauvais chemins, les mouvemens brusques, principalement les mouvemens de torsion, et ceux qui se font sans que le corps soit à-plomb. Ce sont là des causes très-capables de déterminer des fausses couches et des difformités. Hippocrate dit, dans son livre *De naturâ pueri*, qu'après des sauts réitérés sur terre, une femme avorta six jours après avoir conçu, et que le produit de la conception, à peu près semblable à un œuf cru dont on aurait ôté la coque, présentait une enveloppe intérieure-

ment injectée de sang, à travers et dans l'intérieur de laquelle on découvrait des fibres blanches et tenues au milieu d'une humeur épaisse et rouge comme de la sanie, avec quelque chose de saillant au milieu qui lui sembla être le nombril. J'ai assisté plusieurs femmes qui ont fait des fausses couches en voyage ou à la suite, à cause des cahots de la voiture, beaucoup plus dangereux encore au commencement qu'à la fin de la grossesse. En se baissant latéralement pour prendre une bûche dans un grand panier à bois profond, ma femme se sentit piquée et fit une fausse couche à environ cinq mois, dans la journée. Si ces diverses causes peuvent produire des avortemens, à plus forte raison peuvent-elles occasionner des déplacemens, des resserremens et des déchirures qui entraînent des difformités.

Hippocrate, à qui les partisans du pouvoir de l'imagination ont voulu faire partager leurs préjugés, mais à tort, attribue la mutilation des enfans dans la matrice à des chocs, des percussions, des chutes, ou à toute autre violence endurée par la mère, et alors l'enfant est mutilé à la partie qui a éprouvé le choc; il meurt même si le choc a causé la rupture des membranes ou enveloppes (1). Quant à la petitesse disproportionnée de

(1) At vero mutilari in utero puerum censeo, vel collisione, si circà fœtum mater percussa fuerit, vel in eum ceciderit, vel aliam

l'enfant avec ses parens, à l'inégal développement des parties, à la distorsion, il en rapporte la cause à l'étroitesse de l'utérus, dont il assimile les effets à ceux que l'on remarque dans les arbres ou les fruits dont le développement est contrarié par des pierres, des roches ou d'autres obstacles.

Il est difficile de s'égarer avec un maître tel qu'Hippocrate, parce que, toujours guidé par l'expérience et l'observation, il ne fonde ses principes que sur des faits interprétés avec discernement. Au contraire, ceux dont tout l'avoir intellectuel repose sur des autorités, et par conséquent sur des pièces de rapports mal assorties, repoussent toute expérience et toute observation opposées à leurs idées d'emprunt, sans soupçonner que la nature est régie par des principes ou des lois analogues pour l'universalité des êtres qu'elle renferme. Voilà pourquoi, imperturbables devant les faits et les raisonnemens, ils substituent l'imagination des mères aux maladies et aux accidens qui troublent le cours régulier de la nature, et lui attribuent le domaine de toutes les difformités dans l'espèce humaine, sans réfléchir que les mêmes difformités se rencontrent

vim quampiam perpessa fuerit. Quâ vero parte colliditur, ea mutilatur puer. Quod si vehementius etiam colliditur, ita ut quæ eum continet membrana disrupta sit, corrumpitur fœtus, etc. Hipp., *De Geniturâ*.

dans les brutes et les végétaux où l'imagination n'existe pas. Quoique les mêmes vices de conformation se reproduisent aussi par maladies ou par accidens hors du sein maternel, sans que, de leur aveu, l'imagination y intervienne, leur intelligence, que la première idée qu'ils ont acquise, a, pour ainsi dire, frappée de sidération, ne peut tirer de tous ces faits aucune conséquence qui les rapproche de la vérité, et fasse cesser leurs contradictions.

Il ne suffit pas de parer aux accidens qui peuvent provenir des occupations de la vie et des exercices corporels; il y a aussi des causes d'insalubrité qui produisent des effets nuisibles sur la santé par leur permanence ou leur retour fréquent, comme je m'en suis convaincu plus d'une fois. A Paris, j'ai souvent eu lieu de m'apercevoir qu'à moins d'user de cette indulgence que le père de la médecine dit être plus favorable aux maladies qu'aux malades, il fallait quelquefois contrarier le goût des femmes enceintes pour certaines habitudes, et s'exposer à leur déplaire en leur interdisant la danse, et même, dans certaines circonstances, les spectacles, où elles sont d'autant plus exposées à se trouver mal, qu'elles y entrent au sortir d'un dîner copieux qui gêne la respiration et la circulation, et dont la digestion demande plus impérieusement un air pur et léger,

à part les émotions vives qu'elles peuvent y éprouver. M. de Gardanne, dans son livre *De la Ménopause*, 2e édit., p. 200, s'explique ainsi sur les sensations : « Les spectacles, les tableaux, la musique, font à nos sens des impressions qui agissent plus ou moins vivement sur eux, et qui peuvent troubler notre organisation ou lui être avantageuses. Sans défendre aux femmes de jouir de ces différens plaisirs, je leur conseillerai de donner la préférence à ceux qui offriront des objets agréables à la vue, de fuir ceux qui présenteront des images trop tristes ou trop lascives. Ces impressions produisent quelquefois des songes, tableaux fidèles des objets qui nous ont affectés pendant la veille, ou représentans mensongers de ces mêmes objets : de là l'aberration de l'imagination. Ne voit-on pas chaque jour des personnes assister à diverses pièces de théâtre, s'en aller chez elles pleurant ou riant, suivant l'impression qu'elles avaient reçue, et la conserver même très-long-temps ? »

Madame Droze, qui m'avait donné sa confiance, était parvenue, toujours très-souffrante, jusqu'au sixième mois de sa première grossesse; j'ignorais encore la cause de son malaise prolongé et de ses indispositions fréquentes, lorsque, l'allant voir un jour, je la surpris dans une petite chambre où elle avait coutume de se renfermer

avec des ouvrières qu'elle fesait travailler, ce que je n'avais pu savoir auparavant, l'ayant toujours vue dans des appartemens vastes et bien aérés. Je lui conseillai de s'interdire tout séjour dans ce cabinet; et elle ne tarda pas à se trouver beaucoup mieux, sans avoir rien fait de plus.

Ces considérations méritent d'autant plus de trouver place ici, qu'en parlant des effets de l'imagination relativement au fruit, l'on ne porte pas également son attention sur les autres circonstances dont l'influence aurait pu aussi déranger la régularité des formes naturelles. C'est ainsi que M. Bry, médecin à Angers, dans un Mémoire adressé à la Société de médecine de Paris, et inséré dans le tome 28, p. 367 du *Journal général de Médecine*, raconte que la femme Lamies était accouchée d'un enfant privé de l'avant-bras et de la main gauche, en attribuant cette difformité à l'imagination de la mère, qui, dit-il, avait été frappée de la vue d'un moignon semblable à celui de son enfant, chez un nommé Roquelaure, lequel avait lui-même plusieurs enfans, dont aucun n'a été atteint de cette difformité, quoiqu'elle ait aussi dû frapper l'imagination de sa propre femme. Cependant, comme il est dit dans ce mémoire que la mère de l'enfant difforme avait eu des rougeurs et des boutons à la figure, pour lesquels on lui avait appli-

qué un vésicatoire, il n'eût peut-être pas été déraisonnable de présumer que la même influence qui avait produit sur la mère des effets si marqués, dont on nous laisse ignorer la cause, pouvait avoir agi d'une manière encore plus défavorable sur les frêles et tendres tissus du fruit, en déterminant quelque part une inflammation suivie de la perte des parties désirées, comme on en voit des exemples, hors de la matrice. Le vésicatoire lui-même, conseillé à la mère sans égard pour l'enfant, pouvait encore nuire à l'un et à l'autre, non-seulement par son irritation locale en contradiction avec l'œuvre de la nature, mais aussi en tenant lieu de tout autre remède plus approprié au besoin naturel, et en agissant aussi désagréablement sur le moral que sur le physique.

M. Nauche s'exprime ainsi dans son livre *Des Maladies de l'utérus*, p. 436 : « Il survient des inflammations à la peau, qui donnent lieu à la plupart des signes et aux marques plus ou moins variées que les enfans apportent sur les tégumens en naissant. D'autres fois il se manifeste des dépôts et des abcès assez considérables pour occasionner la mort ou pour détacher quelque membre. C'est ce qui fait qu'il naît des enfans avec une cuisse ou un bras de moins, et dont on trouve fréquemment les débris dans le délivre. »

On lit dans le même ouvrage, p. 428 : « La grossesse produit des effets moins marqués dans les affections chroniques. Celles qui ne sont pas voisines de l'utérus sont cependant ralenties dans leur marche : ainsi, on voit des engorgemens aux seins, qui auraient pu se convertir en squirrhes ou en cancers, se dissiper entièrement. Les éruptions cutanées, les taches, et cette coloration de la face, connue sous le nom de *masque*, les douleurs rhumatismales, etc., deviennent moins intenses, quand elles ne disparaissent pas entièrement. Si la grossesse détermine des affections nerveuses, il en est souvent qu'elle fait cesser. Combien de fois n'a-t-elle pas produit la guérison temporaire et même radicale de l'épilepsie, de la manie, de diverses surdités, et des affections hystériques? »

Tel est le langage d'un observateur judicieux, qui, n'étant pas ébloui par de fausses lueurs sans consistance, trouve des causes physiques à des effets physiques, en s'aidant du flambeau de l'expérience.

Je le demande maintenant, si les éruptions cutanées, les taches de la mère, etc., diminuent ou disparaissent entièrement durant la grossesse, croit-on que ce soit au profit de l'enfant? Mais il est des gens qui ont des yeux pour voir, et qui n'ont point de logique ou de jugement pour ap-

précier les effets de ce qu'ils voient. Ceux-là ne manquent pas d'attribuer à l'efficacité d'un vésicatoire ou d'un autre médicament au moins inutile, pour ne rien dire de plus, une guérison apparente qui n'est que l'effet du travail de la grossesse.

Une marchande dans les Vôges mit au monde, en 1801, un enfant dont les mains n'avaient chacune que deux doigts en forme de serres d'écrevisses, et les pieds que deux orteils de même forme. Comme cette femme avait été frappée de la vue d'un mendiant qui avait une main conformée à peu près de même, et qu'elle lui avait donné quelque chose chaque fois qu'il s'était présenté devant sa boutique, dans la crainte d'une punition divine sur son fruit, si elle se montrait insensible aux besoins des malheureux, elle ne manqua pas d'attribuer, ainsi que toutes les personnes qui eurent connaissance de cela, la difformité de son enfant au travail que la vue du mendiant avait excité dans son imagination. Cependant Madame Naudon, c'est ainsi que se nommait cette marchande, passait le temps de sa grossesse dans une petite arrière-boutique qui pouvait à peine contenir son lit, une table et quelques chaises, entre une petite cuisine et une boutique qui lui communiquait la lumière et l'air le plus pur qui y pénétrât. Ce qui est encore digne de

remarque, c'est que cette femme, quoique bien constituée, sur quatre accouchemens n'en avait pas eu un seul de naturel : ses deux premiers enfans, mal tournés, étaient morts ou asphyxiés en naissant, et n'ont pas vécu; le troisième, mal tourné aussi, et le seul dont je l'aie accouchée, était asphyxié, et s'est assez bien porté depuis; c'est une de mes élèves qui l'a accouchée de son quatrième, dont les mains et les pieds avaient la difformité indiquée; il présentait ces derniers au passage, et n'a vécu que quelques mois chez une nourrice où j'ai été le voir. Ce qui relève l'importance de ces considérations, c'est que madame Naudon ne s'est expliquée qu'après l'accouchement sur le travail de son imagination, qu'elle dit avoir été tourmentée aussi par d'autres objets que le mendiant cité, dont la difformité n'affectait qu'une main, et différait d'ailleurs beaucoup de celle de son enfant : elle avait d'abord trouvé les pieds et les mains de son enfant semblables aux pattes d'un dindon qui s'était plusieurs fois offert à sa vue. Quoi qu'il en soit, on pourra toujours demander à ceux qui seraient tentés d'attribuer cette difformité à la vue d'un mendiant ou d'un dindon, comme ayant été des causes occasionnelles pour la mère, comment il s'est fait que, chez madame Lamies, l'imagination frappée par la vue de Roquelaure n'ait agi que sur une

extrémité, tandis que chez madame Naudon elle a agi sur les quatre extrémités, quoiqu'elle n'ait été frappée également que par une seule main difforme de la part du mendiant, et tout au plus par deux pattes de l'oiseau malencontreux : l'imagination a-t-elle donc aussi ses caprices? Si sa puissance va jusqu'à modeler des pieds sur une main, ou des mains sur des pattes d'oiseau, en substituant des images faites à plaisir aux images qu'elle a d'abord reçues, ne doit-on pas craindre qu'il ne lui arrive de modeler aussi un visage sur autre chose ? Ceux qui attribuent des choses si merveilleuses à l'imagination, ne trouveront pas celle-ci sans fondement. Au lieu d'une fantasmagorie aussi ridicule, j'aimerais mieux admettre une cause plus analogue à celles qui s'offrent journellement à nos yeux hors du sein maternel, comme serait une inflammation avec dépôt, un sphacèle, etc., suivis du détachement des parties désirées. Cela est au moins dans le nombre des choses possibles et même vraisemblables; et puisque l'enfant en question fut amené par les pieds qu'il présentait au passage, ces deux extrémités, et les mains qui s'en rapprochent toujours dans l'utérus, avaient très-probablement éprouvé sur le col de ce viscère quelques constrictions spasmodiques, ou quelque choc capable de déterminer une inflammation, soit par l'effet d'un coït répété avant que

la grossesse ne fût connue, ou par suite de frayeur et de contrainte dans les attitudes et les différentes positions du corps de la mère, qui était petite, vive et très-agissante.

Je connais plusieurs femmes, qui, avant leur accouchement se fesaient des illusions sur des difformités dont leurs enfans n'ont ensuite présenté aucune trace. En 1810, je fus appelé à Noisy-le-Sec près Paris, pour accoucher madame Reusse, qui, dans l'intervalle des douleurs d'enfantement, me raconta plusieurs histoires sur les effets de l'imagination maternelle auxquelles elle croyait fortement. Sur l'observation que je lui fis, qu'il n'était peut-être jamais arrivé à une mère d'en prédire les effets, vu la multiplicité des objets qui avaient dû la frapper durant la grossesse, et que c'était toujours après la naissance des enfans, que l'on s'efforçait de retrouver dans la mémoire un objet quelconque que l'on pût rattacher à ses illusions par une rssemblance réelle ou idéale, cette dame dit avec un air de conviction : Eh bien, Monsieur, pour vous détromper, je vous annonce que mon enfant aura une tache d'épinards au visage, j'en suis sûre, ce n'est pas un illusion. Je répondis que nous le saurions bientôt, et en effet l'accouchement ne tarda pas à avoir lieu. Son mari, la garde et moi nous eûmes beau l'assurer que son enfant, un beau garçon, n'avait ni

tache ni marque quelconque, la mère ne le crut que quand elle l'eut bien examiné elle-même. Cela m'étonne, dit-elle, car ce mauvais sujet, en parlant de son mari, me jeta un jour à dîner, au commencement de ma grossesse, au visage une cuillerée d'épinards, qui m'a bien tracassé l'esprit. Supposons maintenant que par une coïncidence qui n'est pas plus impossible, que de gagner à la loterie sur un numero qu'on a rêvé, comme cela m'est arrivé sur le numero 7, l'enfant eût eu au visage une tache brune, noire, verte, même jaune, rouge ou olivâtre, telles qu'on en voit souvent de causes différentes, comme par hérédité, eût-il été possible de persuader à ceux qui en auraient eu connaissance, que ce n'était pas la cuillerée d'épinards qui aurait été transmise tant bien que mal par l'imagination de la mère? Le docteur Girard de Lyon a rapporté tom. 46 du *Recueil périodique de la société de médecine de Paris* (janvier 1813), rédigé par le docteur Sédillot jeune, que madame Chapuis, âgée de 18 ans, s'amusait à farder et à mettre des habillemens d'homme à un chien qu'elle affectionnait; mais que devenue enceinte, elle fut tellement et si constamment tourmentée de la crainte d'accoucher d'un enfant qui lui ressemblât, ou en portât des marques, que son mari, qui aimait aussi le chien, s'en défit, sans que cela la tranquillisât : elle

mit au monde une fille bien portante sans aucune marque ni difformité. Le même auteur rapporte la même chose (*ibid.*) de deux autres femmes, dont la première, madame Richard, eut l'imagination très-tourmentée par la vue d'un mendiant manchot auquel elle craignait que son enfant ressemblât, et dont la seconde, madame D. ayant reçu en cadeau une belle corbeille de porcelaine contenant des pêches bien imitées, prit bientôt une envie de manger de ces fruits, laquelle augmentait journellement par l'impossibilité d'y satisfaire, et les efforts qu'elle fesait pour la combattre, dans la crainte que son enfant en fût marqué. Ces deux femmes accouchèrent aussi d'enfans bien portans, et sans aucune marque ni défaut. Il cite au contraire madame Barlant, qui mit au monde un fils à qui il manquait le poignet droit, et madame Rochard qui accoucha d'une fille qui portait pendue à l'oreille droite une excroissance assez semblable à une poire, et cependant ces deux dames assurèrent n'avoir eu l'imagination tourmentée par rien de semblable. L'on est donc fondé à croire qu'il n'est jamais arrivé à une femme d'indiquer avec précision avant l'accouchement, de quelle marque serait affecté son enfant, quoiqu'il ne soit pas impossible que le hasard en fasse coïncider une avec la prédiction dans un nombre de fois illimité.

Le docteur Bodard a fait voir à la société de médecine de Paris un enfant dont le cou, les épaules et le dos étaient velus et bruns, de manière à présenter la forme d'une palatine naturelle, appliquée sur ces parties, sans que la mère, madame Poisson, se soit souvenue de rien de semblable qui eût frappé son imagination durant sa grossesse. On peut voir la notice de ce phénomène dans le tom. 26, page 172 du *Journal général de médecine*, et dans le tome 13 (août 1806) de la *Bibliothèque médicale*, page 361.

Il a été fait à l'académie royale de médecine de Paris un rapport par M. Hyppolite Cloquet, dans sa séance du 18 novembre 1828, sur un jeune homme de quatorze ans, fils d'un tisserand des environs de Bordeaux, dont le corps offre plusieurs taches fauves brunes, étendues et congénitales. La plus grande de ces taches, disposée en scapulaire, occupe une partie du dos, une épaule, une partie du bras et la surface antérieure de la poitrine; elle est couverte de poils soyeux très-courts, lisses et couchés; une semblable tache de 3 à 4 pouces de diamètre, occupe la fesse gauche; elle est aussi revêtue de poils soyeux et courts. Sur le grand trochanter droit existe une petite tache de même aspect sur laquelle sont implantés un grand nombre de cheveux de trois à quatre pouces de longueur. Enfin il se trouve une sem-

blable tache, également couverte de poils lisses et couchés sur le lobule de l'oreille droite. Le crâne est couvert d'une grande quantité de cheveux courts, non pliqués mais crépus. Cet état anormal de la peau n'est point héréditaire, le sujet étant le premier de sa famille qui en soit affecté. Sans parler, dit le rapporteur, des sauvages de Malicolo, chez lesquels une semblable couleur de la peau revêtue de poil est naturelle, on peut citer une petite fille de Nancy dont parle Buffon, dans son *Histoire de l'homme*, et un Russe que le même auteur a vu à Paris, lesquels avaient des taches fauves et couvertes de poil. M. Duméril, présent à la séance, rappelle qu'il a fait il y a 15 à 16 ans un rapport sur un pareil individu, si ce n'est peut-être le même, et M. Thillaye dit aussi qu'il existe dans les cabinets de la faculté, le modèle d'un sujet qui offre les mêmes altérations. Voyez *Recueil périodique de décembre* 1828 *rédigé par M. Gendrin.*

Il a été présenté à la société de médecine de Paris dans sa séance du 19 mai 1807, une petite fille de trois mois et demi, née à Orléans, sans extrémités thoraciques et abdominales (1). Il n'en reste d'autres traces qu'environ un pouce

(1) On appelle *extrémités thoraciques*, les bras, avec les avant-bras et les mains, parce que ces extrémités tiennent au *thorax*, qui est la poitrine. Les *extrémités abdominales* sont les cuisses

d'humérus (1) du côté gauche, très-mobile dans l'articulation scapulo-humérale (2), et terminé par une cicatrice encore assez marquée. Du côté droit il n'y aucune trace de bras, qu'une cicatrice peu apparente. De chaque côté du bassin (3) qui paraît bien conformé, il y a un petit mamelon aplati en forme de bouton correspondant à chaque cavité cotyloïde (4) et moins enfoncé du côté gauche que du côté droit; mais on n'y sent aucun reste de fémur; l'enfant qui est d'ailleurs réguliè-

avec les jambes et les pieds, qui tiennent à l'*abdomen*, autrement dit le bas-ventre. On appelle aussi les premières, *extrémités supérieures*, et les dernières, *extrémités inférieures*.

(1) L'*humérus* est l'os du bras qui va du coude à l'épaule.

(2) L'articulation *scapulo-humérale*, c'est la jointure de l'*humérus* avec l'*épaule*, appelée en latin *scapula*, et composée de la *clavicule*, os rond et long, en forme de *S*, qui surmonte le thorax en devant de chaque côté, et de l'*omoplate*, os large qui s'abaisse sur le dos derrière l'épaule.

(3) Le *bassin*, en latin *pelvis*, d'où il prend aussi le nom de *cavité pelvienne*, est la cavité osseuse placée au-dessous du bas-ventre et au-dessus des cuisses. La tête, la poitrine et l'abdomen étaient jadis appelés *ventre supérieur*, *ventre moyen*, et *bas-ventre*. Ainsi, il ne faut pas croire, comme cela arrive dans le monde, que le dernier nom n'indique que le bas du ventre proprement dit, car il désigne tout le ventre, depuis la poitrine jusqu'aux cuisses.

(4) La *cavité cotyloïde* tire son nom de sa ressemblance avec un vase en forme de petite écuelle, usité chez les Grecs; c'est le creux qui reçoit la tête du fémur ou de l'os de la cuisse, de chaque côté de la partie inférieure du bassin.

rement conformé, a bonne mine, et paraît jouir d'une parfaite santé. J'ai fait plusieurs questions à la mère de cet enfant sur les circonstances de sa grossesse en présence de plusieurs médecins, et entr'autres de M. Roux (Philippe-Joseph), qui nous a dit croire beaucoup à l'influence de l'imagination, quoiqu'on ne puisse expliquer la manière dont elle agit. Cette femme dont le mari, manœuvre paveur, se nomme Sylvain Cadouet, nous a réitéré qu'elle ne se souvenait d'avoir eu l'imagination frappée de rien qui eût rapport à la difformité de son enfant; mais qu'elle avait éprouvé plusieurs saisissemens et plusieurs frayeurs, occasionnés par l'état de son mari qui avait travaillé sur l'eau; que d'ailleurs elle n'avait eu d'autres indispositions que celles qu'éprouvent les femmes enceintes dans les deux ou trois premiers mois de leur grossesse. « La passion de la crainte, dit le docteur Charpentier dans son *Mémoire sur l'influence des passions*, cause aussi une foule d'affections de l'utérus. Rien n'est plus fréquent que de voir un accès de frayeur donner lieu à la suppression des règles et même occasionner l'avortement des femmes enceintes (1). » Or qui peut plus peut moins; si la frayeur cause de telles contractions de l'utérus, qu'il en résulte la mort et l'ex-

(1) Voyez *Actes de la Société des Sciences physiques et médicales de Liège*, première partie, Paris, 1808, p. 269.

pulsion du fœtus, comme le prouve l'expérience, pourquoi ne causerait-elle pas des contractions capables de produire l'inflammation ou le sphacèle des membres, et qu'est-il besoin alors de demander des transports d'effigie à l'imagination, quand elle n'a rêvé que des dangers sans figure corporelle?

Supposons maintenant que parmi les milliers de femmes qui pourront voir cet enfant, le concours des circonstances qui l'ont privé de membres, se rencontre une fois par une coïncidence qui n'est pas impossible, trouverait-on beaucoup de personnes assez fortes de principes et de raisonnement, pour ne pas attribuer ce second évènement à la seule influence de l'imagination maternelle, qui néanmoins n'y aurait pas eu plus de part que dans le premier cas? Mais dans la manière de raisonner de bien des gens, quand deux choses arrivent l'une après l'autre, la première est cause de la dernière : *post hoc*, *ergo propter hoc*. Au moins n'est-ce que sur la foi d'un pareil raisonnement, que le remouleur Rauquelaure, dont a parlé M. Bry, est regardé comme la cause d'une difformité analogue à la sienne, dans l'enfant de la femme Lamies, quoiqu'il se soit présenté à beaucoup d'autres femmes grosses, sans préjudice pour leurs enfans, et particulièrement à la sienne qui, comme le remarque l'auteur de l'observation, n'a mis au

monde que des enfans bien constitués. Si l'imagination sur plus de mille cas ne produit pas seulement une fois son effet, c'est une cause de difformité bien capricieuse et bien suspecte, et il est bien permis, d'après cela, de penser que les difformités tiennent à d'autres influences que l'on a tort de vouloir toujours méconnaître, par respect pour des croyances de tradition et d'habitude. Hippocrate avait enseigné que l'étroitesse de la matrice de quelques femmes, pouvait devenir une cause de mutilation. Il ne faut qu'avoir éprouvé jusqu'à quel point peut aller le resserrement spasmodique de ce viscère qui, dans un accouchement laborieux, engourdit le bras des accoucheurs les plus forts, pour adopter cette cause comme très-probable d'après les saisissemens et les frayeurs réitérés que la femme Cadouet nous a dit avoir éprouvés. N'est-il pas croyable que les mutilations de son enfant auront été causées par des resserremens spasmodiques et successifs, c'est-à-dire, pour parler le langage d'Hippocrate, par une étroitesse accidentelle de la matrice qui, en interrompant la circulation et le sentiment des foibles membres du fœtus, en aura amené la mortification, et par suite la destruction? Les naturalistes n'admettent pour cause de la différence des abeilles reines et des abeilles ouvrières qu'un changement de nourriture et de la structure des cellules où

est reçu le couvain, et où se fait le développement de l'insecte.

Outre les causes indiquées, il peut exister chez la mère antérieurement à la grossesse, une cause de destruction partielle ou totale du fœtus, et c'est probablement ce qui a eu lieu dans le cas rapporté par Beclard, dans sa *Dissertation inaugurale*, où nous voyons qu'à l'ouverture du cadavre d'une femme qui, après un long espace de temps et trois ponctions, succomba à une hydropisie, on ne trouva de désordre que dans l'utérus qui était squirreux et adhérent à toute la cavité du petit bassin, avec un volume double de celui que produit un enfant à terme. L'auteur ajoute que dans plusieurs de ses points ce viscère contenait des foyers purulens et isolés, remplis de débris d'enfant; que dans deux ou trois il trouva des flocons de cheveux noirs et longs de plusieurs pouces, dans d'autres, des concrétions cartilagineuses et osseuses, et qu'il en conserve une pièce très-dure qui paraît avoir appartenu à la mâchoire supérieure et donne attache à une dent. Il est très-présumable que dans ce cas l'enfant aura péri et n'aura pu être expulsé à cause de la maladie de l'utérus, et si ce viscère peut être affecté de manière à causer la mort, pourquoi l'étant à un moindre degré et accidentellement, ne causerait-il pas d'autres maux moins violens au fœtus? Il n'y a pas de raison pour

que l'enfant qui est un produit de la mère, soit considéré comme cause première et spontanée de la maladie de celle-ci qui lui prête une existence qui tient à la sienne.

Tout cela nous autorise à conclure que les effets préjudiciables de l'imagination maternelle, ne tiennent que très-accessoirement et indirectement aux objets qui la frappent, et que c'est plutôt en elle que hors d'elle, qu'est placé le principe du mal, vu la vanité bien prouvée de la plupart des inquiétudes qui troublent si souvent le repos des mères, et sympathiquement la santé des enfans. Les médecins qui ont observé combien la grossesse, le malaise, la tristesse, la pléthore et les maladies en général, exaltent la sensibilité naturelle, et par conséquent l'imagination qui en dépend, n'auront pas de peine à croire que l'insalubrité des appartemens et du genre de vie, ainsi que des indispositions morbifiques, suffisent pour disposer les femmes à se frapper fortement de ce qui ne les affecterait pas ou que très-légèrement en santé parfaite. Voilà pourquoi les individus difformes ne frappent que quelques femmes, sans faire aucune impression profonde sur la plupart des autres. Il en est de même de la laideur et des manières inciviles et peu mesurées, car j'ai observé que souvent aussi, elles fesaient prendre certaines personnes dans une grande

aversion par les femmes enceintes, aversion qui cesse d'ordinaire après l'accouchement, surtout quand l'enfant ne les rappelle pas aucune marque. Mais si la laideur et les manières désagréables tiennent à la famille du mari, et que l'enfant paraisse en avoir hérité, ce qui est possible par filiation et non par imagination, alors l'aversion de la mère poursuit long-temps la personne la plus laide ou la moins agréable de la famille. Une femme ne peut guère être apathique et indifférente; elle aime ou elle hait, a dit Horace, *mulier vel amat vel odit*, et cela est vrai, principalement pour les femmes nerveuses ou d'une grande sensibilité, qui, uniquement guidées par le sentiment, ne gardent aucune mesure et s'affectent de tout avec excès. Ne suit-il pas naturellement de là, qu'en regardant l'imagination comme une cause suffisante de difformité, l'on court le plus grand risque de prendre l'effet pour la cause qui consiste réellement dans l'état de malaise et de maladie, ou au moins de prendre une cause secondaire pour une cause première? L'on ne peut au reste disconvenir que l'image des individus difformes qui se présentent à la vue des femmes enceintes, ne soit successivement, même rapidement remplacée par celle d'une infinité d'autres objets très-variés, vu l'extrême mobilité des femmes nerveuses, dont l'habitude n'est point de

n'avoir qu'une seule idée, et qu'ainsi en supposant les enfans soumis avant leur naissance à l'empreinte que laisseraient les objets dans l'imagination de leur mère, on en fait de vrais caméléons qui, prenant la forme et la couleur de tous les objets, ne devraient rien avoir de permanent ni de commun avec leurs parens et leur race. ?

Si l'on suppose, avec quelques auteurs, que le pouvoir de l'imagination sur les formes naturelles, cesse avec l'orgasme vénérien, sans s'étendre sur les formes déjà établies, il est clair qu'alors on se trouve en contradiction avec l'opinion vulgaire, selon laquelle l'imagination, en quelque sorte avide de bizarreries, transmet au fruit durant tout le cours de la grossesse, les formes hétérogénes que le hasard peut lui offrir, au lieu des formes naturelles déjà empreintes et voulues par le concours simultané de tous les organes, dont l'action se trouverait ainsi paralysée par une force presque magique; car cette force ferait cesser toutes les actions et les influences vitales, en laissant subsister tous les phénomènes qui en prouvent la non-interruption. En admettant d'ailleurs par complaisance que la faculté dont nous parlons, ne puisse exercer son pouvoir qu'au moment où le flambeau de l'amour allume la vie d'un nouvel être, peut-on croire que ce soit seulement des formes de cet être hypothétique et encore

au néant qu'elle s'occupe, et que, si cela était, elle prendrait ses modèles sur des individus difformes, ignorés par l'amour? Si l'amour rencontrait la laideur, la laideur le tuerait. Voilà pourquoi l'on dit proverbialement qu'*il n'est point de laides amours*. Si l'imagination ou un sentiment quelconque prédominait celui de l'orgasme vénérien, l'orgasme vénérien ne serait qu'un acte automatique sous une fausse dénomination, d'où ne pourrait résulter génération, car deux sentimens différens ne peuvent avoir lieu simultanément, que le plus fort n'affaiblisse et ne détruise même le plus faible. N'est-ce pas d'ailleurs une absurdité manifeste que de supposer une forme ou une figure improvisée en un instant, par l'imagination, quand il est prouvé que l'embryon n'en a encore aucune, et qu'il reste amorphe plusieurs jours après la conception; ou de croire que la même idée imaginaire reste plusieurs jours à se former sans distraction, ce qui revient à croire qu'une femme enceinte n'a qu'une seule idée tant que la forme de son enfant n'est pas achevée.

Après avoir fait la remarque que les ressemblances n'étaient point bornées aux parties extérieures et physiques, mais qu'elles s'étendaient aux parties internes, dont l'imagination ne peut prendre notice, et même à l'intelligence et aux mœurs, Zacchias fait le raisonnement suivant :

Enfin, puisque l'on trouve de la ressemblance, non-seulement dans les petits des animaux parfaits, mais qu'elle est encore bien plus évidente dans les animaux imparfaits, et dans la reproduction des végétaux, l'on doit leur assigner à tous une seule et même cause, qui ne peut pourtant être l'imagination (1). Le même auteur remarque aussi que les opinions varient beaucoup sur le pouvoir de l'imagination maternelle, les uns ne fesant dépendre les similitudes que de l'imagination de la mère durant l'acte du coït seulement, les autres étendant le pouvoir de cette faculté sur tout le temps de la gestation, et d'autres encore fesant partager le même empire à l'imagination de l'homme durant le coït (2). Une vérité bien démontrée ne comporte pas tant de divergences dans son expression, et quand on dit en géométrie que la *ligne droite est la plus courte*,

(1) Denique cum similitudo natorum non solùm reperiatur in perfectis animalibus, sed multò evidentior appareat in imperfectis, imò etiam in ipsis vegetalibus mixtis, debet in omnibus una eademque causa assignari, quæ tamen imaginatio esse non potest. (Pauli Zacchiæ, *Quæstiones medico-legales,* lib. I, tit. V, quæst. 11, p. 317.)

(2) Sed hæc opinio variè explicatur, volentibus nonnullis à solâ mulièris imaginatione in actu coïtûs similitudinem provenire; aliis non in actu coïtûs solùm, sed toto gestationis tempore agere imaginationem in fœtum contendentibus; aliis verò non solùm mulieris imaginationem esse efficientem similitudinis causam, sed etiam imaginationem viri in veneris congressu. *Ibid.*, t. V, qu. 2, p. 312.

personne ne s'avise de dire que c'est seulement en commençant de la tracer, durant tout le temps qu'on la trace, ou quand c'est un tel ou tel qui l'a tracée.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'il est encore trop tôt pour fermer la discussion sur l'influence des affections morales dans la reproduction des êtres, car c'est plutôt une chose à expliquer convenablement qu'à nier absolument avec quelques physiologistes. Il y a une différence immense pour la raison entre admettre l'imagination comme cause directe et principale des difformités naturelles, et entre ne pas l'admettre du tout. L'on se croit mal à propos en droit de rejeter toutes les observations relatives à son influence prétendue ou réelle, quand on a répété, avec quelques hommes célèbres, que les brutes et les plantes, qui n'ont point d'imagination, produisent aussi des individus difformes et monstrueux, et que d'ailleurs il n'y a point de nerfs qui aillent de la mère à l'enfant, pour établir une communication entre l'un et l'autre.

Plusieurs auteurs prétendent, mais sans preuves, que les brutes n'ont point d'imagination ; cependant elles rêvent et sont frappées de frayeurs vaines ; d'ailleurs, leurs déterminaisons électives et surtout leur docilité ne laissent nullement douter qu'elles n'aient aussi, comme l'homme,

outre leur vie végétative, leur vie intellectuelle. Quand un chien ou un chat ont volé, et qu'une bonne correction a fait justice du vol, ils ne volent plus, ou s'ils recommencent, ils savent, dans la surprise, qu'ils n'ont rien de mieux à faire qu'à se sauver, et même la crainte des coups fait crier les chiens; il faut donc que leur imagination les effraie par la réminiscence des coups qu'ils ont déjà reçus pour un pareil méfait. Mais, en supposant le contraire, la seule conséquence qu'on en pourrait tirer, c'est que l'imagination ne serait pas la seule et unique cause des difformités naturelles.

Quant aux difformités du règne végétal, elles sont, comme dans le règne animal, le résultat d'une nutrition irrégulière, n'importe quelle soit la cause qui en contrarie le rythme accoutumé. Mais dans aucun cas les phénomènes d'un règne ne peuvent être admis que pour confirmer, et non pour expliquer ceux d'un autre règne; car si la physiologie animale était en tout semblable à la physiologie végétale, et que, par exemple, on voulût expliquer la nutrition des animaux par celle des plantes, il faudrait nier l'existence de la mastication, de la déglutition, de la digestion et de plusieurs autres fonctions qui ne se rencontrent pas dans ces dernières. C'est donc à tort que ceux qui nient les effets de l'imagination de la

mère sur son fruit, veulent faire parler les bêtes et les plantes en faveur d'une opinion qui ne peut être appuyée sur l'analogie, que pour confirmer d'autres preuves plus positives et plus directes. Hippocrate avait si bien reconnu l'influence des fonctions intellectuelles sur la nutrition, qu'il nous présente le sommeil, qui est le repos de l'intelligence, comme le moment le plus favorable aux fonctions des organes nutritifs, lorsqu'il dit, dans le sixième livre des Epidémies (*sect.* 5, *text.* 9), que le sommeil favorise les viscères de la digestion : *somnus labor visceribus*. Dans sa lettre au roi Démétrius, il dit encore que la tête est la source des maladies humaines : *humanorum morborum caput radix est;* et dans sa diététique, il s'exprime ainsi : Un long sommeil convient à ceux qui ont des renvois d'alimens pris la veille, et dont l'estomac est gonflé par des crudités ; *qui postridie cibos eructant, et quibus præcordia, nimirum cibis non concoctis, attolluntur, iis longior somnus confert.* Celse, l'Hippocrate latin, nous dit (*liv.* 1) que celui qui n'a pas digéré doit rester tout-à-fait en repos, et ne se livrer ni au travail, ni à l'exercice ni aux affaires : *qui non concoxit ex toto conquiescere debet, neque labori, neque exercitationi, neque negotiis se tradere.* C'est d'après la même doctrine que l'école de Salerne a écrit, dans le livre publié en

1100, sous son nom, et dédié à Robert, duc de Normandie et roi d'Angleterre : *post cœnam stabis aut passus mille meabis*, c'est-à-dire, tu chômeras en quittant le repas, ou tu feras seulement mille pas. Le langage vulgaire s'est emparé de la même vérité dans l'expression *dormir la grasse matinée*, parce qu'en effet le sommeil, en donnant à la digestion une élaboration plus parfaite, contribue puissamment à l'embonpoint. Dans mon enfance, il suffisait de m'éveiller très-matin, pour que j'éprouvasse des coliques avec moins d'activité et d'aptitude au travail durant la journée, et, à toutes les époques de ma vie, un instant de sommeil après avoir mangé m'a procuré un allégement de l'estomac et facilité le développement d'une nouvelle activité. Nous avons tous vu ou éprouvé qu'après un repas, surtout un repas solide, la contention de l'esprit, une frayeur, un mouvement de colère, et en général, une impression forte et insolite sur l'intellect, portent le trouble dans les fonctions digestives, et ôtent simultanément ou consécutivement l'appétit et le sommeil, qui pourrait y remédier.

C'est aux études trop rapprochées des repas et à des affections morales dont l'esprit ne se débarrasse pas ou pas assez, qu'il faut rapporter plusieurs maladies aiguës et presque toute la légion des maladies chroniques, telles que l'apoplexie,

la dyspepsie, les fièvres nerveuses, l'hypocondrie, l'hystérie, l'aliénation mentale, un grand nombre de phtisies, d'hépatalgies, de dysuries, de calculs des reins et de la vessie, de congestions, d'obstructions, etc. L'on peut dire que si le séjour des villes nuit à la longévité et à la population, c'est encore plus par la multiplicité des causes morales que par les causes physiques. Nous sommes tellement convaincus de tout cela, que nous ne répondrions que par un rire de mépris ou de pitié à celui qui s'aviserait d'en douter, parce que la même chose ne s'observe pas également dans les brutes et dans les plantes. Tout cela prouve l'influence des facultés intellectuelles sur la nutrition et sur le physique en général. Pour qu'il ne reste aucun doute à cet égard, nous allons, dans le chapitre suivant, examiner jusqu'à quel point l'imagination peut influer sur la santé et sur les actions de l'homme.

CHAPITRE II.

Des effets directs de l'imagination sur l'homme et les animaux.

On entend par imagination cette faculté de l'entendement qui y excite des images ou des représentations d'objets, perceptibles ou non par les sens extérieurs. Son activité et ses égaremens peuvent déranger le sommeil, la digestion, la circulation et les autres fonctions de l'économie animale, puisque c'est dans le miroir magique de cette faculté que les objets les plus imperceptibles et les plus ordinaires se transforment en colosses et en monstres; mais c'est aussi sous le charme de ses illusions, que se cachent ou disparaissent une grande partie des maux qui affligent l'humanité.

Quand la vue d'une personne affligée attriste, que la vue d'une personne riante et gaie réjouit,

que la vue ou la réminiscence d'une saleté dégoûte et fait vomir, que la vue de quelqu'un qui mange des fruits acerbes ou des mets de haut goût agace les dents ou excite un afflux de salive, que le sentiment d'un danger ôte les moyens de s'y soustraire, qu'un regard amoureux agite les sens, qu'une menace ou un regard sinistre glace d'effroi ou trouble le repos, n'est-ce pas au travail de l'imagination qu'il faut rapporter tous ces phénomènes ?

Si vis me flere, flendum est tibi primò,

dit Horace (*Ars poetica*), c'est-à-dire, « si » vous voulez que je pleure, il faut que vous » pleuriez d'abord vous-même. »

Mettez ensemble des personnes tristes et mélancoliques, elles le deviennent davantage. Jetez au milieu d'elles un fou jovial, des enfans joyeux, quelque plaisant avec un travers ridicule, quelque original divertissant, à l'instant tous les visages laissent tomber leur masque rembruni en se déridant. Toute une société se livre à la joie la plus expansive et la plus bruyante, un cri perçant rompt le tumulte, et l'on voit paraître un enfant ou une femme éplorés sur la perte de ce qu'ils ont de plus cher, ou bien c'est la nouvelle inattendue d'un grand malheur, une lettre avec un cachet noir; vous voyez aussitôt toutes les phy-

sionomies changer, les yeux se gonfler et les larmes remplacer les ris. C'est à cette contagion sympathique que sont dus les grands effets et les succès du théâtre.

Une famille s'était mise à table et mangeait avec appétit, lorsque celui qui retournait une salade de laitue ramène au-dessus des feuilles un crapeau que la cuisinière y avait jeté avec l'eau d'un puits en la lavant. A l'instant, l'appétit de tous les convives est remplacé par le dégoût, les nausées et les vomissemens : effet de l'imagination que la vue d'une salade aux crapauds ne peut affecter aussi agréablement qu'une salade aux œufs rouges, dont le peuple aime à se régaler au printemps dans les guinguettes des environs de Paris.

Un riche particulier dont la femme venait d'être inhumée, voyant des femmes sortir de chez lui avec une grande cruche pleine de vin, va y goûter ; il les gronde de ce qu'elles emportent son vin; on lui dit que c'est celui qui a servi à laver le cadavre de sa femme; il en prend une telle aversion, qu'il en meurt.

Borrichius rapporte, dans le journal de Copenhague (vol. 5, obs. 49), qu'un des principaux habitans de cette ville qui encourageait sa femme à prendre une médecine apportée pour la purger, alla à la garde-robe avant elle, et vomit deux fois.

Au rapport de Meyer (*Eph. germ.*, cent. 1 et 2, obs. 129), un habitant de Breslau s'étant fait apporter une médecine, sa femme, sans avoir manifesté d'aversion pour les purgations, en eut l'imagination si frappée, qu'elle alla haut et bas, même avec du sang et des hoquets, et ne se rétablit qu'avec peine.

Donatus assure (*Hist. mirab.*, l. 6, c. 3) qu'il a connu plusieurs personnes qui étaient purgées par la seule odeur d'un purgatif, et Shultzius raconte (*Eph. germ.*, dec. 1, an. 3, obs. 43) qu'une religieuse n'avait jamais senti l'odeur d'une médecine sans en être purgée; qu'un ministre, en voyant une médecine qu'on lui apportait, en fut aussi bien purgé que s'il l'eût prise, et qu'un enfant de neuf ans, affecté, depuis plusieurs années, d'une fièvre tierce avec embarras du ventre, au mot d'un clystère qu'on allait lui donner, fut purgé copieusement et guéri.

Telle est l'influence du moral sur les organes de la digestion, et cependant ils n'y sont qu'accidentellement soumis, car nous verrons plus tard qu'ils exécutent leurs fonctions, à notre insu et indépendamment de la volonté, durant le sommeil avec plus de perfection que durant la veille; vérité qui se confirme ici, puisque le sommeil, qui est le repos plus ou moins complet des organes de l'intellect, interrompt nécessairement ou

diminue l'activité du moral, et par conséquent de l'imagination. Voilà pourquoi un somnambule qui s'égare sur les toits ou au bord d'un précipice, évitera le danger qu'il court ; mais si on l'éveille, son imagination, frappée de ce danger, trouble ses sens, distrait son attention, et il tombe dans l'abîme. C'est par la même raison que des guerriers, dont la bravoure avait déjà ébranlé les colonnes ennemies, laissent échapper la victoire qui s'attachait à leurs drapeaux, lorsque le bruit inopiné de la mort d'un chef qui avait leur confiance, ou une terreur panique venant à frapper leur imagination, déconcerte leurs efforts et fait fléchir leurs bras. Dans les guerres de la galanterie, n'est-ce point l'imagination qui, donnant à un regard l'expression d'un désir amoureux, enflamme un jeune homme et lui fait tout oser pour l'objet qui le captive ? Dans d'autres circonstances, une menace ou le regard sinistre d'un ennemi puissant paralyse tous les moyens de défense, et c'est ce que désignent les expressions *glacer d'effroi, saisir de frayeur*, parce qu'on reste alors immobile, comme si on était saisi par quelqu'un, ou glacé. Dans toutes les situations de la vie, c'est à l'imagination qu'est due la crainte qui enfante ou accroît les dangers, la circonspection qui les fait éviter et l'espérance qui les fait surmonter.

De la Roque raconte, dans son journal de médecine (juin 1686, p. 44) qu'une femme, se souvenant comme par hasard d'avoir vu un homme paralytique d'un bras, sentit son bras s'engourdir tout d'un coup. Elle alla prendre une bouteille d'eau-de-vie pour s'en frotter ; mais n'ayant pas la force de la tenir, elle la laissa échapper et la cassa. Incontinent son esprit fut frappé de l'idée d'un homme paralytique de tout un côté, et elle le devint au même instant. Sa frayeur augmentant, elle craignit de devenir impotente de tout le corps, et en même temps elle éprouva une perte générale de mouvement et de sentiment avec une grande difficulté de respirer. On accourut au bruit de sa chute, et lorsqu'après une saignée et un vomitif, elle eut repris ses sens, elle raconta elle-même comment tous ces accidens lui étaient arrivés. Nul doute qu'elle n'y fût prédisposée, et que ses appréhensions ne fussent venues, au moins en partie, de cette prédisposition; mais elles durent aussi en hâter le développement.

Un homme corpulent arrive à l'ouverture du cadavre de son frère qu'il n'avait vu depuis seize ans. Le cadavre n'était qu'un peloton de graisse, et comme celui-ci n'était pas moins gras, dit Grizelius (*Æph. germ.*, dec. 1, an. 3, obs. 45), la peur le prend, et il tombe à demi mort et sans connaissance. Grizelius s'avisa de dire qu'il allait se

presser de finir, pour faire l'ouverture du cadavre de l'autre, qui, épouvanté, prit la fuite. Ainsi la frayeur d'un danger plus imminent fit cesser l'effet de la peur d'un danger plus éloigné.

Kerkring dit (*Spécul. anat.*, obs. 41) qu'une pauvre femme, n'ayant pas obtenu l'aumône qu'elle demandait à une dame, lui dit qu'elle mourrait dans six mois. Quand cette dame eut atteint ce terme, elle eut une si grande peur, qu'elle mourut en effet.

Une femme de quarante ans avait un procès contre une autre femme de cinquante ans. Celle-ci ayant perdu sa cause, dit Hoyerus, (*Eph. germ.*, cent. 7 et 8 obs., 76), cita son adversaire dans la vallée de Josaphat et mourut peu après. La femme citée mourut aussi de peur.

L'histoire rapporte qu'après la suppression des Templiers, prononcée en 1312 par le pape Clément V, à la sollicitation de Philippe-le-Bel, roi de France, qui les trouvait trop puissans, et contre le sentiment du concile de Vienne en Dauphiné, *Jacques de Molay*, grand-maître de l'ordre, et *Guy*, grand-prieur de Normandie, furent condamnés à être brûlés vifs, le 11 mai 1313, sur le place Dauphine à Paris, sous prétexte d'hérésie, mais au fond parce qu'ils avaient refusé des aveux sollicités pour la justification de leurs persécuteurs. « Au milieu des flammes, dit Anquetil

(*Histoire de France*, tom 3, p. 368 de la 2e édit.), et jusqu'au dernier soupir, ils protestèrent de leur innocence, et citèrent le roi et le pape au tribunal de Dieu, *Clément* dans quarante jours, et *Philippe* dans l'année. Le peuple, témoin de la constance de ces deux infortunés, donna des larmes à leur fin tragique, et crut qu'ils mouraient innocens. Il fut encore confirmé dans cette nouvelle opinion par la mort des deux auteurs de cette catastrophe, qui arriva au terme marqué par leurs victimes. »

Voilà des événemens dont la coïncidence avec le terme marqué par la prédiction, peut s'interpréter au gré des préjugés de chacun, mais dont la crainte, surtout quand elle est renforcée par le remords, peut être considérée comme une des causes les plus probables. La fascination, l'enchantement et le sortilège, ne sont eux-mêmes que des fantômes créés par une imagination si facile à s'exalter, qu'il suffit d'un signe bien ou mal interprété, pour lui soumettre l'empire de tous les sens. C'est ainsi que dans les contrées inhabitées de l'Amérique et ailleurs, l'oiseau, effrayé par le regard avide et enflammé d'un serpent qui rampe au pied de l'arbre où il est perché, veut inutilement tendre les ailes pour s'envoler; l'image qu'il se fait du danger paralyse tous ses mouvemens, il reste immobile et tombe bientôt devant la tête

de son hideux ennemi qui le dévore. Tel un voyageur isolé, découvrant dans un désert un animal féroce, au regard de feu, tend tous ses muscles pour se sauver, et reste immobile parce qu'il veut trop bien courir. C'est aussi ce qui arrive dans un rêve effrayant par le saisissement que produit un danger fantastique, et c'est probablement une pareille fascination que Virgile a voulu désigner par le vers suivant de sa 3e églogue.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

« Je ne sais quel regard me fascine mes tendres agneaux. »

D'après une expérience de Vanhelmont, rapportée dans son ouvrage de *l'Origine de la médecine* (*De Ortu medicinæ*), et répétée par l'abbé Rousseau, autrement appelé *le capucin du Louvre*, en mettant un crapaud dans un vase profond d'où il ne puisse sortir, et en le regardant fixement, l'homme produit sur lui une frayeur telle qu'après plusieurs efforts pour sortir, il se retourne, regarde lui-même fixement, puis expire au bout de quelques minutes. Au jugement de Vanhelmont, c'est le sentiment exalté de la peur qui le suffoque. Selon l'abbé Rousseau, le regard de cet animal ne serait pas toujours sans effet pour l'homme lui-même : il raconte que, dans ses quatre premiers essais, il avait réussi à le tuer par son regard, et qu'il s'était acquis la réputation d'un saint par une de ces expériences,

faite en présence d'un musulman en Egypte, où ce hideux reptile est regardé comme une production du diable. La cinquième épreuve manqua, et voici comme il s'exprime sur la sixième : « Ayant voulu faire pour la dernière fois la même chose à Lyon, revenant des pays orientaux, bien loin que le crapaud mourût, j'en pensai mourir moi-même. Cet animal, après avoir tenté inutilement de sortir, se tourna vers moi, et s'enflant extraordinairement, s'élevant sur ses quatre pattes, il soufflait impétueusement sans remuer de sa place et me regardait aussi sans remuer les yeux que je voyais sensiblement rougir et s'enflammer. Il me prit à l'instant une faiblesse universelle qui alla tout d'un coup jusqu'à l'évanouissement, accompagnée d'une sueur froide, et d'un relâchement par les selles et les urines; de sorte qu'on me crut mort. Je n'avais rien pour lors de plus présent que de la thériaque et de la poudre de vipère, dont on me donna une grande dose qui me fit revenir, et je continuai d'en prendre soir et matin, pendant huit jours que la faiblesse me dura. C'est peut-être le basilic de quelques auteurs qu'on prétend qui tue de la vue, ou du moins il a la même vertu. » Voyez *Secrets et remèdes éprouvés par l'abbé Rousseau, ci-devant capucin et médecin de Sa Majesté*. Paris, 1693. Chap. X. On pourrait élever ici une question incidente, savoir si un animal qui attache son regard sur un ennemi

ou une victime a l'intention préméditée ou réfléchie de le fasciner ou de le faire périr en l'effrayant. Je crois que l'on peut répondre par l'affirmative, au moins pour plusieurs cas; car, dans la négative, je ne vois pas comment on expliquerait les efforts du crapaud pour se rendre plus hideux en se gonflant et s'élevant sur ses quatre pattes avec un souffle impétueux, ni à quoi on attribuerait les cris effrayans des autres animaux près de leurs victimes. Il est vrai que, selon Métrodore dans Pline (*Histoire nat.*, l. 28, cap. 14) et Lacépède (*Histoire des serpens*, 1789, p. 355 et 409), ce serait à des exhalaisons infectes et nauséabondes, telles qu'elles font reconnaître à l'odorat des nègres et des sauvages la présence des serpens dans les savannes, qu'il faudrait rapporter : la fascination opérée par ces reptiles sur les oiseaux, les écureuils, etc. : opinion admise aussi par plusieurs Anglais qui ont voyagé en Amérique, tels que Lawson, Catesby, Brickel, Colden, Beverley, etc. D'autres, comme Barton, Vosmaer, Sledmann, Bartram, etc., nient la puissance enchanteresse des serpens, et néanmoins le dernier dit que tous les sauvages de l'Amérique du nord reconnaissent dans les serpens une force cachée (*vis abdita*), comme les anciens en admettaient une dans le regard du basilic.

Brown, médecin anglais, dit, dans son *Essai*

sur les erreurs populaires (vol. I, p. 349), qu'ayant renfermé une vipère, un crapaud et une taupe dans un verre, celle-ci tua et mangea presqu'entièrement les deux autres; ce qui laisse présumer que la supériorité de la taupe, qui distingue à peine le jour, a tenu, au moins en partie, à ce qu'elle n'a pu être fascinée par le regard, ni effrayée par l'aspect des deux autres.

Un élève distingué, celui dont le professeur se fait le plus de gloire, interrogé devant un brillant auditoire, reste muet, ce qui ne lui est jamais arrivé en présence de ses camarades; un acteur se croit sûr de son rôle qu'il sait imperturbablement, les applaudissemens l'attendent, et, à la vue des spectateurs, il bégaie et ne sait plus ce qu'il doit dire; un jeune époux touche enfin au bonheur pour lequel il soupire depuis long temps, et l'excès de son ardeur qui a échauffé son imagination, produisant l'effet d'un congrès juridique, le laisse en défaut auprès de sa jeune épouse; et le *désappointement* ou le dépit d'une pareille défection dont on ne cherche point la cause dans le trouble de ses sens et dans l'imagination où elle est, ne peut être pour les gens simples et ignorans que l'effet d'un maléfice, d'un sort, ou de l'influence maligne d'un être jaloux de leur bonheur qui, selon l'expression vulgaire, s'amuse à *nouer l'aiguillette :* croyance ridicule qui s'est répan-

due chez tous les peuples, qui a été recueillie par les poètes, les savans, les historiens, et même par les pères de l'église, saint Jérôme, saint Thomas, saint Augustin, etc. « C'est à la puis sance de cet absurde préjugé, dit le docteur Pariset (p. 213 du vol. I[er] du *Dict. des sciences médicales*), que les noueurs d'aiguillette de tous les temps doivent la leur. Autrefois cette puissance était fort étendue; elle s'attaquait aux princes comme aux simples particuliers. Aujourd'hui cette puissance est infiniment plus bornée, une raison plus éclairée, et surtout plus générale, a relégué les noueurs d'aiguillette dans la classe la plus abjecte des sorciers. Pour exercer la sorcellerie dont ils se vantent, ils ont soin de choisir des hommes simples comme eux. Tout le charme consiste à frapper fortement leur imagination déjà prévenue, par un mot, un geste, un regard, une menace de la voix ou de la main, par quelque signe extraordinaire, et comme l'appréhension du mal suffit souvent pour le produire, il arrive que le préjugé ayant préparé l'événement, l'événement à son tour renforce le préjugé: cercle vicieux que l'on peut regarder comme un des scandales de l'esprit humain, lequel ne peut souvent s'affranchir de ce double piége, que par un artifice aussi grossier que celui qui l'a d'abord abusé; de sorte qu'il a tout à la fois à rougir du mal et du remède. »

« Une vive commotion morale, dit M. Esquirol (*ibid.* t. 8, p. 309), une frayeur, la crainte d'avoir reçu un sort, un regard affecté ou menaçant, une prédication véhémente, la force de l'imitation suffisent pour faire éclater l'accès de démonomanie. La possession n'a eu souvent pour cause que le regard d'un sorcier. L'influence d'un regard amoureux sur une jeune personne, les effets d'un regard colère, menaçant, sur un esprit prévenu ou timide, n'eussent-ils pas suffi pour rendre compte de la fascination par le regard, sans avoir besoin de recourir à un pouvoir surnaturel et diabolique? »

Concluons de tout cela, que la puissance occulte des êtres malfesans est principalement dans l'imagination des plus faibles et des plus timides. De tout temps, l'ignorance et l'admiration ont fait intervenir la sorcellerie ou la Divinité dans les événemens qu'elles ne pouvaient expliquer, et c'est ce qu'a déjà remarqué Hippocrate, élevé par son génie au-dessus des erreurs vulgaires de son temps, en s'exprimant ainsi qu'il suit, sur la *maladie sacrée*, qui n'était autre chose que l'affection nerveuse connue aujourd'hui sous le nom d'épilepsie : « Cette maladie n'a rien de plus divin ni de plus sacré que les autres maladies, étant de même nature que toutes les autres. C'est par ignorance et admiration que les hommes ont imaginé qu'elle

avait quelque chose de divin dans sa nature et dans sa cause, n'étant en rien semblable aux autres maladies (1). » Aussi n'est-ce que par des nuances différentes de susceptibilité dans les imaginations, que peuvent s'expliquer les miracles prêtés par les uns et refusés par les autres, dans les derniers temps, au diacre Pâris, au baquet de Mesmer et de Cagliostro, et aux pratiques religieuses du prince de Hohenlohe, dont l'efficacité ne doit être rapportée qu'à l'imagination des malades, tant qu'il n'en sera pas résulté la guérison d'une cuisse ou d'un bras cassés, d'une blessure grave ou de toute autre affection, soustraite par sa nature à l'empire du moral, comme, par exemple, la phthisie pulmonaire confirmée, à laquelle vient de succomber la belle-sœur de ce prince à Lunéville.

Si la foi sauve, il paraît qu'elle laisse aussi quelquefois dans l'embarras, à en juger par l'article suivant, inséré dans *le Constitutionnel* du 18 avril 1829, d'après *le Courrier du Bas-Rhin*.

« Au prône du dimanche 15 mars dernier, le curé

(1) Morbus hic nihil habet aliis morbis divinius, aut sacratius; sed eandem, ex quâ reliqui morbi oriuntur, naturam sortitus est. Homines verò ex imperitiâ et admiratione ei naturam quandam et causam divinam inesse censuerunt, quod nullâ in re reliquorum morborum similis esset. Hipp., *De Morbo sacro*.

cantonnal de Reichshoffen a annoncé à ses paroissiens qu'il était en relation avec le fameux prince de Hohenlohe, et que, de concert avec cet illustre prélat, il allait faire une neuvaine en faveur de plusieurs malades de la commune, parmi lesquels plusieurs sont réputés incurables; que le lundi 23 du même mois, jour de la clôture des prières, il dirait une messe en même temps que le prince de Hohenlohe, et que les malades qui viendraient assister à ce service, guériraient pendant sa célébration. La neuvaine eut lieu, et, le lundi indiqué, dès dix heures du matin, le son des cloches annonça la cérémonie. Les malades arrivèrent en foule, ceux qui étaient presque moribonds furent déposés dans des fauteuils qu'on avait placés dans le chœur de l'église; plusieurs de ces derniers avaient été amenés en voiture jusqu'à la porte du temple, et ce n'était qu'à grand'peine qu'on était parvenu à les descendre et à les transporter dans l'intérieur du sanctuaire. Enfin, la cérémonie commença; le curé adressa un fort beau sermon aux malades, puis leur donna la communion. La messe terminée..., les malades s'en retournèrent chez eux plus malades qu'ils n'étaient venus, harassés de fatigue qu'ils étaient, et désespérant d'obtenir jamais une guérison que le ciel venait de leur refuser, malgré les promesses si positives du curé. Les faits que nous venons de

rapporter, ajoute *le Courrier du Bas-Rhin*, parlent assez haut d'eux-mêmes, pour qu'il soit besoin d'y ajouter aucune réflexion. Il serait à désirer qu'un curé qui a pu s'oublier à ce point, fût éloigné d'un lieu où il ne peut plus qu'être un objet de pitié pour les fidèles. »

Selon la lettre de l'Écriture, celui qui aura de la foi gros comme un grain de moutarde, pourra transporter des montagnes; mais, selon l'esprit, cela veut peut-être dire que celui qui aura de la foi gros comme une montagne pourra transporter un grain de moutarde, car il est difficile de croire que, pour s'exposer à tant de fatigue, les malades de Reichshoffen n'aient pas eu de la foi plus gros qu'il n'en faut pour un miracle moins étonnant que le transport d'une montagne. Si le curé avait été un peu plus versé dans l'art de faire des miracles, il aurait su qu'il fallait en imposer par une réputation de sainteté, ou par un ascendant capable de fasciner les sens, en ne laissant agir que l'imagination, et pour être encore plus sûr du succès, il aurait choisi ses malades parmi ceux dont la guérison devait s'opérer spontanément dans la quinzaine, ou parmi ceux qui, préoccupés de souffrances entretenues en grande partie par l'habitude ou par la crainte de leur continuité, comme il arrive aux personnes d'un esprit faible et accoutumées à céder aux moindres

impulsions, ne demandent pour se guérir que des impulsions en sens contraire. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Un succès en prépare d'autres toujours plus faciles, par l'enthousiasme des dupes et les louanges emphatiques dont la crédulité abusée est seule capable. Madame de Saint-Amour a été plus adroite que ce bon curé, encore novice dans la jonglerie.

« Une dame, dit le docteur Bertrand, jeune encore, d'un extérieur agréable, femme d'un officier supérieur, et nouvellement convertie à la doctrine de Swédenborg, est frappée des paroles de l'Évangile qui promettent aux disciples fidèles *le don de guérir les malades*. Une circonstance particulière devait fixer l'attention de notre dévote sur cette promesse de Jésus-Christ. Initiée depuis long-temps aux croyances des magnétiseurs, elle a consacré une partie de sa vie aux actes de charité; elle a employé des pratiques magnétiques dans la seule vue d'être utile; elle a même été somnambule, c'est-à-dire investie déjà plus qu'à moitié du don des miracles. Cependant, loin de s'enivrer elle-même de son propre pouvoir, elle avait fini par reconnaître, avec une bonne foi bien rare, l'illusion de la plupart de ses cures prétendues et la vanité de ses oracles.

» Espérant donc trouver, dans un autre ordre d'idées, un moyen plus efficace de satisfaire

ses inclinations charitables, madame de Saint-Amour demanda avec ardeur le don promis à la foi des vrais croyans. Une femme, d'un tempérament extatique, animée de l'ardeur qu'inspire une croyance nouvelle, ne fait pas long-temps de pareilles prières sans se croire exaucée. Au besoin, les révélations ne manqueraient pas pour l'en persuader.

» Quelques mois écoulés, madame de Saint-Amour se croit en effet exaucée. Dès-lors ses vues s'élèvent. Nantes est la ville natale de celui auquel elle doit le bienfait de sa conversion (M. Bernard, qu'elle avait eu la douleur de voir mourir dans ses bras); c'est Nantes qu'elle regarde comme la ville destinée à devenir le berceau de la nouvelle église, de l'église régénérée par les doctrines swédenborgistes; c'est aussi Nantes qu'elle choisit pour devenir le théâtre de ses guérisons. Elle arriva dans cette ville le 2 septembre 1828. »

Le docteur Bertrand, occupé depuis long-temps de recherches sur le magnétisme et l'extase, a pris de nouveaux renseignemens auprès d'un témoin de ses amis qui n'est pas médecin, et qui a confirmé les faits que lui avaient déjà communiqués deux hommes de mérite et dignes de foi, MM. Richer et Tollnare. Ce témoin rapporte qu'il a vu madame de Saint-Amour toucher des plaies sans que les malades en parussent souffrir, bien que d'ailleurs elles

fussent très-sensibles au moindre contact; qu'il l'a vue ouvrir la main à une femme citée par M. Richer, et s'est assuré que, depuis trente-huit ans, cette main, fermée comme le poing d'un boxeur, ne pouvait s'ouvrir qu'en tirant fortement tous les doigts ensemble, qui se refermaient avec contraction sur un bout de cordage qu'y mettait la malade pour l'étouper, ce dont elle fesait son occupation ordinaire. Interrogée chez elle par le témoin qui l'avait vue fondre en larmes de joie, lorsque madame de Saint-Amour lui ouvrit la main, elle a répondu qu'*elle s'en était servie comme de son autre main* pendant trois jours, mais qu'elle s'attendait bien à une rechute, d'après ce qu'on lui avait dit de la *dame aux miracles*. Une jeune fille de campagne, âgée de dix-huit à vingt ans, est amenée à madame de Saint-Amour. — Quelle est votre maladie? lui demanda celle-ci.—Epileptique.—Au nom du Seigneur, prenez votre crise! Et la jeune fille de tomber à la renverse et d'éprouver les mêmes convulsions que dans ses plus fortes attaques. « Levez-vous, lui dit madame de Saint-Amour, vous êtes guérie. » Et la malade se jette dans les bras de sa mère en sanglottant. Le même témoin qui a vu cela dit avoir vu aussi un enfant de dix à douze ans, qui ne pouvait rien prendre à ses mains et trébuchait à chaque pas, aller et venir dans la chambre sans

chanceler, et saisir divers objets, au grand étonnement de ses parens qui ne savaient comment en témoigner leur reconnaissance à madame de Saint-Amour. *J'ignore*, dit-il, *si cet enfant est toujours dans le même état. Presque toutes les guérisons n'ayant été que momentanées, je serais tenté de croire le contraire.* Il ajoute : « J'ai vu une demoiselle marcher droit à la voix de madame de Saint-Amour ; on me dit qu'elle boitoit d'ordinaire, mais n'ayant pas vérifié la chose par moi-même, j'en doutai. Le mieux n'a pas duré : huit jours après, cette demoiselle a recommencé à boiter comme auparavant ; de sorte que c'est précisément sa rechute qui a dissipé mes soupçons, et qui me rend plus inexplicable encore l'action de madame de Saint-Amour. »

« J'arrive à ce qui m'est personnel. Éprouvant depuis assez long-temps des douleurs à l'épigastre, je priai madame de Saint-Amour de me les enlever. Elle a essayé, mais vainement. Une autre fois, je l'ai vue étendre ses mains vers ceux qui l'entouraient, et leur demander s'ils en éprouvaient quelque fraîcheur. Chacun répondit *oui*; mais le fait est que, pour moi, je n'ai rien ressenti : je ne nie pas pour cela les effets obtenus. Je ne veux que vous mettre à même de communiquer à votre ami le pour et le contre avec la même franchise. J'oubliais une circonstance : dans le com-

mencement, madame de Saint-Amour fesait boire à ses malades de l'eau, sans autre préparation que la consécration qu'elle en fesait : je crois que plus tard elle a négligé cette pratique. »

« Peut-être pourrait-on reprocher à madame de Saint-Amour une confiance trop aveugle dans l'efficacité de ses prières, confiance qui lui fesait dire à ses malades : *Arrachez vos emplâtres, enlevez vos bandages, jetez là vos béquilles, vous êtes guéris*. Il en est résulté, dit-on, de graves accidens. Il faut avouer que bien souvent aussi il y avait de la faute des malades, qui, par une fausse politesse, prétendaient se trouver beaucoup mieux. J'en ai eu des exemples. » (Voy. *le Globe* du 28 février, et la *Gazette de santé* du 5 mars 1829.)

Voilà des phénomènes dont on peut faire honneur à une imagination fortement frappée, quoique probablement la complaisance et la reconnaissance pour les efforts désintéressés d'une ame bienfesante puissent aussi en revendiquer quelque portion. Pourquoi un malade, à qui l'on fait une opération douloureuse, cesse-t-il de souffrir lorsqu'il est en syncope, c'est-à-dire sans connaissance? C'est que tous ses sens sont paralysés. Que fait l'imagination fortement frappée? Elle paralyse aussi tous les autres sens. N'est-ce pas en interrompant les fonctions des sens que le sommeil et le somnambulisme, qui est un sommeil impar-

fait, rendent insensible aux irritations, et suspendent les souffrances des malades? J'ai vacciné à leur insu, durant le sommeil, des enfans que, dans la veille, je n'avais pu approcher avec une lancette chargée de vaccin. Trouvez donc le moyen d'agir assez fortement sur l'imagination pour distraire toute l'attention du sentiment de la maladie, et vous obtiendrez l'apparence d'une guérison, puisque le malade ne pensant pas à son mal, n'en souffrira plus. Faites croire au malade qu'il peut faire ce qu'il n'osait tenter; si vous le lui persuadez, sa volonté reprend momentanément un empire qu'elle avait perdu, comme celle d'un goutteux alité qui n'ose remuer, lui fait retrouver des jambes pour fuir, lorsqu'il voit sa maison en feu, près de le consumer lui-même. C'est ainsi que l'indignation, l'exaltation d'un sentiment ou le désespoir font retrouver des forces paralysées par la circonspection et la réflexion, comme le prouvèrent les Romains, en chassant du Capitole les Gaulois, qui recevaient leur rançon avec insolence. C'est ainsi encore qu'après la bataille de Leipsig, les Français, harassés, épuisés de fatigues et d'inanition, retrempèrent leur courage dans l'indignation et le désespoir, et marchèrent sur le corps des Bavarois, qui voulaient leur barrer le passage devant Hanau. Il connaissait les ressources du désespoir, celui qui a dit qu'il fallait faire un pont

d'or à un ennemi en fuite. N'est-ce pas l'exaltation patriotique de Mutius Scœvola qui, dominant tout autre sentiment, lui fit tenir tranquillement la main dans un feu ardent devant Porsenna, pour lui montrer ce que pouvait le courage romain? C'est encore l'imagination ou l'exaltation d'un sentiment qui a si souvent rendu les aliénés insensibles aux coups, les prétendus sorciers ou démoniaques insensibles aux cruautés, quelques accusés insensibles à la torture et au jugement par le feu, et a donné des martyrs à toutes les sectes et les religions. C'est à leur propre imagination, à celle de leurs soldats et de leurs ennemis, que Bonaparte et beaucoup de grands capitaines ont dû une partie de leur gloire, et ont souvent obtenu des succès téméraires, parce que l'on fait mieux ce que l'on s'imagine pouvoir faire, que ce que l'on craint de ne pouvoir exécuter. C'est la crainte et la timidité qui paralysent souvent le mérite et les talens.

Le docteur Virey nous offre l'équivalent des prétendus miracles du prince de Hohenlohe et de madame de Saint-Amour dans le passage suivant du 24e tome du *Dict. des Sciences méd.*, p. 58 et suivantes. « Salomon avait composé des charmes contre les maladies (Josephe, *Ant. jud.*, l. VIII, c. 2). Les fameux mots *abraxas*, *abracadabra*, ont long-temps guéri, parce qu'ils expri-

ment, dit-on, des choses sacrées en langage secret de la Chaldée. Il en est de même du *Jehova* des Hébreux. Mais ce sont plutôt les vertus théologales, la foi et l'espérance, qui, consacrant les objets d'un culte quelconque, en font des divinités, et produisent des effets miraculeux ; aussi les premiers chrétiens, outre les apôtres, avaient un empire suprême pour exorciser les démons et les chasser des corps, dit Calmet (d'après Justin, *Dial.*, *c. suppl.*; Tertullien, *Coron. milit.*, c. 11, et *Apolog.*, c. 23; Cyprian, *Ad Demetriam*; Minutius Félix, *In Octavio*, etc.). Or, s'il est certain que Annès et Mambrès, et les magiciens d'Egypte, pouvaient faire des prodiges comme Moïse; si l'on en voit chez les mahométans, chez les peuples de toutes les religions, qu'en conclure, sinon que tout est le pur résultat de l'imagination; qu'il n'est besoin de supposer ni des qualités occultes, ni des irradiations, des influences ou transmissions de certains esprits, ni vapeurs subtiles, effluves magnétiques, ou d'autres modes de communication ; encore moins des démons? »

« Abandonnons, si l'on veut, la question des guérisons miraculeuses citées dans la Bible; elles ont fait le sujet de savantes recherches d'un grand nombre de médecins, tels que Aderus, Thomas Bartholin, Vogler, Wedelius, Johrenius, Warliz et surtout Méad. Pour eux, elles

n'offrent rien d'incroyable et de surprenant, et une vraie religion n'a pas besoin de l'appui des erreurs. Certainement, les miracles faits au tombeau du diacre Pâris n'avaient rien que de naturel, et nier leur réalité serait méconnaître complètement le pouvoir du moral sur le physique, dans les individus les plus nerveux, les plus soumis à l'empire de l'imagination. L'église n'a-t-elle pas reconnu que la foi et la forte imagination pouvaient guérir de véritables maladies? (*Concil. different.*, 135; Carrarius, *in Quæst. de ven. ad temp. concil;* Paul Zacchias, *Quæst. medico-legal.*, l. IV, tit. I, *quæst.* 8.) »

« Il est donc possible d'agir par la foi ou l'imagination, et d'expulser les démons avec le seul ascendant d'une vertu sublime. N'arrête-t-on pas, au moyen d'une puissance supposée toute divine, des maux physiques? La sainte épine fesait à Port-Royal des cures miraculeuses au temps de Pascal. Les Juifs savaient guérir les démoniaques par diverses pratiques. Josephe vit, entre autres faits, un Juif nommé Eléazar, dans l'armée de Vespasien, qui guérissait les démoniaques en mettant à leurs narines un anneau dans lequel était certaine racine indiquée par Salomon (le sceau de Salomon, *convallaria polygonatum*), et il conjurait le diable par des vers du même roi, pour empêcher le malin esprit de revenir. L'anneau de

saint Edouard, roi d'Angleterre, guérissait aussi des épileptiques (Kirchmann, *De Annulis*, c. 21), et c'est par des motifs analogues que les femmes arabes et d'autres orientales portent encore aujourd'hui un anneau ou un *nesem* dans le cartilage intermédiaire des narines. (Buxtorf dans Bartholin, *De Morbis biblicis*, c. 19.) »

« Or, toute disposition nerveuse ou convulsive est supposée, chez les Orientaux, le résultat de l'introduction de quelques démons dans l'économie, comme le dit Arétée (*Diuturn.*, lib. 1, c. 4 : *Δὶα τῆς δοξῆς δαίμονος ἐς τον ἄνθρωπον εἰσοδὸν*). C'est pourquoi l'on employait les cérémonies religieuses, ou des pratiques de magie pour ébranler l'esprit dans un sens contraire. Hippocrate s'élève, avec sa supériorité ordinaire, contre ces prétendues maladies sacrées (*De morbo sacro*), en montrant qu'aucune ne dépend que de causes purement physiques, et que les charlatans seuls s'emparaient de l'ignorance publique, pour les traiter par de vaines cérémonies. Aussi plusieurs anciens médecins refrénaient vigoureusement à coups de bâtons et dans les chaînes, au pain et à l'eau, les prétendus démons pour leur faire évacuer le logis (Celsus, *De Medicin.*, lib. 3, c. 18; et des modernes, comme Angelus Sala, *Medic.*, Meibomius, *De flagr. usu*, etc.); moyens violens qui ne sont pas très-nécessaires.

« Il n'y a donc plus de charmes dans l'amour, de coups-d'œil de l'envie, d'augures sinistres, de génies supérieurs, de puissances invisibles et intermédiaires qui nous dominent et nous dirigent. Tous ceux qui ont tant exalté la magie, les merveilles extraordinaires racontées pendant tant de siècles, et en tant de contrées, n'ont donc laissé que le scandale de leurs folies et de leur crédulité, comme Paracelse, Schot, les Arabes, et une foule de démonographes ! Je sais que Pomponace, Bekker, et tous ceux qui ont imputé ces merveilles à l'imagination seule, ont été considérés jadis comme ennemis du catholicisme; mais aujourd'hui les exorcismes, comme les possessions et les sorcelleries, sont passés de mode; il n'y en a plus depuis qu'on n'y croit plus, etc. »

Il est donc bien prouvé qu'à l'aide de l'ignorance et de l'imagination, les événemens naturels peuvent se transformer en fantômes, en enchantemens ou en miracles, selon la diversité des préventions. Voilà, comment dans le premier siècle de l'église, les prestiges d'Apollonius de Thyane, philosophe pythagoricien, firent tant d'illusion aux simples, que Hiéroclès, autre philosophe païen qui florissait sous Dioclétien, osa, dans un écrit intitulé *Philalète*, les comparer aux miracles de J.-C.; l'empereur Caracalla lui fit même élever un temple comme à une divinité, tant il

avait su en imposer au peuple et aux grands. Comment donc s'étonner qu'aujourd'hui encore des pratiques religieuses guérissent ceux qui y ont foi, comme des pilules de mie de pain guérissent aussi les affections nerveuses de ceux qui les prennent avec confiance, et aggravent celles de ceux qui les regardent comme un médicament trop violent?

S'il fallait d'autres faits pour prouver qu'il n'y a rien d'incroyable pour les simples et les ignorans, il nous serait facile d'en trouver dans les auteurs de tous les siècles. Ambroise Paré raconte, liv. 1er de ses *OEuvres*, pag. 37, que de son temps, de Martigues, ayant été blessé d'un coup d'arquebuse qui lui traversa le thorax à la prise de Hédin, et unanimement condamné dans une consultation des plus célèbres médecins et chirurgiens de l'armée, le duc de Savoie, qui s'intéressait beaucoup à lui, le remit, d'après ce fâcheux pronostic, entre les mains d'un Espagnol, qui promit de le guérir sous peine de perdre la vie. Cet imposteur, dit-il, « tout subit demanda l'une des chemises dudit seigneur de Martigues, et la mit par petits lambeaux qu'il posa en croix (avec certaines paroles) sur ses playes, et luy permit manger et boire tout ce qu'il voudroit, luy disant qu'il feroit diète pour luy; ce qu'il faisoit, ne mangeant que peu de pruneaux, ne beuvant que de la bière;

5.

nonobstant tout cela, deux jours après, ledit seigneur de Martigues décéda, et mon Espagnol gaigna là haut, et croy que si on l'eust pu attraper, il eust été pendu et étranglé pour la fausse promesse qu'il avoit faicte. Il y en a encores d'autres en Allemagne, dit *ibid.* le même auteur, qui prennent une espée ou dague, ou autre tel instrument qui aura blessé le malade, laquelle ayans accommodée en un lieu reclus, comme celui qui est blessé, la pansent et y appliquent les médicamens qui seroient requis à la propre playe, laissant le malade sans y faire aucune chose, et à mesure qu'on panse ladite espée, la playe se guarit, ce disent-ils. » Ne voilà-t-il pas l'équivalent des miracles du diacre Pâris et du prince de Hohenlohe? Quand les plaies n'étaient pas mortelles et se guérissaient par les seuls efforts de la nature, nul doute pour les simples et les ignorans que c'était par les soins que l'on avait donnés à l'instrument qui avait blessé, ou par la diète qu'avait observée le prétendu guérisseur.

Après avoir raconté plusieurs autres pratiques ridicules et absurdes des imposteurs sur qui Avicenne voulait que le feu du ciel tombât, et qui, selon la loi de Moïse, devaient être chassés et punis, Paré fait néanmoins une distinction convenable entre les faux miracles des imposteurs et ceux qui sont rapportés dans les livres saints, en disant :

« Je ne veux icy réciter les guarisons miraculeuses du Fils de Dieu, Jésus-Christ, et de ses saincts et apostres : car nul chrestien n'en doit douter, attendu que les sainctes Ecritures en sont pleines, comme, faire voir les aveugles, ouïr les sourds, marcher les paralytiques, chasser les malins esprits qui possèdent les personnes, guarir les ladres, rendre les femmes stériles et fécondes : ressuciter les morts, et une infinité d'autres choses surnaturelles et miraculeuses qui se faisoient par la vertu du Saint-Esprit. »

Quand les imposteurs et les charlatans sont secondés par la préoccupation de leurs dupes, il leur est très-facile de voler à la nature toutes les guérisons qu'elle opère spontanément. Il ne faut, d'ailleurs, que frapper fortement l'imagination par des gestes ou des paroles pour en obtenir un bon effet, car, puisque l'imagination rend malade, pourquoi ne guérirait-elle pas aussi? Une forte impression en détruit une autre. « Or, voilà toute la cause, dit encore M. Virey, *l. c.*, p. 57, qui donne l'empire à diverses paroles prétendues magiques, à des accens de musique, à des arcanes, des sorcelleries, des talismans, des nombres, des lettres ou écritures, etc.; il n'est point du tout nécessaire qu'une amulette, un sachet, répandent quelque effluve ou émanation, bien que celle-ci puisse contribuer à procurer un effet

sur le système nerveux, comme l'odeur du musc. (Boyle, *Specific. remed. conc. cum corpusc. phil.*, *Oper.*, t. 3, Genèv., 1686, p. 14.) Une pierre incapable de rien perdre, comme le jaspe, a pu être appliquée comme stomachique avec un bon effet (Galien, *Simpl. med. fac.*, l. 9); une cornaline pendue au cou a pu calmer des palpitations nocturnes, comme la pierre néphrétique portée sur soi, une géode de fer limoneux (*œtite*), ont, la première, suspendu la colique rénale, la seconde, facilité l'accouchement. Alors les parties du corps favorisées par la bonne disposition des nerfs reprennent un équilibre mieux approprié à la santé. »

« Puisque l'imagination et les passions qu'elle excite, dérangent sur-le-champ la sécrétion du lait dans le sein d'une nourrice, et changent la nature de ce fluide; puisque nous voyons la circulation troublée par une nouvelle, un spectacle qui émeut; puisque nos mouvemens vitaux sont si souvent déconcertés par une foule d'affections, tout ce qui nous fera un plaisir moral nous charmera, suspendra nos douleurs. »

Horace a donc eu raison de dire qu'avec des mots et des paroles, on peut adoucir la douleur et puissamment soulager la maladie :

Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem,
Possis et magnam morbi depellere partem.

« Veut-on ébranler les imaginations, dit le même auteur (*l. c.* pag. 65), il faut les amener dans le vaste abîme de l'ignorance et de l'obscurité de l'avenir, secouer par la crainte et l'espérance, comme l'ont su pratiquer toutes les religions dans leurs mystères. D'abord on emploie ordinairement une langue étrangère, comme l'hébreu, l'arabe, le latin ou le grec, pour les prières et les mots sacramentaux; tantôt on raconte des événemens surnaturels, tantôt on profère les imprécations les plus terribles, et l'on prophétise des malheurs; on offre des spectacles imposans dans le culte, les cérémonies, les expiations; on agite les sens par les accens d'une musique grave et pompeuse; on y joint l'effet débilitant des jeûnes, des veilles, de la nuit; on fait intervenir des objets sacrés, des images augustes; les exemples de l'adoration font tomber à genoux par imitation les personnes les moins disposées à succomber, et dans la contemplation où sont plongés les esprits les plus faibles, ils peuvent se croire délivrés de leurs maux : on a vu des épilepsies céder à cette secousse mentale, et le *diable* est forcé de lâcher prise. Il est prouvé que les prestiges des charlatans ont produit des guérisons semblables, et l'antiquité a vanté à ce sujet les miracles d'Apollonius de Thyane. Trnka n'a-t-il pas vu, en 1778 et 1784, des guérisons

singulières de l'amaurose et de la cophose par une forte persuasion religieuse? Nous pourrions citer une jeune paysanne de quatorze ans, maigre, nerveuse, pâle, non-réglée, perclue de tous ses membres, à Coiffy, près Bourbonne-les-Bains, qui recouvra sur-le-champ, à une bénédiction du Saint-Sacrement, à la Fête-Dieu, la santé et la liberté du mouvement en 1805 : miracle aux yeux des uns, effet moral selon les autres; mais ceux qui ne veulent admettre qu'un effet moral ne seraient pas guérissables par les pratiques religieuses. S'ils ne soumettent pas leur raison à la croyance, l'imagination peut-elle prendre assez d'empire? »

.... « Si l'on considère cette puissance dans nos propres entrailles, on verra qu'elle y gouverne nos propres fonctions, qu'elle suscite, apaise ou transforme les passions, qu'elle nous fait sortir de nous-mêmes, nous élève aux astres ou nous précipite aux enfers. Elle a les ailes de l'aigle et l'impétuosité de la foudre; elle nous élance au-delà des remparts enflammés de l'univers, selon Lucrèce; et revenue dans notre intérieur, elle convulse, bouleverse toute l'économie. Quand la voix menaçante de saint Pierre, fesait tomber à ses pieds, sans vie, Ananias, et Saphira, n'était-ce pas une commotion de l'imagination qui les foudroyait? Quand un nostalgique expirant dans

un hôpital, se ressuscite sur-le-champ, en recevant son congé, n'est-ce pas elle qui lui rend la vie? (*L. c.* p. 72.) »

Quelque forte que soit la raison, il est difficile qu'elle ne se laisse parfois surprendre par le sentiment, témoin les émotions que nous éprouvons dans la rencontre inopinée d'une grande joie ou d'une grande affliction, et même au théâtre, quand l'acteur s'identifie tellement avec son personnage, qu'il semble se faire illusion à lui-même dans une situation pathétique, comme à la première représentation de l'Andromaque d'Euripide, qui émut et troubla les sens des Abdéritains, au point que l'histoire leur a prêté un instant de folie. Il y a même des imaginations si dociles, qu'elles se laissent subjuguer par l'imitation. Voilà pourquoi l'épilepsie, la folie, les convulsions, les pratiques superstitieuses, etc., ont quelquefois paru contagieuses. Falconer, médecin anglais, raconte qu'une dame ayant eu un accès d'hystérie durant la messe, les mêmes symptômes se manifestèrent en moins d'une minute chez six autres personnes qui n'en avaient jamais éprouvé. Thouret et Bailly, en parlant du baquet de Mesmer, auprès duquel il suffisait qu'une personne, souvent un compère, tombât en syncope, pour que toutes les femmes hystériques s'évanouissent en

un instant l'une après l'autre, rapportent qu'en 1780, lors de la cérémonie de la première communion dans la paroisse de Saint-Roch à Paris, une jeune fille s'étant trouvée mal et ayant eu des convulsions, celles-ci se propagèrent avec une telle rapidité, qu'en moins d'une demi-heure 50 à 60 jeunes filles de 12 à 19 ans en furent atteintes. L'on connaît les progrès de l'épilepsie imitative que Boerhave arrêta dans l'hospice des orphelins de Harlem, en menaçant de brûler les premiers qui en seraient atteints, dans un grand feu allumé par ses ordres dans la cour de cet hospice, sachant que, pour guérir une imagination frappée dans un sens, il faut la frapper plus fortement dans un sens contraire. On sait aussi les progrès que firent vers l'an 1728 les convulsions sur le tombeau d'un diacre de Paris, nommé l'abbé Pâris, frère d'un conseiller au parlement. Ce pieux diacre était appelant et rappelant de la bulle *Unigenitus*, obtenue par les jésuites contre le père Quesnel, savant oratorien qui avait publié, en 1693 et 1694, des *Réflexions morales sur le Nouveau-Testament*, lesquels furent accusées de jansénisme, quoique approuvées par le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, comme le pain des forts et le lait des faibles. On allait prier jour et nuit sur le tombeau du pieux diacre, où beaucoup de personnes dévotes éprouvaient des secousses extraordinaires et des

convulsions. Le peuple lui attribuait une quantité innombrable de miracles que son frère et d'autres pieux écrivains recueillirent comme réels, et que le père Bougeant, jésuite, ridiculisa dans une comédie par des plaisanteries que des ennemis de la religion tournèrent ensuite contre les vrais miracles : enfin l'autorité du roi intervint; on fit fermer le cimetière de Saint-Médard où était le tombeau miraculeux, et, ce qui acheva de déconcerter les convulsionnaires que le transport extatique rendait insensibles aux coups de fouet et de bâton, un plaisant écrivit sur la porte :

De par le Roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

C'est à l'occasion de ce même diacre que Dupuis, dans son *Abrégé de tous les cultes*, dit, p. 315 : « Qui ne fait pas des miracles partout où l'on trouve des esprits disposés à y croire ? On en a vu ou cru voir au tombeau du bienheureux Pâris, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, et au milieu d'une immense population qui pouvait fournir plus d'un critique, mais beaucoup plus encore d'enthousiastes et de fripons. Tous les chefs de religion sont censés en avoir fait. Fo, chez les Chinois, fait des miracles, et quarante mille disciples publient partout qu'il les ont vus. Odin en fait aussi chez les Scandinaves; il ressus-

cite des morts, il descend aussi aux enfers, et il donne aux enfans naissans une espèce de baptême. Le merveilleux est le grand ressort de toutes les religions : rien n'est si fortement cru que ce qui est incroyable. L'évêque Synesius a dit, et il s'y connaissait, qu'il fallait des miracles au peuple, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne pouvait le conduire autrement. »

« La démonomanie, dit M. Esquirol (*l. c.* p. 306), est quelquefois épidémique; comme toutes les maladies nerveuses, elle se propage par une sorte de contagion morale, par la force de l'imitation. En 1552 ou 1554, il y eut à Rome une épidémie de possédés qui s'étendit à quatre-vingt-quatre individus; un moine français les exorcisa en vain; les diables accusèrent les juifs. La plupart des possédés étaient des femmes juives qui s'étaient fait baptiser. Vers le même temps, dans le monastère de Kerndrop en Allemagne, toutes les religieuses furent possédées; les diables désignèrent la cuisinière du couvent, qui confessa être sorcière et fut brûlée avec sa mère. Les villages voisins furent aussi infectés. »

L'histoire des religieuses de Louviers, auxquelles le parlement de Rouen fit le procès en 1647, prouve également le pouvoir de l'imitation, surtout quand elle agit sur l'imagination de personnes façonnées par leur éducation à tout

croire avec abnégation de leur raison et de leurs propres idées, que la superstition met, comme mauvaises pensées, au rang des péchés irrémissibles sans confession. « Ces religieuses, dit Larrey dans son *Histoire de France sous le règne de Louis XIV* (t. 1, p. 37), voulurent se donner la même réputation qu'avoient eue, quelques années auparavant, celles de Loudun, faisant comme elles les possédées et enchérissant encore par-dessus. La supérieure, qu'on nommoit la mère Louise, se trouvoit furieusement chargée, et parce qu'elle avoit gagné l'affection de la reine par les apparences trompeuses d'une sainteté que cette misérable affectoit jusqu'à faire l'inspirée, et par des prédictions qu'elle lui avoit faites et qui avoient eu leur accomplissement, le parlement députa à Sa Majesté pour l'informer de l'état du procès. Il obtint sans peine la permission de l'instruire à fond, et de punir les coupables. »

« Le curé de Louviers, nommé pour avoir soin des religieuses par celui qui en avoit la charge avant lui, introduisit dans le couvent une fille de sa connaissance pour en être la *tourière*. C'étoit afin d'y être introduit lui-même plus paisiblement et plus commodément toutes les fois qu'il lui plairoit d'y entrer. On n'a pas publié ce qui se passa du vivant de ce curé entre lui et les religieuses; mais le commerce qu'il eut avec la tou-

rière, passoit, à ce qu'on dit, les horreurs les plus détestables et les plus diaboliques. On sait encore qu'après avoir nommé un successeur tel que lui, il ordonna, en mourant, que son corps fût enterré entre l'autel et la grille par où les religieuses entendoient la messe : mais il n'y eut pas été plus tôt mis, que toutes, sans en excepter une seule, devinrent comme enragées ou possédées du diable, prononçant incessamment des blasphèmes contre Dieu et contre ce qu'il y a de plus saint en religion. L'évêque d'Evreux, dont Louviers dépend, en prit connoissance, et ayant fait déterrer le corps, il le fit jeter dans une marnière. Les parens intentèrent un procès à l'évêque, et ce fut ce qui donna lieu au parlement de connoître non-seulement de cet incident, mais aussi du fond de la chose. »

« Pendant que les juges examinoient cette affaire dans ce qu'elle avoit de criminel, les médecins l'approfondissoient dans les vues de la physique, comme un de ces phénomènes dont la nature se plaît à exercer la curiosité des hommes, et les exorcistes vouloient savoir si le mal n'avoit pas un principe surnaturel, et si ces religieuses n'étoient pas possédées. Ainsi la jurisprudence, la médecine et la théologie travailloient à découvrir ou le crime ou la fourberie, et la malice d'une si malheureuse société. Les exorcismes ne servoient

qu'à faire connoître qu'il n'y avoit que de la malice dans la plupart des prétendues possédées, et de la foiblesse ou du trouble de l'imagination dans les autres. Les médecins furent partagés dans leurs opinions, quelques-uns croyant les religieuses obsédées (c'est moins que possédées), tant il y avoit de merveilleux et de surnaturel dans ce qu'elles fesoient, et les autres que ce n'étoit qu'un mal de femmes. C'est peut-être de ce mal qu'Hérodote a voulu parler, quand il a dit que la déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son temple, leur envoya la maladie des femmes. »

« Le parlement ne fut pas embarrassé sur les preuves des impiétés et des sacrilèges, elles n'étoient que trop abondantes; mais il crut néanmoins être obligé à faire une distinction entre les coupables, les religieuses étant la plupart des hypocondriaques dont l'imagination étoit blessée, et les autres étant de véritables scélérates, aussi bien que les deux prêtres qui en avoient la direction. Il regarda comme une pure rêverie tout ce que déposoient les religieuses qui s'accusoient l'une l'autre d'avoir souffert la compagnie des diables; mais il considéra comme des abominations et des saletés impies, dignes du dernier supplice, les infâmes prostitutions de la tourière et de la mère Louise, et ce que les prêtres qui avoient

eu la direction du couvent, avoient persuadé aux religieuses, de communier toutes nues, étant eux-mêmes tous nus avec elles, pour se mettre, disoient-ils, en l'état d'innocence de nos premiers parens. Le parlement, après avoir tout mûrement considéré, donna son arrêt sur la fin d'août 1647, par lequel les deux prêtres Boulai et Picard, furent condamnés, le premier à être brûlé vif, et l'autre à être étranglé, et son corps mis en cendres; ce qui fut exécuté. La tourière fut aussi condamnée au même supplice, qu'elle souffrit: mais celui de la mère Louise fut différé jusqu'après de plus amples informations, et elle est morte en prison; par le même arrêt, il fut ordonné que le procès seroit brûlé, afin de faire perdre la mémoire de tant d'horreurs. »

« Le mal ou le crime des religieuses de Louviers étoit devenu contagieux, et s'étoit communiqué jusqu'à Paris. »

L'on pourrait peut-être inférer de l'histoire des religieuses de Louviers, et de celle des religieuses de Loudun, dont il sera question plus tard, que les désordres de leur imagination étaient un résultat presqu'inévitable du travail que devait y causer l'exigence d'une nullité sexuelle absolue dans la règle des cloîtres, mais inconnue à la nature, qui, en donnant à chacun les mêmes organes, et des besoins encore plus impérieux dans l'oisiveté et

la bonne chère, prouve que la vie cloîtrée est elle-même une monstruosité qu'elle repousse tellement, que les faits ne manqueraient pas pour démontrer que de tout temps, le célibat a fait plus de mal que de bien dans tous les états, si l'établissement légal du mariage chez tous les peuples policés n'en était une preuve suffisante (1).

Cependant ce n'est pas seulement dans les cloîtres que l'imagination peut dominer la raison, et rien n'a peut-être autant contribué à montrer ce dont elle est capable, que le mesmérisme que M. Bertrand désigne, avec plusieurs autres bigarrures de l'esprit humain, sous le nom générique d'extase. Pour se faire une idée de cette jonglerie,

(1) Si l'expérience et la raison présidaient toujours aux institutions sociales, et non les préjugés, l'on n'exigerait jamais de vœux irrévocables avant la maturité de l'âge, et l'on n'autoriserait la vie cloîtrée pour les femmes qu'après cinquante ans, et pour les hommes qu'après soixante. Avant ces deux époques, chacun doit mériter son existence par quelque travail utile; et, demander à vivre dans la règle des anciens cloîtres, équivaut à demander un brevet de paresse, souvent d'hypocrisie et de libertinage, et toujours d'égoïsme. Partout les mœurs et l'industrie ont gagné par la suppression des asiles de la fainéantise, comparativement aux siècles précédens, ainsi qu'à l'Italie et à l'Espagne, où ces asiles ont été respectés. Quiconque a des vertus trouvera de grands exemples chez les peuples où les cloîtres ont cessé d'exister; quiconque a des talens y trouvera de grands modèles, et ce n'est qu'à ceux qui manquent des unes et des autres qu'il est permis de crier contre leur siècle, pour dissimuler leurs vices et la nullité de leurs talens.

on peut consulter son ouvrage, ainsi que l'*Exposé des expériences pour l'examen du magnétisme animal*, lu à l'Académie des sciences par *Bailly*, en son nom et au nom de *Franklin*, *Leroi*, *de Bory et Lavoisier*, le 4 septembre 1784. C'étaient les commissaires choisis par le Roi, dans la Faculté de médecine et dans cette Académie, pour donner leur avis sur l'existence et l'utilité du mesmérisme. Comme ce n'est que par le rapprochement et la comparaison des phénomènes qui se ressemblent, qu'on peut les juger, et en apprécier les causes, je vais rapporter, en faveur de ceux qui ne pourraient y recourir, la majeure partie de cet exposé qui n'est pas long, mais très substantiel sous le point de vue de la philosophie morale. « Il y a déjà plus de six ans que le magnétisme animal a été annoncé à l'Europe, et surtout en France, et dans cette capitale; mais ce n'est que depuis deux ans environ qu'il a intéressé particulièrement un assez grand nombre de citoyens, et qu'il est devenu l'objet de l'entretien public. Jamais une question plus extraordinaire n'avoit partagé les esprits dans une nation éclairée. On proposoit un moyen sûr et puissant d'agir sur les corps animés, un remède nouveau, un agent universel pour guérir et prévenir les maladies; cet art étoit un mystère. Les physiciens en ignoroient les procédés, et ils n'entendoient parler

que de ses prodiges. On citoit peu de cures réelles, mais beaucoup de personnes se disoient soulagées, et le remède plaisoit assez pour soutenir l'espérance des malades. Depuis quelque temps, le secret a été communiqué. Alors on a vu des personnes instruites, éclairées, distinguées même par leurs talens, adopter la théorie et la pratique nouvelle qu'on leur enseignoit; on a vu un nombre de médecins et de chirurgiens admis à l'école du magnétisme, en devenir les partisans, en défendre la théorie, en suivre la pratique. Ces témoignages rendus au magnétisme devoient donner à penser aux meilleurs esprits, et faire suspendre le jugement des savans. C'est dans ces circonstances que les commissaires ont été nommés par le Roi; l'examen qu'il a ordonné est un fruit de la sagesse de son administration. C'étoit un scandale pour l'Europe, de voir un peuple éclairé par toutes les sciences et par tous les arts, un peuple chez qui la philosophie a fait les plus grands progrès, oublier les leçons de Descartes, qui en est le restaurateur, et renfermer dans son sein deux partis opposés, qui unissoient leurs vues et leurs pensées sur le même objet, mais qui se divisoient et se combattoient : l'un en annonçant le magnétisme comme une découverte utile et sublime, l'autre en le regardant comme une illusion à la fois dangereuse et ridicule. La décision était importante

ét indispensable ; il falloit éclairer ceux qui doutoient, il falloit établir une base sur laquelle pussent venir se reposer ou l'incrédulité, ou la confiance. On ne doit pas être indifférent sur le règne mal fondé des fausses opinions : les sciences, qui s'accroissent par les vérités, gagnent encore à la suppression d'une errreur : une erreur est toujours un mauvais levain qui fermente, et qui corrompt à la longue la masse où elle est introduite. Mais lorsque cette erreur sort de l'empire des sciences, pour se répandre dans la multitude, pour partager et agiter les esprits ; lorsqu'elle présente un moyen trompeur de guérir des malades qu'elle empêche de chercher d'autres secours, lorsque surtout elle influe à la fois sur le moral et le physique, un bon gouvernement est intéressé à la détruire. C'est un bel emploi de l'autorité, que celui de distribuer la lumière. Les commissaires se sont empressés d'entrer dans les vues de l'administration, et de répondre à l'honneur de son choix. »

« Transportés au traitement public du magnétisme, ils ont d'abord été frappés d'une opposition très-remarquable entre la nature des effets produits et l'insuffisance apparente des moyens employés. D'une part ce sont des convulsions violentes, longues et multipliées ; de l'autre de simples attouchemens, des gestes, et des figures ; et

cependant le traitement public fait reconnoître une grande puissance mise en action par ces moyens, tout foibles qu'ils sont. Un pareil spectacle semble nous transporter au temps et au règne de la féerie : cet empire exercé sur un nombre d'individus, l'homme qui en dispose, la baguette qui lui sert d'instrument, tout ressemble en effet aux enchantemens de nos fables, ce sont leurs écrits mis en action. Mais si ce spectacle étonne, il ne doit pas subjuguer. S'il a pu surprendre la foi d'un nombre de spectateurs, conduits par une curiosité plus ou moins attentive ; s'il a séduit surtout les malades toujours prêts à se tromper eux-mêmes, il n'a pu produire cet effet sur des hommes choisis pour un examen sérieux. Leur premier devoir étoit d'être en garde contre l'illusion. Ils se sont mutuellement surveillés, ils ont observé en silence, et restés de sang-froid au milieu de l'enthousiasme, ils ont pu écouter leur raison et chercher la lumière. »

« Nous avons d'abord demandé par quels ressorts étaient produits tant d'effets surprenans, et quelles étoient les raisons qui les fesoient attribuer à un fluide inconnu et nouveau, à un fluide qui appartient à l'homme, et qui agit sur l'homme. Plus cette découverte était grande et extraordinaire, plus on devoit être difficile sur le choix des preuves. Ensuite, procédant en physiciens,

nous avons cherché à connoître la présence du fluide; mais ce fluide échappe à tous les sens. On nous a déclaré que son action sur les corps animés étoit la seule preuve que l'on pût administrer de son existence. Vous avez vu, Messieurs, dans notre rapport, les raisons solides qui, parmi les effets prétendus de cette action, nous ont fait rejeter absolument la cure des maladies. La nature agit en même temps que le remède; on ne sait si le soulagement appartient au remède ou à la nature. La nature guérit quelquefois sans remède; comment se convaincre de l'existence d'un remède invisible par des guérisons que la nature peut opérer sans lui? »

« Nous avons donc été forcés de nous borner à observer l'action physique du fluide opérant sur l'économie animale des changemens momentanés; mais alors nous sommes entrés dans un dédale de difficultés. Si les premières causes de la nature sont simples, les derniers résultats sont le produit d'une vaste complication. L'homme ne fait pas un mouvement qui ne puisse être dû à une infinité de causes. Etre moral et physique, ses affections, ses maux, ses mouvemens, dépendent autant de sa pensée que de l'irritabilité de ses organes. Les expériences que nous avons faites sur nous-mêmes nous ont fait connoître que lorsqu'on détourne son attention, il n'y a plus aucun

effet. Les épreuves faites sur les malades nous ont appris que l'enfance, qui n'est pas susceptible de prévention, n'éprouve rien ; que l'aliénation d'esprit s'oppose à l'action du magnétisme, même dans un état habituel de convulsions et de mobilité des nerfs, où cette action devroit être plus sensible. Dans un nombre de malades, si les uns ressentent des effets légers et équivoques, les autres ne sentent rien, et nous avons dû en être surpris. Le magnétisme n'est-il pas annoncé comme un fluide universel, comme le principe de la vie, et le grand ressort de la nature? Qu'est-ce qu'un agent qui n'agit pas toujours dans des circonstances semblables ? L'absence de son action, dans certains cas, n'indique-t-elle pas que, dans les autres, l'action qu'on lui attribue appartient à d'autres causes ? Il a manqué son effet, quand nous l'avons employé pour porter de la chaleur aux pieds ; il a manqué son effet, quand nous l'avons interrogé comme capable d'indiquer les maux. On a essayé différentes méthodes de magnétiser, en observant, en négligeant la distinction des pôles ; elles ont eu les mêmes effets. Les pôles sont donc une chimère qui n'a d'autre objet que d'assimiler le nouveau magnétisme au véritable magnétisme, qui est un des phénomènes de la nature. C'est ainsi qu'en avançant dans notre examen, nous voyions disparoître, l'une après

l'autre, les propriétés attribuées à ce prétendu fluide, et que l'édifice entier, posé sur une base idéale, s'écrouloit devant nous. »

« Forcés de renoncer aux preuves physiques, nous avons été obligés de chercher les causes des effets réels dans les circonstances morales. Nous avons, dans la suite de nos opérations, cessé d'être physiciens pour n'être plus que philosophes, et nous avons soumis à l'examen les affections de l'esprit, et les idées des individus exposés à l'action du magnétisme. Alors, en opérant sur des sujets qui avoient les yeux bandés, nous avons vu, d'une manière évidente, cette action naître des idées que nous excitions, et les effets suivre la même marche que nos questions. En ne magnétisant pas, les effets étaient les mêmes, et répondoient de même à nos questions. »

« A ces effets variés et indépendans du magnétisme, nous avons dû reconnoître l'influence de l'imagination ; mais dans l'examen moral où nous conduisoit la nature de la question, nous avons suivi, autant qu'il a été possible, la marche certaine et méthodique des sciences : observant en philosophes, nous avons encore emprunté les procédés de la physique. Nous avons opéré comme on fait en chimie, où, après avoir décomposé les substances, découvert leurs principes, on s'assure de l'exactitude de l'analyse, en recomposant

les mêmes substances, à l'aide de ces principes réunis. Nous avons dit : Les effets qu'on attribue au magnétisme, et à un fluide que rien ne manifeste, n'ont lieu que lorsque l'imagination est avertie, et peut-être frappée. L'imagination semble donc en être le principe. Il faut voir si on reproduira ces effets par le pouvoir de l'imagination seule; nous l'avons tenté, et nous avons pleinement réussi. Sans toucher et sans employer aucun signe, les sujets qui ont cru être magnétisés ont senti de la douleur, de la chaleur, et une chaleur très-grande. Sur des sujets doués de nerfs plus mobiles, nous avons produit des convulsions, et ce qu'on appelle des *crises*. Nous avons vu l'imagination assez exaltée, devenue assez puissante pour faire perdre, en un instant, la parole. Nous avons en même temps prouvé la nullité du magnétisme, en le mettant en opposition avec l'imagination. Le magnétisme seul, employé pendant trente minutes, n'a rien produit, et aussitôt l'imagination, mise en action, a produit sur la même personne, avec les mêmes moyens, dans des circonstances absolument semblables, une convulsion très-forte et très-bien caractérisée. Enfin, pour compléter la démonstration, pour achever le tableau des effets de l'imagination, également capable d'agiter et de calmer, nous avons fait cesser la convulsion par le

même charme qui l'avoit produite, par le pouvoir de l'imagination. »

« Un agent réel doit être démontré par des preuves positives, tandis qu'un agent chimérique ne peut être exclu que par le manque d'effet et par la démonstration de sa nullité. La suite des expériences que nous avons faites nous a donc permis de conclure que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal. La saine physique ne permet pas de recourir à un fluide inconnu et insensible, pour expliquer des effets qui peuvent tous être produits par l'imagination, ou seule, ou combinée avec l'attouchement et l'imitation. »

« Telles sont les causes des effets attribués au magnétisme, tel est le résultat de notre travail. Mais les phénomènes observés permettent encore quelques résultats que nous allons proposer. Ces résultats concernent l'imitation et l'imagination, deux de nos plus étonnantes facultés; ce sont des faits pour une science encore neuve, celle de l'influence du moral sur le physique : et nous demandons qu'il nous soit permis d'entrer, à cet égard, dans quelques détails préliminaires et purement philosophiques. »

« L'homme moral, comme l'homme physique, n'existe et ne devient tel qu'il est, que par ces deux facultés : il se forme, il se perfectionne par

l'imitation; il agit, il devient puissant par l'imagination. L'imitation est donc le premier moyen de sa perfectibilité, elle le modifie depuis la naissance jusqu'à la mort; sans l'imitation, les progrès d'un individu seroient perdus pour tous les autres; c'est par elle que dans la société polie et habituelle les caractères s'effacent, et que tous les individus ont la même physionomie; c'est par elle que les enfans apprennent nos usages, nos conventions, se plient à nos habitudes, s'instruisent de la langue : la prononciation adoucie par un long usage est un effet de la même cause. Cette imitation agit également sur les esprits, elle n'introduit pas les vérités nouvelles; mais elle conserve les idées reçues, elle forme et constitue l'esprit national; et comme le plus souvent elle fait croire sans examen, c'est sur son pouvoir irrésistible que sont fondés les préjugés, qui ont une durée si longue et une résitance si puissante. »

« Avec cette faculté, tout resteroit au même terme, tout seroit communiqué; mais le niveau des connoissances et des institutions ne s'élèveroit jamais. L'imagination est la faculté progressive, c'est par elle que les hommes ont parcouru les différens états de la société perfectionnée : faculté éminemment active, auteur des biens et des maux, tout est devant elle, l'avenir comme le présent, les mondes de l'univers comme le point où nous sommes; elle agrandit tout ce qu'elle

touche, elle va sans cesse exagérant, et cette exagération fait sa force : c'est par cette force qu'elle déploie les ressources morales, et qu'elle multiplie les forces physiques. A sa voix, la nature obéit et se développe tout entière. Aussi quand l'imagination parle à la multitude, la multitude ne connaît plus de dangers ni d'obstacles. Un seul homme commande, et les autres ne sont que des instrumens; les nations sont ce que veulent les souverains, les armées ce que sont leurs généraux, et c'est une vérité connue depuis Alexandre jusqu'à Frédéric et son illustre frère. »

« L'imitation, telle que nous venons de la peindre, Messieurs, semble avoir une marche lente et graduée, elle ne s'établit que par des leçons répétées; mais si dans la société elle a des progrès insensibles, dans le traitement du magnétisme elle se manifeste par des phénomènes frappans : les crises y sont d'autant plus multipliées, qu'elles sont plus violentes; elles commencent toutes à peu près dans le même temps, il semble que ce soit une étincelle qui allume un incendie; cette facilité de communication est très-remarquable. Nous savions que l'homme, machinal dans un grand nombre de ses mouvemens, se plie à la longue à répéter ce qu'il voit et ce qu'il entend; mais les convulsions du magnétisme nous montrent que le même effet a lieu instantanément en grand, et de manière qu'un nombre

d'individus convenablement disposés sont des instrumens montés à l'unisson, et dont un seul fait mouvoir tous les autres. Quant à l'imagination, on connoît les dérangemens qu'une impression vive et subite a souvent occasionnés dans la machine de l'homme. L'imagination renouvelle ou suspend les fonctions animales, elle ranime par l'espérance ou elle glace par la terreur; dans une nuit elle fait blanchir les cheveux, dans un instant elle rend l'usage des jambes ou la parole, elle détruit ou elle développe le germe des maux, elle donne même la mort. — Ce que nous avons appris, ou du moins ce qui nous a été confirmé d'une manière démonstrative et évidente par l'examen des procédés du magnétisme, c'est que l'homme peut agir sur l'homme, à tout moment et presqu'à volonté, en frappant son imagination; c'est que les gestes et les signes les plus simples peuvent avoir les plus puissans effets; c'est que l'action que l'homme a sur l'imagination peut être réduite en art, et conduite par une méthode sur des sujets qui ont la foi. On parle du magnétisme d'intention; sans doute l'intention peut suffire, pourvu qu'elle soit réciproque, elle établit entre deux individus une relation et une dépendance nécessaires. L'intention que je dirige, c'est mon imagination qui commande; l'intention qui me répond, c'est l'imagination qui s'exalte et qui obéit. La recherche d'un agent qui n'existe pas

sert donc à faire connoître une puissance réelle de l'homme ; l'homme a le pouvoir d'agir sur son semblable, d'ébranler le système de ses nerfs et de lui imprimer des convulsions : mais cette action ne peut être regardée comme physique, nous ne voyons pas qu'elle dépende d'un fluide communiqué. Elle est entièrement morale, c'est celle de l'imagination sur l'imagination : action presque toujours dangereuse, que l'on peut observer en philosophe, et qu'il n'est bon de connoître que pour en prévenir les effets. »

« Le magnétisme n'aura pas été tout-à-fait inutile à la philosophie qui le condamne ; c'est un fait de plus à consigner dans l'histoire des erreurs de l'esprit humain, et une grande expérience sur le pouvoir de l'imagination. »

C'est de Mesmer et de son prétendu fluide qu'un poète a dit dans le temps :

Un docteur sublime a paru,
Vers lui tout le monde a couru.
Le puissant Dieu qui m'inspire,
Voulant lui fonder un empire,
A remué chaque cerveau
Par l'attrait vainqueur du nouveau.

. . . .

Que la cause en soit inconnue,
Par l'effet elle est soutenue ;
Est-ce à vous, heureux ignorans,
A distinguer les charlatans ?

Comme le magnétisme animal compte encore des partisans, surtout en Prusse et en France ;

que même en 1828, l'Académie royale de médecine de Paris a encore cru devoir s'en occuper, ce qui suppose que son existence est admise par beaucoup de personnes; que d'ailleurs M. Deleuze en a rendu l'adoption plus spécieuse, en le débarrassant d'un grand nombre d'absurdités grossières dans des écrits bien rédigés, je crois qu'il convient d'en examiner ici l'origine, pour mieux faire juger des effets qu'on lui prête comparativement avec ceux que l'on ne peut disputer à l'imagination dans d'autres circonstances.

L'on avait déjà employé l'électricité avec des apparences de succès dans le traitement des paralysies, des rhumatismes et de plusieurs affections locales, lorsqu'il vint à l'esprit de quelques physiciens et médecins d'employer l'aimant dans le même but, à cause de l'analogie de ces deux agens. Dès 1754, l'abbé Lenoble construisait avec soin des aimans artificiels, applicables aux diverses parties du corps, et en obtenait des cures avouées par les uns, contestées par les autres. En 1774, le père Hell, jésuite, professeur d'astronomie à Vienne, en Autriche, crut, à l'aide de ce moyen, s'être guéri d'un rhumatisme aigu, et avoir guéri une dame d'une cardialgie chronique. Mesmer, qui se trouvait alors dans cette ville, s'occupa dès-lors à faire concorder la théorie qu'il avait émise, en 1766, dans une thèse inaugurale sur l'influence des planètes sur le corps des ani-

maux, avec les effets produits par l'aimant, dont on fait généralement consister les propriétés dans un fluide que l'on nomme magnétique (1). Le père Kircher, né à Fulde en 1598, mort à Rome en 1680, avait publié deux ouvrages sur le magnétisme, intitulés, l'un : *Magnes, seu De arte magneticâ*, imprimé à Rome en 1641 et 1654, in-folio, et l'autre, *De triplici Magnetismo*, in-12, imprimé en 1667 à Amsterdam; Sébas-

(1) La pierre d'un gris de fer, que nous appelons *aimant*, se nomme, en grec et en latin, *magnes*, d'où dérivent les termes de *magnétisme*, *magnétique*, *magnétiser*. Dans la boussole, instrument précieux pour se diriger dans la navigation sur mer, ayant la forme d'une boîte ronde, avec une aiguille de fer aimantée, mobile sur un pivot à l'intérieur, autour de laquelle sont marqués les vents, on remarque qu'une extrémité de l'aiguille, appelée *pôle boréal*, se dirige constamment vers le nord, et que l'autre, appelée *pôle austral*, se tourne toujours vers le midi. En mettant sur l'eau un morceau de liége chargé d'un aimant, il se tourne aussi de lui-même pour présenter une extrémité au nord, et l'autre au midi; et si l'on y met deux morceaux de liége surmontés chacun d'un aimant ou d'un fer aimanté, à l'instant l'on voit les deux corps se tourner vers leurs pôles respectifs, se rapprocher, et contracter une forte adhérence entre eux par leurs pôles opposés, même lorsqu'il y a un corps intermédiaire : c'est ce que l'on appelle *attraction*. Si, au lieu de les abandonner à eux-mêmes, on les oppose l'un à l'autre par leurs pôles de même nom, ils se repoussent, et c'est ce que l'on désigne par le terme de *répulsion*. On nomme *déclinaison*, une déviation qui fait tourner l'aiguille aimantée un peu plus à l'est ou à l'ouest, en certains temps et en certains lieux; et, *inclinaison*, une déviation de la ligne horizontale, qui fait qu'un de ses pôles se rapproche plus que l'autre de la surface du globe, lorsqu'on s'éloigne de l'équateur. En frottant du fer avec l'aimant, on lui en communique les propriétés, et le pôle qui a été frotté s'établit sur le fer à l'en-

tien Wirdig, né à Torgau en 1613, et mort professeur de médecine à Rostock en 1655, connu pour avoir soutenu les paradoxes les plus extravagans sur l'astronomie judiciaire, la métempsycose, les amulettes, etc., a aussi parlé dans un livre,

droit du frottement, sans que l'aimant ait perdu de son poids ou de son volume. Mais comme le fer peut aussi s'aimanter par de fortes commotions, et s'aimante même spontanément, ou par des coups de marteau, on a cru que le magnétisme était un fluide de même nature que l'électricité, laquelle jouit aussi des propriétés de l'attraction et de la répulsion, opère des adhérences, réveille la sensation d'un souffle léger dans son passage d'un corps à l'autre, exhale une odeur analogue à celle du phosphore, donne des étincelles, des aigrettes et des fusées lumineuses, enflamme les matières combustibles, produit des commotions, les éclairs et le tonnerre par son passage d'une nuée dans une autre. C'est Thalès, philosophe grec, qui, en frottant un morceau de succin, espèce de bitume appelé en grec ελεκτρον, remarqua le premier qu'il attirait la paille ; de là, le mot d'*électricité*, pour signifier le fluide dont nous parlons, lequel se dégage en abondance par le frottement du jais, du verre, des résines, des poils d'animaux, de la soie, du soufre, etc, Il y a encore cela de commun entre l'électricité et le magnétisme, que tous deux ont été appliqués à la cure des mêmes maladies, avec des apparences à peu près égales de succès ; et c'est relativement aux vertus curatives que Mesmer et ses partisans ont voulu établir sur l'analogie de ces deux agens, qu'un poëte a dit :

Qu'on dise que le soufre a dans son phlogistique
Des ressorts pour lancer la vertu magnétique ;
Qu'on cherche à la trouver dans l'électricité,
Dans le phosphore, ou bien dans le fer aimanté !
Que t'importe, Mesmer, un effort inutile :
Pour trouver ton secret, il faudrait être habile ;
Tu le tiens renfermé dans la tête des gens,
Et les vapeurs des fous sont tes premiers agens.

imprimé en 1673, à Hambourg, sous le titre de *Nova Medicina Spirituum*, in-12, du magnétisme comme d'un moyen curatif dans l'emploi duquel il fesait déjà faire la chaîne. C'est dans les ouvrages de ces auteurs, aussi-bien que dans ceux de Paracelse, de Robert Flud, de Van-Halmont, etc., qui ont eu à peu près les mêmes idées, que Mesmer a pu puiser sa science, au moins en partie; car personne n'a su lui donner un développement aussi avantageux que lui. Ce qui est vrai et généralement admis par tous les savans, c'est qu'il existe réellement un agent, fluide ou non, désigné sous le nom de *magnétisme minéral*. Mais ce-qui est douteux et n'a jamais été démontré, c'est de savoir s'il y a aussi un agent magnétique dans les deux autres règnes de la nature, n'importe qu'il soit idiogénique ou communiqué. On l'a toutefois supposé, et sur cette simple supposition, l'on a donné les noms de *magnétisme végétal* et de *magnétisme animal* à la cause de certains effets observés dans les végétaux et dans les animaux, en les assimilant aux effets produits par le magnétisme véritable ou animal. C'est sur ce rêve que Mesmer, se disant persécuté dans son pays, vint à Paris, en 1778, construire le merveilleux système d'un charlatanisme qui fit des dupes dans toutes les classes de la société, d'abord en excitant l'intérêt que l'on

accorde toujours en France au malheur, puis l'enthousiasme qui subjugue les esprits superficiels par l'attrait de la nouveauté, et se renforce par la contradiction des incrédules. Il débuta par la publication d'un mémoire imprimé chez Didot, en 1779, où, en parlant de la cure merveilleuse de mademoiselle Paradis de Vienne, à qui il prétendait avoir rendu la vue, de ses démêlés avec les parens de cette demoiselle, avec le père Hell, Ingenhous, la faculté de Vienne, etc., il établit, en thèse générale qu'*il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés*, *et qu'il y a dans le corps animal une propriété qui le rend*, *non-seulement susceptible de l'influence des astres*, *mais aussi de l'action réciproque de ceux qui l'environnent*, *manifestée par son analogie avec l'aimant; ce qui l'a déterminé à la nommer magnétisme animal.* Le vide de sa théorie, qui se compose d'un amalgame des idées de Kircher et de Wirdig, lui fit comprendre que, ne pouvant avoir la raison en sa faveur, il devait agir sur l'imagination par les sens, et il y réussit au-delà de toute espérance, par des gestes, des attouchemens, des manipulations, et surtout par son fameux baquet, qui était un fond de cuvier d'un tiers moins grand en circonférence que le couvercle, à moitié ou aux trois quarts rempli d'une eau préparée selon lui, dans laquelle il

ajoutait aussi des bouteilles, du verre pilé, des résines; le couvercle, scellé, était percé de plusieurs trous par où passaient des tiges de fer préalablement aimantées, plongeant, par leur base, dans l'eau du cuvier, et recourbées, polies, atténuées en pointe par leur extrémité supérieure, afin de pouvoir être appliquées aux diverses parties du corps. Pour aider à l'effet des branches de fer dans la transmission du fluide magnétique sur les malades, il fesait conjointement usage d'une corde de la grosseur du petit doigt, fort longue, dont un bout était dans l'intérieur du baquet, et l'autre servait à entourer le corps ou une partie du corps, selon l'action qu'il s'agissait de produire. Les malades, censés l'être par un défaut de proportion convenable de magnétisme, étaient assis sur un tabouret autour de ce baquet, le pouce gauche de chacun en contact avec le pouce droit de son voisin, et pareillement pour les pieds; ce qui s'appelait *faire la chaîne*, comme dans l'électricité, en évitant le contact des pôles de même nom, comme pour l'attraction des aimans. Mesmer répondait à ceux qui le consultaient : *Au baquet, cela sera long, mais il n'y a que le baquet;* et en laissant cinq louis d'or à la porte, on entrait au bruit d'une musique agréable dans un salon orné des plus beaux meubles, richement éclairé avec des modifications de lumières, variées depuis l'é-

clat le plus vif jusqu'au sombre le plus mystérieux, pour y attendre l'heure du traitement, dans lequel tous les rangs étaient confondus et toutes les distances rapprochées sur le tabouret par la chaîne magnétique. Comme la médecine ne guérit pas tous les malades à leur gré, qu'il y en a d'autres qu'elle ne guérit pas du tout, il suffira toujours au charlatanisme de présenter à ceux qui souffrent, un moyen de guérison plus à leur gré, ou une planche de salut jusqu'alors inouie, pour les séduire, préparés qu'ils sont à la séduction par un état de malaise dont ils sont pressés de sortir. Aussi la foule afflua autour du merveilleux baquet. On portait d'abord la prévention dans l'esprit des malades, pour s'emparer de leur imagination, en leur prédisant qu'ils allaient ressentir des coliques, des maux de tête, des tensions de nerfs, des défaillances, etc., sans qu'ils en dussent être découragés, puisque cela annonçait la puissance du remède, que l'on secondait encore en fesant boire un verre d'eau magnétisée, et en donnant des médicamens. Il arrivait que les gestes, les attouchemens, les manipulations, la monotonie, l'ennui, la fatigue, la fixité de l'attention sur un seul objet, la mobilité nerveuse, la crédulité, l'espérance, l'imitation, le désir de s'être fait illusion sur la gravité de son mal, l'influence sexuelle mise en jeu par de beaux magnéti-

seurs, etc., achevaient le prestige ou la fascination, quelquefois en produisant une espèce de léthargie ou de sommeil imparfait par le repos de quelques sens et l'action de quelques autres, et donnaient du crédit au magnétisme chez ceux qui ne connaissaient pas l'influence réciproque du physique et du moral, sur laquelle Cabanis n'avait pas encore publié son excellent ouvrage, qui était un besoin de l'époque.

C'est ainsi que, sous l'enchantement de l'imagination, plusieurs malades des plus faibles d'esprit ou des plus susceptibles, éprouvant des défaillances, des agitations, des sueurs ou d'autres changemens extraordinaires appelés *crises*, qui, selon M. de Puységur, n'étaient cependant complètes que par le somnambulisme, semblaient oublier quelque temps leurs maux, et obtenir des guérisons qui malheureusement ne soutenaient pas l'épreuve du temps, mais n'en étaient pas moins publiées et préconisées comme des cures merveilleuses et radicales par les enthousiastes et par tous les compères à qui la jonglerie plaisait ou profitait. Pour expliquer à sa manière les révélations des somnambules, Mesmer admettait un sixième sens à l'aide duquel on voit à travers les murailles; il donnait aussi quelquefois des médicamens propres à produire des effets dont il fesait honneur au magnétisme. On raconte qu'ayant

donné des pilules aloétiques qui ne purgent d'ordinaire qu'au bout de seize à vingt heures, pour les prendre le soir en se couchant, à un malade qui, les ayant prises avant l'heure marquée, en avait été purgé avant d'être au baquet; il dit le lendemain au malade à son arrivée: avez-vous pris ce que je vous ai prescrit?—Oui, Monsieur.—Hé bien, j'espère qu'ainsi préparé, vous aurez aujourd'hui une crise qui se manifestera par des coliques et probablement par des selles. Le malade ne dit rien; le magnétisme ne produisit pas les effets annoncés, ce dont s'étonnait Mesmer. *Votre magnétisme ne fera rien*, dit alors le malade, *car j'ai eu ma crise le matin avant son application et avant de sortir de chez moi*. A part quelques autres mésaventures, comme la mort de Court de Gebelin entre les mains de Mesmer, et celle d'un autre personnage distingué sous la direction de son premier élève d'Eslon qui, après avoir fait apporter un réchaud avec de la braise, y jeta de la cire à cacheter et de la résine, magnétisa le malade, puis le remit dans son lit en fermant les rideaux, où il expira en peu de minutes; à part, dis-je, quelques mésaventures pareilles, et l'impuissance du magnétisme sur les enfans et un grand nombre d'adultes d'un esprit solide, laquelle fit établir le précepte que ce fluide n'agissait que sur les malades, le succès de Mesmer fut tel qu'il

se trouva à Paris, d'abord 48 souscripteurs pour un premier cours, puis 55 pour un second qui prenait deux heures par jour pendant un mois, à raison de cent louis par personne; les initiés avaient la faculté de magnétiser et produisaient les mêmes effets que le maître qui, après les avoir fait placer autour d'une grande table couverte d'un tapis et éclairée par des lustres, les entretenait du fluide universel, des atômes, de la matière, de la lumière, de son intensité, de sa rémission, des phénomènes de la vie, du tact, et surtout de la connaissance des pôles, puis frappait un coup de maillet pour les congédier, en leur recommandant le secret à l'instar d'une loge de maçons. Son école prit le titre d'*ordre de l'harmonie*, ayant pour emblême un autel couvert de feu, un ciel étoilé, la lune en plein, représentés dans un médaillon avec cette inscription: *omnia in pondere et mensurâ*, tout au poids et à la mesure, parodie de la devise des anciens maçons : *virtuti et silentio*, à la vertu et au silence. La prévention devint si forte en faveur du nouveau traitement, que M. de Breteuil, ministre du Roi, fit offrir à son auteur, trente mille francs de pension avec cent mille écus comptant et le cordon de Saint-Michel, s'il voulait donner son secret, pourvu toutefois que ce fût une nouvelle doctrine fondée sur de bons principes. Il est aisé

de concevoir pourquoi de si belles offres ne furent pas acceptées par Mesmer qui, voyant ensuite sa doctrine dédaignée et traitée de charlatanisme par les académies et les sociétes savantes, obtint de la faveur de la Reine des examinateurs nommés par Lassone, premier médecin du Roi; mais il les récusa, lorsqu'il lui eurent proposé une expérience qui consistait à laisser choisir, à lui magnétiseur, une personne qui serait placée les yeux exactement bandés dans un coin du salon, et devant laquelle passeraient successivement en silence 24 médecins, parmi lesquels serait Mesmer, en changeant de rang à chaque tournée, ajoutant que les manipulations faites par celui-ci pour la magnétiser, seraient répétées par les autres médecins non magnétiseurs, et que, si la doctrine était quelque chose de réel, il serait facilement reconnu à chaque tournée par cette personne. Mesmer voulait bien des témoins prévenus, mais non des juges éclairés, car lorsque les commissaires de l'Académie, de la Faculté de médecine et de la Société royale de médecine, se présentèrent pour prendre connaissance de sa découverte, il refusa de se trouver avec eux, et les expériences se firent chez le médecin d'Eslon qu'il avouait comme son premier élève, et qui opérait les mêmes cures que lui. Le docteur allemand fit plusieurs autres élèves dont les cures rivalisèrent avec les siennes.

Comme les fleurs, les arbres, etc., pouvaient, selon lui, être magnétisés et remplacer le baquet, Chastenet de Puységur, un de ses zélés partisans, opéra des miracles sur beaucoup de paysans sous le fameux orme magnétique de sa terre de Busancy près Soissons, tandis que son frère, le comte Maxime de Puységur, maître de camp au régiment de Languedoc, et d'autres adeptes propageaient la nouvelle doctrine à Bordeaux, à Bayonne, à Strasbourg et ailleurs où les miracles se répétaient avec la même admiration, surtout quand les magnétiseurs en imposaient par leur rang et leur crédit à de simples paysans et à des soldats pleins de foi, car la vertu magnétique a toujours paru descendre plus facilement des régions supérieures qu'elle n'y remonte, par la même influence qui donna aux menaces du prince des apôtres le pouvoir de faire tomber morts Ananias et Saphira, et conféra le don de guérir les affections de la rate à Pyrrhus, roi des Épirotes, en touchant légèrement le flanc gauche des malades avec son pied, celui de faire voir les aveugles et de guérir les hydropisies, aux empereurs romains Hadrien et Vespasien par des paroles, celui de faire cesser les écrouelles, le mal caduc, aux rois de France et d'Angleterre, en touchant les malades, influence toute puissante à l'aide de laquelle se guérissent aussi un grand nombre de

maladies par les reliques des saints, par les neuvaines des gens pieux, et même par les paroles magiques d'un grand nombre de profanes, car on sait que le mot *abracadabra* guérit les fièvres tierces, et que les mots *pax*, *max*, *adimax* guérissent de la rage, etc. Enfin les miracles du magnétisme passeraient pour des fables, si l'histoire n'attestait que les thaumaturges de toutes les robes, en s'adressant à l'imagination des gens simples, ont obtenu des résultats semblables et même encore plus étonnans, depuis les magiciens et les enchanteurs de Pharaon qui contrefesaient les miracles de Moïse et d'Aaron, jusqu'à Apollonius de Thyane qui, en expulsant les esprits malins,

(1) « Au rapport du père Charlevoix, dit M. Virey, page 448, tome 29 du *Dictionnaire des Sciences médicales*, article *Magnétisme animal*, les Indiens savent charmer les serpens avec des instrumens, comme jadis les psylles et anciens jongleurs d'Afrique et des Indes, dès le temps de Lucrèce (*Rer. Nat.*, et Lucain, *Pharsal.*) savaient les engourdir. On retrouve, de nos jours, la même pratique usitée en Egypte, et qui fut bien connue de Moïse, lorsqu'il lutta contre les magiciens de Pharaon, en changeant sa baguette en serpent (*Exod.*, c. VII) ; car on sait que les jongleurs savent changer, encore aujourd'hui, en verge ou en bâton, la vipère haje (*Col. haje*, L. Geoffroy, *Rep. Egyp.*, l. VII), en la pressant à la nuque avec le doigt, de sorte que cet animal tombe dans une espèce de tétanos ou de roideur fixe. » J'omets beaucoup de détails intéressans et curieux que l'on trouve dans l'article en question, dans l'*Anti-magnétisme*, dans un ouvrage de Thouret, intitulé : *Recherches et Doutes sur le Magnétisme animal*; dans le *Colosse aux pieds d'argile*, dans l'*Histoire du Magnétisme animal*, par M. Deleuze, etc.

imitait ceux de J.-C. et jusqu'à Mesmer qui a presque égalé ceux du père Gassner, son compatriote. Ce qui prouve toutefois que les sciences exactes ne sont pas ce qu'il y a de mieux pour accréditer les miracles, c'est la déclaration suivante du célèbre Berthollet, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et membre de l'Académie royale des sciences, insérée dans l'*Anti-magnétisme*, p. 248.

» Après avoir fait plus de la moitié du cours de M. Mesmer, du mois d'avril 1784, après avoir été admis dans les salles des traitemens et des crises, où je me suis occupé à faire des observations et des expériences, je déclare n'avoir pas reconnu l'existence de l'agent nommé par M. Mesmer, *magnétisme animal;* avoir jugé la doctrine qui nous a été enseignée dans le cours, démentie par les vérités les mieux établies sur le système du monde et sur l'économie animale, et n'avoir rien aperçu dans les convulsions, les spasmes, les crises enfin qu'on prétend être produites par les procédés magnétiques (lorsque les accidens avaient de la réalité), qui ne dût être attribué entièrement à l'imagination, à l'effet mécanique des frictions sur des parties très-nerveuses, et à cette loi reconnue depuis long-temps, qui fait qu'un animal tend à imiter et à se mettre même involontairement dans la même position dans la-

quelle se trouve un autre animal qu'il voit ; loi de laquelle les maladies convulsives dépendent si souvent. Je déclare enfin que je regarde la doctrine du magnétisme animal et la pratique à laquelle elle sert de fondement, comme parfaitement chimérique, et je consens qu'on fasse, dès ce moment, de ma déclaration, l'usage qu'on voudra.

Signé Berthollet. Ce 2 mai 1784. »

Pour faire voir que c'est toujours par des procédés analogues, et en frappant l'imagination des esprits faibles et crédules, que l'on obtient des effets réellement miraculeux pour ceux qui n'en comprennent pas la cause naturelle, ce qui ne leur ôte rien de leur mérite, comme le disait d'Eslon, et ne diminue pas la puissance divine qui, disent les gens pieux, peut agir par l'imagination comme par tout autre moyen ; je citerai encore quelques exemples de prestiges opérés dans les temps modernes.

Tandis que Mesmer exploitait encore la crédulité des hautes classes de la société, qui, élevés dans la mollesse et les délices de la vie, n'avaient qu'un vernis brillant d'éducation, parce qu'elles ne s'étaient jamais imposé la fatigue du travail pour se procurer une instruction solide; arriva aussi à Paris un personnage devenu fameux par ses jongleries phantasmagoriques, Joseph Balsamo, né à Messine, plus connu sous le nom de

Cagliostro, ayant l'air opulent quoiqu'on ne lui connût aucun bien, se disant vieux de plusieurs siècles dans la force de l'âge, prétendant venir de l'Orient, et y avoir été initié à tous les mystères des catacombes, et qui, dédaignant le rôle de simple guérisseur, évoquait les morts, et fesait souper avec César, Caton, Pompée, Cléopatre, etc. au gré de ses dupes, qui le regardaient comme un être divin dont les miracles étaient incontestables. Malheureusement pour lui, il avait trempé par ses prestiges, dans l'œuvre scandaleuse du collier de la Reine, et les éclaircissemens nés du procès qui en résulta, en mettant son charlatanisme à nu, firent cesser l'enthousiasme de ses partisans: des physiciens français plus habiles que lui, opéraient d'ailleurs les mêmes illusions, sans faire un secret de leurs procédés, dédaignant la triste satisfaction d'en imposer aux bonnes gens, pour qui un miracle n'est autre chose qu'un événement auquel ils supposent une cause surnaturelle, par l'ignorance de celle qui est naturelle.

C'était le siècle des mystifications en tout genre. Jean-Joseph Gassner, né à Braz en Souabe en 1727, sacré en 1750, nommé huit ans plus tard à la cure de Closterle, diocèse de Coire, raconte lui-même, dans un livre publié en 1774 sur la *Manière de vivre pieux et bien portant*, qu'après

avoir inutilement eu recours aux médecins d'Ottingen, pour sa santé qui lui donnait beaucoup d'inquiétudes, et avoir parcouru en vain les livres de médecine, pour y trouver quelque remède, il se persuada qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans sa maladie, et qu'il était possédé. C'est dans cette idée qu'il adjura, au nom de Jésus-Christ, le diable de sortir de son corps, et l'exorcisme eut un tel succès, que pendant seize ans il n'eut besoin d'aucun médicament. Les entretiens qu'il eut depuis avec plusieurs théologiens, et les études qu'il fit sur l'exorcisme, le convainquirent qu'il y a un grand nombre de maladies occasionnées par l'esprit malin, et que le caractère qu'il tenait de l'église comme prêtre, lui donnait, aussi bien qu'à tous les religieux de l'ordre mineur, la puissance de guérir, non les naturelles, mais les démoniaques. Il commençait le traitement par un exorcisme probatoire, afin de s'assurer si la maladie était mixte, naturelle, ou l'œuvre du démon, précaution qui ne pouvait qu'accroître son ascendant sur l'esprit du peuple, en lui donnant le moyen de rejeter ses insuccès et ses demi-succès, sur le caractère qu'il lui plairait donner à chacune. Il distinguait d'ailleurs les affections de sa compétence en *possessions* par lesquelles le diable agissait en maître dans le corps, en *obsessions*, quand il causait

des tourmens malins, et en *circumsessions*, lorsqu'il ne portait que des atteintes plus faibles. C'est dans cette dernière catégorie, que se trouvaient placés les convulsions, l'épilepsie, la catalepsie, l'asthme, la goutte, le rhumatisme, les coliques, les fièvres, la paralysie, l'ankylose, etc., avec la forme des affections naturelles, mais par une cause différente et démoniaque. Quoique Jésus-Christ ait dit que nul n'est prophète dans son pays, en voyant les habitans de son lieu natal lui refuser le don des miracles (1), Gassner réussit, chez ses compatriotes, comme tant d'exorcistes anciens, à opérer tant de cures miraculeuses, qu'il se rendait par an jusqu'à quatre à cinq cents malades à son presbytère, et leur concours devint encore plus grand, lorsqu'il se fut retiré à Elwangen et à Ratisbonne sous la protection du prince évêque de ces deux villes, puisque l'on prétend en avoir vu dix mille campés sous des tentes, nombre probablement très exagéré. Comme ses miracles étaient admis par les uns, et contestés par les autres, on prit le parti de tenir un registre exact de ses cures et faits à

(1) Utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura te ipsum : quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hîc in patriâ tuâ. Ait autem (Jesus) : Amen, dico vobis, quia nemo propheta acceptus est in patriâ suâ. *Luc*, c. 4, *Math.*, c. 13, *Marc*, c. 6.

l'évêché de Ratisbonne, et c'est à ce protocole et aux écrits de Gassner que sont empruntés les renseignemens que nous donnons. Il avait tant d'empire sur Satan, qu'il le forçait, mais ordinairement dans plusieurs exorcismes, à déclarer la maladie, et même, suivant sa volonté, à produire une *attaque dansante*, *sautante*, *riante*, et *à éclats désordonnés*, *larmoyante*, *sanglottante* ou *mourante*, souvent dans le même sujet, en renouvelant ces scènes à plaisir. Selon le protocole de l'évêché, Gassner forçait les diables à confesser publiquement leurs mensonges, ce qui arriva, entr'autres chez une personne où ils prétendaient n'être qu'au nombre de sept millions; mais tourmentés par le prêtre qui s'aperçut du mensonge, ils furent contraints d'avouer publiquement qu'ils étaient dix millions, ce qui leur attira alors des complimens de l'exorciste sur leur franchise. Il avait le don de faire varier le pouls des malades, et de le rendre tel que le demandaient les médecins présens. Assis entre une fenêtre à gauche et un crucifix à droite, le visage tourné vers le malade et les assistans, affublé d'une ceinture noire, d'une étole rouge à son cou, ainsi que d'une chaîne d'argent d'où pend une croix dans laquelle il dit qu'il y a un morceau de la vraie croix, il fait mettre le malade à genoux devant lui, demande son nom, son pays, et quelle mala-

die il a ; l'exhorte à la foi en Jésus-Christ, touche la partie malade, y porte quelquefois l'extrémité de sa ceinture, commande à la maladie de se montrer, parfois, en frottant ses mains à sa ceinture ou à son mouchoir, secoue ensuite la tête du malade ou la lui frotte rudement ainsi que la nuque, ce qui doit favoriser l'afflux et l'excitation pour l'extase. Si, à ses ordres, le démon suscite promptement la maladie, Gassner, l'attribue à une foi sincère, au lieu que s'il tarde à obéir ou n'obéit que mollement, c'est une preuve que la foi manque, ou que la maladie est naturelle. Lorsque ce prêtre habitait Elwangen, il ordonnait à ceux qu'il venait d'exorciser, d'aller dans une pharmacie du lieu acheter de l'huile, d'un baume, ou des anneaux sur lesquels était gravé le nom de Jésus. L'aventure de la fille d'un peintre de Munich, âgée de 16 ans, du corps de laquelle un capucin exorciste prétendait avoir chassé l'esprit immonde, ce qu'il prouvait par des taches noires et ineffaçables que le diable avait laissées, en partant, sur la muraille au dessus de la porte de la maison occupée par cette prétendue possédée, donna dans la personne de Ferdinand Stertzinger, de l'ordre des Théatins, un redoutable adversaire aux exorcistes miraculeux. Il prouva que les taches du mur n'étaient pas ineffaçables, qu'elles avaient été faites par

un homme, et le juge du lieu ayant fait mettre en prison la demoiselle pour sa supercherie, elle avoua qu'étant hystérique, elle n'avait jamais eu d'autre démon que sa matrice. Stertzinger publia un mémoire où il attaqua directement Gassner comme imposteur, prétendant que le diable ou les diables, s'il y en a, sont sans pouvoir sur l'homme, et que toutes les histoires sur leur commerce avec lui sont des contes absurdes et puérils. Gassner, humble comme le sont ordinairement les dévots, défia son adversaire et tous ses pareils de faire ce qu'il fesait, lui fit prouver qu'il en avait menti, et cela en séance publique par le diable lui-même, dont l'autorité est bien déchue de nos jours et avait déjà été ébranlée par *Le Monde enchanté* qu'avait publié le ministre hollandais Balthazar Bekker, sur la fin du 17e siècle.

Le Thaumaturge avait une telle réputation, qu'il lui arrivait des malades de tous les pays circonvoisins. Un nommé Charlemagne, laboureur à Bobigny près Paris, affecté d'une sciatique avec fièvre et des dépôts qu'on lui avait ouverts, dit-il, au bout de cinq mois de souffrance, aux jambes, aux cuisses et aux bras, alla à Pondorf en Allemagne, en 1776, réclamer de lui une guérison dont il a publié l'attestation. J'en extrairai le passage suivant, pour donner un échantillon

de ce que peut une imagination vivement excitée.

« En arrivant chez le père Gassner, on me descendit de la voiture, je lui remis ma permission; l'on me porta dans sa chambre. Mes jambes étaient, pour ainsi dire, retirées sous mes cuisses, et très-enflées par l'attitude d'avoir été dans ma chaise. Une de mes plaies était encore ouverte à la jambe droite. Ce digne et respectable prêtre vint me trouver au bout d'un quart d'heure, il me demanda si je voulais être guéri; je lui dis que oui. Aussitôt il prononça ce précepte: *Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, que le mal cesse! Levez-vous, marchez, mon ami!* Animé d'une sainte confiance, j'éprouvai un changement que je ne puis exprimer. Quelque chose de surnaturel s'opère en moi; mes jambes se désenflent, s'étendent; je me lève, et je marche quelques pas dans sa chambre. Il m'ordonna de me remettre sur ma chaise; il mit son étole, me fit deux autres exorcismes, et je marchai avec plus de courage et de facilité. Il me demanda, pour me faire sentir qu'il n'entrait dans ma guérison que le nom de Dieu, si je voulais que le mal revînt dans son même état. Je lui dis que je le voulais bien. Il ordonna à mon domestique de mettre ses deux mains sous mon genou, et malgré la résistance qu'employait mon domestique, mes jambes se retirèrent. Il ordonna

qu'elles s'étendissent. A sa parole, elles s'étendirent dans la situation de la guérison première. Il me demanda si je n'étais point sujet à d'autres douleurs. Je lui dis que, depuis six ans, j'étais sujet à un mal de tête qui prenait proche la dure-mère. Il ordonna que le mal de tête me prît. Aussitôt je devins violet, et la douleur fut plus violente qu'auparavant. Il ordonna qu'elle cessât. Elle disparut à son ordre. Ma jambe droite coulait encore ; elle cessa dans l'instant. Depuis ce temps, je me porte très-bien. Je rends gloire à l'Etre-Suprême, et je remercierai toute ma vie M. Gassner. J'atteste et je certifierai de mon sang le fait que j'avance comme vrai et certain, ayant éprouvé tout ce que je dis dans cette déclaration. *Signé* Charlemagne, cultivateur à Bobigny près Pantin, le 5 juin 1778. » (V. l'*Anti-magnétisme*, p. 228 et suivante.)

A la voix du prêtre, la circulation s'anime, le sang se porte à la tête, et il en résulte une métastase, comme on en voit s'opérer instantanément par une frayeur, une mauvaise nouvelle, un saisissement chez beaucoup de malades; en même temps, Charlemagne, dont l'imagination est subjuguée, croit pouvoir faire ce que le prêtre, qu'il regarde comme infaillible, lui ordonne, la confiance double l'empire de sa volonté, et il fait quelques pas. Le rusé Gassner, sachant qu'une

ligature empêche le sang de remonter, donne à l'enchantement du moral un secours physique, en fesant comprimer le dessous du genou par le domestique, avec ses deux mains, et le sang, retenu par la compression mécanique et la courbure, se réaccumule dans les veines de la jambe, qui s'y prêtent d'autant plus facilement, qu'elles y ont été prédisposées par la longueur de la maladie, la fatigue et l'attitude forcée de la route. Elles s'étendent de nouveau par la force que la foi du laboureur donne à son imagination et à sa volonté, car la volonté fléchit devant ce que l'on croit impossible, au lieu qu'elle décuple le courage pour l'exécution d'une chose présumée possible. Le prêtre, après avoir détaché l'attention du malade de son mal de tête, en la fixant sur un autre objet, la ramène au mal de tête qui alors se fait sentir, puis l'en distrait de nouveau pour le faire cesser. C'est ainsi qu'un mal de dent cesse à la porte du dentiste, lorsque l'attention en est distraite par l'idée de la douleur présumée de son évulsion, et revient ensuite lorsque le malade, de retour chez lui, n'a plus l'imagination préoccupée des violences de l'opération. Les diverses sensations qui font rapporter alternativement la douleur sur divers points, animent nécessairement la circulation, et en changent le rhythme accoutumé, tant au profit des parties

surchargées d'humeurs, qu'au profit de celles qui n'en ont pas le nécessaire, et ce qui le prouve, c'est que le malade devint un instant violet. De tout cela résulte une transpiration dépurative plus active, avec une distribution plus régulière du sang et des sucs nutritifs, un empire plus marqué de la volonté sur les mouvemens que l'illusion du miracle peut reproduire de temps en temps par la réminiscence, et finalement une amélioration de santé, à laquelle le voyage, le changement d'air, etc. peuvent aussi avoir eu part. Il fallait, au reste, n'être pas très-malade pour faire et supporter un voyage de deux à trois cents lieues, et en supposant vrai tout ce que dit un homme abusé par son imagination, ce qui n'est pas très-logique, la quiétude qui suit un vif désir satisfait, a aussi des effets très-salutaires. L'explication que je donne me paraît d'autant plus juste, que c'est par des secousses physiques d'un effet analogue à celui des secousses morales, que l'électricité guérit plusieurs maladies, et j'ai connu des malades qui, partis impotens pour les eaux minérales, avaient recouvré la faculté de marcher dans le voyage avant d'y être arrivés. Il y en a d'autres dont la guérison ne s'annonce qu'après qu'ils ont été rassurés par les secours de la religion contre les terreurs de l'autre monde. En général, tout ce qui ranime ou change une circulation languis-

sante ou pervertie peut opérer des guérisons inattendues. C'est ainsi que l'émotion vive qu'éprouva un militaire de ma connaissance, à la vue de sa femme qui s'était mise en route à son insu pour l'aller soigner, fit cesser chez lui une fièvre tierce rebelle à l'usage du quinquina, et j'avais une parente impotente depuis plusieurs années, qui, par l'émotion que lui causa la nouvelle inattendue que son mari était tombé dangereusement malade dans un petit voyage à deux lieues de chez lui, recouvra l'usage de ses jambes pour lui aller donner ses soins. Voici ce qu'on lit dans le *Constitutionnel* du 1er mai 1829 : « Depuis le 6 du courant, on n'a ressenti à Orihuela (Espagne) aucun tremblement de terre. Au milieu des désastres qui ont affligé cette province, un phénomène assez particulier a eu lieu : des malades qui avaient des douleurs rhumatismales aiguës, ont guéri subitement, soit à cause de la révolution que la peur aura produite en eux, soit par un effet de l'électricité. » C'est probablement l'émotion du système nerveux et le changement consécutif du mode de circulation qui aura produit ces effets salutaires, car l'on a vu aussi des goutteux et des moribonds reprendre assez d'empire sur leurs maux, pour se soustraire, par un sublime effort de leur propre volonté, au danger imminent d'un incendie prêt à les dévorer, et guérir par l'effet

de cette secousse morale. D'ailleurs de quels prodiges ne sont pas capables les gens illuminés par la foi, si nous en croyons le martyrologe de toutes les religions! Une dernière remarque très-importante à faire, c'est que les gens séduits par le prestige des miracles, ne racontent pas les événemens tels qu'ils sont en eux-mêmes et en réalité; mais tels que les leur ont présentés leur crédulité et leur imagination, car on ne peut communiquer aux autres que les idées que l'on a soi-même, et non celles que l'on n'a pas. Voilà pourquoi tant de faits sont racontés différemment par ceux qui en ont été témoins. Les couleurs de la vérité disparaissent devant le prisme de l'imagination, et la raison est suspecte pour la crédulité. Enfin rien n'est incroyable pour qui veut croire en imposant silence à la raison, puisque l'on a cru et raconté que le père Gassner avait fait parler latin à un cheval.

Le docteur Zugenbuhler, qui exerce actuellement la médecine avec distinction à Paris, m'a dit que, lorsqu'il suivait les leçons de J.-P. Franck à Pavie, ce célèbre professeur avait raconté à ses auditeurs, qu'il avoit découvert que le père Gassner, pour opérer ses miracles sur le pouls, empoignait le bras des malades, de manière à pouvoir comprimer avec ses doigts l'artère axillaire, pour faire cesser ou varier les pulsations à

volonté, en même temps qu'il fixait ailleurs par des pratiques accessoires, comme le font les escamoteurs, l'attention du public ébahi qui fesait honneur aux paroles prononcées au nom de Jésus, de tous les phénomènes dont il ne comprenait pas la véritable cause. Enhardi par des succès inouis, Gassner voulut aussi ressusciter les morts, et selon la chronique du temps, après avoir déterminé un malheureux, à se prêter à une expérience d'asphyxie ou de léthargie, en lui promettant la résurrection avant d'arriver au cimetière, promesse qu'il ne put ensuite réaliser en fesant arrêter le convoi : il fut accablé d'injures et d'imprécations par la femme de sa victime, en présence de ceux mêmes qui devaient témoigner de ce nouveau miracle. Cette scène, en désenchantant le public, força ce prêtre à terminer sa carrière miraculeuse, et dès-lors il n'en fut plus question que comme d'un charlatan, qui, d'ailleurs, passait pour porter dans sa ceinture des substances propres à exalter la foi, en agissant sur le cerveau : *ab uno disce omnes*, jugez de tous par un seul.

Pour mieux prouver que l'imagination favorise le prestige, et peut faire voir ce qui n'est pas, il ne sera pas inutile de dire aussi un mot des miroirs constellés dont a parlé Paracelse et avec lesquels un juif, nommé Léon, gagna des sommes considérables à Paris en 1772. Voici une

partie de ce qu'en dit un témoin oculaire qui en appelle au témoignage de plus de deux mille personnes sur ce qu'il raconte. Un ami, dit-il, qui connaissait mon goût pour les choses extraordinaires, me proposa de me faire voir les personnes que je voudrais, mortes ou vivantes, dans un miroir constellé, ce que je rejetai comme une extravagance. Deux mois après, ayant encore entendu parler de cette singularité comme d'un fait certain, je me déterminai à l'aller voir. Je fus conduit chez un juif allemand, nommé Léon, logé en garni rue de la Harpe, dans une chambre à demi éclairée. Après m'avoir entretenu des sciences abstraites, il arriva à me dire qu'on avait trouvé à la mort d'une personne, une boîte dans laquelle il y avait un petit miroir et des caractères indéchiffrables en langue morte, et qu'après avoir bien examiné cette boîte avec plusieurs savans rabins, ils avaient découvert que le miroir était constellé, que les personnes nées en avril pouvaient y voir ce qu'elles désiraient. Le miroir du fond de la boîte était concave et marqué dans ses contours de lignes hiéroglyphiques et de caractères hébraïques. Né dans le mois d'avril, je proposai d'en faire l'essai. Le juif y consentit, me plaça dans un coin de la chambre, en me fesant répéter quelques prières, puis me montra comment je devais tenir la boîte, en me recommandant

d'être pénétré d'un désir ardent d'y voir ce que je voulais y voir. Après une demi-heure de contention, n'y voyant rien, je lui en demandai la cause. Il me traita d'incrédule, d'homme sans mœurs, ajoutant que son miroir n'avait aucune vertu pour de pareilles gens. Voulant pousser plus loin mon expérience, je lui proposai une personne douée de toutes les qualités requises pour voir, et nous convînmes du jour. Après les préliminaires ordinaires, il plaça mon curieux, homme de bonne foi, sur qui je pouvais compter comme sur moi-même, dans un coin de la chambre, lui recommanda la foi en l'esprit qui présidait au prodige qu'il allait voir, et le laissa à lui.

Après un quart d'heure de réflexion, le juif demanda au curieux ce qu'il désirait voir. Celui-ci nomma une personne qui n'était connue que de lui, et au moment même il dit qu'il la voyait dans son habillement et avec sa coiffure ordinaire. Sur la demande s'il voulait voir d'autres personnes, il répondit qu'il désirait voir une dame telle qu'elle était dans le moment. Le juif, ayant mis un petit intervalle pour la cérémonie, lui dit de regarder dans le miroir, et mon ami de s'écrier qu'il voyait cette dame avec un enfant qu'elle avait alors, en reconnaissant la chambre et tous les meubles. Notre surprise et notre admiration furent d'autant plus grandes, que nous avions exa-

miné ensemble si des appareils d'optique ou de catroptique n'avaient pas été employés pour retracer au fond de la boîte des objets peints et éloignés. La boîte, tenue verticalement, n'avait que cinq pouces d'ouverture sur quatre, et le visage de la personne en couvrait l'orifice, le dos tourné contre le mur. Nous avions pris des renseignemens sur le local de la chambre et sur celle qui lui était contiguë.

D'après ces précautions, mon ami, persuadé de la vérité du prodige, sans pouvoir l'expliquer, forma le projet d'acheter le miroir à quelque prix que ce fût, si le juif voulait répéter l'expérience dans son hôtel. Il y consentit, et l'expérience ayant eu le même succès, mon ami fit, pour 6,000 francs, l'acquisition du miroir qui, intrinsèquement, ne valait pas plus de 30 sous, après bien des débats et des difficultés prétextés par le juif qui le regardait comme un objet unique et un trésor pour lui. Notre premier soin fut de chercher des enfans nés sous la constellation désignée, et nous en trouvâmes un qui, soumis à l'expérience, voyait certains objets dans des instans, et ne voyait rien dans d'autres.

Quelque temps après, nous apprîmes que le juif continuait à recevoir du monde chez lui, et le résultat des informations que nous fîmes, fut qu'il avait déjà vendu de ces miroirs à des prix

plus ou moins élevés à différens seigneurs, pour 40,000 francs. Les personnes qui en avaient, assuraient avoir vu dans certains temps, et n'avoir rien vu dans d'autres. Elles étaient de bonne foi. J'allai chez le juif, qui en avait vendu à 1,200 francs, pour lui faire des reproches. Il s'excusa, en disant qu'à force de travail et d'expériences, il avait réussi à faire des miroirs semblables qui produisaient le même effet. Je vis chez lui beaucoup de gens qui, non-seulement disaient voir les personnes qu'elles avaient demandées, vivantes ou mortes, mais aussi entendre leurs réponses aux demandes qui leur étaient faites, sans que personne s'en doutât. Ils me parurent suspects, et ayant fait la connaissance d'une femme, j'appris d'elle que tout cela n'était qu'un compérage pour multiplier les dupes, et qu'elle n'avait rien vu. J'allai plus loin. Je fis faire un miroir si semblable au sien, que je m'y trompais moi-même, et j'en fis faire l'essai à plusieurs personnes, qui y voyaient comme dans l'ancien. Je fis part de ma découverte à mon ami qui, tenu quelque temps en suspens par son amour-propre blessé, la perte de son argent et d'un bien qu'il croyait posséder seul, se rendit enfin à la vérité. Plusieurs personnes, dans le même cas, allèrent faire leurs plaintes à M. de Sartine, quand leur imagination fut désenchantée, et ce lieutenant de police fit

bannir le juif de France et mettre ses compères à Bicêtre.

A peu près dans le même temps, il s'était établi sous la protection du prince de Deux-Ponts, rue des Moineaux, à Paris, ce qu'on appelle un toucheur, parce qu'il guérissait les malades en les touchant et en leur disant : *Allez, vous êtes guéris*. Le peuple, qui le nommait le *prophète Élie*, avait tant de confiance en lui, qu'on a vu un jour la rue où il demeurait jonchée de paralytiques et d'impotens, et l'on ne sait où se serait arrêté l'enthousiasme, si la police n'y eût mis ordre, comme aux miracles du diacre Pâris. En Espagne, les *salmadores* ou *saludadores ;* en Irlande, Valentin Greterick, qui, après une révélation qui lui apprit, en 1665, qu'il pouvait guérir les écrouelles, etc.; en Angleterre, Graaham, ont fait naître le même engoûment par des succès analogues, et l'histoire atteste que, dans des temps plus reculés et plus superstitieux, les miracles se multipliaient sur tous les points du globe par l'exorcisme, l'imposition des mains, les paroles sacrées et beaucoup d'autres pratiques. Pour montrer que l'imagination se laisse séduire par des moyens très-différens, je transcrirai encore la notice suivante, donnée sur Graaham par le *Courrier de l'Europe*, du 30 juin 1780 :

« Un médecin d'Edimbourg, le sieur Graaham,

vient de construire un appareil de médecine restaurante dans une maison (de Londres), à laquelle il donne le nom de *Temple de la santé*, qui lui a coûté cent mille écus, dans la vue de mêler l'utile à l'agréable, et de joindre la magnificence à l'art de guérir. »

« Les personnages les plus distingués et les plus instruits avouent qu'ils n'ont jamais rien vu de comparable à l'élégance qui règne dans ce temple, où l'on entend la symphonie la plus agréable, où la lumière réfléchie produit l'effet le plus brillant, et où l'on respire les parfums les plus exquis. Ce médecin donne, pour une guinée, un avis imprimé, dans lequel il promet de remédier à la stérilité dans un sexe, et à l'impuissance dans l'autre. Il y joint un détail nécessaire des préparatifs propres à favoriser la reproduction, assignant la propreté comme un des moyens les plus efficaces. Il recommande beaucoup de modération dans les sacrifices offerts au dieu de ce temple qui est l'Hymen; car, ajoute-t-il en note, il n'est pas moins ridicule qu'imprudent aux hommes de nos jours de trancher de l'Hercule, quand, hélas! grâce aux sottises de nos pères et à leur propre faiblesse, on n'en voit que peu qui puissent donner des preuves de leur existence. Il recommande encore de se coucher et de se lever de bonne heure; de laisser entrer la lumière dans l'appar-

tement, surtout celle de la lune. Il conseille aux époux de s'amuser à chanter, de s'entretenir souvent d'objets de philosophie et de religion; car alors, dit-il, les ames d'un couple heureux se trouvant irradiées, remplies d'amour et d'harmonie, leurs corps et leurs ames se rencontrent, se confondent, s'abandonnent à l'ardeur d'un transport céleste, volent à tire d'aile vers les Champs-Elysées, et ne se croyent plus habitans de ce bas-monde. Après avoir suivi mes conseils de point en point, et pris, pour se fortifier, du baume divin que je prépare, et que pour le bien de l'humanité je ne vends qu'une guinée la bouteille, si par hasard on ne réussissait pas, j'ai, dit-il, un moyen infaillible, qui est l'usage d'un lit merveilleux que je nomme *magnetico-électrique*, le premier et le seul qui ait jamais existé dans l'univers. Il est dans une vaste et superbe pièce sur le devant; il est porté sur six piliers massifs et transparens, et couvert de drap de satin pourpre ou bleu céleste, avec des matelas dans le goût des lits de Perse. Dans la pièce voisine est un cylindre qui sert de conducteur aux émanations du feu céleste et vivifiant, ainsi qu'aux parfums de l'Orient qui passent au travers des tubes de verre jusqu'au lit. Les draps sont parfumés des essences d'Arabie. Ce lit est rempli d'un feu céleste et électrique qui est le résultat d'un mélange de vapeurs magnétiques

si efficaces, qu'elles donnent aux nerfs toute leur vigueur. A cela se trouvent joints les sons mélodieux de la célestine, des flûtes douces, des voix agréables et du grand orgue. Rien de plus étonnant que l'énergie divine de ce lit, propre à faire cesser la stérilité dans les femmes, à les rendre mères, et à réintégrer l'homme âgé dans sa première vigueur. Ceux qui voudront entrer dans ce sanctuaire, que je nomme *sanctum sanctorum*, auront soin de m'en prévenir par un mot de lettre, auquel ils joindront un billet de banque de 50 livres sterlings. »

L'auteur du *Courrier* ajoute ces réflexions: « Dire qu'il existe un homme capable d'écrire toutes ces sottises, de les publier, de dépenser cent mille écus pour établir cet appareil, c'est dire qu'il existe un fou : rien d'étonnant; mais dire que ce fou gagne des sommes immenses à Londres, ne serait-ce pas dire que l'Angleterre est folle? » Malgré les sommes immenses qu'il avait gagnées, Graaham a fini par aller en prison pour ses dettes, en vérifiant le proverbe qui dit que *ce qui vient par la flûte, s'en va par le tambour.*

Quand l'imagination est prédisposée aux illusions, elle s'y prête même sans l'emploi du moyen qui doit les faire naître; car j'en ai vu des exemples répétés à l'hôpital général de Copenhague en 1798, où l'on a employé sous mes yeux, et où

j'ai employé moi-même avec d'autres élèves) les *tracteurs métalliques*, que Elisha Perkin, médecin de Philadelphie, avait imaginés en 1795, après avoir observé que des métaux, dirigés itérativement à fleur de la peau et dans un même sens, ordinairement de haut en bas, sur une partie douloureuse du corps, produisaient des effets salutaires. Son fils Benjamin en accrédita l'emploi en 1798, en Angleterre, par des guérisons sur les hommes, et même, dit-on, sur les chevaux.

Ces tracteurs, au nombre de deux, chacun d'un métal différent, présentaient une moitié de cône, long de deux pouces et demi, divisé dans sa longueur, avec une tête renflée comme la moitié d'un gros pois. Nous avions d'abord imaginé qu'ils agissaient par l'électricité ou le galvanisme, et nous étions surpris de nos petits succès, assez nombreux sans être certains, pour soulager les douleurs de rhumatisme, les affections spasmodiques, et en général les douleurs locales dont nous ignorions la cause, lorsqu'il nous prit fantaisie d'employer des morceaux de bois ou seulement l'un de nos doigts en tractions réitérées de haut en bas, sur la tête et au dos, où les malades ne pouvaient voir. Nous en obtînmes les mêmes succès, et dès-lors nous jugeâmes que la vertu de nos tracteurs métalliques ou du *perkinisme* était, non dans l'électricité ou le galvanisme, mais dans

l'imagination des malades, et peut-être aussi dans les mutations de l'atmosphère qui influent sur les les douleurs rhumatiques et nerveuses.

Ne résulte-t-il pas des faits que j'ai rapportés, qu'une imagination, caressée dans sa préoccupation, se prête à toutes les illusions? Le célèbre Gall m'a raconté que se promenant un jour, absorbé dans ses réflexions, il aperçut devant lui une demoiselle de sa connaissance, dont l'image, qui lui paraissait une réalité incontestable, ne disparut de sa vue que lorsqu'il eut fait plusieurs pas pour l'aller embrasser. Les illusions de certains rêves sont si fortes, qu'au réveil on croit encore quelques instans à leur réalité, et plus d'une fois, en m'éveillant, j'ai cherché autour de moi l'objet de mon rêve. Il est donc prouvé que l'action isolée d'une seule faculté peut nous jeter dans l'égarement, et si l'instruction rend moins accessible à l'erreur, c'est qu'en exerçant les diverses facultés, elle établit entre elles un équilibre harmonique d'action, d'où résulte la raison, ou la vérité métaphysique, comme la vérité physique résulte du concours harmonique ou de l'accord des sens extérieurs dans la perception des objets. Les maladies, surtout l'hypocondrie et l'hystérie, la folie, l'exaltation propre au jeune âge, l'extase, les idées préconçues, l'amour, l'ivresse, la contemplation ascétique, les pratiques religieuses, le

jeûne, l'isolement de la société, une étude abstraite sur un objet exclusif, une frayeur, une surprise, la suffisance, la vanité, une croyance aveugle, et tout ce qui tend à faire prédominer une faculté ou un sentiment sur tous les autres, en lui traçant une sphère d'activité isolée, restreint le domaine de la raison en agrandissant d'autant celui de l'erreur et de l'illusion, parce qu'alors il n'y a plus de pondération intellectuelle pour balancer le pour et le contre. Le délire, les rêves, le somnambulisme, sont aussi des effets d'une activité partielle de l'intellect. Aussi n'est-ce jamais l'exubérance de développement physique d'un seul organe qui constitue une bonne tête, une tête raisonnable, parce que la prépondérance d'activité de cet organe rend celle des autres presque nulle, et il y a de la vérité dans la réflexion d'un enfant qui disait à sa mère : *Que les gens d'esprit sont bêtes!* en parlant d'un homme qui, avec le clinquant de l'esprit, fesait de grosses sottises.

Nous allons voir maintenant que la même cause qui, par le talisman des illusions, peut suspendre le sentiment de la douleur et opérer même la guérison de plusieurs affections, surtout de celles qu'on appelle nerveuses, peut aussi produire le développement rapide de beaucoup de maladies, ce qui prouve qu'il est vrai de dire avec Platon que *l'imagination meut et forme le corps*, ou avec

Hippocrate, que *la source des maux qui affligent l'humanité découle de la tête.* J'ai soigné une dame d'une fièvre bilieuse putride, très-grave et compliquée de symptômes nerveux, à laquelle on ne put reconnaître d'autres causes que son imagination (1). Le mari de cette dame,

(1) Les adeptes de la prétendue *médecine physiologique* qui peut s'apprendre en si peu de temps, et s'exerce si commodément, en appliquant les sangsues, l'eau gommée et la diète, avec quelques petites variations, au traitement de toutes les affections, seront indubitablement scandalisés de rencontrer l'expression de *fièvre bilieuse putride*, pour désigner une affection subinflammatoire du foie, avec sécrétion surabondante de bile, et une congestion sanguine portée au cerveau, chaleur de la peau et résolution des forces ; car c'est là ce que l'observation et l'autopsie m'ont toujours démontré, et à quoi j'ai appliqué, ordinairement avec le plus grand et le plus prompt succès, un vomitif dans le début, avant le développement de la chaleur, s'il y avait vertige, céphalalgie frontale, anorexie et gastralgie, et la saignée au lieu du vomitif, si la chaleur de la peau ou l'état inflammatoire était déjà déclaré, conjointement avec les boissons aigrelettes, surtout la limonade, jusqu'à ce que la moiteur de la peau revînt, et que sa chaleur fût dissipée ; alors, seulement, quelques légers apozêmes de quinquina, rendus laxatifs par une addition de rhubarbe ou de séné, pour faire tomber le ballonnement du ventre, et relever les forces du malade avec son appétit. La gastralgie, dans ce cas, n'est qu'une affection secondaire, causée par la surabondance de bile qui a motivé chez les anciens la dénomination de *fièvre bilieuse (à potiori et evidentiori fit denominatio)* ; et ce qui le prouve, c'est qu'un vomitif administré à propos avec d'abondantes boissons d'eau tiède ou de bouillon d'herbes, fait cesser la gastralgie comme par enchantement, en laissant encore le foie un peu en souffrance, surtout si, peu après le vomissement, on laisse donner au malade des alimens ou des boissons échauffantes, au lieu de bouillon d'herbes ou de limonade.

étant allé voir ses parens, accepta la proposition qu'on lui fit d'une nièce de sept à huit ans pour la garder chez lui. A son retour, il en prévint sa femme, qui était en parfaite santé; elle déclara ne vouloir point de cette enfant, qui cependant arriva le lendemain avec sa mère. C'en fut assez. Quoique le mari eût consenti à les renvoyer toutes les deux, l'imagination de sa femme avait travaillé, et dans l'après-midi, après une absence de quelques

Le mot *putride*, dans son sens étymologique, ne signifie pas *pourriture* ou *putréfaction*, comme le croient la plupart de nos savans réformateurs, qui prennent les bornes de leur savoir pour les limites de la science. Il signifie *résolution des forces*, ou *défaut de cohésion*, mieux que ne le fait le mot *adynamique*, préféré par Pinel, comme on peut en juger, entre autres, par ce vers de Virgile:

Liquitur et Zephyro putris se gleba resolvit.

C'est, d'ailleurs, un mot technique affecté à la nosologie, car on ne dit pas dans le langage ordinaire, d'une chose pourrie ou corrompue, qu'elle est putride. Quant au mot *adynamique*, il signifie un défaut de forces, c'est-à-dire, un symptôme plus ou moins marqué de toutes les maladies, et non un symptôme spécial comme le mot *putride*.

C'est donc encore ici la dénomination *à potiori*, et non de l'*ontologie*, qu'il ne convient guère de reprocher aux autres, quand on en fait soi-même. Mais quand, pour n'avoir pas appris ou compris, on répudie l'expérience et les observations de tous les siècles, il faut, pour paraître savant, supposer des erreurs et des absurdités où il n'y en a point, et s'attribuer le mérite d'une réforme dont l'imagination seule a fait les frais, en attachant au nom de tous les organes une seule et même terminaison (*ite*), comme si l'affection de tous était la même, et qu'il n'y eût qu'une seule maladie, variable seulement par son siége.

heures, il la trouva, en rentrant chez lui, alitée, avec visage rouge, tête pesante, langue sèche, peau brûlante, nausées, brisemens des membres, vapeurs, prostration, etc. Cette dame, d'un caractère doux, mais très-susceptible, n'ayant d'autre ambition que celle de la tranquillité et du repos, a raconté depuis qu'elle s'était imaginé que l'enfant qu'on lui proposait de prendre à la maison, y attirerait ses parens qu'elle n'aimait pas, à cause de quelques malhonnêtetés qu'elle en avait reçues, et que par là elle se trouverait en butte à leurs bravades, et perdrait tout son empire chez elle avec les agrémens de la vie.

Rondelet rapporte (liv. 1, ch. 20) qu'une femme forcée d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas, fut attaquée d'une catalepsie dont les accès se répétaient toutes les fois qu'elle voyait son mari; séparée d'avec lui pour rentrer chez son père, elle n'eut plus d'accès que lorsqu'elle pensait à lui, ou lorsqu'on lui en parlait. En citant ce fait dans son *Mémoire sur l'influence des passions*, le docteur Debreuze ajoute : « Les antipathies sont le plus souvent le produit de l'imagination, des mauvaises habitudes, des préjugés, et par conséquent des vices de l'éducation. Il n'est pas douteux que les antipathies peuvent produire une foule de maladies, et principalement la série tout entière des affections nerveuses. Les

vomissemens, les défaillances, les syncopes, les convulsions en sont les premiers effets. Mais il faut convenir que, de toutes les affections de l'âme, ce sont celles desquelles il est le plus facile de se garantir à l'aide d'une bonne éducation et d'une fermeté bien entendue (1). » J'ajouterai que la grossesse donne souvent lieu à des antipathies qui cessent après l'accouchement.

J'ai ouï raconter à Bosquillon, professeur au collége de France et médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il avait soigné plusieurs personnes qui, mordues par des chiens, avaient été très-malades, parce que, les soupçonnant atteints de la rage, elles se croyaient menacées ou déjà affectées de la même maladie. Ce sont même les observations qu'il avait faites sur ce sujet à l'Hôtel-Dieu, qui l'avaient rendu incrédule sur l'existence du virus auquel on l'attribue, et ne lui laissaient voir que des maladies nerveuses ou inflammatoires où d'autres médecins croyaient reconnaître les symptômes de l'hydrophobie rabique. Son opinion était tellement fixée à cet égard, qu'il lui est arrivé bien des fois de prendre de petits chiens malades qu'on lui désignait comme enragés, et de les rapporter chez lui pour les guérir; le succès qu'il obtenait assez souvent était un triomphe

(1) *Actes de la Société libre des Sciences physiques et médicales de Liége*, Paris, 1808, p. 96 et suiv.

qu'il fesait valoir, et dont il tirait parti, tant pour calmer l'imagination des malades que pour nier l'existence d'un virus propre à la rage.

Dans la séance du 13 février 1827, de l'Académie royale de médecine de Paris, on a rapporté qu'une dame très-nerveuse avait, depuis neuf ans, un lévrier de moyenne espèce, qu'elle avait l'habitude de faire coucher sur un canapé en le couvrant d'une serviette; qu'ayant remarqué qu'il lacérait le linge dont on le couvrait, qu'il buvait davantage, et plus souvent que de coutume, et ne mangeait pas, elle le conduisit chez un artiste vétérinaire, qui la rassura sur la maladie du chien. Le lendemain, l'animal mordit au doigt indicateur, près de l'ongle, en grognant, la dame qui voulait lui donner du sucre, et fut reconduit chez le vétérinaire, qui rassura encore la dame en lui disant qu'il ne fallait point avoir d'inquiétude; aussi cette dame ne s'occupa-t-elle point de la blessure de son doigt. Après quelques jours des mêmes symptômes, le chien mourut le 27 décembre, sans avoir cessé de boire plus abondamment qu'en santé, jusqu'à sa mort. Le 4 février, en dînant avec son mari, cette dame éprouva une gêne dans la déglutition en mangeant la soupe; elle voulut boire du vin qu'elle ne put avaler. Le 5, elle raconta elle-même tous ces détails à M. Léveillé, voulut prendre en sa présence une

cuillerée de liquide, sans parvenir à l'avaler, malgré tous ses efforts. Il survint bientôt une violente agitation avec constriction du larynx (ou *pharynx*) et salivation visqueuse chez la malade, qui succomba le 7, quatrième jour de l'invasion, dans un état d'amaigrissement excessif. Peut-on dire ici que le chien en question, qui but beaucoup jusqu'à sa mort et grogna en mordant, ce que ne font pas les chiens enragés, était hydrophobe? S'il ne l'était pas, comment la morsure a-t-elle pu communiquer l'hydrophobie ou l'horreur de l'eau à sa maîtresse? Est-ce ou n'est-ce pas l'imagination de cette dame qui lui a causé l'hydrophobie et la mort?

M. Louyer-Villermay et M. Marc, présens à cette séance, rapportent, le premier, qu'une dame de quarante-cinq ans, à qui il donnait des soins, mordue par un petit chien malade, éprouva le troisième jour une constriction du pharynx qui l'empêcha de boire, puis des accidens convulsifs, et enfin un tétanos dont elle mourut le troisième jour; le second, qu'un enfant de treize ans, mordu par un chien sain et bien portant, succomba au bout de vingt jours à des symptômes hydrophobiques.

M. Barthélemy, présent à la même séance, dit qu'une dégénération de l'appétit porte les chiens à dévorer la paille, les linges de leur litière, et

d'autres objets placés autour d'eux, sans que cela dénote l'hydrophobie. Cet honorable académicien pense que les accidens comme tétaniques, observés sur des personnes qui ont été mordues par des chiens, doivent être attribués en grande partie à l'influence de l'imagination et à l'irritabilité excessive des individus, ayant lui-même éprouvé de pareils accidens. Il avait introduit son doigt dans la gueule d'un chien enragé, il le retira tout sali d'écume; il s'aperçut, en l'essuyant, qu'il avait une légère excoriation au doigt; il se cautérisa légèrement; au bout de dix jours il éprouva, en buvant, une légère constriction à la gorge. Se rappelant les circonstances ci-dessus, il s'effraya; la constriction devint telle qu'elle ne laissa plus pénétrer aucun liquide, dont la vue seule déterminait en lui une sorte de commotion électrique : mais la raison eut bientôt repris son empire, la constriction s'affaiblit, et cela en huit ou dix jours. (V. *Recueil périod. rédigé par M. Gendrin*, cahier de mars 1827.)

Si le virus rabique existe, ce qui me paraît encore problématique, il faut convenir que ses effets ne diffèrent par aucun signe caractéristique, des effets de l'imagination et de certaines inflammations du cerveau et de la gorge, et il est certain qu'il suffit souvent de calmer l'imagination ou de recourir aux saignées et aux antiphlogisti-

ques, pour prévenir le développement de ces mêmes effets. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, que l'on n'ait encore point trouvé de véritable spécifique contre la rage déclarée, et que les meilleurs moyens de la prévenir soient encore la cautérisation, même tardive, sur des endroits blessés ou non blessés, ainsi que les pratiques religieuses, surtout les pélerinages à Saint-Hubert. C'est par la même raison que l'on peut expliquer pourquoi, parmi un certain nombre d'individus mordus par le même animal, les uns deviennent malades, tandis que les autres continuent à se bien porter. L'intervalle qui s'écoule depuis la blessure jusqu'à la déclaration de la maladie, est plus ou moins court, selon que l'imagination est plus ou moins affectée, au lieu qu'un virus tel que nous l'observons pour la vaccine, la variole, la peste, etc., n'est pas aussi incertain dans la durée de son incubation. Si l'inflammation du cerveau ne se manifeste pas toujours, cela peut venir de ce qu'il n'est lésé que partiellement et souvent d'une manière insensible, même dans la partie sur laquelle agit l'idée dominante, comme dans la folie, qui, sans être attribuée à un virus, est reconnue avoir son siége dans l'encéphale, quoique l'autopsie n'y fasse souvent remarquer aucune altération. L'action du cautère agit non-seulement en rassurant les malades, mais aussi par un effet

révulsif, en produisant une sensation plus forte que l'imagination. Selon un Mémoire de Bonnefoy sur les passions, inséré dans le cinquième volume de l'Académie de chirurgie, Desault, pour guérir la rage, joignait à la cautérisation l'usage de la musique, qu'Asclépiade regardait déjà comme le principal remède de toutes les maladies de l'esprit, et dont la puissance va jusqu'à suspendre le sentiment des douleurs, et même jusqu'à exciter et calmer la fureur, comme le prouvent plusieurs faits historiques.

Maugra a rapporté, dans le *Journal de Médecine* de février 1807, qu'il fut un jour appelé pour un jardinier qui, couché à côté de sa femme, avait rêvé qu'un grand chien noir, ayant pénétré dans sa chambre, l'avait mordu, quoiqu'il ne pût indiquer le lieu de la morsure. Sa femme, qui s'était levée pour examiner s'il y avait quelque porte ouverte, eut beau lui assurer que tout était bien fermé, et qu'aucun chien n'avait pu entrer, l'idée du gros chien noir reste présente à son imagination, il le voit sans cesse,

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée.

Il en perd le sommeil et l'appétit, devient triste, morose et rêveur, et sa mélancolie fesant toujours des progrès, ébranle enfin aussi l'imagination de sa femme, qui, raisonnable au commen-

cement, avait fait tous ses efforts pour le calmer et le guérir de son illusion; elle finit par croire, puisqu'elle n'avait pas réussi, qu'il y avait quelque chose de réel dans l'idée de son mari, et qu'ayant été couchée à côté de lui, il était possible qu'elle eût aussi été mordue. Cela développa chez elle les symptômes de l'affection de son mari, tels qu'abattement, lassitude, frayeur, insomnie, etc. Le médecin, voyant échouer tous les moyens ordinaires de la médecine contre cette maladie de l'imagination, leur déclara avec le ton d'une véritable confiance qu'il fallait qu'ils allassent à Saint-Hubert. Il va, pour leur donner ce qu'on appelle répit, chercher un homme qui avait déjà fait le voyage à cette abbaye des Ardennes pour la même affection, y avait trouvé guérison, et en avait rapporté le pouvoir de faire cette cérémonie. Dès ce moment, ces deux crédules personnes ont été plus tranquilles, ont fait leurs dispositions avec confiance pour aller à Saint-Hubert, y ont subi le traitement usité, et en sont revenues guéries.

La Société royale des Sciences de Montpellier rapporte, dans un Mémoire publié en 1730, que deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Ayant appris, à son retour, que son frère était mort hydrophobe, il

mourut bientôt lui-même enragé par la crainte de l'être, tant l'imagination est puissante sur les esprits faibles!

M. Desgenettes, dans la séance du 5 septembre 1827 de l'Académie royale de médecine, rapporte les faits suivans à l'occasion d'un Mémoire sur la rage. Ce savant professeur remarqua, durant son séjour en Egypte, qu'il y avait des baquets d'eau disposés de manière à servir d'abreuvoir aux chiens. Il pensa que cette précaution tenait à l'idée que la rage survenait chez ces animaux faute de boisson, et il s'en expliqua avec des gens du pays; mais ceux-ci lui déclarèrent qu'ils ne savaient pas de quoi il voulait parler: la coutume sus-indiquée a été instituée pour prévenir les ravages des chacals, qui viennent en troupe la nuit jusque dans les villes, et vont creuser les tombeaux dans les cimetières. Quant à la rage, il n'existe pas même de mot en Egypte pour désigner cette maladie. De là, M. Desgenettes conclut qu'il n'a pas dit ni assuré positivement que la rage n'existe pas en Egypte, mais qu'il y a de fortes raisons de penser qu'elle n'y existe pas. (V. *Gazette de Santé* du 15 septembre 1827, par le docteur Miquel.)

Voici un exemple du peu de certitude qu'offre le diagnostiqúe de la rage. Lorsque j'exerçais à Epinal, la domestique d'un nommé Bérard, après

s'être échauffée en été à porter du bois dans un grenier, se refroidit lorsque son ouvrage fut fini, et ses règles, qu'elle avait alors, se supprimèrent entièrement. Elle éprouva dans la soirée du même jour un grand mal de gorge, avec un serrement tel que les boissons, prises d'abord avec difficulté, finirent par ne pouvoir plus être avalées sans spasmes violens, et furent repoussées par la malade en délire. Le premier médecin appelé auprès d'elle, au lieu de recourir à la saignée, aux pédiluves chauds et aux antiphlogistiques, s'informa si elle n'avait pas été mordue, et apprenant qu'elle l'avait été à un doigt par le chien de son maître, qui cependant n'avait pas paru malade, il la jugea atteinte de la rage. On fit une consultation de cinq médecins; M. Thiriat, l'un des consultans, et moi, trouvant des causes suffisantes de son état dans la fatigue, le refroidissement et la suppression de ses règles, provenant du travail de la journée, nous n'admîmes point l'existence de la rage; deux autres consultans l'admirent, et le cinquième, très-peureux et circonspect, n'ayant osé approcher la malade, qui, dans le délire, crachait autour d'elle et parfois sur les assistans, restant dans le doute, ne se prononça ni pour ni contre. J'examinai attentivement tous les doigts de la malade, je n'y remarquai ni rougeur ni cicatrice. Les moyens proposés par le

docteur Thiriat et moi furent tous rejetés, à l'exception d'un lavement rendu calmant par du laudanum, à la suite duquel la malade fut assez tranquille, et dormit environ deux heures. Mais tous les symptômes s'étant reproduits avec la même intensité, le traitement fut borné au corset de force, avec lequel on attacha la malade, qui succomba au troisième jour. On pronostiqua le même sort à son maître, s'il ne prenait des précautions prophylactiques, vu qu'il avait été mordu par le même chien vers la même époque; mais il s'est toujours bien porté sans avoir pris ces précautions, et probablement parce qu'il eut l'esprit assez fort pour croire qu'il n'en avait pas besoin.

Cependant l'Académie royale de médecine de Paris, dans sa séance publique de 1827, a proposé pour sujet d'un prix de mille francs, à décerner en 1829, la question suivante : *Constater par des expériences et des observations les effets des moyens mécaniques propres à empêcher l'absorption des substances délétères en général, et plus particulièrement du virus rabique.* Et dans le programme explicatif de cette question, elle ajoute : « L'Académie ne s'occupera point de l'opinion si énergiquement soutenue depuis quelques années, et qui consiste à considérer la rage comme exclusivement produite par l'imagination.

On se contentera de rappeler ici que déjà, à d'autres époques, cette même assertion fut émise, combattue et abandonnée. Morgagni a fort longuement réfuté cette opinion, et de manière à montrer qu'avant lui, elle comptait un assez grand nombre de partisans. »

La question mise au concours en suppose une autre qui n'est pas résolue, et qui avait besoin de l'être auparavant, comme le fait sentir le passage du programme que je viens de rapporter; *c'était de constater par des expériences et des observations l'existence ou la non-existence du virus rabique*, puisque ni l'une ni l'autre ne sont pas encore assez évidemment prouvées pour être généralement admises. Le docteur Marochetti, opérateur à l'hôpital Gallitzin de Moscou, a publié (voyez *Nouv. Biblioth. médic.*, c. de février 1825, p. 60 et ss.) que de chaque côté du frein de la langue d'un animal enragé, il y a des lysses ou pustules rabiques dont l'enlèvement et la cautérisation guérissent de la rage en Russie, et que ce moyen, employé depuis long-temps en Grèce, y est secondé par l'application de l'*ocypode fluviatilis* écrasé, etc. En France, MM. Magistel et Dupuy ont quelquefois rencontré ces lysses sur des animaux enragés, et d'autres observateurs n'ont pu les trouver. Il s'agirait donc de déterminer s'il y a deux espèces d'hydrophobie, l'une

imaginaire sans lysses, et l'autre rabique avec lysses ou vésicules contenant un virus. Mais ceci sort de mon plan, et le point où je voulais en venir, c'est que l'Académie elle-même, en admettant l'existence d'un virus rabique, ne dit point que l'hydrophobie ne soit quelquefois un effet de l'imagination ou d'une affection nerveuse, puisqu'elle ne repousse que « l'opinion qui consiste à considérer la rage comme *exclusivement* produite par l'imagination. »

On lit ce qui suit sur l'imagination, dans le tome VI, p. 103 de la *Bibliothèque choisie de Médecine*, par Planque : « Un homme de 30 ans, robuste et sain, avoit vu en rêve un Polonais ayant une pierre à la main qu'il lui jeta à la poitrine (*Eph. germ.*, dec. 1, an. 10, obs. 138, p. 222). Cet homme s'éveille et trouve dans le même endroit une marque ronde et noire de la grandeur du poing. Le chirurgien qu'il fit venir le lendemain, craignant la gangrène, y fit des scarifications, et la blessure fut guérie peu de temps après. » Le même auteur dit également (*ibid.*, p. 84), d'après le même journal (dec. 1, an. 3, obs. 234, p. 362), que la fille d'un consul d'Hanovre, âgée de 18 ans, ayant à prendre pour le lendemain de l'extrait de rhubarbe qu'elle détestait, rêva qu'elle l'avait pris; les tranchées qu'elle sentit, l'éveillèrent et lui procurèrent cinq ou six

selles copieuses. On y lit aussi qu'un moine rêva qu'il avait pris une médecine qu'on lui avait préparée pour le lendemain ; en s'éveillant, il alla huit fois à la selle. Une demoiselle de Livonie rêvait qu'un taureau noir et furieux se jetait sur elle à coups de corne. Ce rêve lui fit tant d'impression, dit Paulinus (*ibid.*, dec. 2, an. 9, obs. 195), qu'elle mourut le lendemain.

Tissot raconte (*Traité des Nerfs*) qu'un paysan, ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé, qu'il se réveilla en sursaut, et que son bras resta depuis sujet à un mouvement convulsif qui se reproduisait plusieurs fois par jour, et durait souvent une heure sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

Le docteur Py, médecin de l'hospice civil de Narbonne, a consigné dans la *Gazette de santé*, du 11 décembre 1806, l'histoire d'une hydropisie ascite, survenue en une seule nuit chez un élève de l'hôtel de la Charité de cette ville, nommé Pierre Peyril, âgé de 11 ans, lequel, ayant perdu son père, fut vivement effrayé de le voir, en songe, tomber sur lui pour l'embrasser. Quel ne fut point l'étonnement du surveillant de l'hôtel et des assistans, dit M. Py, de voir, le matin du 16 mai 1806, cet enfant enflé du ventre comme un ballon, sans cause manifeste connue, puisqu'il travaillait, jouait et mangeait la veille comme à l'or-

dinaire ! Il avait la fièvre, à travers un pouls petit et serré il éprouvait des bouffées de chaleur à la face et à la poitrine; son ventre était chaud, tendu et douloureux. Les antipasmodiques et les antiphlogistiques n'ayant pu dissiper cette ascite, M. Caffort, chirurgien de l'hôpital, lui tira par la ponction environ dix pintes, mesure de Paris, d'une eau claire et non fétide ; puis la guérison s'acheva au moyen de frictions d'un mélange d'eau-de-vie, de vinaigre et de savon sur le ventre, et de l'ingestion, soir et matin, de 3 à 4 grains de poudre de scille et d'autant de mercure doux, réunis en un bol avec la conserve d'enula campana, en prenant par-dessus un verre de petit lait où l'on jetait une pincée de sommités fleuries d'hypericum et huit à dix gouttes d'esprit de nitre dulcifié. On y joignit une nourriture solide, proportionnée à l'état de ses forces, et le 29 juin suivant, Peyril fut rendu à la société de ses camarades, sans qu'il ait eu la moindre récidive depuis (1).

(1) Le docteur Py, dont je viens de rapporter en abrégé l'observation et la cure, ajoute dans une note, avec la franchise dont s'honore toujours le vrai mérite, que c'est d'après mes *Observations sur la vertu éminemment diurétique et désobstruante de la combinaison de la scille avec le mercure doux*, insérées dans le *Journal général de Médecine (ou Recueil périod.) de Paris*, t. XXIX, n° III ; qu'il a employé ce mélange, par lequel *il a également triomphé*, dit-il, *d'un hydrothorax qui avait résisté à un long usage des moyens appropriés à cette espèce d'hydropisie, et qu'il s'est également bien trouvé de ce remède contre plusieurs ascites*

Ce n'est point dans de vaines hypothèses que M. Py cherche la cause d'un phénomène aussi prompt et aussi surprenant; il l'attribue avec raison aux sympathies du système nerveux et à l'influence réciproque du moral et du physique l'un sur l'autre, d'où a pu naître le désordre du système lymphatique ou absorbant.

La nostalgie dont sont plus particulièrement affectés, en pays étrangers, les Suisses, les Lapons, les Écossais, et en général ceux qui ont habité, dans leur enfance, des lieux sauvages et pittoresques, ou dont le nouveau genre de vie contraste le plus avec les habitudes de leurs familles, est aussi une maladie produite par l'imagination, et non par la différence de l'air atmosphérique ou du climat, comme le croyait Scheuchzer, puisque qu'elle diminue chez les militaires par l'espoir d'un prochain congé, plus encore par le congé lui-même, et que, selon MM. Percy et Laurent (*Dict. des Sc. méd.*, art. *nostalgie*), on a vu des soldats mourir le jour où on leur avait refusé leur congé.

Ces auteurs rapportent, même article, d'après le docteur Fouquart, qu'un dragon de 32 ans, marié et père de deux enfans, ayant été enlevé à

et certaines leucophlegmaties. J'ai moi-même, par ce moyen, obtenu plusieurs autres guérisons depuis la publication de mes premières observations.

sa famille pour suivre son régiment en Italie, y éprouva bientôt les premières atteintes de la nostalgie, qui, loin de diminuer par son retour en France ou son changement de climat, s'aggrava encore, et qui, compliquée de fièvre tierce, le mit dans un état de leucophlegmatie avec signes d'hydrothorax qui en fesaient désespérer. A peine eut-il la certitude de son retour, qu'il éprouva un mieux sensible qui lui permit de se mettre en route, et arrivé chez lui, il eut bientôt recouvré ses forces et la santé. Selon nos deux auteurs, il ne faut négliger aucun moyen de s'emparer de l'imagination du nostalgique, et de la détourner du seul objet qui l'a subjuguée, l'expérience ayant prouvé que le traitement doit être plutôt moral que pharmaceutique. Ce sont les attraits du sol paternel retracés à l'imagination qui ont fait dire à Ovide exilé :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse suî.

Tancrède, de retour dans le palais de ses aïeux, reproduit la même pensée, en s'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Delille l'a exprimée aussi en plusieurs endroits de son poème de l'*Imagination*, entre autres dans les vers suivans :

Mais voyez l'habitant des roches helvétiques,
. . . .
Dans les plus doux climats, dans leurs molles délices,
Il regrette ses lacs, ses rocs, ses précipices.

La tristesse nostalgique produite par le chant du *ranz des vaches* n'est point, comme l'ont cru quelques-uns, l'effet de la musique; c'est l'effet du souvenir du sol natal, comme l'a dit Chênodollé dans son *Génie de l'Homme* :

Qui, chez le montagnard absent de sa patrie,
Réveille le regret d'une terre chérie.

Nous voyons, d'après les faits que j'ai rapportés, que les maladies peuvent naître et se guérir par les effets de l'imagination. Comme les rêves sont un travail de cette même faculté durant le sommeil, il en résulte qu'ils doivent agir d'une manière analogue et parfois avec plus de violence et de promptitude, parce que cette faculté agit seule durant le repos de toutes les autres, car le sommeil n'est qu'un repos plus ou moins complet de tous les sens. Est-ce la promptitude des effets produits dans les rêves par l'imagination qui étonnerait? Mais elle agit de la même manière dans la veille.

Un jeune homme, dit Lauzanus (*Eph. germ.*, dec. 3, an. 9, obs. 202), regardant avec attention faire une saignée du bras à un prêtre pleu-

rétique, sentit, deux heures après, une douleur insupportable à l'endroit de son bras qu'il avait vu piquer au bras du malade. Cette douleur dura deux jours.

Une fille de vingt-cinq ans, ayant vu ouvrir un abcès sous l'aisselle, sentit à l'instant de la douleur au même endroit, et il y survint une tumeur inflammatoire qui se guérit en peu de temps. (*Ibid*, dec. 2, an. 10, obs. 109.)

Selon le père Malebranche (*Rech. de la vérité*, t. Ier, liv. 2, ch. 7), une jeune servante, tenant la chandelle lorsqu'on fesait une saignée du pied, fut saisie d'une telle peur au coup de lancette, qu'elle éprouva, trois ou quatre jours de suite, une douleur si vive au même endroit du pied, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant ce temps. Cet auteur en attribue la cause aux esprits animaux qui se répandent avec force dans les parties de notre corps qui répondent à celles que nous voyons blesser dans les autres. Le père Malebranche n'aurait pas donné cette explication, s'il avait su ou réfléchi que ceux qui ont subi l'amputation d'un membre croient ressentir encore, plusieurs années après, de vives douleurs dans le membre amputé, où les esprits animaux ne peuvent plus se rendre.

On ne peut expliquer de pareils phénomènes que par la sympathie qui se partage en deux

sentimens, celui par lequel on se rend compte d'une douleur ou d'une sensation en général, et celui par lequel on en fait l'appréciation relative, en la rapportant à un siége propre ou idiopathique, à sa cause, etc. C'est ainsi qu'une tour carrée nous paraît ronde de loin, qu'un bâton droit plongé dans l'eau nous paraît rompu ou courbe, que dans la jaunisse les objets nous paraissent jaunes, que nous plaçons les objets visibles plus loin ou plus près de nous qu'ils ne le sont en réalité, parce que la vue se compose aussi de la perception d'un objet, puis de son appréciation relative. Le sentiment de la perception d'une sensation est toujours réel, celui de son appréciation relative à la qualité, au siége, à la figure, à la cause, à la couleur, à l'existence, en nous et hors de nous, aux dimensions, etc., est un jugement qui peut être faux et illusoire. C'est par un pareil jugement que nous rapportons nos sensations à une partie quelconque de notre corps, reste à savoir si c'est ce rapport qui y détermine une irritation, ou si c'est une irritation qui, en s'y développant, devient la cause occasionnelle de ce rapport : je crois que ce peut être l'un et l'autre; mais l'examen de cette question m'entraînerait trop loin. C'est de la même manière qu'on rapporte à l'imagination maternelle des effets qui ne lui appartiennent pas, parce qu'on suppose que

les figures sous lesquelles elle nous présente les choses peuvent exister hors d'elle, que l'on rapporte au cœur comme à leur cause et à leur siége les affections morales, qui cependant ne dépendent que de l'intellect, qui a son siége au cerveau; parce que ces affections changent le mode de circulation dont le cœur est le centre et le principal organe, que l'on place dans l'estomac et les intestins une irritation qui a son siége et sa cause dans le foie; parce que les anomalies de la sécrétion de la bile se font sentir sympathiquement dans les organes de la digestion; enfin c'est encore par erreur de jugement ou d'appréciation, que non-seulement les malades, mais aussi trop souvent les médecins prennent un symptôme pour la maladie qui le produit, et *vice versâ*, parce que les organes sont placés sous l'influence réciproque les uns des autres pour leurs fonctions (1).

(1) En 1824, je fus appelé à Bayon, petite ville à sept lieues de Nancy, où j'étais alors, pour madame Georgel, jeune femme d'environ vingt-quatre ans, alitée depuis environ deux mois, sous le traitement d'une gastrite, à laquelle on avait opposé, sans soulagement, des saignées réitérées par les sangsues, la diète la plus sévère, et des boissons mucilagineuses tièdes. Il en était résulté un dépérissement et une faiblesse tels, que la malade, toute décharnée, n'avait plus assez de forces pour s'asseoir et se retourner seule dans son lit, et elle était comme désespérée. Elle avait la langue d'un rouge jaunâtre, et d'ailleurs assez nette, le pouls presque imperceptible, le creux de l'estomac et le ventre douloureux à la pression; elle vomissait une humeur jaune, amère et un peu glai-

Mais notre explication des rêves ne pourra contenter ceux qui ne rêvent eux-mêmes que merveilles en faveur de leur hypothèse, et que rien ne peut détacher de la marotte dont ils se coiffent. Cependant le travail de l'imagination est le même durant les rêves que durant la veille, et il ne

reuse ; les boissons qu'on lui donnait augmentaient les vomissemens avec lesquels elles revenaient. Je fis essayer le lait et l'eau fraîche par cuillerées, parce qu'il était urgent de relever ses forces. Les vomissemens continuaient, mais sans ramener le lait ni l'eau. La malade demandait même des alimens depuis long-temps, mais le jeune médecin qui la soignait, tout préoccupé de l'idée d'une gastrite, effrayait les parens sur le danger d'en donner, n'osant revenir à la saignée, faute d'étoffes pour cela, outre qu'on lui objectait que le mal avait empiré chaque fois qu'on y avait eu recours. N'ayant pu lui ôter sa prévention, je dis aux parens et à la malade que la souffrance et la grande sensibilité de l'estomac et du ventre venaient d'une privation trop longue et trop absolue d'alimens, et que les vomissemens cesseraient dès que la malade, qu'il fallait réaccoutumer à manger avec prudence, en lui donnant peu à la fois, pourrait prendre assez de nourriture pour absorber la bile et l'empêcher d'agir exclusivement sur l'estomac et les intestins ramollis et gonflés par l'abus des boissons tièdes et mucilagineuses. Le jeune médecin, me voyant d'un avis différent du sien, se récria et en appela à l'expérience, qu'il faillit se rendre favorable, en empêchant de mettre du sel dans les bouillons, du vinaigre dans la la salade tendre qu'appétait la malade, et dont je lui avais permis d'avaler le jus seulement, après l'avoir mâchée. Mais, averti du dégoût de la malade, qui avait trouvé le bouillon fade comme ses tisanes, et n'avait senti qu'un goût d'huile dans la salade, j'y fis mettre les assaisonnemens ordinaires, et, alors, elle prit ces alimens avec plaisir et succès, ainsi que du café au lait avec un peu de pain bien mijoté, qu'à sa demande, je lui fis donner le lendemain matin en ma présence, et au grand scandale de son médecin.

comporte pas d'autre explication, puisque l'exaltation de cette faculté peut paralyser ou dominer toutes les autres durant la veille comme durant le sommeil qui n'a lieu que par le repos de toutes les facultés intellectuelles, moins celles dont le

Au bout de trois jours, les vomissemens avaient cessé, le sommeil était revenu, et la malade se rétablissant à vue d'œil, justifiait chaque jour mon pronostic; elle avait repris des chairs, des forces et un bon teint, qu'elle éprouvait encore une grande sensibilité dans l'estomac et les intestins, et ce ne fut que plusieurs mois après, qu'elle en fut guérie par les eaux de Plombières.

Il est à présumer que la maladie n'aurait pas duré huit jours, si, après une saignée, en supposant toutefois qu'elle fût indiquée dans le principe, et elle ne l'est pas toujours, on avait saisi l'opportunité d'une purgation, ou qu'on eût seulement prescrit des boissons aigrelettes, avec un régime diététique modéré et tempérant.

Le Broussaisisme est séduisant pour la jeunesse, non-seulement parce qu'il rend l'étude et la pratique de la médecine commodes et faciles, en donnant à ses adeptes une suffisance qui leur fait mépriser tous les ouvrages et les préceptes sanctionnés par une longue expérience, mais aussi parce que la souffrance étant toujours proportionnée aux forces de celui qui souffre, la saignée soulage d'abord par l'affaiblissement, et encore souvent par la déplétion, qui est favorable à l'engorgement et à l'irritation du foie, et de tout le système de la veine-porte. Mais toute la médecine n'est pas là: Il faut encore, après avoir fait la part de la diathèse sanguine, et souvent sans avoir besoin de la faire, débarrasser les organes de la surcharge des autres humeurs dominantes qui troublent leurs fonctions par leur qualité irritante, lorsqu'elles sont mal élaborées, ou par leur quantité, en obstruant les bouches des vaisseaux absorbans qui doivent fournir partout les matériaux de la nutrition et des diverses sécrétions. Les Broussaisiens, subjugués par la prévention, appuient la doctrine de leur maître sur les succès

réveil isolé produit les rêves. Voici d'autres exemples de la puissance de la même faculté.

Simon Majoli (*Dies caniculares*, colloq. III) dit avoir connu une demoiselle qui mourut dans l'espace d'une heure, parce qu'elle se crut déshon-

qu'ils volent à la nature, en s'attribuant la guérison de tous ceux qui ne succombent pas à leur traitement.

J'ai rencontré plusieurs autres cas pareils au précédent, où l'abus des saignées et la rigidité de la diète donnèrent lieu à des convalescences interminables, quand elles ne causaient pas un épuisement dont l'infiltration des tissus et la mort étaient le terme.

Les apparences sont souvent trompeuses (*decipimur specie recti*), et voilà pourquoi l'adoption d'un système exclusif laissera toujours le médecin prévenu en sa faveur, en défaut sur plusieurs points importans de la science, surtout au lit du malade. On ne peut trop répéter à ceux qui, trop confians dans la suffisance et la jactance d'un maître qui affecte de mépriser l'expérience des siècles, et les observations qu'il n'a pas faites, croient pouvoir improviser l'art de guérir par un système qui annulle la science, sous le prétexte de la simplifier, oubliant que *l'art est long, et l'expérience trompeuse* (*ars longa et experientia fallax.*)

Un journal a rapporté la plaisanterie suivante du professeur Boyer, sur la légèreté avec laquelle les Broussaisiens supposent des gastrites partout, aveuglés qu'ils sont par leurs préventions. Étant examinateur à une thèse, ce savant professeur dit au candidat: «De nos jours, on a tellement simplifié la médecine, qu'un malade étant donné, on le saigne d'abord; le mal augmente, on le saigne encore, et le malade meurt. On en fait l'ouverture: l'estomac et les intestins sont rouges. Voilà, dit on, la cause de la mort. Eh bien! il y a quelques jours que je fus appelé auprès d'un homme qui était tombé d'un quatrième étage: il était mort. J'en fis l'ouverture: son estomac était rouge. Je dis aussitôt: Il est mort d'une gastrite.» (*Gazette de Santé*, rédigée par le docteur Miquel, du 5 septembre 1827.)

norée par un baiser que lui ravit furtivement un jeune homme qui devait l'épouser.

On a vu des maris qui, témoins des douleurs de l'enfantement de leurs femmes, éprouvaient des coliques qui les simulaient, et Bablot raconte qu'aux Grandes-Loges, village entre Châlons et Reims, il y avait un homme qui chaque fois que sa femme accouchait, éprouvait des douleurs aiguës dans le bas-ventre, telles que plusieurs fois l'accoucheur avait été obligé de quitter sa femme pour aller le secourir.

On a vu des personnes aller s'accuser de sorcellerie, ou s'en avouer coupables devant les juges, dans le temps qu'on y croyait, et on lit dans l'*Essai sur les mœurs*, t. VI, pag. 285, que Gassendi, pour guérir un de ces prétendus sorciers, feignit de vouloir le devenir lui-même, lui demanda de la drogue dont il se frottait, afin de s'en servir, et passa la nuit dans la même chambre que lui. A son réveil, le sorcier, qui avait eu un sommeil très-agité, embrassa Gassendi, en le félicitant d'avoir été au sabbat, et en lui racontant tout ce qu'ils avaient fait tous les deux avec le bouc. Après l'avoir entendu, Gassendi lui fit voir que, sans toucher à sa drogue, il avait passé la nuit à lire et à écrire, et c'est ainsi qu'il le guérit des illusions de son imagination

Bekker rapporte (*Monde enchanté*, t. IV, p. 376)

qu'un jeune Hollandais s'étant pendu de désespoir, parce qu'il n'était pas assez riche pour obtenir la main de sa maîtresse, celle-ci, frappée de cet événement, le revit en songe consommant le mariage avec elle, et comme sa crédulité resta abusée après son réveil, les théologiens accusèrent de crime ce prétendu commerce avec un revenant. Ce sont de pareilles illusions qui ont fait croire à de prétendues sorcières hystériques qu'elles avaient éprouvé en songe les infâmes caresses des démons *incubes*, et aux sorciers hypocondriaques, celles des diablesses *succubes*, crimes abominables, admis par les pères de l'Église, S. Augustin, S. Cyprien, par beaucoup d'historiens et de médecins; et comme c'eût été joindre l'entêtement à l'audace que d'en douter, selon les plus savans théologiens, on les fesait expier dans les flammes.

Le célèbre musicien Tartini se couche, ayant la tête échauffée d'idées musicales. Dans son sommeil lui apparaît le diable jouant une sonate sur le violon. Il lui dit: Tartini, joues-tu comme moi? Le musicien, enchanté de cette délicieuse harmonie, se réveille, va à son piano et compose sa plus belle sonate, celle du diable.

Ambroise Paré rapporte, dans ses *OEuvres* in-folio, liv. 1, ch. 29, p. 36, que n'ayant pu rassurer un malade qui s'imaginait avoir la maladie vénérienne, il se vit obligé, pour l'empêcher de se je-

ter entre les mains de quelque charlatan, de faire battre dans un mortier de plomb une livre de beurre, pour lui donner l'apparence de l'onguent napolitain, et que le malade, s'en étant frotté trois jours de suite, éprouva à chaque friction une sueur copieuse qui dissipa ses douleurs, et lui fit croire que le virus était détruit. Il raconte aussi (*ibid.*) qu'une dame, qui se croyait empoisonnée par du vif-argent qui lui semblait courir dans ses membres, ne put être guérie de sa fantaisie que par un bain d'herbes qu'on lui dit être propres à faire sortir le mercure de son corps, s'il y en avait; ayant pris ce bain, on lui montra au fond de la cuve du vif-argent qu'on y avait mis à son insu; ce qui la rendit bien joyeuse et opéra sa guérison. Un autre ne se crut débarrassé de grenouilles qu'il disait avoir dans le ventre, que par un lavement qu'on lui fit rendre sur cinq ou six petites grenouilles placées dans le vase à son insu, et qui se mirent à sauter en sentant un marais, dit Paré, auquel elles n'étaient point accoutumées. Voici un autre fait que je vais laisser raconter au même auteur à cause de sa singularité : « Un gentilhomme de bonne part avoit opinion avoir la cervelle pourrie. Il s'en alla prier le roi qu'il luy pleust commander à M. Le Grand, médecin; Pigray, chirurgien ordinaire du roi, et à moi, de lui couper la test, et ôter son cerveau, disant être pourri,

et luy en remettre d'autre : nous luy fismes beaucoup de choses, mais il nous fut impossible de luy racoustrer la cervelle. »

On sait que Philotime fit porter un bonnet de plomb à un homme qui prétendait n'avoir plus de tête, afin que son poids lui fît sentir qu'il en avait une.

Le professeur Pinel, dans son *Traité medico-philosophique sur l'aliénation mentale*, rapporte plusieurs observations semblables dont je citerai seulement la suivante de la page 80, 2e édit. « Un orfèvre, dit-il, qui avait l'extravagance de croire qu'on lui avait changé sa tête, s'infatua en même temps de la chimère du mouvement perpétuel : on lui accorda l'usage de ses outils, et il se livra au travail avec la plus grande obstination. On imagine bien que la découverte projetée n'eut point lieu; mais il en résulta des machines très-ingénieuses, fruit nécessaire des combinaisons les plus profondes. »

Patkul, ambassadeur de Charles XII, roi de Suède, auprès du czar Pierre-le-Grand qui le fit condamner à mort, parce qu'il avait été son sujet, eut l'imagination si frappée à la vue de l'appareil de son supplice, qu'il tomba en convulsions entre les bras du ministre de la religion qui l'accompagnait, et Alexis, fils de ce même czar, après avoir entendu l'arrêt de mort que son cruel père

avait fait rendre contre lui, tomba aussi dans des convulsions violentes au milieu desquelles il mourut le lendemain.

S'il fallait d'autres faits de la toute-puissance de l'imagination sur l'esprit et sur le corps, je renverrais aux divers ouvrages publiés sur les affections mentales, les maladies nerveuses et la médecine légale, par les docteurs Pinel, Esquirol, Mahon, Fodéré, Louyer-Villermay, Bonfils, etc.

CHAPITRE III.

Comment il faut traiter la question du pouvoir de l'imagination maternelle sur le fœtus; raisonnemens captieux de ses partisans pour fausser le véritable point de la discussion sur les effets qu'on lui prête.

L'esprit humain court après les illusions, et rien ne pique la curiosité comme ce qui est rare et merveilleux, parce que l'on se croit toujours assez instruit sur ce qui est commun. Aussi les miracles de l'imagination des femmes enceintes ont-ils toujours été accueillis avec d'autant plus d'avidité, qu'ils étaient plus incroyables, et il en est de même de tout ce qui s'écarte du cours ordinaire de la nature. On n'a pas oublié combien de dissertations savantes et ridicules fit éclore, parmi les docteurs de l'Allemagne, l'histoire de cet enfant de Silésie né avec une dent d'or, dont a parlé Lecat dans le *Journal historique de Ver-*

dun, sur les matières du temps, en 1740. Ce ne fut que long-temps après s'être torturé l'esprit, et s'être épuisé en recherches futiles et en conjectures puériles, pour expliquer comment on pouvait naître avec une dent d'or, que l'on s'avisa enfin de vérifier le fait, et il se trouva que la dent n'était pas d'or.

N'en serait-il pas du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, pour imprimer des marques déterminées sur leurs enfans, comme de la dent d'or? Qui est-ce qui a vérifié ce pouvoir? Je ne lui trouve d'appui que dans la suffisance de ceux qui veulent l'établir sans preuve, et dans la légèreté de ceux qui l'admettent sur parole. Cependant ses crédules partisans prétendent fermer par leur nombre l'accès à toute discussion et à tout examen ultérieur de cette question, quoiqu'il soit bien démontré que, de cette manière, l'on a toujours perpétué les erreurs et empêché les progrès des sciences. Est-ce en conformité des croyances reçues et de l'autorité du plus grand nombre, que les vérités du christianisme ont triomphé, dans le principe, des pratiques superstitieuses du judaïsme et de l'idolâtrie, et que s'est faite la découverte de l'Amérique, à la fin du 15e siècle, par Christophe Colomb; de la circulation du sang, au commencement du 16e siècle, par Guillaume Harvey; des lois de la gra-

vitation substituées à l'horreur du vide, par Isaac Newton, à l'occasion de la chute d'une pomme, en 1665; de la structure fibreuse et membraniforme du cerveau, par les docteurs Gall et Spurzheim, au commencement de ce siècle? Ne sait-on pas que c'est, au contraire, en conformité de l'opinion du plus grand nombre, que Galilée fut contraint en 1633, par l'inquisition, d'abjurer comme une opinion hérétique dans la foi et absurde dans la philosophie, le système astronomique de Copernic, aujourd'hui généralement admis, pour lequel il avait déjà, seize ans auparavant, subi une condamnation du même tribunal, qui opposait au mouvement de la terre autour du soleil, le *sta sol* de Josué, et l'autorité des croyances, malgré l'évidence des démonstrations? Peut-on présumer que ces découvertes, et tant d'autres vérités importantes pour l'humanité auraient jamais été connues, si, comme le veulent les partisans du pouvoir de l'imagination pour leur opinion, on s'était toujours décidé d'après le témoignage du plus grand nombre, quand l'histoire atteste que c'est la majorité des hommes, même les plus célèbres, qui, égarés par le préjugé, ont toujours cherché à les étouffer, en persécutant leurs auteurs, et en leur imputant non-seulement des absurdités, mais même des crimes imaginaires, pour les perdre plus facilement?

N'importe, cette manière de subjuguer les esprits par le prestige de l'exemple du plus grand nombre réussit toujours, et le docteur Bablot, conseiller-médecin ordinaire du roi à Châlons-sur-Marne, le savait probablement bien, en disant, page 5 de la préface de sa *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, publiée à Paris en 1788 : « Dans ce siècle de lumières, elle (l'opinion du pouvoir de l'imagination) compte encore, parmi ses partisans, des hommes supérieurs incapables de juger sur parole, et bien moins encore de courber comme le vulgaire ignorant sous le joug impérieux du préjugé. » N'en pouvait-on pas dire autant dans les siècles où l'on brûlait les sorciers et où l'on exorcisait les démoniaques, en opposition aux philosophes et aux médecins, qui ne voyaient que des travers et des maladies de l'esprit chez les innocens condamnés pour sortiléges par *les hommes supérieurs, incapables de juger sur parole*, de cette époque? Ce n'est, selon moi, qu'en désespoir de cause que l'on peut s'appuyer sur le nombre et la qualité des témoins dans les sciences, et toutes les fois qu'il ne s'agit pas d'un fait historique facile à juger, surtout s'il ne doit point servir les intérêts, la vanité et les préventions de ceux qui l'attestent.

Mais, si le pouvoir de l'imagination maternelle

n'est qu'un rêve, comment le faire comprendre à ceux qui ont là-dessus une opinion faite, et s'y complaisent? Comment faire ouvrir les yeux, en soulevant le bandeau de l'obscurité, quand ceux qui le portent ne peuvent plus entendre parler de lumière sans un saisissement d'effroi qui bouleverse toutes leurs idées? « Il ne faut pas compter, dit le savant de Buffon, *Histoire naturelle*, t. IV, ch. XI, qu'on puisse jamais persuader aux femmes que les marques de leurs enfans n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu satisfaire. Je leur ai quelquefois demandé, avant la naissance de l'enfant, quelles étaient les envies qu'elles n'avaient pu satisfaire, et quelles seraient, par conséquent, les marques que leur enfant présenterait? Par cette question, j'ai fâché les gens sans les avoir convaincus. » Ayant pratiqué long-temps les accouchemens, j'ai plusieurs fois fait la même question aux femmes avant l'enfantement : les unes, même celles dont les enfans portaient des marques, m'ont répondu ne se rien rappeler qui les eût fortement affectées, et d'autres m'ont indiqué avec assurance que leur enfant porterait telle ou telle marque; après l'accouchement, on ne trouvait ni la marque indiquée, ni aucune autre qu'elles eussent prévue.

Quand je voulais tirer parti du fait contre leur prévention, je les fâchais aussi, et l'on me disait

que ce fait ne détruisait pas les autres, qui prouvaient évidemment le pouvoir de l'imagination. Il faut en conclure que l'on revient difficilement d'une idée préconçue, et que l'on tient ses erreurs pour des vérités, quand on peut citer à leur appui des autorités auxquelles d'autres autorités plus anciennes ont déjà servi de prétexte, et d'autorité en autorité l'on est séduit par des apparences que personne ne se donne plus la peine d'approfondir. C'est ainsi que les préventions subjuguent les hommes, et semblent légitimer dans leur esprit les droits et l'empire du premier occupant.

Ces réflexions, que tant de faits peuvent justifier, s'appliquent en général aux préventions historiques, politiques, religieuses, philosophiques et médicales, mais plus particulièrement à celle de l'influence de l'imagination maternelle sur le fœtus. L'idée de cette influence remonte aux temps les plus anciens, car Jacob, qui, d'après une convention avec son beau-père Laban, devait avoir en partage pour salaire de la garde des troupeaux, toutes les bêtes qui naîtraient de plus d'une couleur, avait déjà soin de présenter aux yeux de ses brebis et de ses chèvres, dans les abreuvoirs, des branches à moitié écorcées, pour agir sur leur imagination. Le père Laffiteau, fort de cette autorité et du succès de ce patriarche qui obtint beaucoup d'agneaux et de chevreaux

bigarrés, n'a pas hésité d'attribuer la couleur noire des Africains, dans son principe, à l'usage où il croit qu'étaient ces peuples de se teindre en noir. Les négresses, selon ce jésuite, voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en est ressentie pour jamais, et la même chose arriva aux femmes des Caraïbes, qui, par la même force d'imagination, accouchèrent d'enfans rouges. En rapportant cette opinion dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Voltaire ajoute : « Si on avait demandé au gendre de Laban pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne fesaient pas des agneaux verts, il aurait été bien embarrassé. »

Mais combien de gens ont lu la Bible, sans faire attention que les agneaux et les chevreaux de Jacob n'avaient pas les couleurs des objets qui avaient frappé la vue de leurs mères, mais qu'ils avaient bien réellement celles des bêtes noires et blanches dont se composait son troupeau! Pour saisir l'incohérence des faits entr'eux et les conséquences disparates qu'en tirent, par une fausse interprétation, les esprits légers et superficiels, il faudrait que les habitudes dont se pétrit l'enfance, ne fissent pas fermer les yeux sur ce qui contrarie les préjugés, pour ne les ouvrir que sur ce qui les flatte. Les variétés produites par le croisement des races d'animaux et même de di-

verses espèces de plantes, prouvent que les esprits vulgaires ne sont pas même choqués de la contradiction de leurs opinions avec leurs pratiques, car ce n'est point l'imagination qu'ils mettent en œuvre pour changer et améliorer les races. Mais la prévention ne voit point les faits, et si on les lui montre, elle les nie ou les dénature, en fermant les yeux à l'évidence.

A Constantinople, les femmes turques accouchent toujours d'enfans blancs, quoique le service du harem soit fait par des esclaves noirs, et si une sultane accouchait d'un enfant noir, je doute qu'il fût facile de persuader au sultan qu'il a suffi pour cela de la vue des nègres qui font le service du sérail; au moins la précaution de n'y admettre que des eunuques donne lieu de présumer qu'en Turquie, on attribue encore à autre chose qu'à l'imagination la couleur et les autres variétés corporelles.

Que faire maintenant? faut-il nous ranger en bons chrétiens, avec les jésuites, pour le pouvoir de l'imagination maternelle, ou en infidèles avec les Turcs, pour un autre pouvoir aussi incontestable? Afin de n'être pas traités de mécréans par l'un des deux partis, suspendons notre décision jusqu'après l'examen et l'appréciation de toutes les influences, s'il en existe encore d'autres capables de faire varier les espèces et les individus, en

forçant la nature à dévier de son type habituel et primordial. La question est assez importante pour qu'on s'en occupe un instant, puisqu'il y va de la tranquillité et même de la santé des mères durant leur grossesse, de la satisfaction de leurs maris, ainsi que de la santé et de la beauté de leurs enfans.

Pour résoudre la question qui nous occupe, je m'attacherai aux faits, je les opposerai les uns aux autres, et je les comparerai entr'eux, parce qu'il n'y a pas d'autre manière de les bien interpréter que d'établir la connexité des effets avec leurs causes, par le rapprochement des circonstances qui démontrent que, quand la cause manque, l'effet manque aussi, et que réciproquement l'effet ne se montre pas sans la cause qu'on lui donne; c'est là ce qui constitue le raisonnement qui n'est autre chose qu'une déduction de motifs ou de raisons pour admettre ou pour rejeter un point en discussion. Pour qu'il y ait connexité entre les marques de naissance et l'imagination, il faut que les mères puissent indiquer ces marques avant leur accouchement, puisqu'elles ne peuvent ignorer ce qui les a le plus frappées; il faut aussi que les enfans de celles qui ne se souviennent pas d'avoir eu l'imagination frappée, soient sans marques: autrement, il serait démontré que l'on suppose une cause vaine et fantastique et

des effets sans cause, à moins que l'on admette encore d'autres causes.

Afin de ne rien laisser à désirer dans la démonstration, je choisirai les faits que les partisans de l'opinion contraire à la mienne regardent comme les plus concluans, et j'exposerai leurs raisonnemens dans toute leur force, sans chercher à capter la bienveillance et à surprendre le suffrage du lecteur, en leur prêtant ce qu'ils ne pensent pas, comme l'a fait le docteur Bablot, qui suppose à ses adversaires des motifs et une manière de voir qu'ils n'ont pas, lorsqu'il indique, ainsi qu'il suit, la différence des opinions *l. c.* p. 5 :

« Ceux qui prétendent que l'imagination de la mère influe sur l'organisation du fœtus, citent à l'appui de leur opinion une masse de faits plus ou moins avérés ; et ils se croient d'autant plus autorisés à s'étayer de ces faits, que ce sont ces faits-là même dont le raisonnement semble leur pouvoir encore démontrer la possibilité, qui ont donné naissance à leur opinion particulière. »

« Ceux au contraire qui ne regardent cette croyance que comme un préjugé ridicule, enfanté par la débauche des femmes, propagé par la crédulité du vulgaire et accrédité par l'ignorance de quelques médecins, n'ayant d'ailleurs aucune espèce de faits à produire en faveur de leur opinion,

se retranchent, pour toute ressource, dans la logique du raisonnement, et dans ce qu'ils appellent les seules *possibilités physiologiques.* »

J'ai vu les femmes les plus honnêtes et les plus irréprochables sous le rapport des mœurs et de la religion partager l'opinion de ceux qui admettent l'influence de l'imagination des mères sur le fœtus, et je ne crois pas, quoi qu'en dise l'auteur précité, que des hommes de bonne foi et bien instruits aient jamais prétendu attribuer l'origine de cette opinion à la débauche des femmes; et quand quelques-unes, même en n'y croyant pas, s'en seraient prévalues pour pallier des fautes, il est certain que le plus grand nombre demandent à être rassurées contre un préjugé qui fait leur tourment. On aurait pu demander à Bablot, qui sait si bien disposer ses lecteurs en faveur de ses adversaires, si c'étaient des femmes débauchées que les brebis et les chèvres de Jacob, à l'imagination desquelles il fait remonter l'origine de l'opinion qu'il soutient pour s'en appuyer. Les femmes crédules dont il semble vouloir capter ici la bienveillance, doivent lui savoir gré de la peine qu'il se donne pour elles en plusieurs endroits de son ouvrage, comme quand il rapporte, *l. c.* p. 54, d'après Aldrovandus, que les femmes enceintes de Picardie, frappées de l'aspect des soldats espagnols, lors du passage de Charles-Quint avec son

armée, mirent au monde des enfans qui avaient les sourcils et les cheveux noirs et crépus comme eux. La moralité et la chasteté des troupes espagnoles, sous la conduite de Charles-Quint, ne laissent pas présumer une autre influence sur les femmes enceintes que celle de l'aspect de ses soldats. Bablot trompe aussi ses lecteurs, lorsqu'il revendique exclusivement pour son parti *une masse de faits* qu'il refuse au parti opposé, tandis que ce dernier s'appuie non-seulement sur les mêmes faits, en leur assignant des causes différentes, mais encore sur des faits physiologiques et physiques plus nombreux, en fesant voir une identité de phénomènes parmi les animaux, dont l'imagination est moins susceptible que celle des femmes, et dans les fruits des végétaux, où l'imagination est nulle. Mais quand on a contre soi la raison et le raisonnement, il faut bien, pour tâcher de ramener l'équilibre, y suppléer par des moyens indirects et s'arroger les preuves les plus séduisantes dans le partage qu'on en fait, en décriant la part que l'on consent à laisser aux autres. Comme l'explication des faits est impossible dans l'hypothèse qu'il admet, et qu'il sent que la raison n'est pas de son côté, il se contente de dire que *le raisonnement semble pouvoir démontrer la possibilité des faits* dont il s'étaie, ayant ses motifs pour s'exprimer avec cette rete-

nue, puisque plus tard il rejette absolument le raisonnement, pour s'en tenir aux témoignages qu'il a pu recueillir.

Cet auteur, qui passe pour le meilleur champion de son parti, aurait indubitablement été très-scandalisé, s'il avait lu l'éloge de Molière, par M. de Chamfort, qui, en parlant de ce célèbre comédien dit : « Il eut l'avantage de voir de près son maître (Gassendi,) combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, et il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne sait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles. » Bablot n'a pas appris cela de ses maîtres, si l'on en juge par l'importance qu'il accorde aux opinions vulgaires sur des faits dont la possibilité ne lui est pas même rigoureusement nécessaire, pour qu'il les adopte; et l'on sait quelle confiance mérite celui qui adopte des faits, sans s'inquiéter s'ils sont possibles, pourvu que d'autres les aient déjà adoptés. Il entre en lice avec une confiance qu'il annonce par cette épigraphe : *validiora sunt testimonia affirmantium quàm negantium*, c'est-à-dire, il y a des témoignages plus solides de la part de ceux qui affirment que de la part de ceux qui nient. Mais arrivé à la fin de sa dissertation, la confiance paraît l'avoir abandonné, et il trahit la faiblesse de ses preuves, en s'exprimant, *à*

la décharge de la pureté de ses intentions, dit-il, de la manière suivante (*l. c.* p. 193 et suiv.) : «Si d'une part l'imagination des mères est réellement incapable de produire sur le *fœtus* aucun des effets qu'on lui attribue, et que de l'autre il soit impossible de jamais guérir les femmes de ce préjugé, je ne dois pas avoir à craindre qu'on me reproche ici d'avoir cherché à répandre de plus en plus, un préjugé nuisible au repos et à la santé des femmes enceintes, puisque sans donner plus de poids à leur croyance, je n'aurai fait que laisser à leurs yeux les choses sur le pied où elles ont toujours été. On seroit tout au plus en droit de me reléguer dans la classe de ces hommes sur l'esprit de qui *les raisons générales et philosophiques font*, dit-on, *moins d'effet que le récit d'une historiette*. Il est bien pardonnable, au reste, j'ai presque dit glorieux, d'errer sur la même matière, avec tous ces génies supérieurs dont les noms immortels sont inscrits avec gloire dans les annales des connaissances humaines. »

Fesant ensuite une énumération des hommes célèbres qu'il prétend avoir partagé son opinion, sans leur tenir compte des restrictions et des modifications que beaucoup d'entr'eux y mettaient, il ajoute : « Il me semble qu'on n'est pas trop fondé à faire aussi légèrement le procès au pouvoir de l'imagination des femmes sur leur

fœtus; mais traiter de visionnaires, d'ignorans ou d'imposteurs tous les grands hommes qui se sont déclarés en faveur d'une opinion fondée successivement sur l'expérience de plus de trois mille ans, c'est le comble de l'impudence et du délire. Qu'on oppose, par exemple, une foule de raisonnemens négatifs à un *j'ai vu, j'ai examiné,* du célèbre *baron de Van-Swieten,* qu'est-ce que cela signifie? Un million de raisonnemens sont-ils seulement capables de balancer l'existence avérée d'un seul fait? »

On peut remarquer ici, à la louange de notre auteur, qu'il prêche d'exemple, en voulant faire *courber* ses lecteurs, *comme le vulgaire ignorant, sous le joug impérieux du préjugé,* quoiqu'il y ait une petite inconséquence et beaucoup de modestie à agir ainsi, après avoir paru mépriser ceux qui le font, en présentant de préférence, à notre vénération, l'exemple *des hommes supérieurs* qui en sont *incapables.* Comme il n'y a jamais de prescription dans les sciences pour l'examen d'un fait merveilleux, tout ce que l'on peut faire pour la satisfaction de ceux qui ne veulent que des yeux et des oreilles sans raison, c'est de leur dire comme Fontenelle : « Puisque vous l'avez vu, je le crois; si je l'avais vu moi-même, j'en douterais. »

Les partisans de la sorcellerie et de la démonomanie, auxquels l'on ne croit plus, auraient

perpétué leurs erreurs, s'il ne fallait que des témoignages imposans pour faire adopter une opinion comme vraie, et si personne n'avait osé démontrer que *les visionnaires, les ignorans* et *les imposteurs* de tous les temps ne cessent point de l'être, par cela seul qu'ils sont très-nombreux et importans depuis plus de trois mille ans.

« Les sorciers et les possédés, dit le docteur Esquirol (t. VIII, p. 299 du *Dict. des Sciences médicales*), étaient souvent victimes des imposteurs qui trafiquaient de l'ignorance et de la superstition de leurs semblables. C'étaient des imbécilles, des mélancoliques, des hystériques, qui croyaient être possédés, parce qu'on les avait menacés; les juges étaient assez ignorans pour livrer aux flammes ces malheureux : il y avait une jurisprudence contre la sorcellerie et la magie, comme il y avait des lois contre le vol et le meurtre. Les peuples, voyant l'église et le prince croire à la réalité de ces extravagances, restaient invinciblement persuadés. Plus on poursuivait les sorciers et les possédés, plus on mettait d'appareil à leur supplice, plus on augmentait le nombre de ces malades, en exaltant l'imagination, en s'occupant de craintes chimériques. Une meilleure éducation, les progrès des lumières ont peu à peu détruit ces funestes erreurs, et ont eu plus de succès que les bûchers, le code et le digeste. »

En raisonnant à la Bablot, nous étions donc à jamais condamnés à voir se perpétuer les condamnations juridiques contre des malades, et les auto-da-fé de l'inquisition contre les hérétiques; il nous devenait impossible de faire un seul pas dans la carrière des sciences et des arts. Quand le célèbre anatomiste Riolan, médecin de la reine Marie de Médicis, qui avait bien autant de réputation qu'en a pu avoir Van-Swieten, médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, opposait opiniâtrement son opinion et celle des anciens à Harvey, contre la circulation du sang, et niait aussi l'existence des vaisseaux lactés et du réservoir du chyle, il ne fallait donc pareillement qu'un *j'ai vu, j'ai examiné* de sa part, pour faire haro sur la vérité, et nous priver à jamais, *malgré un million de raisonnemens*, de ces importantes découvertes, qui néanmoins étaient plus faciles à vérifier que le travail fugace et toujours voilé, dont on gratifie l'imagination sans aucune preuve réelle, puisqu'on n'a jamais pu la prendre sur le fait, ni prédire d'avance son ouvrage. Comme la croyance aux revenans, aux devins, aux enchanteurs, aux possédés, etc., est bien aussi ancienne que celle dont se prévalent les partisans du pouvoir de l'imagination, n'eût-ce pas été aussi, et ne serait-ce pas encore le *comble de l'impudence et du délire*, de ne pas croire sur parole un homme dis-

tingué qui aurait dit ou dirait, *j'ai vu, j'ai examiné* un revenant, c'était un tel, mort depuis tant d'années ; et d'autres chimères pareilles, puisqu'il s'agirait également de *l'existence d'un fait* aussi *avéré* et plus facile à vérifier que les effets prêtés à la fantaisie des femmes enceintes? Pour attacher autant d'importance au témoignage du plus grand nombre des hommes, il faudrait qu'il n'eût jamais été favorable à l'erreur. Si un Bablot avait écrit, pour prouver la sorcellerie dans le temps où elle était encore admise, ou pour légitimer la persécution des hérétiques, il nous aurait dit, *à la décharge de la pureté de ses intentions*, quand même il aurait fait brûler quelques sorciers ou hérétiques de plus, qu'*il est bien pardonnable, j'ai presque dit glorieux, d'errer sur la même matière avec tous ces génies supérieurs, dont les noms immortels sont inscrits avec gloire dans les annales des connaissances humaines*.

Il faut convenir que, quand on raisonne comme Bablot, on a bien des motifs de déclamer contre le raisonnement, et de ne pas raisonner du tout, pour s'en tenir aux *historiettes*, sans même examiner si la prévention les a dénaturées, et si elles sont possibles. Il faudrait seulement, en les admettant, ne pas présenter leur existence comme le point de la question, puisqu'elle n'en est que

l'occasion, et que la véritable question est de savoir, non si les faits rapportés ont existé, mais s'ils sont réellement et exclusivement un produit de l'imagination maternelle; question ardue et au-dessus de la portée de la plupart de ceux qui ont cherché à la décider, sans avoir une indépendance et des connaissances suffisantes pour cela. Elle ne peut en aucune manière être de la compétence de ceux qui n'ont pas assez de discernement pour savoir en quoi elle consiste. Si le docteur Bablot l'avait su, il n'aurait pas laissé échapper son petit bout d'oreille, en écrivant qu'*une foule de raisonnemens négatifs*, *opposés à un* j'ai vu, j'ai examiné *du célèbre baron de Van-Swieten*, ne signifie rien; car on peut nier hardiment, même sans le moindre raisonnement, que Van-Swieten ait jamais vu et examiné l'imagination ou son travail, l'un et l'autre étant inaccessibles à tous les regards et examens; tout ce qu'il a pu faire, c'est de voir et d'examiner des marques de naissance qu'on attribue à tort ou avec droit à l'imagination. Mais encore une fois, ce n'est pas de l'existence de ces marques, que personne ne nie, qu'il s'agit, c'est de leur cause: or, pour que l'on pût voir cette cause, il faudrait qu'elle eût plus de corps que l'imagination, et encore, en la voyant, on n'établirait pas sa connexité intime avec les effets qu'on lui prête. Voilà comme le

bon docteur s'étourdit et veut étourdir ses lecteurs en disant avec assurance que Van-Swieten a vu et examiné ce qu'il n'est donné à personne de voir et d'examiner. C'est toujours par de grands mots mal compris qu'un sot s'étourdit et étourdit les simples : *Propugnat nugis armatus.*

Il est vraiment ridicule d'attacher tant d'importance à une chenille que Van-Swieten, dans ses *Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave*, raconte avoir vue sous un collier, au cou d'une fille d'une grande beauté, qui était venue le consulter pour des affections hystériques auxquelles elle était sujette. Il ajoute qu'ayant voulu l'ôter avec ses doigts, celle-ci lui dit, en riant, de la laisser ; qu'elle la portait depuis sa naissance, et que sa mère lui avait raconté qu'étant enceinte d'elle, il lui était tombé d'un arbre une chenille sur le cou (*in cervicem*), en se promenant dans un jardin. Van-Swieten dit qu'il obtint facilement la permission d'examiner plus attentivement cette chenille, qu'il y reconnut très-évidemment une belle variété de couleurs avec des poils droits, et que sa figure proéminente sur la peau ressemblait à l'insecte de ce nom, comme un œuf ressemble à un œuf. Sachant qu'il y a bien des gens qui se riront de sa crédulité, Van-Swieten leur demande s'ils comprennent d'autres phénomènes merveilleux, tels que l'accroissement progressif

de la matrice après la conception, la suppression des règles, le gonflement des mamelles par le lait après l'accouchement, etc.

On voit que Bablot a présenté le témoignage de deux femmes dont l'une racontait ce qu'elle avait appris de l'autre, pour le témoignage de Van-Swieten, tandis qu'il n'y avait de la part de ce dernier, qu'une crédulité qui lui paraît à lui-même ridicule, au point qu'il cherche à l'excuser par un sophisme dont nous examinerons la valeur plus tard. On aurait pu demander au baron de Vienne, car son opinion et les raisonnemens dont il l'appuie sont plus dignes d'un baron que d'un médecin, si l'amour ne lui avait pas prêté un coin de son bandeau, pour le disposer aux illusions, et lui faire adopter celles de sa charmante consultante (*venustissima puella*), comme le fait penser, entre autres choses, la belle variété de couleurs qu'il ne détaille pas, et qu'il est difficile de présumer sur la chenille modèle, à moins qu'elle n'ait été choisie tout exprès par la Providence, ou que la mère de la jeune beauté ne lui ait prêté dans son imagination des couleurs de rose; ce qui n'arrive guère en faveur d'un objet abhorré. En résultat, Van-Swieten, qui paraît n'avoir pas seulement examiné sa belle consultante en face, lorsqu'il découvrit sur son cou sous un collier (*sub collari*) la figure

d'une chenille, atteste toujours la parfaite ressemblance de cette figure avec un modèle qu'il n'a pas vu, et que probablement la mère de cette fille n'avait pas bien vu ni examiné non plus; car une imagination frappée bouleverse les sens : autrement, elle ne serait pas de la partie. Mais passons là-dessus, en admettant que par exception une imagination frappée ou effrayée prête parfois une belle variété de couleurs à l'objet de sa frayeur. Admettrons-nous aussi qu'une proéminence sur la peau avec des poils droits, suffit pour caractériser l'insecte en question, pourvu qu'il y ait en sus une belle variété de couleurs? Mais toutes ces choses peuvent accidentellement se rencontrer sur une verrue et sur d'autres tubercules en forme de pois, de fèves, de cerises, et surtout de chenilles, dont les variétés nombreuses offrent une infinité de similitudes à qui les cherche, sans que des analogies partielles constituent une ressemblance parfaite avec une chenille véritable, qui a des pattes, des anneaux, des sens, une tête, et d'autres caractères dont il n'est pas parlé dans le récit de la merveille d'imitation parfaite. Quant à moi, je suis porté à conclure de tout cela que, sans la prévention, le baron n'aurait pas trouvé plus de ressemblance entre la chenille imaginaire et la chenille naturelle qu'il n'avait pas vue, qu'il n'y en a entre un œuf et un

poussin. Pour compléter le merveilleux du conte et la stupéfaction des bonnes gens, il ne manquait que la métamorphose de cette chrysalide imaginaire en papillon à chaque printemps, mystification qui n'eût rien eu de plus incroyable pour les esprits prévenus, que la maturation annuelle des prétendues fraises, cerises, groseilles, fèves imaginaires, dans le temps où ces fruits mûrissent dans nos jardins. Il faudrait, pour empêcher certaines gens de se tromper et de tromper les autres sur les effets de l'imagination des mères, que la nature n'offrît aucune nouvelle production qui eût des traits de similitude avec ce qui existe déjà, car il est démontré, pour ces gens qui ne conçoivent et ne font rien sans modèle, que deux objets ne peuvent avoir des traits de ressemblance entre eux, sans que l'un n'ait été copié sur l'autre, et cela par l'imagination des mères si elles en avaient, sauf à trouver un autre agent copiste pour les végétaux, les minéraux, ainsi que pour les animaux anencéphales ou sans cervelle.

Voyons maintenant si la physiologie des partisans du pouvoir de l'imagination maternelle va de pair avec leur logique. *Les possibilités physiologiques*, repoussées, aussi bien que la raison et les raisonnemens, par Bablot, dont le nom rappelle la tour de Babel, et dont les autorités s'ac-

cordent entre elles à peu près comme les ouvriers de cette fameuse tour, sont les fonctions qu'il est possible aux divers organes ou appareils des corps vivans d'exécuter. La physiologie est la science qui traite de ces fonctions, ou autrement, des propriétés départies à chaque espèce d'organes des êtres vivans, en tant qu'ils sont dans leur état naturel; car dans leur état de souffrance, l'appréciation des propriétés et des fonctions des êtres organisés est du domaine de la pathologie; celle des causes de leur souffrance, du domaine de l'étiologie; celle de la méthode propre à les restituer dans leur état normal ou de vigueur, du domaine de la thérapeutique; celle des moyens à employer dans ce dernier but, du domaine de l'histoire naturelle, ou dans un sens plus restreint, de la matière médicale; celle de la préparation de ces moyens, du domaine de la chimie et de la pharmacie, et celle enfin de leur application au lit des malades, du domaine de la clinique ou de la pratique, à laquelle toutes les sciences médicales doivent aboutir, parce qu'elle en est le complément. Les possibilités physiologiques du corps humain, les seules dont il soit ici question, sont donc les fonctions que peuvent exécuter en santé ses divers organes d'après une spécialité de composition, de forme, de texture, de placement et de destination, d'où

résulte une disparité d'aptitudes entre eux. Ainsi l'estomac peut digérer et ne peut respirer; les poumons respirent et ne digèrent pas; le cerveau pense et ne digère ni ne respire; le cœur fait circuler le sang, mais ne peut digérer, respirer, ni penser; la matrice conçoit et fomente le produit de la génération, sans effectuer les fonctions des organes précédens. Par le même principe d'économie vitale, les yeux voient et n'entendent pas, les oreilles entendent et ne peuvent voir, les narines flairent et perçoivent les odeurs sans percevoir les couleurs, les formes, les sons, ni les saveurs; les mains saisissent, les jambes produisent la locomotion, etc. On voit que les possibilités physiologiques sont ce que, d'après l'expérience et des faits journaliers, on a reconnu pouvoir être exécuté par chaque espèce d'appareil organique, pour la conservation des individus. Maintenant quand les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle opposent leurs préjugés et l'autorité de ceux qui les partagent, aux possibilités physiologiques, c'est-à-dire aux lois de l'organisation préétablies par la nature, à l'expérience et aux faits qui démontrent que le cerveau seul produit la pensée, et par conséquent l'imagination, qui est une pensée en tant qu'elle présente à l'esprit l'image ou la forme d'un objet, sans que l'estomac, les poumons, le cœur, les

mains, les jambes, la matrice, etc., puissent vicarier ses fonctions, en avoir la conscience ni par conséquent transmettre ses idées, faut-il que, par complaisance et par soumission pour leurs préjugés, nous renoncions à l'évidence, c'est-à-dire à une conviction établie par des faits innombrables et tous concordans entre eux, pour y substituer gratuitement des rêves merveilleux, d'ou résulte pour eux une extase qui leur ôte l'usage de tous leurs sens et de la raison qu'ils répudient? Autrement, s'ils venaient dire que les yeux entendent, que les oreilles voient, ou que l'estomac respire, faudrait-il les croire sur parole, sous prétexte que d'autres partagent leur croyance, et que, si nous ne comprenons pas cela, il y a bien d'autres choses que nous ne comprenons pas non plus, et que pourtant nous admettons comme vraies? C'est néanmoins pour nous amener là, qu'on rejette les possibilités physiologiques, comme la raison et les raisonnemens, et que l'on cherche à nous étourdir par l'enflure du discours, en amoncelant à tort et à travers des autorités devant nous, pour nous dérober la vue de la vérité. En effet, placer dans la matrice ou dans le sang, seuls moyens de communication entre la mère et son fruit, l'imagination qui n'est propre qu'au cerveau, puisque c'est le cerveau ou l'esprit lui-même se fesant des idées ou

images, n'est-ce pas la même chose que de placer la vue dans les oreilles, l'ouïe dans les yeux, la respiration dans l'estomac? Opposer les témoignages de la crédulité aveugle aux possibilités physiologiques, qui certainement réuniraient en leur faveur plus d'autorités et des témoignages plus imposans que les miracles de l'imagination des mères, si l'on voulait ne les étayer que par là, c'est donc mettre les illusions les plus vaines au-dessus des faits les plus positifs et les plus évidens, et se mettre en contradiction avec plus d'autorités qu'on n'en peut opposer.

L'exclusion du raisonnement sur un sujet quelconque en discussion, n'est jamais favorable qu'à l'erreur, parce que la raison est le seul phare lumineux qui nous ait été donné par la nature pour nous faire découvrir la vérité, tellement que ceux qui, comme les aliénés, les malades en délire et les enfans en bas âge, en sont privés, ne sont soumis à aucune responsabilité devant les lois, vu leur incapacité de connaître la vérité et de discerner le bien du mal. Aussi les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle ont-ils soin, pour assurer leur triomphe, de commencer par déclamer contre la raison et le raisonnement qui les condamnent, appelant uniquement à leur secours des autorités qui, dans la succession des temps, se sont réciproquement appuyées les unes

sur les autres, sans autre motif que celui-ci : *Je crois parce que d'autres ont cru avant moi.* Il n'y a pas d'erreur que l'on ne pût perpétuer, s'il suffisait qu'elle eût été admise depuis long-temps par un grand nombre de personnes, parce que le mensonge et les illusions ont toujours été accueillis et encouragés par la multitude des gens simples et crédules, toujours disposés, par indolence, à négliger l'usage du flambeau qui leur a été donné par la nature pour les conduire, et à lui préférer les fausses lueurs qui s'offrent à eux pour les égarer. Mais ceux qui s'insurgent contre les raisonnemens auxquels ils ne peuvent répondre, n'en sont plus ennemis quand ils peuvent en glisser de faux et de captieux : voilà pourquoi ils nous disent, pour faire passer plus facilement leurs préventions erronées, qu'il y a bien des choses que nous admettons comme vraies, quoique nous ne les comprenions pas, et qu'ainsi nous ne sommes pas fondés à rejeter les effets de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, à cause de l'impossibilité de comprendre comment cela s'opère, et d'en donner une explication satisfaisante. Il y a dans ce paralogisme, par lequel le baron de Van-Swieten a cru parer au ridicule de sa crédulité, une fausse supposition et une parité captieuse. En effet, si l'on admet une chose que l'on ne comprend pas, ce n'est jamais parce

qu'on ne la comprend pas, c'est au contraire parce que l'on en donne des preuves que l'on comprend très-bien, comme, par exemple, pour la Divinité, la génération, etc. Nous comprenons clairement et nous sommes convaincus qu'il n'existe pas d'effet sans cause ni d'ouvrage sans ouvrier, et c'est parce que nous comprenons bien cela, qu'en voyant le monde et ses merveilles, nous en tirons la conséquence que c'est l'œuvre d'une cause toute-puissante ou d'une intelligence suprême que nous nommons *Dieu;* et loin que cela soit incompréhensible, c'est qu'au contraire, comme l'ont remarqué Plutarque et Cicéron, il n'y a aucun peuple, si sauvage et si barbare qu'il soit, qui ne comprenne qu'il faut admettre un Dieu, quand même il ne s'en ferait pas une idée juste (1).

Ce que nous ne comprenons pas, c'est comment Dieu a tiré le monde du néant, et c'est pour cela que nous n'adopterions pas les explications absurdes et incompréhensibles qu'un imposteur ou un visionnaire viendrait nous en donner, sans autre preuve que son témoignage et celui de ses semblables ou de ses dupes. N'est-ce pas par le

(1) Nusquam stat urbs aut oppidum quibus nullus sit Deus.
PLUT.

Nulla est gens tam fera, tam barbara quæ, etsi ignoret qualem deum habere debeat, habendum tamen non sciat. CIC.

même raisonnement qu'en voyant sortir de la fumée par une cheminée, nous en concluons qu'il y a du feu sur l'âtre? Quand même nous ne saurions pas comment ni de quoi ce feu est fait, cela nous empêcherait-il de comprendre que cette fumée a une cause qui ne peut être que le feu, puisqu'il y a corrélation et connexité constante et exclusive entre le feu et la fumée? Nous croyons pareillement que la matrice se développe et que les règles cessent après la conception, que les mamelles se gonflent de lait après l'accouchement, etc., parce que ce sont choses visibles, tellement certaines et si bien liées avec leur cause ou la génération, que nous pouvons les prédire, sans avoir besoin de savoir comment tout cela s'opère. Nous concevons toutefois que les règles cessent par un nouvel emploi de leur produit, et que leur cessation doit être suivie, dans la vigueur de l'âge, du développement d'une partie quelconque du corps, par exemple de la matrice, si elle est le siége d'un stimulus, et des mamelles, si le stimulus y est transporté; que d'ailleurs, d'après les possibilités physiologiques, c'est une spécialité de destination que la matrice conçoive et fomente le fœtus jusqu'à ce que le *summum* de sa distension ou une cause irritante la fasse réagir pour son expulsion, et qu'alors le sang, n'étant plus reçu aussi abondamment dans l'utérus con-

tracté et rapetissé, abonde dans les mamelles destinées à sécréter le lait, lesquelles il distend progressivement, en ce qu'elles offrent moins de résistance à son afflux qu'aucune autre partie du corps non malade. Il est donc bien démontré que ce n'est jamais ce que nous ne comprenons pas que nous admettons comme vrai, mais bien ce que nous comprenons; et en effet, pour admettre ce que l'on ne comprend pas, il faudrait être idiot, stupide ou privé d'une partie de ses sens. Nous admettons aussi les marques de naissance que nous voyons, mais nous répudions avec dédain les explications gratuites, absurdes et incompréhensibles, qui les font dériver de l'influence de l'imagination maternelle, d'autant plus que nous savons très-bien que ceux qui croient à cette influence, n'ont pu la vérifier et ne la comprennent pas plus que nous; en sorte que si l'expérience ne nous eût fait connaître d'autres influences plus avérées et plus faciles à comprendre que celle de l'imagination, nous resterions dans le doute, seul moyen d'éviter l'erreur à défaut de preuves. C'est donc à tort et à faux que l'on suppose qu'il y a inconséquence de notre part à nier les effets prêtés à l'imagination maternelle, sous prétexte que nous ne les comprenons pas, puisque ce n'est que faute de preuves et d'une

connexité constante de ces effets avec la cause qu'on leur assigne; c'est aussi parce que nous en comprenons l'impossibilité physiologique et physique, puisque la matrice et le sang n'ont point la conscience des fantaisies du cerveau, et que, chez les animaux doués d'une imagination, les races auraient dû perdre à la longue leur type primitif et devenir multiformes, vertes, bigarrées ou diversement tachetées, avec toute la confusion du chaos, si les images formées dans le cerveau des mères pouvaient se transmettre et s'empreindre sur leurs petits.

On abuse encore les simples et les ignorans par une autre supposition captieuse, quand on veut leur faire croire, comme Bablot, en insistant sur le *j'ai vu, j'ai examiné* de Van-Swieten, que nous nions *l'existence* des effets prêtés à l'imagination des mères, tandis que nous ne contestons que *l'origine* fabuleuse et absurde qu'on leur donne, et que nous les admettons comme marques de naissance ou effets d'autres causes dont nous prouverons la réalité, en puisant nos preuves dans les phénomènes de la nature, dans la raison et le raisonnement, ainsi que dans le témoignage des interprètes les plus estimés des lois physiques et physiologiques qui président à l'organisation régulière et normale des êtres vivans.

Remarquons, au reste, qu'entre Van-Swieten et Bablot il y a cette différence, que le premier, trop savant et trop sensé pour ne pas sentir le ridicule d'une croyance sans preuve et uniquement fondée sur un préjugé, cherche à la légitimer par un sophisme, au lieu que l'autre, à la manière des sots, croit la sienne aussi fondée qu'elle l'est peu, en prouvant ce qui n'est pas contesté, et en finissant par tirer vanité des erreurs préjudiciables qu'il aurait répandues, parce qu'elles ont été celles de génies supérieurs selon lui. C'est plus que la sottise des courtisans d'Alexandre-le-Grand, qui, en crachant et se mouchant comme lui, croyaient l'imiter et partager sa grandeur. Il y a plus : Bablot fait de graves reproches à ceux qui voudraient *purger l'imagination des erreurs dont elle n'est pas coupable, pour rendre aux femmes une sécurité qu'elles doivent désirer*, en s'exprimant ainsi, *l. c.*, p. 170 : « J'affirme que rien n'est capable de leur rendre, à cet égard, l'ombre même d'une sécurité mensongère, dont en effet l'expérience ne leur démontre que trop souvent la vanité. En réussissant malheureusement à persuader les hommes, on n'aurait travaillé, sans le vouloir, qu'à faire du joug aimable du mariage, le plus affreux, le plus infernal de tous les liens. On ne verrait plus de toutes parts que des pères malheu-

reux repousser de leurs bras, avec horreur, des enfans dont le défaut de ressemblance avec eux déposerait, au tribunal de leur jalousie, contre les feux adultères de leurs épouses. . . . *Res est sacra miser :* et ne souffrons pas que des dissertateurs froidement apathiques ou cruels établissent, sur les ruines de l'expérience, un fantôme d'opinion qui ne rime à rien, et qui n'est propre qu'à éveiller dans le cœur de l'homme le démon de la jalousie, qu'à troubler le repos des familles, et à creuser pour les femmes un nouvel abîme de maux d'autant plus désespérans, que le temps même, loin de pouvoir jamais y apporter le moindre adoucissement, ne servirait, de jour en jour, qu'à en aggraver le sentiment. »

Il faut conclure, d'après ce passage, que l'auteur ne présume pas qu'il puisse y avoir d'autres causes des difformités et des marques de naissance que l'imagination ou l'infidélité des mères, et que par conséquent les préjugés sur le pouvoir de leur imagination, vrais ou faux, sont aussi une chose sacrée à laquelle il est défendu de toucher, de peur de *troubler le repos des familles et de creuser pour les femmes un abîme de maux.* Il semble encore, d'après ce passage, que les hommes de la connaissance de l'auteur et lui-même allaient vite regarder l'enfant dont accouchaient leurs femmes, pour savoir si elles étaient fidèles.

Bablot et ses amis sont des maris d'une grande perspicacité, pour reconnaître à ses premiers traits si un enfant est réellement d'eux, quoique pour d'autres les sexes soient même difficiles et souvent impossibles à distinguer l'un de l'autre dans l'enfance, et ils sont si clairvoyans, que pour eux une femme qui, rassurée par son innocence, n'aurait préparé, avant son accouchement, aucun prétexte imaginaire, serait coupable, et que la coupable ou l'infidèle qui aurait été mieux avisée par la crainte de reproches fondés, serait innocente. Comme leur judiciaire ne se dément en aucun point, en voyant que hors du sein maternel un grand nombre de causes accidentelles concourent à changer la forme des enfans et des petits des animaux, ils en tirent la conséquence que des causes analogues ne peuvent produire des changemens analogues dans la matrice, et ils concentrent ainsi toute la magie de leur physiologie sur l'imagination. Il faut convenir qu'il résulte de bien belles choses des conceptions judicieuses de Bablot, pour la tranquillité des femmes et des hommes, pour le bien-être des enfans, pour le perfectionnement des mœurs et pour les progrès de la physiologie : tant il est vrai de dire que l'erreur est une source féconde de béatitudes pour ceux qui savent l'exploiter!

Cependant Bablot a reçu l'approbation et les éloges d'un grand nombre de savans sur son ouvrage, encore trop accrédité pour que j'aie pu ne pas en parler. Voilà comme la prévention est judicieuse !

CHAPITRE IV.

Contes ridicules, suppositions, fausses interprétations et inconséquences des partisans du pouvoir de l'imagination maternelle ; rapprochement de plusieurs faits historiques qui prouvent que leurs moyens de persuasion ont, dans tous les temps, favorisé l'erreur et l'imposture, et produit des égaremens funestes.

On sera moins surpris que des préjugés ridicules subjuguent encore les gens du monde, quand on saura que beaucoup de savans et de vénérables personnages les ont accrédités par des faits et des expériences controuvés, dont la fausseté eût été facile à démontrer, si le savoir et la gravité de ceux qui les ont rapportés avaient laissé le moindre doute sur leur réalité, ou si ce n'était plutôt fait de croire sur parole que d'examiner et d'expérimenter. Le célèbre Fernel, médecin du roi Henri II, dont les ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois, dit, livre VII *De la Procréation*

de l'homme : « Quand le paon couve ses œufs, si on l'enveloppe de linges blancs, il fait des petits tout blancs, de même que la poule en fait de diverses couleurs, si l'on peint diversement les œufs qu'elle couve. » Il ajoute au même endroit qu'il est entièrement persuadé que la puissance de former tient à la pensée et en dépend uniquement (1). Ici, chacun peut s'assurer par l'expérience que ce conte est un rêve dû à la prévention de son auteur, car si les œufs ne viennent pas de paons blancs ni de poules et de coqs de diverses couleurs, on aura beau prodiguer les enveloppes et les peintures, la nature reproduira dans les mêmes circonstances la couleur des parens. Olivier de Serres, partageant la même erreur, recommande (*Théâtre d'agr.*, p. 437), pour se procurer des paons blancs, de les faire couver dans un poulailler dont les murs soient blanchis avec du lait de chaux. Si le pouvoir de dessiner les formes appartient à la pensée et en dépend uniquement, ceux des animaux qui ne pensent pas, et les végétaux ne devraient point avoir de forme : il y a donc bien peu d'accord entre Van-

(1) Si pavo, dùm ovis suis incubat, linteis albis circumtegatur, albos omninò pullos edit ; quemadmodum etiam gallina colore varios emittet, si variè picta ova foveat...... Omninò mihi persuadeo vim formæ effectricem, à cogitatione duci, et ab eâ unâ regi. *De Hominis Procreatione*, lib. 7, cap. 112.

Swieten et Fernel, dont on assimile les opinions, puisque l'un donne pour modèle à l'imagination d'une mère la forme d'une chenille, qui, selon l'autre, ne devrait point avoir de forme, à moins que cet insecte n'ait aussi la faculté de penser et d'imaginer avant son développement entier en papillon. Dans l'espèce humaine les embryons ne paraissent pas si précoces.

On verra plus tard que le docteur Marie de Saint-Ursin, peut-être par complaisance et dans le dessein de faire connaître les talens d'un coiffeur de Paris, nommé Michalon, a annoncé dans la *Gazette de santé* d'avril 1807, dont il était rédacteur, une merveille produite, non par l'imagination d'une chatte, comme il le disait, qui aurait produit un être mi-chat et mi-lapin, mais bien par l'imagination du docteur lui-même.

Mais ce n'est pas seulement dans les temps modernes, que la crédulité du vulgaire a été mise à de pareilles épreuves. Avicenne, l'un des principaux médecins arabes, raconte, dit-on, car je n'ai pu le trouver dans ses ouvrages, qu'une poule qui couvait, ayant aperçu un milan, en fut si effrayée, que les poulets éclos de ses œufs avaient tous la tête de cet oiseau de proie. Si ce conte n'est pas d'Avicenne, on ne peut néanmoins douter que ce médecin n'admît l'influence de l'imagination non-seulement de la femme, mais

aussi de l'homme, car il dit que, « selon certains philosophes qui ne sont pas éloignés de ce qui paraît possible, les causes d'assimilation sont ce qui sert de modèle, vu qu'il y a dans l'esprit de la femme et de l'homme une disposition à concevoir sur un modèle fixe de forme humaine (1). » Pour croire au conte ridicule des poussins à tête de milan, que je n'aurais pas rapporté, s'il n'était cité sérieusement et même expliqué par les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle, il faut supposer autant de formes ou d'images de tête de milan dans l'esprit de la poule, qu'elle couvait d'œufs, et admettre ensuite que ces images ont passé toutes à travers le corps de la couveuse et la coque de ses œufs, en allant se fixer sur des cous déjà pourvus d'une tête qu'elles ont pétrie de nouveau, ou éliminée par je ne sais quelle voie. Mais si tant de petites images, sortant de la tête d'une poule effrayée, ont pu être transmises intactes et entières à travers tous ces intermédiaires, il n'y a pas de raison pour qu'une femme, qui doit avoir l'esprit encore plus actif qu'une poule, ne transmette aussi la figure ou au moins

(1) Et dixerunt quidam sapientum, et non sunt elongati à judicio possibilitatis, quod de causis assimilationis est illud quod exemplificatur, cùm est dispositio conceptionis in mente mulieris, et viri ex formâ humanâ exemplificatione firmâ. Avic., *De Generatione Embryonis*, fen. 21, tract. 1, cap. 2, l. 3.

quelques traits d'un objet qui l'effraie, à un enfant qu'elle tient sur ses genoux, à moins qu'il n'y ait des époques où le pouvoir de l'imagination étant prescrit, n'est plus admissible à jouir de ses droits. Le difficile dans un fait aussi concluant, est de savoir si la frayeur de la poule à la vue d'un seul milan lui a fait voir précisément autant d'oiseaux de proie qu'elle couvait d'œufs, ou si son imagination a produit itérativement et l'une après l'autre sans confusion, autant d'images de tête de milan qu'il en fallait pour tous les œufs, en laissant perdre, dans le trajet de la transmission, l'image du reste du corps de cet oiseau. Ceux qui citent complaisamment un tel fait pour en appuyer leur opinion, comme Bablot et autres, feraient bien de nous donner un mot d'explication sur un travail de poule aussi mathématiquement calculé, quoique partiel dans la totalité de l'image, pour qu'il nous semblât, comme à eux, possible par le raisonnement; car l'auteur de cette histoire, quel qu'il soit, ne dit pas comment il avait vu passer chaque image dans son voyage de la tête de la poule aux œufs, ni que dans aucune des transmissions, il y ait eu un seul trait d'égaré ou d'affaibli par la perte de quelque effluve véhiculaire et la longueur du trajet. Au reste, quand on comprend bien la possibilité de tout cela, et il faut au moins qu'une chose soit possible pour

être admise, on doit comprendre aussi qu'un enfant ait pu, comme le disent Malebranche, Hartsoeker, Muys, avoir tous les membres rompus par l'imagination de sa mère qui avait vu rompre un criminel, et quand on n'en comprendrait pas la possibilité, ne sont-ce pas toujours des faits contre lesquels, comme on dit, des millions de raisonnemens ne prouvent rien, puisqu'il y a tant d'autres vérités incontestables que nous ne comprenons pas non plus.

Mais puisque les raisonnemens ne peuvent rien contre la prévention, opposons-lui d'autres faits semblables qu'on ne peut attribuer à l'imagination. M. Murat, article FOETUS du *Dict. des Sc. méd.*, t. XVI, p. 63 et s., après avoir fait observer que les fractures survenues à des fœtus encore contenus dans la matrice, peuvent tenir à diverses causes, rapporte qu'en novembre 1803, on déposa à l'hospice de la Maternité un enfant naissant d'une force et d'un embonpoint ordinaires, dont tous les grands os des membres étaient fracturés, les uns dans leur milieu, les autres en deux endroits différens, et que le plus grand nombre des côtes, et même quelques-uns des os du crâne avaient également éprouvé une solution de continuité, et qu'enfin l'on compta quarante-trois fractures, dont quelques-unes présentaient un commencement de réunion, et d'autres étaient presqu'en-

tièrement consolidées, d'où l'on peut conclure avec certitude que les fractures n'étaient point le résultat de l'accouchement. Aussi, dit le docteur Murat, les informations que l'on put recueillir, apprirent que, pendant la grossesse, la mère n'avait éprouvé aucun accident, que l'accouchement avait été prompt, facile, qu'aucune violence n'avait été exercée sur le fœtus, et qu'il était né dans l'état où il avait été apporté à l'hospice; il ajoute que le squelette de ce fœtus a été conservé dans le cabinet du professeur Baudelocque, où il l'a souvent vu et examiné. Il fait mention d'un fœtus de quatre à cinq mois expulsé par une fausse couche, sur lequel Arnaud dit (*Nouvelles observations sur la pratique des accouchemens*, p. 92, obs. VIII) avoir trouvé les os des avant-bras, des cuisses et des jambes séparés et mobiles comme si on les avait rompus à dessein, ne paraissant joints que par la peau. M. Murat rappelle aussi un cas semblable observé le 20 février 1813 par le professeur Chaussier, sur un fœtus où l'on compta cent treize fractures, et dont je parlerai plus tard, sans que rien ait pu faire présumer une influence quelconque de l'imagination maternelle. Voilà donc une répétition des mêmes phénomènes qui peuvent être produits par des causes diverses.

C'est dommage que les médecins qui donnent

tant de pouvoir à l'imagination de la mère, ne nous aient pas fait connaître de quelle manière ils sont parvenus à la science profonde qui les a mis en état de discerner si pertinemment le cachet de cette faculté du cachet de toutes les autres causes possibles des difformités, car l'on ne peut en admettre une à l'exclusion de toutes les autres, sans les connaître toutes, et s'être bien assuré que celle que l'on admet a agi toute seule; ce qui n'est pas chose facile, puisque pour cela, il faut suivre et observer les femelles depuis la conception jusqu'à l'accouchement, et de plus voir continuellement à chaque instant du jour ce qui se passe dans la matrice, à travers ses parois, les membranes du fœtus et les tégumens du corps de la mère, à part ce qui se passe dans le cerveau au sujet de l'imagination. Reste à savoir maintenant comment il se fait que toutes les femmes qui ont des envies, durant leur grossesse, n'en *barbouillent* pas leur fœtus, car c'est là le terme, puisque la copie manque toujours d'une ressemblance exacte, tant elle est grossière; comment l'imagination des poules parvient à rendre difformes et monstrueux les poussins dans les œufs éclos à la chaleur des fours, des âtres, des étuves ou des sables de l'Egypte; comment aussi se produisent les taches de quelques espèces de poissons, tels que les cyprins dorés de la Chine, dont les œufs ne sont fécondés

qu'après la ponte et éclosent dans l'eau; enfin comment il peut naître des plantes et des fruits difformes et monstrueux. Si ces prodiges ne s'opèrent point sous le domaine de l'imagination, c'est à ses partisans à nous dire comment nous pourrons distinguer ses œuvres de celles qui proviennent de chutes, de coups, de commotions, de constrictions du cordon ombilical, des sugillations ou ecchymoses, des spasmes de l'utérus, de son étroitesse, de la gêne exercée par un fœtus sur l'autre dans les grossesses de jumeaux, de la mauvaise position, du trouble de la circulation et de la nutrition, du reflux et des congestions des humeurs par les vêtemens trop étroits et mal ajustés de la mère, de ses mouvemens inconsidérés, des secousses qu'elle éprouve, des sauts, et d'une légion de maladies qui peuvent aussi bien se manifester durant la grossesse qu'après l'accouchement. Voilà des questions que je fais, et non des raisonnemens, puisque ceux-ci sont en horreur à ceux qui soutiennent des choses ridicules et absurdes.

Dans cette fantasmagorie de l'imagination maternelle, l'on peut dire, comme au théâtre, que *c'est de plus fort en plus fort*, en lisant ce qui suit. Martin Delrio, dans ses *Recherches magiques*, rapporte qu'une pudique et belle dame d'Issigny fut si frappée de la vue soudaine et inattendue d'un loir, que, son fœtus en ayant pris

la forme dans la matrice, elle accoucha d'un loir (1). Passe encore pour un si petit animal. Mais si la frayeur venait d'un éléphant, d'un crocodile ou d'une baleine, l'accouchement serait inquiétant pour les mères crédules.

Ce qui prouve qu'il n'y a rien de trop absurde ni de trop ridicule pour des esprits prévenus, c'est que Riolan croit que, dans le temps de la conception ou de la gestation, une femme peut, en fixant attentivement la figure d'un diable, produire un enfant qui lui ressemble, ajoutant qu'il a paru un monstre de cette nature à Bois-le-Duc en Brabant (2). Schenckius, célèbre professeur de Iéna, raconte aussi qu'une femme mit au monde un enfant d'une forme pareille à celle que l'on donne au démon, parce que dans le carnaval, son mari travesti en diable, l'avait caressée, en disant qu'il voulait lui en faire un (3). Levinus

(1) Isniaci pudica et formosa matrona peperit glirem, eo quòd huic occurrens glis, rei ignara subito occursu et aspectu ita est consternata, ut fœtus in utero in formam bestiolæ degeneraverit. MARTINI DELRII *Disquisitiones magicæ*, lib. 1, cap. 3.

(2) Potestne mulier quæ conceptûs aut gestationis tempore, attentè inspexerit vulgarem cacodæmonis effigiem, similem fœtum producere? Quidni, cum tale monstrum in urbe Brabantiæ Boscoducensi apparuerit. JOHANNIS RIOLANI FILII *Opera anatomica, de Monstri Disputatione*, cap. 3.

(3) Quidam Bacchanaliorum tempore, larvam dæmonis indutus, uxorem iniens, se dæmonem procreare velle asseruit; concepit mulier, et fœtum peperit eâ formâ quali dæmones pinguuntur. *Observationum medic.* lib. 4.

Lemnius, médecin qui, de son temps, eut beaucoup de vogue comme praticien en Zélande sa patrie, a écrit que si un chat, une souris, une belette venaient à sauter sur une femme grosse, son fruit en recevrait aussitôt la marque, à moins qu'elle ne se hâtât d'essuyer avec la main le membre touché par l'animal, et de porter la même main à la partie postérieure de son corps (1). Si nous craignons trop le diable pour nous en moquer, nous pouvons bien demander à ceux qui prennent toutes ces historiettes pour des preuves du pouvoir de l'imagination maternelle, comment Lemnius avait appris ce qu'il fallait faire pour la désorienter et préserver les enfans de ses effets, et par combien d'expériences ils ont constaté eux-mêmes l'efficacité du moyen qu'il propose.

Beaucoup d'écrivains, séduits par le même préjugé, ont prétendu que les ours, les lièvres et les oiseaux, en Groënland, ne devenaient blancs que parce que les neiges agissaient sur l'imagination des femelles, comme le père Laffiteau a également attribué la couleur des Nègres et celle des

(1) Pariter idem accidit, si felis, vel mus, vel mustela inopinato mulierem gravidam insilierit, nam confestim nota fœtui imprimitur, nisi fortè mulier membrum ab animali contactum, illicò manu abstergat, et eandem manum posticæ corporis parti admoveat. *De occultis Naturæ Miraculis*, cap. 4.

14.

Caraïbes à l'action de couleurs semblables sur l'imagination des mères, sans réfléchir que les mêmes phénomènes se perpétuent encore quelque temps par progéniture, et ne s'effacent que peu à peu dans les climats contraires. Heureusement que les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle, d'autant plus tranchans et intolérans, qu'ils ont moins de probabilités en leur faveur, n'ont encore pu interdire l'examen et la discussion des miracles qu'ils prêtent à leur idole, car ils ne se seraient pas arrêtés en si beau chemin, et nous aurions encore d'autres fables plus extraordinaires à examiner de leur part, telles que celles des hommes-marins, des hommes-poissons, etc., que la crédulité profane n'est guère plus hardie à accréditer aujourd'hui, que ne l'est la crédulité superstitieuse à bercer encore le peuple de sorciers, de possédés, de pactes avec le diable, d'exorcismes, d'enchantemens, et d'autres conceptions pareilles du bon vieux temps.

La même prévention qui fait inventer et arranger des événemens selon ses besoins, grossit aussi la liste des autorités dont elle s'appuie par des noms qui n'y appartiennent pas. C'est ainsi que Bablot et d'autres auteurs usurpent le nom d'Hippocrate en faveur de leur opinion, quoiqu'on ne trouve rien dans ses ouvrages qui annonce que lui et les Grecs de son temps aient cru l'imagination

maternelle capable de faire changer le type de la formation naturelle.

Il remarque seulement que la petitesse de la matrice de quelques femmes peut devenir une cause de mutilation, et ceux qui, comme moi, ont éprouvé plusieurs fois le resserrement par lequel elle engourdit le bras de l'accoucheur le plus robuste, n'auront pas de peine à croire que des spasmes violens de ce viscère, provenant de causes morales ou physiques, peuvent bien aussi déterminer des mutilations et d'autres difformités par leur permanence ou leur retour fréquent. On peut ajouter, à l'appui de cette opinion, que tous les naturalistes admettent la différence de nourriture et celles de capacité et de structure des cellules où les abeilles font éclore le couvain ou les œufs, comme les seules causes des différences de forme, de volume et d'organes qu'on remarque entre les abeilles reines et les abeilles ouvrières. Dans le livre de la *Superfétation*, attribué par les uns à Hippocrate, et par les autres, avec plus de vraisemblance, à son gendre Polybe, parce qu'il est indigne du père de la médecine, il est dit que, « si les femmes enceintes ont envie de manger de la terre ou du charbon, et qu'elles en mangent, la marque en paraîtra sur la tête de l'enfant, après la naissance (1). » Mais c'est là

(1) Prægnantibus si terra aut carbones in cibum expetantur,

une cause physique, et non une cause morale, telle que l'imagination. L'appétence des femmes enceintes pour des choses extraordinaires, telles que terre, charbon, craie, etc., tient à une disposition particulière des viscères de la digestion connue sous le nom de *malacie*, qui est accompagnée ou suivie de la dépravation des sucs nourriciers et du sang, c'est-à-dire d'un dérangement de santé que l'enfant partage, et dont les indices sont plus manifestes sur la figure que sur les autres parties du corps. Mais, quel que soit le sens que l'on veuille attacher à ce passage, il contredit plus qu'il ne favorise l'opinion de ceux qui veulent s'en prévaloir, puisqu'ils attribuent les marques des enfans aux envies des mères non satisfaites, et qu'ici c'est le contraire. On ajoute que saint Jérôme, dans ses *Questions hébraïques sur la Genèse*, cite, comme un fait tiré d'un livre d'Hippocrate, l'histoire d'une femme qui, sur le point d'être punie comme adultère, parce qu'elle était accouchée d'un très-bel enfant qui ne ressemblait à aucun de ses parens ni à sa race, fut disculpée par un médecin qui conseilla de voir s'il ne se trouvait pas par hasard dans sa chambre un portrait semblable, et comme il s'en trouva un, sa présence fit évanouir tous les soupçons. Ob-

eaque edant, in fœtûs capite, ubi in lucem editus fuerit, horum signum apparet. *De Superfœtatione*, Foesio, interprete.

servons que non-seulement ce fait ne se trouve pas dans les ouvrages d'Hippocrate, qui n'en parle nulle part, et que cependant il avait toute l'opportunité d'en parler dans son traité sur la nature de l'homme, sous les titres *De Geniturâ*, *De Naturâ pueri*, *De Carnibus;* mais aussi qu'il n'est pas rapporté dans l'édition qu'a faite des œuvres de saint Jérôme le bénédictin Martianay, ce qui serait une omission dans cette édition, si ce n'est une interpolation dans celle de Frobenius. Le même saint Jérôme, un peu crédule, a écrit qu'il n'est pas étonnant que les femmes procréent des enfans conformes à ce qu'elles ont vu ou imaginé, puisqu'on dit que la même chose s'observe dans les haras de jumens, en Espagne (1).

Quoi qu'il en soit du portrait allégué en faveur d'une Grecque, il était digne de tout médecin instruit et philosophe d'empêcher de condamner une mère sous le frivole prétexte que son enfant manquait de ressemblance avec ses parens, d'abord parce que les enfans ne ressemblent jamais, peu après leur naissance, à des adultes, si ce n'est

(1) Nec mirum hanc in conceptu fœminarum esse naturam, ut quales perspexerint, sive mente conceperint, in extremo voluptatis æstu quæ concipiunt, talem sobolem procreent, cùm hoc ipsum in equarum gregibus apud Hispanos dicatur fieri, *Quæstiones, seu Traditiones hebraïcæ*, in-fol., t. 2, p. 222.

quelques traits encore mal dessinés; autrement, ils ne seraient pas enfans : en second lieu, parce que beaucoup d'accidens peuvent contribuer à altérer les traits naturels des enfans et des parens, en sorte que, pour agir sensément, il aurait fallu comparer l'enfant, non à la figure actuelle de ceux-ci, mais à celle qu'ils avaient dans leur enfance, et s'assurer, en outre, que la conception et le développement de tous avaient eu lieu dans des circonstances parfaitement égales. Il est aisé de penser d'après cela que, sans être partisan du pouvoir de l'imagination, tout médecin philantrope aimerait mieux se mettre à la portée des juges, en ayant l'air de partager un préjugé reçu par eux, que de laisser condamner une femme innocente. Tout ce qui résulte de ce récit, c'est qu'il y avait des personnes qui croyaient au pouvoir de l'imagination dans le pays où le fait a eu lieu, s'il a eu lieu; ce qui ne serait pas étonnant, si ses habitans avaient eu des relations avec la Sicile, où Empédocle avait accrédité depuis longtemps le préjugé de ce pouvoir. Il en résulte aussi que les parens de l'enfant devaient être laids et de vilaine race, puisque celui-ci, qui ne leur ressemblait pas, était très-beau; mais combien d'enfans ne passeraient pas pour adultérins, si tous les parens laids reniaient ceux qui ne leur ressemblent pas!

On a voulu arguer que les Grecs croyaient au pouvoir de l'imagination bien avant Hippocrate, qui vivait environ 160 ans avant l'ère chrétienne, parce que Hésiode, que plusieurs auteurs disent contemporain d'Homère, mort 907 ans avant la même ère, conseille de ne s'occuper de la reproduction qu'au sortir d'un festin ou de quelque amusement, et jamais en revenant des funérailles. Mais tout cela n'est pas plus concluant pour l'opinion que l'on veut accréditer, que ne le serait le choix d'une belle femme, de bons alimens, d'un air pur et d'une campagne agréable, parce qu'il est prouvé que toutes ces choses, en favorisant la santé et le développement des forces vitales, augmentent l'énergie et la vivacité de l'amour, dont l'influence est si marquée sur la progéniture. Comme les chagrins et la tristesse énervent les forces et dérangent les fonctions vitales, il est certain que les funérailles et d'autres cérémonies affligeantes ne peuvent contribuer au but de la reproduction, non plus que la disette et les fatigues. C'est ce que les agronomes, soigneux de conserver les belles races d'animaux, savent et observent très-bien, sans s'inquiéter de l'imagination.

On s'est aussi appuyé de l'autorité de Galien pour le même objet, comme le prouve le passage suivant de Bablot : « Le seul endroit que je sache

où il semble que ce médecin grec se soit clairement expliqué, le voici : « Mais s'il survient quelque passion, du flegme, ou de la bile noire ou d'autres humeurs, les traits de la mère s'affaiblissent, et l'enfant ne peut plus lui ressembler ; » SED POSTEA SUPERVENIENTE ALIQUA PASSIONE, *vel phlegmate, vel cholerâ nigrâ, vel aliis humoribus, debilitatur figura matris, et ideò puer non potuit ejus retinere figuram.* Il faudrait, ce me semble, continue Bablot, donner à ces mots *aliquâ superveniente passione*, une explication bien détournée du vrai sens de l'auteur, pour être, en conséquence de cette explication, fondé à nier la croyance de Galien au pouvoir de l'imagination des mères. »

On ne peut se tromper sur le vrai sens de Galien qui, dans la phrase tronquée par Bablot et la suivante, explique lui-même toute sa pensée, ainsi qu'il suit : « L'enfant ne prend pas la figure du père à cause de la faiblesse du sperme, mais le sperme plus fort et plus sain de la femme, fait prendre sa propriété au sperme de l'homme ; néanmoins s'il survient ensuite quelque passion (souffrance), soit pituite, bile noire ou autres humeurs, la figure de la mère s'affaiblit, et l'enfant ne peut en conséquence en retenir les traits. — Comme les élémens de l'enfant s'exaltent dans la septième heure, il ne peut acquérir la figure

du père ni celle de la mère à cause des souffrances susdites; mais il prend celle de l'aïeule (1). »

Voilà qui est clair et positif. C'est Galien lui-même qui donne un démenti formel à ceux qui lui font partager les préjugés du pouvoir de l'imagination pour dessiner les formes du fœtus. Il attribue, comme le fait aussi Hippocrate, la ressemblance de l'enfant à celui des parens qui a le plus de part à la génération, en disant que le sperme le plus fort et le plus sain prédomine le plus faible, en lui donnant sa propriété; et quand, après la conception, la mère est affectée par quelque souffrance, soit par la pituite, la bile noire ou d'autres humeurs, malgré que son sperme ou sa part à la génération ait prédominé, l'enfant qui devait lui ressembler, ressemble, selon Galien, à son aïeule, parce que les souffrances susdites affaiblissent dans celle qui le porte, les forces d'assimilation. Aussi ne dit-il pas que la figure de la mère disparaît dans l'enfant, mais qu'elle

(1) Non capit figuram patris, quia sperma est debile; sperma verò mulieris fortius et sanius vertit sperma viri in suam proprietatem; sed posteà superveniente aliquâ passione, vel phlegmate, vel cholerâ nigrâ, vel aliis humoribus, debilitatur figura matris, et ideò puer non potuit ejus retinere figuram..... Quia est materia pueri acuens se in septimâ, non potuit venire in figuram patris et matris, propter *supradictas passiones;* venit autem in figuram aviæ. Galen., l. *de Spermate;* c. XIII, *de Naturâ Pueri, secundùm horas humorum.*

s'affaiblit (*debilitatur*), et ce seul mot suffit déjà pour faire voir que Galien est loin de se ranger du côté de l'imagination maternelle, qui, selon ses fauteurs, *détruit* les formes naturelles, au lieu de les *affaiblir*, et les remplace par d'autres. Une seconde preuve évidente que Galien n'a nullement pensé à l'empire de l'imagination, c'est qu'il dit que, dans le cas dont il s'agit, l'enfant ressemble à son aïeule. Certainement, s'il eût mis l'imagination de la partie, il n'aurait pu prédire la ressemblance ni assigner un modèle fixe, sans savoir ce qui pourrait frapper ou affecter le plus la mère. Le mot *passion* employé par les traducteurs, et que je n'ai d'abord pas changé, pour n'avoir point avec eux une logomachie, me paraît impropre pour rendre le sens du grec παθημα; il faut *souffrance*, parce que ce terme peut désigner des affections physiques ou morbides, les seules dont il s'agisse ici. Ces expressions *supradictas passiones*, employées au pluriel par le traducteur latin dans la seconde phrase, ne peuvent, en effet, concorder avec *aliquâ passione*, employé au singulier dans la première, si l'on ne considère la pituite, la bile noire et d'autres humeurs comme une spécification distributive de la souffrance indiquée en général et vaguement par le terme qui précède; de sorte qu'il faut dire : *Néanmoins s'il survient ensuite une souffrance quelconque, soit*

pituite, bile noire ou autres humeurs, etc. Le mot *supradictas* (susdites) démontre en outre que dans le véritable sens de Galien, il ne s'agissait que d'affections ou de souffrances physiques, puisqu'il n'y a, dans son texte, point d'affections morales précédemment désignées ou *susdites*. Après cela fiez-vous aux gens à préjugés pour l'interprétation des auteurs, et courbez respectueusement sous le joug des autorités qu'ils vous opposent, lorsque vous les voyez compter dans leurs rangs ceux qui n'y sont jamais entrés et en sont le plus éloignés. Mais quand on n'a que des autorités pour faire passer une absurdité, il en faut beaucoup pour aplanir les difficultés qui l'empêchent d'arriver jusqu'à la raison. Leur maxime est, *coge illos intrare*, forcez-les d'entrer.

Cependant, en interprétant mal, on peut n'être que dupe de sa prévention, et rester dans la bonne foi. André Dulaurens y est-il resté, en fesant dire à Galien ce qui suit: « Je donnai conseil à un Éthiopien, pour avoir de beaux enfans, de mettre une belle image aux pieds de sòn lit, et que sa femme la regardât fort attentivement lors de la copulation? » Cela est faux. Galien dit seulement qu'il sait, par une vieille histoire, qu'un homme difforme, mais riche, voulant avoir un enfant de belle forme, fit peindre un bel enfant,

et recommanda à sa femme d'en regarder le portrait durant l'acte vénérien, et que celle-ci, l'ayant regardé fixement et y ayant mis toute son attention et son esprit, accoucha d'un petit garçon qui ne ressemblait point au père, mais au portrait du tableau (1). Saint-Augustin, en rapportant la même histoire, sans autre différence que de désigner Denys-le-Tyran pour l'homme riche, dit l'avoir puisée dans Soranus, médecin du deuxième siècle, selon Eloy, et plus ancien que Galien qui, dans ses ouvrages, parle de ses médicamens, quoiqu'ils aient vécu l'un et l'autre dans le même siècle, sous Trajan et Adrien. Mais ceux qui veulent avoir l'autorité de Galien en faveur de l'imagination, disent que, s'il avait eu une opinion différente de celle du médecin qui conseilla le portrait, il s'en serait expliqué, au lieu de rapporter simplement l'histoire. Ainsi ils veulent même interpré-

(1) Non enim solis parentibus, sed proavis etiam quibusdam fœtus redduntur similes. Porrò mihi vetus quædam historia indicavit, quod cùm deformis quidam opibus potens formosum vellet procreare puerum, depinxit in lato ligno elegantem alium puellum, dicebatque mulieri inter coeundum, ut illam picturæ figuram inspiceret. Hæc autem defixis intuens oculis, et, ut ita dicam, totam illùc mentem advertens, infantem non quidem patri, sed picto similem peperit, visu, opinor, naturæ, non corpusculis quibusdam picti imaginem transmittente. Quoniam autem vir hujusmodi naturæ mysteriorum imperitus, esse corpusculorum gratia sustinet. Claud. Galeni, *de Theriacâ, ad Pisonem liber.*

ter en leur faveur le silence des auteurs, lequel est neutre ou de la même valeur pour l'opinion contraire. Mais ce silence dont ils s'appuient, Galien ne l'a pas gardé ; car il observe d'abord que les enfans ressemblent quelquefois, non à leurs parens, mais à quelqu'un de leurs ancêtres (*proavis quibusdam*), et il ajoute ensuite que c'est parce qu'un homme de cette trempe ignore les mystères de la nature, qu'il attribue ce phénomène aux mouvemens des corpuscules d'Epicure et d'Asclépiade, tandis que, d'après son opinion, c'est une effet naturel. Peut-on croire qu'il aurait indiqué une autre cause de ressemblance, s'il avait admis celle qui est supposée dans cette histoire, et qu'il aurait taxé d'ignorant celui qui aurait eu une opinion conforme à la sienne? Pour mieux connaître encore l'opinion de Galien sur ce point, c'est dans les autres parties de ses ouvrages qu'il faut la chercher, et voici un passage qui ne laisse aucun doute à cet égard : « Ainsi, dans la copulation, l'enfant ressemble à celui dont le sperme est surabondant. Il ressemble encore à la mère, à cause qu'elle fomente le sperme du père. Cependant la prédominance d'une semence empêche quelquefois cette ressemblance, parce qu'il y a des humeurs qui s'affaiblissent par la surabondance d'une autre. Voilà pourquoi il naît quelquefois à des parens bien constitués des enfans affectés de

strabisme, de claudication, de distorsion dans le nez (1). Je pense qu'il n'en faut pas davantage pour fixer les idées sur le sentiment du médecin de Pergame, dans la question qui nous occupe.

C'est, au reste, rabaisser Galien bien au-dessous de son mérite réel, de croire qu'il ait pu conseiller à une femme de regarder fixement un portrait, et d'y attacher toute son attention et son esprit durant l'acte de l'orgasme vénérien, chose difficile, pour ne pas dire impossible, et par conséquent dérisoire; ce qu'il est bon de faire observer à ceux qui admettent la vérité de l'avis et du résultat, quoiqu'il soit vulgairement reconnu que, quand l'attention se partage entre plusieurs objets, il en reste moins pour chacun (*pluribus intentus, minor fit ad singula sensus*), et que pour le succès de la reproduction, comme de tout autre ouvrage, il faut y être tout entier et sans partage. Quant à la ressemblance d'un enfant avec un autre enfant, soit en nature ou en peinture, c'est chose naturelle et ordinaire; car rien ne peut tant ressembler à un enfant qu'un autre enfant.

(1) In coïtu, igitur, cujus sperma superabundat, illi similis infans procreatur. Similis matri etiam hâc causâ fit, quia sperma ejus est nutrimentum spermatis viri. Aliquando, tamen, uno superante humore, non est similis illi infans cujus est sperma: nam alii humores debilitantur propter superfluiditatem alterius. Aliquando, enim, sanis genitoribus strabo infans, vel claudus, vel naso torto nascitur. Cl. Galen., *de Spermate*, cap. 5.

Les ressemblances sont même si grandes entre eux, que l'on ne peut en distinguer les sexes par la figure. Il faut donc que le médecin qui conseille à une femme enceinte de regarder le portrait d'un enfant tel qu'elle en souhaite un, compte sur l'ignorance et la sottise de celle qui l'écoute, et s'il n'est lui-même un sot et un ignorant, c'est un charlatan aussi ridicule que celui qui prétend guérir des maux qui n'existent pas, puisque le but auquel il promet de faire arriver, est immanquable sans le moyen qu'il indique. Je ne sais si c'est au portrait d'un adulte ou d'un vieillard qu'on aurait voulu que ressemblât le fils de Denys-le-Tyran, qui devait probablement moins l'idée de son expédient aux Grecs qu'à son compatriote Empédocle d'Agrigente, lequel, bien antérieur à Hippocrate et à Galien, vivait environ 444 ans avant l'ère chrétienne, et attribuait de l'importance au pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, d'autant plus que, partisan de la doctrine de Pythagore, il adoptait, comme lui, la métempsycose ou la transmigration des ames, et décrivait même les transmigrations par lesquelles il avait passé lui-même.

Puisque l'à-propos s'en présente, observons ici, comme en passant, que les idées des anciens sur le pouvoir de l'imagination se liaient et étaient

subordonnées à des théories philosophiques, que les modernes ont abandonnées en conservant, par une inconséquence ridicule, une des erreurs les plus grossières qui en soient découlées comme corollaires. On voit en effet ici, qu'admettant le passage des ames d'un corps à l'autre, Empédocle les y fesait passer avec toutes leurs richesses imaginaires, puisqu'il prétend s'être souvenu de ses propres transmigrations; et nous avons vu que Galien, plus raisonnable et plus conséquent qu'on ne le fait, rejette, non-seulement le système des corpuscules admis par Epicure et Asclépiade, à l'aide desquels on expliquait les effets de l'imagination, mais qu'il rejette aussi ces effets eux-mêmes. Admettant plus tard les esprits vitaux au lieu des corpuscules, on les chargea du transport des images conçues par la mère, mais seulement en ce qui concernait les objets de ses appétits, comme le dit Dominique Terelius de Lucques, dans son *Traité de la Génération*, publié à Lyon en 1578, où il s'exprime ainsi : « Quand une femme est affectée de quelque désir violent d'un aliment ou d'une boisson, il est très-clair que la forme de l'objet désiré reste dans ses esprits, comme une forme et une image quelconque dans l'air; et comme les esprits qui sont dans le fœtus dépendent des esprits de la mère, et en sont la continua-

tion, il s'ensuit qu'ils se chargent aussi de la forme de l'objet désiré par elle (1). » Il faut encore remarquer que les anciens, du témoignage desquels les modernes corroborent le leur, tout en rejetant leurs motifs et leurs raisons, limitaient le pouvoir de l'imagination, de manière à ne l'admettre que pour la durée de l'acte vénérien, comme on l'a vu dans l'histoire du tableau précité, et pour la durée de la formation de l'embryon, comme nous l'apprend encore le même Terelius, *l. c.*, en s'exprimant ainsi (2) : « La chair de la mère, étant déjà devenue inégale et dure, ne peut prendre l'empreinte de la pensée qui se grave facilement dans la chair très-tendre et très-molle de l'embryon, comme dans un miroir très-poli et très-lucide; et comme elle y est profondément empreinte à cause du mouvement énergique des esprits, elle s'y fixe d'une manière entièrement indélébile. » Les mo-

(1) Cùm mulier afficitur ingenti aliquo desiderio consequendi aliquod æsculentum vel poculentum, clarissimum est formam rei illius desideratæ sic in spiritibus suis manere, ut in aere manet quævis species et imago ; et quia spiritus qui sunt in fœtu, dependent à spiritibus matris, et continui illis sunt, hinc fit, hos etiam in se suscipere formam rei illius ab illâ excogitatæ. *De Generatione et Partu Hominis*, etc., lib. 2, cap. 13, f., 47.

(2) Ita, quia caro matris aspera et dura jam facta est, non potest in illâ apparere quod fuit excogitatum ; sed facile quidem clarescit in carne illâ tenerrimâ ac mollissimâ embryonis, ut in speculo quodam levissimo et lucidissimo, ubi profunde cum sit impressum, propter motum illum fortem spirituum, indelebile omninò est. *De Generatione*, etc., *l. c.*

dernes, au contraire, ont étendu l'empire de l'imagination jusque sur le fœtus tout formé, sans en apporter d'autre raison que le témoignage des anciens, qui ne l'admettaient pas dans une époque si avancée, et ne lui attribuaient que le pouvoir de dessiner des formes avant ou durant leur première ébauche, mais point celui de les changer où elles existaient. C'est ainsi qu'après avoir rejeté les prémisses qui fondent une opinion, on soutient encore celle-ci, et qu'après lui avoir donné une extension et un sens différent, on invoque encore, pour autorités, ceux qui ne l'ont jamais admise dans ce sens et cette extension. Donnez, d'après cela, le cachet de l'infaillibilité aux opinions qui, en opposition avec la raison, n'ont pour appui que le témoignage des hommes, tels qu'il vous aura plu de les faire parler.

De ce que Platon dit que l'imagination meut et forme le corps (*imaginatio movet formatque corpus*), on en a conclu qu'il lui attribuait aussi le pouvoir de changer les formes naturelles, quoiqu'il n'ait pas dit que l'imagination *maternelle* meut et forme le corps, et que les mots *mouvoir* et *former* ne signifient pas changer ce qui est formé, ni imprimer des marques différentes de celles de la nature. Il ne dit pas non plus qu'elle meut et forme le corps *des embryons* ou des *fœtus*. Or il est prouvé que les adultes se tourmentent

et agissent d'après les idées qu'ils se forment des choses, c'est-à-dire d'après les illusions de leur imagination. Pourquoi donc, puisque sa sentence présente un sens vrai et naturel, lui donner un sens forcé, pour y trouver une opinion qu'il pouvait mieux exprimer, s'il l'avait eue, et qu'il ne manifeste pas ailleurs? Il est vrai néanmoins que ce philosophe veut que les époux réfléchissent sérieusement au moyen de donner de très-beaux enfans à la patrie, ajoutant que tous les hommes, en s'appliquant à une affaire ordinaire quelconque, s'ils s'en occupent fortement en calculant leurs moyens, ne peuvent manquer d'y réussir utilement et honorablement. Mais dans tout cela encore, il n'est pas question de l'imagination maternelle, et c'était néanmoins le cas d'en faire mention, s'il avait cru au pouvoir qu'on lui prête sur le fœtus. On doit donc en conclure que Platon pensait comme Hésiode, et que peut-être il a aussi voulu avertir les époux de ne pas contrarier l'œuvre de la nature par des jouissances intempestives ou trop fréquentes.

Le nom d'Aristote, fils du médecin Nicomachus et disciple de Platon, a aussi été inséré parmi ceux des partisans du pouvoir de l'imagination des mères, quoique rien dans ses ouvrages ne puisse justifier cette insertion, comme nous le verrons plus tard.

On a aussi appelé au secours de la même opi-

nion Cicéron, qui a dit que la ressemblance est plus apparente dans les brutes, parce que leur intellect est dénué de raison: *similitudo magis apparet in brutis quarum animi sunt rationis expertes*. Mais l'abbé d'Olivet ne veut entendre ce passage que de la ressemblance morale dans la traduction des *Tusculanes*, et quand on l'entendrait de la ressemblance physique, rien n'y décèlerait l'opinion qu'on en veut déduire.

Si nous quittons l'antiquité pour reporter nos regards plus près de nous, les génies que nous rencontrons en première ligne dans la médecine moderne, tels que Boerhaave, Haller, Portal (1)

(1) Pour ne pas trop grossir mon ouvrage par des citations, je rapporterai seulement ici le passage suivant de M. Portal.

« Les taches de la peau, plus ou moins étendues et diversement colorées, les excroissances fongueuses plus ou moins saillantes, à pédicule ou à base large, de diverses figures, qu'on a comparées à divers fruits, fraises, cerises, groseilles, prunes, figues, à des champignons ou à des portions d'animaux, des écrevisses, des araignées, des poils de lapin, de lièvre, de renard, de chien, de chat, etc., etc.; ces difformités, qui sont journellement attribuées, sans aucune raison à des envies (*nœvi*) de la mère pendant la grossesse, ne sont-elles pas des effets des grossesses pénibles, laborieuses, et d'autres fâcheuses dispositions de la mère? Mais si de pareilles altérations peuvent se former à la peau, ne s'en forme-t-il pas d'autres dans les parties internes, auxquelles nous ne fesons pas attention? Cela est plus que vraisemblable; et, de là, n'y a-t-il pas des dispositions physiques et morales qui font que les enfans ressemblent moins à leurs parens? » *Considérations sur la nature et le traitement des maladies de famille et des maladies héréditaires*, 3e édit., p. 5, Paris, 1814.

et autres, se prononcent contre le pouvoir attribué à l'imagination maternelle; en sorte que, d'après l'adage qui veut que l'on pèse les témoignages au lieu de les compter (*testimonia non sunt numeranda, sed ponderanda*), l'opinion que la crédulité s'efforce de faire prévaloir par les autorités, succomberait sous leur poids. Comme la réputation de Van-Swieten, disciple et commentateur de Boerhaave, n'était qu'un reflet de celle de ce dernier, à qui il arrivait des lettres d'un autre hémisphère avec cette simple adresse, *à Boerhaave en Europe*, il semble que le triomphe décerné au médecin de Vienne par Bablot, au sujet d'une prétendue chenille en effigie, aurait pu être un peu plus modeste à côté et en opposition de celui du maître. La préoccupation qui a mis le disciple en opposition de doctrine avec son maître, s'est manifestement trahie, lorsqu'il a prétendu que la chenille-copie ressemblait à la chenille-modèle, qu'il n'avait pas vue, comme un œuf à un œuf. Si pour nous convaincre de la possibilité d'une ressemblance parfaite de l'effigie avec son modèle, on voulait citer l'exemple de Zeuxis de Héraclée, qui, selon Pline, avait peint des grappes de raisin avec tant de vérité, que des oiseaux s'y trompèrent, et mourut, au rapport de l'histoire, 350 ans avant l'ère chrétienne, d'un accès de rire qui lui prit à la vue du portrait d'une vieille femme

peinte par lui, ou l'exemple de Parrhasius, qui avait si bien représenté un rideau, que Zeuxis lui-même, ayant fait un mouvement pour le tirer, s'avoua vaincu par son rival; si l'on voulait, dis-je, citer ces deux exemples, pour nous faire croire à la possibilité d'une ressemblance parfaite entre la chenille-modèle et la chenille imaginaire, dont parle Van-Swieten, il ne serait pas prouvé, en admettant cette possibilité par la peinture, qu'on pût également l'admettre par l'effet d'une imagination mobile, incapable de se fixer sur un modèle pour l'étudier et en prendre tous les traits.

Les remarques précédentes prouvent combien il serait facile d'accréditer les plus grandes absurdités, s'il ne fallait que des témoignages sans raison ni raisonnement. Cependant, si ce n'est un bien, c'est un moindre mal que les esprits sans discernement courbent aveuglément sous le joug des autorités, en suivant l'exemple du plus grand nombre ou des chefs de file qui dirigent la foule, parce que, livrés à eux-mêmes, ils pourraient se laisser aller à plus d'égaremens encore. Ce n'est pas toutefois qu'une crédulité trop facile soit rassurante, surtout dans un médecin, qui peut être appelé à éclairer l'opinion des autres dans les cas les plus graves, comme le fut un jour Pigray, élève d'Ambroise Paré, dont il ne partageait pas l'opinion sur le pouvoir de l'imagination, et mé-

decin de Henri III. Le judicieux Pigray, au lieu de se laisser subjuguer par l'exemple et les préjugés de ses contemporains, eut le bonheur, par la supériorité de son discernement et de sa raison, de sauver la vie à douze personnes, tant hommes que femmes, *qui*, dit-il, *étaient appelantes de la mort, étant accusées de sorcellerie*. En citant ce fait dans son Mémoire de médecine légale, inséré dans le *Journal de médecine*, t. 8, p. 22, le professeur Sue aîné ajoute: « Si tous les gens de l'art consultés par les juges eussent été des Pigray, nous n'aurions pas à gémir sur le triste sort de tant de victimes qui ont été sacrifiées pour des crimes imaginaires et même impossibles. » N'y a-t-il pas de quoi frémir et affliger les plus insoucians sur les égaremens de l'esprit humain subjugué par une croyance aveugle, quand on réfléchit aux persécutions, aux tourmens et aux massacres de tant de prétendus sorciers, hérétiques, possédés et autres? Pour ne parler que des premiers, on peut juger quel était encore leur sort dans le seizième siècle, par le passage suivant de la page 177 du *Résumé de l'Histoire de Lorraine*, publié en 1825 par M. Henri Etienne: « Le peuple, toujours livré au merveilleux, voyait partout des sorciers; dans l'espace de quinze ans, 900 arrêts furent rendus en Lorraine pour crime de sorcellerie; le nombre de ces malheu-

reux augmentait avec la rigueur des exécutions. » Agrippa, syndic et orateur de la ville de Metz, ayant sauvé une fille qui, accusée de ce prétendu crime, venait d'être torturée inhumainement par le grand inquisiteur, fut obligé de s'exiler pour échapper aux persécutions des moines fanatiques de cette ville. Cependant le duc Antoine défendit de procéder légèrement à la recherche des sorciers, et de les saisir, à moins qu'il n'y eût partie formelle, c'est-à-dire un dénonciateur. Qu'on juge, d'après de pareils faits, du fondement que l'on peut établir sur l'autorité du plus grand nombre, pour arriver à la vérité, et de ce qu'il faut penser de ceux qui, comme le dit M. de Béranger :

> Au char de la raison s'attelant par derrière,
> Veulent, à reculons, l'enfoncer dans l'ornière.

Pour y réussir, ils appellent à leur secours toutes les autorités et les intérêts privés dont l'appui n'a jamais manqué aux préjugés, à la superstition, à l'erreur et aux injustices de tout genre. Les seules autorités qu'il convient d'invoquer, sont celles qui, d'accord avec la raison, ne sont pas intéressées à s'interposer pour l'étouffer, ni préparées à l'erreur par leur éducation ; autrement il n'y a pas d'absurdités qu'elles ne pussent servir à accréditer.

Dans la multitude innombrable de faits qui le prouvent, je choisis l'histoire des Ursulines de Loudun, que l'on peut lire avec plus de détails dans le tome 24 de la *Bibliothèque universelle et historique*, et dans *le Monde enchanté*, t. IV, ch. 11, de Balthasar Bekker.

« En l'an 1626, dit l'auteur du premier ouvrage, il s'établit à Loudun un cloître de religieuses de Sainte-Ursule. Elles se trouvèrent au commencement dans une grande indigence, et les autres couvens, qui étoient alors si peu éloignés de leur naissance, et qui n'étoient pas encore opulens comme ils le sont aujourd'hui, ne pouvoient subvenir à leurs nécessités. Les plus jeunes de ces filles, qui avoient l'esprit assez gai et qui ne cherchoient qu'à passer le temps, prirent l'occasion de la mort de leur directeur, et de l'opinion qu'on avoit qu'il revenoit des esprits dans la maison où elles logeoient, de faire elles-mêmes les esprits pour épouvanter les jeunes pensionnaires dont elles tiroient une partie de leur subsistance. Quelques-unes même des plus simples et des plus aagées des religieuses, qui ne savoient rien du mystère, en conçurent beaucoup de frayeur. Cela encouragea les actrices, et leur fit faire mille tours dans la maison, et chercher toutes sortes de moyens pour persuader d'autant mieux aux ignorans qu'il revenoit des esprits.

» Mignon (leur confesseur) crut alors avoir trouvé un remède infaillible pour se venger de Grandier (curé de Loudun). Pour cet effet, il persuada à quelques-unes des religieuses qui étoient déjà accoutumées à contrefaire les esprits, de faire semblant qu'elles étoient possédées. Il les faisoit aussi exercer à faire des contorsions et des postures de leur corps, semblables à celles des personnes que l'on tient pour telles, et leur faisoit entendre que c'étoit le véritable moyen de grossir les revenus de leur couvent. Il engagea, dans cette partie, plusieurs moines et prestres, ennemis jurés de Grandier. Enfin l'on en vint à l'exorcisme, sur quoi le diable ne manqua point de répondre par la bouche des possédés, et de dire que Grandier étoit le sorcier qui causoit tout ce mal, par le pacte qu'il avoit fait avec le diable. Ce manége dura assés de temps. A la fin, Grandier se pourveut, et se seroit peut-être encore tiré d'affaire, si ses ennemis n'avoient trouvé le secret d'intéresser le cardinal de Richelieu dans cette intrigue, en luy faisant accroire que Grandier (homme savant) avoit fait une satyre contre luy.

» Il n'en fallut pas davantage pour mettre aux champs un homme tel que luy, qui avait toute sa vie pris plaisir à la vengeance. Il donna donc commission à Laubardemont, conseiller du Roi et sa créature, qui avoit été en cette ville pour

faire raser les fortifications du château, et que les ennemis de Grandier avoient gagné, pour instruire le procès, et pour agir comme il l'entendroit. Il se rendit donc sur les lieux avec un plein pouvoir, et n'eut pas beaucoup de peine à se résoudre à le faire mettre en prison; à quoi Grandier ne s'opposa pas, quoiqu'il fût bien informé de la chose, parce qu'il se connoissoit innocent, tellement qu'il fut arresté, interrogé, exposé à la gehenne (torture), sans jamais rien avouer, et néanmoins condamné à être brûlé vif comme sorcier. »

» Sa mort ne fit pas cesser l'obsèdement, car autrement la fourbe auroit paru trop grossière; et d'autre part les religieuses prenoient goust au grand gain qui leur revenoit de cette invention, car il n'y avoit pas un bon catholique qui n'envoyast quelque chose à ce couvent, pour secourir ces pauvres religieuses possédées, et pour subvenir aux frais des exorcistes. Cet obsèdement dura donc quelques années encore depuis ce temps-là, au grand préjudice et au déshonneur de tout ce que l'église romaine a de plus saint et de plus sacré. Mais enfin le couvent s'étant assés enrichy, et les religieuses, lasses d'un jeu aussy fatigant qu'est celuy de contrefaire sans cesse les possédées, et leurs forces venant aussy à leur manquer pour cet exercice; d'ailleurs, ce qui avoit le plus contri-

bué à l'entretien des exorcistes, venant aussi à faillir, toute cette farce, qui avoit attiré presque toute la France à Loudun, cessa. »

L'auteur, qui a composé la relation sur des pièces authentiques, des procédures, etc., et que la persécution força de quitter la ville, ajoute que la faculté de médecine de Montpellier, consultée pour savoir si tout ce qu'on avait remarqué dans les prétendues possédées était *naturellement possible*, répondit affirmativement; que la supérieure du couvent avait dans le corps sept diables, appelés *Asmodé*, *Haman*, *Gresil*, *Leviatan*, *Behemot*, *Balaam* et *Isaacaram*, chassés tous l'un après l'autre par les exorcistes. Barré, leur exorciste, qui trempait dans le complot, continue l'auteur, ayant dit à une possédée : *Adora Deum creatorem tuum* (adore Dieu, ton créateur), celle-ci répondit *adoro te* (je t'adore), parce qu'elle avait mal retenu sa leçon, qui était, *adoro te, Jesu Christe* (je t'adore, ô Jésus-Christ!); puis, sur la question : *quem adoras?* (qui adores-tu?) répondit : *Jesus Christus*, au lieu de *Jesum Christum*, qu'il fallait selon la grammaire. C'est d'après d'autres bévues et quiproquos pareils, de même qu'après des réponses françaises à des demandes faites en latin, etc., qu'il échappa à un des juges assesseurs de dire tout haut : *Ce diable n'est pas congru.*

Guy-Patin, dans sa 65e lettre, rappelle cette tragi-comédie en ces termes, à l'occasion d'un assassinat fait à Paris en décembre 1651 : « Le 9 de ce mois, à neuf heures du soir, un carrosse fut attaqué par des voleurs. Le bruit qu'on fit obligea les bourgeois de sortir de leurs maisons, autant peut-être par curiosité que par charité. On tira de part et d'autre. Un des voleurs fut couché sur le carreau, et un laquais de leur parti arrêté; les autres s'enfuirent. Ce blessé mourut le lendemain sans rien dire, sans se plaindre et sans déclarer qui il était. Il a été enfin reconnu : on a su qu'il était fils d'un maître des requêtes dit de Laubardemont, qui condamna à mort, en 1633, le pauvre curé de Loudun, Urbain Grandier, et le fit brûler tout vif, sous ombre qu'il avoit envoyé le diable dans le corps des religieuses de Loudun, que l'on faisoit apprendre à danser, afin de persuader aux sots qu'elles étoient démoniaques. Ne voilà-t-il pas une punition divine dans la famille de ce malheureux juge, pour expier en quelque façon la mort cruelle et impitoyable de ce pauvre prêtre, dont le sang crie vengeance? C'était bien le cas de dire ici : *qualis pater, talis filius*; tel père, tel fils. »

Les exorcismes pratiqués sur les religieuses de Loudun, n'ont au reste rien de plus incongru que la plupart de ceux qui se sont pratiqués dans

d'autres circonstances; la plus grande différence qu'on l'on puisse y remarquer, est celle des époques relativement à l'ignorance et à la crédulité du peuple.

« Comment agissent les exorcismes, dit le docteur Virey (*l. c.* p. 53)? Par les seuls moyens moraux. Pierre Pigray raconte dans sa Chirurgie (l. 7, c. 10), qu'une prétendue possédée fesait beaucoup de dupes au temps de Henri III. Amenée devant l'évêque d'Amiens, celui-ci ordonne à un laïc de se vêtir d'habits sacerdotaux, et de feindre de l'exorciser sur les Évangiles; mais on lut en place les épîtres de Cicéron. Le diable qui ne se doutait pas de la ruse, et ne connaissait pas le latin, s'agita avec violence, comme s'il eût ressenti déjà les tourmens de l'enfer. Le voilà donc conjuré par l'incrédule Cicéron, comme par les plus saints apôtres. Mais, dira-t-on, c'était une fausse possession; y en a-t-il de vraies? Pourquoi cèdent-elles à de petits moyens?... »

Il me suffit de faire voir que des croyances fausses et absurdes ont été adoptées par des autorités toutes aussi imposantes et encore plus nombreuses que celles que l'on pourrait citer en faveur du pouvoir de l'imagination maternelle, pour que chacun en tire la conséquence, que des témoignages qui ne s'accordent, ni avec le cours naturel des choses, ni avec la raison, ne peuvent

être allégués comme preuves de la vérité que par des ignorans ou des gens à préjugés et intéressés au maintien de l'erreur. C'est parce que les médecins sont obligés par leur état de se livrer à des études approfondies et à réfléchir sur les événemens, que les professeurs de la faculté de médecine de Montpellier, supérieurs aux lumières de leur siècle, opposèrent aux ténèbres de la superstition qui couvrait encore de son crêpe lugubre la France et même l'Europe, une décision qui fait le plus grand honneur à la médecine, aussi bien que le jugement de Guy-Patin, mais dont les médecins subjugués par le prestige des autorités telles que Bablot, eussent été incapables. Si nous voyons des gens si ardens à maintenir le peuple dans l'ignorance, en mettant la superstition à la place de la religion et l'erreur à la place de la vérité, en même temps qu'ils cherchent à obtenir des priviléges qui les rendent indépendans des lois communes, c'est que, avec de tels moyens, ils pourraient facilement, pour me servir d'un proverbe vulgaire, plumer la poule sans la faire crier, et même la condamner à être rôtie comme sorcière, quand l'appétit leur en viendrait. Au bon vieux temps que regrettent seuls ceux qui espèrent encore pouvoir jouir des abus sans avoir à en souffrir, toute la science du gouvernement des peuples se réduisait à les ber-

cer dans les préjugés dont on les nourrissait pour le plus grand avantage des gouvernans, et à brûler comme sorciers ceux dont l'esprit passait les limites permises au savoir et à l'usage qu'on permettait d'en faire, comme le fit sentir Eléonore Galigaï, femme de Concinni, qui, accusée de sorcellerie, après avoir été favorite de Marie de Médicis, et interrogée par ses juges qui lui demandaient de quels charmes elle s'était servie pour s'emparer de l'esprit de la reine, répondit: *Du pouvoir qu'ont les esprits forts sur les ames faibles.*

Mon but étant de disposer les esprits préoccupés à entendre le pour et le contre sur les questions soumises à leur jugement, je dois, pour y réussir, montrer aussi que les passions comme les préjugés peuvent également faire illusion et empêcher de voir les choses telles qu'elles sont en réalité, comme l'a déjà fort bien fait sentir Helvétius, avant moi, dans son livre *De l'Esprit* (chap. 2, disc. 1), où il s'exprime ainsi :

« Les passions, dit ce savant médecin, nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, et qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes les faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant; la victoire,

dit-il, m'appelle au bout de la terre, je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers, et la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur et par le vaincu; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, et que c'est l'orgueil qui forge ses armes et déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char et la pompe du triomphe. »

» Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produit les mêmes effets; on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux et dans l'obscurité des bois, les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, et n'en laisser aucune de libre, pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

» Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent, mais elles nous trompent encore, en nous montrant souvent ces objets où ils n'existent pas. On sait le conte du curé et d'une dame galante; ils avoient ouï dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient, et, le télescope en

main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'aperçois deux ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre; je n'en doute point, ce sont deux amans heureux... Eh fi donc*, reprend le curé, *les deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une cathédrale*. Ce conte est notre histoire. Nous n'apercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver; sur la terre comme dans la lune, des passions différentes nous y feront toujours voir des amans ou des clochers. »

Dans une thèse soutenue le 4 avril 1826, à la Faculté de médecine de Paris, sous ce titre: *Des Médecins physiologistes et de leur doctrine*, M. Poullain, qui a servi dans les hôpitaux militaires, où est en vogue cette doctrine dont il a été lui-même partisan, et selon laquelle presque toutes les maladies se réduisent à des gastrites et à des entérites, c'est-à-dire, à des inflammations de l'estomac et des intestins, et presque tous les moyens de guérison à des sangsues, à la diète et à de l'eau de gomme ou de guimauve; dans cette thèse, M. Poullain raconte qu'un médecin, attaché à un des hôpitaux de Paris, demandait un jour à un soldat en proie à la fièvre, s'il souffrait à l'estomac. Le malade dit que non. Comment vous ne souffrez pas là, lui dit le docteur en lui pres-

sant l'épigastre (le creux de l'estomac) avec une main? Non, Monsieur. Et maintenant, en pressant plus fortement avec ses deux mains, vous ne souffrez pas? Je le crois bien, répond le malade, vous me marchez sur le ventre avec vos deux mains. Le bon sens du militaire fit rire tous les assistans, excepté le docteur physiologiste, qui était subjugé par la prévention. Selon le même auteur, à l'arrivée des malades, l'infirmier leur demandait où ils souffraient. S'ils répondaient: *Au ventre* ou *j'ai la diarrhée*, cela suffit, disait-il; je sais ce qu'il vous faut. A l'instant, le bon était donné pour des sangsues, et il passait un drap en alèze sous l'épigastre de celui qui avait mal au ventre, et entre les jambes de celui qui avait la diarrhée. Le chirurgien de service arrivait, questionnait les malades, et il était rare que les draps en alèze fussent dérangés, et que les sangsues ne fussent appliquées aux uns à l'épigastre, et aux autres à l'anus. Voilà des fruits de la préoccupation de l'esprit, et j'ai moi-même eu occasion d'en voir de pareils de la part de soi-disant médecins physiologistes, auxquels le titre de routiniers aveugles convient beaucoup mieux.

Les mystiques partisans du magnétisme animal, sur lequel Alexandre Bertrand a publié récemment un bon livre, nous offraient aussi une riche moisson d'absurdités dûes à la préoccupation

des uns, et à l'imagination ébranlée des autres; mais malgré ce qui se présente encore à mon esprit relativement au sujet que je traite, je sens la nécessité d'abréger ce chapitre. On peut le considérer comme une esquisse de philosophie morale dans l'espèce, propre à faire connaître le caractère de l'esprit humain, qui, une fois subjugué dans un sens, y abonde toujours, et veut y entraîner tout ce qui l'entoure. C'est surtout quand la raison est repoussée par l'intérêt, par l'enthousiasme qui est une espèce de fanatisme, ou par le besoin de sensations extraordinaires et désordonnées, que les égaremens de l'esprit et les écarts de l'imagination deviennent incoercibles et débordent la vérité de toutes parts, pour lui couper les communications et la contenir dans un cercle de ténèbres. Ce caractère de l'esprit humain, mis en évidence par ce qui précède, nous autorise à penser que l'on a souvent vu, dans les marques de naissance, ce dont on était préoccupé, et ce qu'on désirait y voir; que par conséquent les histoires rapportées comme des effets de l'imagination maternelle sont toutes suspectes, en ce que la vérité y est méconnaissable sous les livrées de la prévention, de l'ignorance et de la crédulité. Il y en a même d'impossibles, d'autres dont la fausseté est prouvée par les contradictions de ceux qui les rapportent; quelques-unes sont

dues à la complaisance, et un grand nombre repose sur des aveux arrachés par l'obsession des assistans. Une femme accouche sans aucun pressentiment sinistre ; le visage et les chuchotemens des assistans réveillent en elle des soupçons qu'elle n'avait pas auparavant ; on essaie de la rassurer, mais la manière dont on le fait redouble son inquiétude, et elle veut absolument voir son enfant. Alors on ne lui cache plus rien, et on lui dit qu'il a telle marque, qu'il ressemble à telle chose qui aura sûrement frappé son imagination ou l'aura affectée durant sa grossesse, car il n'est chose qui ne ressemble plus ou moins à une autre. Si elle dit ne se souvenir de rien, on la presse de questions et de suggestions, jusqu'à ce que l'on arrive à lui faire avouer qu'un objet semblable par la forme, la couleur ou la place, a frappé ses regards, et un oui qu'on lui surprend, suffit pour enrichir le domaine de l'imagination d'une nouvelle fiction, et souvent la personne à qui on a surpris un aveu mal assuré, finit par y croire elle-même. Je n'en parle que parce que j'ai connu des femmes à qui la mémoire de l'objet prétendu figuré sur leur enfant, n'était revenue que plusieurs jours après l'accouchement, et à l'aide des réminiscences que leur avaient suggérées des commères dont la science était infaillible sur ce chapitre.

La prévention n'est d'ailleurs pas difficile sur ces ressemblances, et j'ai appris qu'à Portieux, village des Vôges, une vache ayant fait un veau qui avait des excroissances charnues sur les épaules, on les prit pour des épaulettes dont la vache avait eu l'imagination frappée durant l'invasion des alliés, et comme la chose paraissait fort curieuse pour les gens crédules, on promena, pendant quelque temps, le veau dans les environs, en le montrant pour de l'argent; ce qui ferait penser qu'ici, comme pour la rupture des membres de l'enfant dont parle Malebranche, et autres cas semblables, la cupidité avait puissamment secondé l'imagination dans la création du phénomène. Cependant comme les épaulettes du petit officier quadrupède n'en imposèrent pas long-temps, on finit par le sacrifier. Quoique dans ce cas la mère n'eût dit ni oui non, il ne resta aucun doute, et il n'en reste encore aucun à présent pour bien des personnes, que son imagination avait fait des épaulettes, à la vérité mal dessinées, mais telles que l'imagination grossière d'une vache pouvait les faire.

Dans un cours d'accouchemens d'Alphonse Leroi, ce professeur nous raconta, en se prononçant contre les prétendus miracles de l'imagination maternelle, qu'à une époque encore peu éloignée, la Faculté de médecine de Paris avait

été requise de nommer des commissaires pour aller constater la naissance d'un ange avec des ailes sur le dos, dans un village de la banlieue de cette ville, phénomène attesté par le curé et le maire du lieu. Les commissaires rapportèrent que l'enfant qu'on leur avait présenté et qu'ils avaient examiné, étant très-maigre et décharné, avait seulement des omoplates saillantes sur le dos, et que c'étaient leurs saillies qu'on avait regardées comme de petites ailes naissantes, pour en faire un ange. Mais le curé et le maire étaient-ils obligés de savoir que l'homme a des omoplates sur le dos, et que chez les sujets maigres ces os font saillie en soulevant la peau? Ne suffisait-il pas que la mère de cet enfant eût vu des anges en peinture, à l'église, pour faire croire que son imagination avait travaillé d'après ces modèles, à la vérité un peu plus joufflus; mais on ne lui demanda jamais une imitation parfaite, et puis d'ailleurs ne faut-il pas quelquefois aider un peu à la lettre?

Le docteur Nauche a dû avoir connaissance de pareilles méprises; car, en parlant des principales causes des difformités de naissance, qu'il rapporte toutes à des accidens physiques et non à l'imagination, il dit page 435 de son traité *Des Maladies de l'utérus:* « Le fœtus peut éprouver des changemens dans la forme de son corps. On

en voit naître dont la tête est diversement penchée sur le cou, dont les épaules sont inégalement élevées. On en a vu dont les omoplates étaient relevées, ce qui a fait dire à des personnes simples que l'enfant avait des ailes. D'autres fois le corps du fœtus éprouve un très-grand aplatissement qui l'a fait comparer à un crapaud. » Les miracles, comme on voit, sont un privilége de l'ignorance et de la prévention.

Il y a environ 40 ans qu'à Remberviller, petite ville des Vôges, le bruit courut que madame M... était accouchée d'un petit animal, semblable à un loir, qui, s'étant aussitôt sauvé sous le lit, n'avait pas été retrouvé pour être examiné. Ici, je crois, on ne peut révoquer en doute le pouvoir de l'imagination, non de la mère, mais du plaisant qui fit ce conte pour mystifier ceux dont il voulait s'amuser; ce qui n'a pas empêché qu'il n'ait été accrédité, et qu'il ne le soit encore dans certains esprits, comme un nouvel exemple de ce que peut l'imagination d'une femme enceinte. Voilà comme tout concourt à nourrir les préjugés et les erreurs de ceux qui sont incapables de juger des choses. Cela doit d'autant moins nous étonner, que, façonnés dès notre enfance à une croyance aveugle, nous trouvons beaucoup plus commode d'adopter des opinions toutes faites, que d'en vérifier la justesse par des recherches ou un

examen que nous interdisent d'ailleurs ceux qui sont intéressés à nous tromper.

Mais, diront peut-être ceux qui aiment à exploiter l'ignorance et les préjugés populaires à leur profit, à quoi bon détruire une croyance établie sur des autorités si imposantes et depuis si long-temps, puisqu'elle ne rend pas les hommes plus méchans et ne change pas leur sort qui est de passer d'une erreur à une autre? Je pourrais, pour répondre à cette objection, avancer hardiment que tout le mal moral vient des égaremens de l'esprit, et les faits ne manqueraient pas pour le prouver. En voici un, entr'autres, qui me paraît assez propre à démontrer que la croyance à une transmission imaginaire des affections mentales d'une mère à ses enfans, intéresse la tranquillité et la sûreté des familles et de la société en général; je vais laisser parler le *Journal des Débats* du 25 août 1825 : « On lit dans le *Courrier du Bas-Rhin* du 25 août : Freienwalde (Poméramie), 8 août. Cette petite ville a été, le 26 juin dernier, le théâtre d'un crime affreux. Un cordonnier, à son retour des champs, a trouvé chez lui ses quatre enfans assassinés (l'aîné avait sept ans, et le plus jeune six mois). La mère avait disparu. Le lendemain on la trouva cachée dans un champ de blé : on l'arrêta, et dès les premières questions qu'on lui fit, elle avoua qu'elle était l'auteur de

l'assassinat de ses enfans, et ajouta qu'elle les avait tués à coups de marteau. On n'a remarqué en elle aucun signe d'aliénation mentale, elle se repent de son crime; mais elle assure qu'elle a été forcée de le commettre, malgré tous les efforts qu'elle a faits pour se dompter, comme si elle avait été poussée par une puissance irrésistible. Elle a déclaré en outre que chaque fois qu'elle avait été enceinte, elle avait commis quelques vols de peu de valeur; et, comme on lui avait dit que les mauvaises actions d'une femme enceinte passaient en héritage à l'enfant qu'elle portait dans son sein, que par conséquent tous ses enfans devant devenir des voleurs avec l'âge, elle regardait comme un bonheur pour ces malheureuses créatures, d'avoir quitté le monde.»

Le professeur Pinel, dans son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, sect. 7, rapporte un fait analogue: « 130. Un missionnaire, dit-il, par ses fougueuses déclamations et l'image effrayante des tourmens de l'autre vie, ébranla si fortement l'imagination d'un vigneron crédule, que ce dernier croit être condamné aux brasiers éternels, et qu'il ne peut empêcher sa famille de subir le même sort, que par ce qu'on appelle *baptême de sang* ou le martyre. Il essaie d'abord de commettre un meurtre sur sa femme qui ne parvient qu'avec la plus grande peine à s'é-

chapper de ses mains; bientôt après son bras forcené se porte sur deux enfans en bas âge, et il a la barbarie de les immoler de sang-froid pour leur procurer la vie éternelle. Il est cité devant les tribunaux, et durant l'instruction de son procès, il égorge encore un criminel qui était avec lui dans le cachot, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire. Son aliénation étant constatée, on le condamne à être renfermé, pour le reste de sa vie, dans les loges de Bicêtre. L'isolement d'une longue détention, toujours propre à exalter l'imagination, l'idée d'avoir échappé à la mort malgré l'arrêt qu'il suppose avoir été prononcé par les juges, aggravent son délire, et lui font penser qu'il est revêtu de la toute-puissance, ou, suivant ses expressions, qu'il est la *quatrième personne de la Trinité*, que sa mission spéciale est de sauver le monde par le baptême de sang, et que tous les potentats de la terre réunis ne sauraient attenter à sa vie. Son égarement est d'ailleurs partiel, comme dans tous les cas de mélancolie, et il se borne à tout ce qui se rapporte à la religion, car sur tout autre objet, il paraît jouir de la raison la plus saine ...» Pinel ajoute qu'après dix années d'un état calme et tranquille, dans une étroite réclusion, et quatre autres années d'épreuve qui semblaient rassurer sur son compte, une veille de Noël, cet aliéné forme le projet de

faire un sacrifice expiatoire de tout ce qui tomberait sous sa main : il se procure un tranchet de cordonnier, en porte un coup par derrière au surveillant qu'il manque, coupe la gorge à deux aliénés, et aurait tout massacré, si on ne l'eût promptement saisi et renfermé.

On voit à quelle inquiétude et à quelle atrocité les écarts de l'imagination peuvent mener; il est donc vrai de dire que l'erreur, qui est une cécité de l'esprit, ne peut conduire à bien. Les deux faits précédens montrent ce que peut l'imagination sur l'intellect et le moral. Voici un autre fait qui prouve jusqu'à quel point une imagination livrée à l'inquiétude, peut influer sur la santé corporelle. M. Duchâteau, médecin et accoucheur distingué de Paris, a communiqué à la société médico-pratique de cette ville, qu'à l'aide d'une baguette flexible de gomme élastique, terminée par une fine éponge imbibée d'eau tiède ou d'huile, il a réussi plusieurs fois à retirer ou à précipiter des corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, mais que plus communément des lingères et autres personnes ayant l'habitude, en développant des paquets attachés avec des épingles, de mettre celles-ci entre leurs lèvres ou leurs dents, ont cru vainement en avoir avalé, lorsqu'elles éprouvaient le moindre mal de gorge ou un picotement dans le pharynx; puis il ajoute qu'une

mercière, âgée de 36 ans, se plaignant de picotemens et de douleurs dans la gorge, et persuadée qu'elle avait avalé une épingle, le fit appeler. « J'introduis, continue M. Duchâteau, dans l'œsophage, et au-delà de l'endroit où elle disait sentir la pointe, l'instrument que j'ai décrit. Cette opération, que je réitère plusieurs fois de suite, n'augmente pas la douleur, mais reste infructueuse : croyant alors reconnaître l'effet d'une prévention que je ne parviendrais pas à vaincre, j'abonde dans le sens de la femme, et je tâche de la consoler, en lui affirmant que beaucoup de personnes avaient rendu très-heureusement par les selles des épingles semblables à celle qu'elle venait d'avaler; mais que cependant le long trajet que parcourrait son épingle, avant de sortir par la même voie, demandait un mois ou six semaines. En me retirant, je conseillai d'examiner les matières de toutes les selles, pour voir si l'épingle ne s'y trouvait pas, et j'ordonnai des boissons mucilagineuses.

» Je parvins, de cette manière, à donner le change à l'idée dominante de la prétendue malade, et à lui rendre un calme dont elle avait le plus grand besoin. Durant près d'un mois, elle prit patience; elle disait sentir l'épingle qui descendait lentement dans l'estomac, et de là dans les intestins en parcourant différens points du

ventre; mais à la fin la crainte des accidens dont elle se croyait menacée par la présence de l'épingle dans les entrailles, vint la tourmenter; ces accidens l'occupaient continuellement, et son imagination effrayée lui fesait voir la mort comme leur terme.

» Il n'y avait pas de temps à perdre, et si, comme j'inclinais à le croire, cet état était amené par la seule imagination, je ne vis de salut que dans l'exécution de l'espèce de stratagème suivant. Je recommandai à la fille de la malade de se procurer une épingle rouillée, et de la même grandeur que celle que sa mère croyait avoir avalée, de faire prendre à sa mère un lavement, de placer l'épingle rouillée dans le bassin de la chaise percée où le lavement serait rendu, et le lendemain matin, en examinant, comme elle le fesait très-souvent avec sa mère, les matières du bassin, de faire éclater l'expression d'une grande joie à la vue de l'épingle.

» La tendresse filiale sut exécuter tout cela comme il le fallait. La malade me fit appeler aussitôt, pour me faire voir l'épingle. Je la trouvai dans l'ivresse de la joie, et je lui assurai qu'elle était guérie. Effectivement, à dater de cet instant, le moral fut remis, et les fonctions se rétablirent dans leur intégrité. Enfin un mois plus tard, c'est-à-dire, trois mois après le premier accident,

la santé et l'embonpoint se trouvaient complètement rétablis. La malade, dont la santé a toujours été bonne depuis, ignore encore la supercherie à laquelle elle a dû sa guérison. » *V. Bulletin de la Société méd. d'émulation de Paris*, n° de février 1822.

Si une imagination préoccupée peut produire des illusions telles que de faire sentir la descente et l'action d'une épingle qui n'existe pas, comme le prouve l'observation précédente, comment ne produirait-elle pas, chez les femmes que la grossesse rend encore plus susceptibles, d'autres illusions aussi vaines et capables de déranger leur santé et celle de leur fruit, surtout quand, au lieu de les tirer de l'erreur, on tâche de les y enfoncer davantage par des autorités imposantes? La prévention, qui est une préoccupation de l'esprit par une idée fixe et dominante, diffère peu d'une véritable aliénation mentale, puisqu'elle prive de la raison, à laquelle elle ferme toutes les portes de l'entendement; et si je ne devais me renfermer dans des bornes prescrites, je puiserais dans les observations sur la manie, la mélancolie, l'hystérie, l'hypocondrie, et dans l'histoire des divers cultes et de toutes les superstitions, plus de faits qu'il n'en faut pour prouver que je n'avance pas un paradoxe. J'ajouterai même que c'est aux préventions que l'imagination enfante, qu'il faut

attribuer la plupart des folies, et en cela je puis encore m'appuyer de l'autorité du professeur Pinel, qui s'exprime ainsi (*l. c.*) : « 126. L'imagination, cette fonction de l'entendement qu'il est si difficile de contenir dans de justes bornes, quelquefois même pour l'homme doué de la raison la plus saine, elle qui donne si souvent lieu, dans la vie civile, à tant de scènes folles, ridicules ou déplorables, pourrait-elle ne point devenir la source la plus féconde des illusions, des écarts et des opinions extravagantes que manifeste l'aliénation mentale? Elle rapproche ou confond les diverses sensations incomplètes que rappelle la mémoire, en forme des tableaux plus ou moins incohérens, vrais ou faux, gais ou tristes, conformes aux objets existans, ou bizarres et fantastiques, et présente quelquefois l'ensemble le plus monstrueux et le plus mélancolique. Une femme venant à entendre sonner le tocsin à la suite de ses couches, la première année de la révolution, se trouble, s'agite et tombe dans le délire le plus sombre; elle conçoit les frayeurs les plus vives, se croit environnée d'un appareil de supplices, et pousse les cris les plus lamentables. Elle demande sans cesse à voir ses enfans ou ses proches, qu'elle assure être livrés au fer des assassins ou réduits aux extrémités les plus cruelles; elle s'en rapporte à peine à sa vue, et ne peut les reconnaître,

quand on les amène en sa présence. Pendant quelques jours de ce triste délire, son imagination l'emporte sur le témoignage authentique de ses sens, et les impressions les plus manifestes et les plus répétées faites sur ses organes. »

Quand Bablot dit que c'est *le comble de l'impudence et du délire* de rejeter l'opinion dont il est infatué, que manque-t-il à sa prévention et à celle de ceux qui pensent comme lui, pour n'être pas taxée de folie? C'est qu'elle n'est que spéculative et n'entraîne à aucun acte extravagant ou désordonné. L'aliénation mentale est l'état d'un homme qui n'est plus en possession de sa raison ni de sa volonté, et comme une forte prévention contre laquelle échouent *des millions de raisonnemens*, est un état pareil, celle-ci ne diffère donc de celle-là que par la nature des objets souvent indifférens sur lesquels elle porte, et par la nature des actes auxquels elle entraîne. Il ne faut que comparer la prévention décrite par M. Duchâteau, avec les aliénations décrites par le professeur Pinel, pour se convaincre qu'il n'y a d'autre différence que celle que j'indique.

Il y a aussi dans les mots un prestige qui nous séduit, selon le sens que nous y attachons et l'intérêt qui nous dirige. On n'a pas oublié la chaleur des discussions que la question de la liberté de la presse fit naître dans la chambre des députés sur

le sens et l'interprétation du mot *réprimer*, que quelques membres, préoccupés ou aveuglés par des intérêts particuliers, voulaient faire passer pour synonyme de *prévenir*, parce qu'en tuant, par des lois préventives, le fantôme qui effrayait leur imagination et contrariait leurs espérances, la répression eût été bien plus rassurante pour eux, qu'en le laissant subsister dans la restriction de certaines limites. Mais s'il se fût agi de réprimer les abus de la noblesse, du clergé ou du pouvoir ministériel de la même manière, il est à présumer que les synonymistes n'auraient plus été d'accord. Il n'y a guère de médecins qui, dans le cours de leur pratique, ne se soient vus forcés plus d'une fois de changer le nom des médicamens, soit pour les faire prendre à ceux qui prétendaient ne pouvoir les supporter, soit pour obvier aux inconvéniens que la prévention attachait à leur usage. C'est ainsi qu'ils parvenaient à guérir les affections intermittentes et à retours périodiques par l'écorce du Pérou, chez ceux qui avaient le quinquina en horreur; les affections catarrhales et fluxionnaires par le tartre stibié ou la rosée de Calabre, chez ceux qui regardaient l'émétique comme un poison et ne pouvaient supporter la manne; la laxité et les flux immodérés du tube intestinal par quelque préparation d'extrait thébaïque, chez ceux qui aimaient mieux mourir que de prendre de

l'opium. Comme les mots sont les signes de nos idées, il suffit souvent de changer l'expression, pour faire agréer la chose, et ramener à son opinion ou à son sentiment ceux qui en étaient le plus éloignés, comme le prouve le conte d'un Suisse à qui, dit Helvétius, *l. c.* chap. IV. disc. I, une porte des Tuileries avait été consignée avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois se présente. *On n'entre pas*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont Royal. Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer*. Qui le croirait? continue Helvétius, ce conte est l'histoire du peuple romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner, et les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent sous le nom d'*Imperator* la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *Rex*. Chacun se dira sans doute que c'est aussi l'histoire du peuple français, que Bonaparte n'aurait probablement pas rallié à son autorité sous le titre de *Roi*, et qu'il y rallia successivement sous ceux de *premier Consul* et d'*Empereur*, jusqu'à ce que l'abus de son autorité impériale eût remis la royauté en crédit.

On arrive encore à persuader les gens d'une chose, en y rattachant leurs intérêts, et c'est

ainsi peut-être qu'après une infidélité, qu'une femme craindrait de voir trahie par la couleur ou quelqu'autre marque distinctive sur son enfant, elle adopterait volontiers les miracles de l'imagination maternelle. En changeant le mot pour celles qui éprouvent des privations et qui sont contrariées dans leurs désirs, vous leur ferez aussi adopter les mêmes miracles sous le nom *d'envies*, et surtout d'envies non satisfaites. Vous pouvez aller plus loin, et faire adopter à des hommes sages et instruits le pouvoir de l'imagination de la mère sur son fruit, en ne lui accordant qu'une influence indirecte. Il ne faut que savoir se mettre en contact d'opinion par quelque point, pour parvenir à s'entendre et à tomber d'accord, et celui qui ne voudra entendre parler ni d'envie, ni d'influence indirecte de l'imagination, vous accordera peut-être ce que vous lui demandez sous celui de *malacie;* mais prenez garde que la moindre concession que vous ferez, sous quelque dénomination que ce soit, livre votre nom comme autorité au premier enthousiaste qui attribuera à l'imagination le pouvoir de transporter directement des images toutes formées et en quelque sorte matérielles d'un individu à l'autre. Mais aussi comment couvrir autrement que par un débordement d'autorités le ridicule d'une opinion aussi extravagante?

CHAPITRE V.

Des effets indirects de l'imagination sur le fœtus, et de plusieurs qualités naturelles ou acquises qu'on a faussement rapportées à son influence.

Si, d'après les faits rapportés, il est hors de doute que l'imagination peut causer plusieurs espèces de maladies, des spasmes, des convulsions, et même la mort, et que d'un autre côté il soit démontré que la santé de la mère influe sur celle de son fruit qui lui est subordonnée, il en résulte nécessairement que les enfans peuvent souffrir du déréglement et des écarts de l'imagination maternelle, non par l'empreinte ou le transport direct de quelque figure ou image, mais par le trouble qu'en reçoivent la circulation et la nutrition des deux individus soumis à l'empire de la même vitalité. Le fœtus n'étant alimenté que par le sang qui lui arrive de sa mère, et ne respirant pas, ne peut, à part sa faiblesse, résister long-temps à une

interruption de la circulation qui est la seule voie par où lui arrive avec le sang l'oxigène ou l'air vital, surtout lorsque la matrice violente généralement son corps, ou partiellement ses membres par les spasmes dont elle est encore plus susceptible que les autres organes. Mais l'on conçoit que du trouble et du désordre des organes et des fonctions de la mère, il ne peut rien être produit de régulier ni de déterminé pour être transmis fidèlement et directement au fœtus, quoique Descartes prétende, dans sa Dioptrique, qu'il ne serait pas difficile de démontrer de quelle manière la figure d'un objet donné est parfois transmise par les artères d'une femme enceinte, jusqu'à un membre quelconque du fœtus qu'elle porte dans son sein, et y imprime les marques connues sous le nom d'*envies*, dont les savans sont si émerveillés (1); que Lazare Rivière (2) nous dise aussi que les fortes envies des femmes grosses, en trou-

(1) Hîc ostendere non arduum foret, quâ ratione interdùm per arterias gravidæ mulieris transeat quædam pictura delineata 7. 8. 9. satis similis objectis v. z. y. usque ad certum aliquod fœtûs membrum, quem in utero gestat, et ibi istas malaciæ notas imprimat, quas tantoperè docti admirantur. RENATI DESCARTES *Principia Philosophiœ*, *Dioptrice*, cap. 5.

(2) Sic multæ prægnantes, dùm aliquid expetunt, illius effigiem fœtui imprimunt, quia à summo illo desiderio conturbatur imaginatio, et rei appetitæ effigies spiritibus imprimitur, qui quidem spiritus illam effigiem tenello fœtui facillimè inurunt. *Institutiones medicœ*, lib. 1, sect. 7, cap. 6.

blant leur imagination, impriment la figure de l'objet désiré à leurs esprits, lesquels la gravent facilement sur leur tendre fruit; et qu'enfin Bablot, plus clairvoyant encore que ces deux auteurs, nous enseigne, *l. c.*, p. 110, ce qui suit relativement à la poule d'Avicenne : « On ne peut s'empêcher d'admettre, avec les partisans du pouvoir de l'imagination, que le contact immédiat ne soit suffisant pour faire passer de la poule à l'œuf et de l'œuf à la poule, à travers leurs corps respectifs, une sorte de matière transpirable qui devient alors, si j'ose ainsi dire, comme le véhicule des idées de la poule. »

Voilà trois auteurs bien d'accord sur le véhicule des idées transmissibles par l'imagination. Il faut convenir que Descartes était bien peu communicatif, de n'avoir pas voulu expliquer, puisqu'il le pouvait facilement, comment des figures toutes formées par l'imagination enfilent les artères pour gagner le fœtus ou le poussin, où elles arrivent intactes et sans avoir perdu un seul trait en route, malgré le tumulte et l'extrême division de la circulation artérielle, surtout dans le placenta, et malgré le petit saut que ces figures ne manquent pas de faire d'un individu à l'autre, à cause de l'interruption des vaisseaux conducteurs. Rivière me paraît avoir fait une découverte encore plus curieuse, puisque sans nerfs ni autre

moyen de communication qui puisse faire passer ses esprits d'un individu à l'autre, il les a cependant surpris, car autrement il ne pourrait l'affirmer, à transporter et à graver sur les frêles membres du fœtus des figures bien dessinées par une imagination maternelle troublée. Mais *je ne puis m'empêcher d'admettre* la découverte de Bablot comme la plus curieuse de toutes, car ses poules pondent encore plus d'idées que d'œufs, ceux-ci ne sortant que par une porte, et les autres sortant par tous les pores avec la matière transpirable, qui, par un contact qui est immédiat malgré les plumes de la poule et la coque de l'œuf, les dépose sur le poussin, lequel, sans s'effrayer du tourbillon d'idées ou de parcelles idéales qui lui arrivent, choisit, dans le nuage de la transpiration qui en est le véhicule, les débris épars d'une figure autre que celle qu'il a, quand l'idée de cette figure est trop volumineuse pour passer par un seul pore, ou n'est pas transportable par un seul atome de matière transpirable. C'est là une chose dont *l'existence est aussi claire que celle du jour*, comme nous l'enseigne le même auteur, par le passage suivant qui précède immédiatement son explication, et lui sert en quelque sorte d'introduction : « Tous ceux qui voudroient tenter l'explication de ces phénomènes, dit Bablot avant de la tenter, pourroient être comparés à des aveugles

qui expliqueroient la nature des couleurs à d'autres aveugles. Mais l'ignorance profonde où nous sommes à cet égard ne doit pas être une raison suffisante pour nous faire nier des choses dont l'existence est aussi claire que celle du jour : ce seroit alors encourir et mériter le reproche que faisoit déjà Galien au plus grand nombre des médecins de son temps, qui, lorsqu'une chose échappoit à la foiblesse de leurs syllogismes, la nioient hardiment, quoique son existence fût, pour ainsi dire, palpable. »

Voilà ce qui s'appelle être conséquent. Bablot explique les phénomènes attribués à l'imagination maternelle, après avoir averti que tenter cette explication, c'est ressembler à des aveugles qui voudraient expliquer la nature des couleurs. La comparaison est au moins fort bien choisie, puisque l'auteur et les partisans de son opinion jugent du travail de l'imagination qu'ils n'ont jamais vu, comme un aveugle de naissance jugerait des couleurs. Il nous parle ensuite de notre *ignorance profonde à l'égard de choses dont l'existence est aussi claire que celle du jour :* l'ignorance d'une chose aussi claire que le jour est aussi un phénomène inexplicable. Ce qui est clair comme le jour, ce sont les taches de naissance, et personne ne les nie ; mais ce qui n'est pas aussi clair, c'est leur origine, et on nie qu'elle soit due à l'imagi-

nation, parce qu'on ne donne aucune preuve réelle d'une origine aussi absurde, et que d'ailleurs on a de bonnes raisons pour la rapporter, comme dans le règne végétal, à des vices de la nutrition. Galien n'a jamais fait de reproche à ceux qui niaient les choses absurdes et non prouvées, mais à ceux qui niaient celles qui étaient prouvées, et, pour ainsi dire, palpables. Reste donc à Bablot, pour que Galien lui soit en aide, la tâche de prouver et de rendre palpable le passage des idées ou de l'imagination d'une mère à son fruit, ou à un poussin par la transpiration et même par tel autre véhicule qui lui plaira; alors nous ne nierons plus la chose, quand même nous ne comprendrions pas comment elle s'opère.

Si je demande la preuve du passage de l'imagination de la mère dans son fruit, c'est que, selon moi, une pensée ou une image n'est qu'une manière d'être de ce qui pense ou imagine, et que la pensée et l'imagination elle-même ne sont transportables qu'avec la partie du cerveau qui pense ou imagine, comme la pesanteur ou le mouvement d'un corps ne sont transportables qu'avec le corps qui pèse ou se meut. Je ferais même volontiers grâce de la démonstration du passage des pensées ou de l'imagination d'une mère à son fruit, et de toute explication, à celui qui prouverait seulement qu'elles peuvent exister hors de

l'organe où elles naissent, car il me suffirait de les en voir détachées, pour admettre la possibilité de leur passage ou de leur transport d'un individu à l'autre. Mais la pensée n'étant que l'esprit ou le cerveau qui pense, comme la marche n'est que l'animal qui marche, il faudrait, pour que la pensée d'une mère passât à son fruit, que son cerveau, tout occupé de cette pensée, y passât aussi; car les pensées, les désirs, les conceptions, les envies, l'imagination, etc., sont des abstractions qui désignent des attributs aussi inamovibles du sujet auquel ils appartiennent, que la marche, la pesanteur, la figure, la couleur, etc., le sont des corps où on les observe. L'objet que désire ou qu'imagine une femme n'est que l'occasion ou la cause d'une affection intellectuelle à elle propre, qui ne passe pas plus à son fruit que n'y passerait une affection matérielle et visible, telle qu'une brûlure, une plaie, une tumeur, etc., dont le feu, un instrument tranchant ou contondant aurait été l'occasion ou la cause. Ceux qui font transmigrer des figures toutes faites de la mère à son fruit, matérialisent l'ame et ses fonctions, en leur donnant un corps et une forme dont ils croient retrouver l'empreinte sur les enfans; mais ils n'en savent pas et n'en veulent pas apprendre davantage, tant leur petit avoir intellectuel leur paraît satisfesant. En admettant aussi l'imagination comme cause des

difformités dans les autres animaux, ils ne se doutent probablement pas qu'ils se mettent dans la nécessité d'accorder une ame aux brutes comme à l'homme, ou bien d'accorder à la matière la faculté de penser et d'imaginer ; ce qui est contraire à la doctrine de Descartes, qui ne voyait dans les bêtes que des espèces d'automates, mues par un instinct qu'il leur avait façonné selon l'exigence des préjugés de son temps. En définitive, charger avec Descartes le sang artériel, avec Rivière les esprits vitaux dont l'existence n'a jamais été prouvée, ou avec Bablot l'humeur perspirable, du transport des idées de la mère jusqu'au fœtus, et en admettre par conséquent le parcellement indéfini, ainsi que l'existence isolée et substantielle hors du cerveau dont elles sont un attribut exclusif, c'est faire preuve d'un savoir entièrement indigeste sur ce point, et substituer l'absurde imaginaire le plus grossier aux données et aux possibilités physiologiques les mieux démontrées.

Si nous quittons un instant le langage médical pour parler métaphysique et psychologie, nous dirons que c'est un tour de force réservé aux temps modernes, d'admettre une ame pensante, puis de faire voyager ses pensées sans elle, tout en soutenant qu'il est impossible que la matière pense. Cependant si la pensée n'est que l'ame

pensante ou affectée d'une idée, il faut que, pour arriver au fœtus, les idées de la mère y passent avec son ame, autrement la matière deviendrait pensante ou affectée de pensée durant le trajet. Mais comme la mort, d'après mon catéchisme, est la séparation de l'ame d'avec le corps, et que j'ai aussi appris que la métempsycose de Pythagore ne s'opérait que par la mort, je ne vois pas comment la mère pourrait survivre au passage de son ame dans le corps de son fruit, ni où se réfugierait l'ame de celui-ci pendant que celle de sa mère façonnerait son corps, en y gravant des figures à sa fantaisie, etc. D'ailleurs, puisque la matière ne pense pas, où prendrait-on, dans l'hypothèse du transport des formes d'objets par l'imagination, une quantité d'ames suffisantes pour les jumeaux ou pour les nombreux poussins d'une couvée? car il en faudrait une pour chacun, puisqu'elle est indivisible. Malheur à la poule qui transpirerait, si toutefois la mort est aussi, chez les poules et les autres animaux, la séparation de l'ame d'avec le corps. Mais plus de poule, adieu couvée; les poussins en coque meurent sans chaleur comme sans ame.

On oublie aussi que, pour transmettre des figures à son petit, il faudrait que les idées, les envies, les frayeurs et toutes les sensations d'une mère fussent une peinture ou une représentation

des objets qui les excitent ou qui en sont l'occasion, ce qui n'est pas : autrement il y aurait des idées colossales qui, telles que celles d'une montagne ou de l'univers, ne pourraient entrer dans une tête, et tant d'empreintes diverses et successives, que le cerveau en serait broyé; car il faut supposer que l'on ne prétend pas que les figures ou les empreintes transportables se burinent sur l'ame. Comment donc l'imagination d'une femme peindra-t-elle sur le corps d'un fœtus, ou plutôt y transportera-t-elle une figure qu'elle n'a pas? *Nemo dat quod non habet*, on ne donne pas ce que l'on n'a pas, dit le proverbe. On veut que, par les esprits ou un autre intermédiaire, des images soient transportées sur un fœtus ou sur des poussins, quand ces images n'existent pas réellement; et ce qui le prouve encore, c'est que l'esprit ne conçoit que partiellement et successivement une figure ou un tableau, puisqu'on ne peut l'exécuter ou le copier que par parties, en y réfléchissant ou en l'étudiant itérativement. Je suis surpris que ceux qui ont trouvé un véhicule pour la transmigration des images fantastiques, n'aient pas encore conseillé aux peintres et aux graveurs, lorsqu'ils ont conçu un tableau, de s'envelopper le corps ou au moins la tête, d'une toile de cire ou d'un excipient aussi impressionnable qu'un fœtus ou un poussin, tel par exemple que du

plâtre bien détrempé, en les appliquant par un contact immédiat, pour y recevoir et y graver les tableaux qu'ils auraient imaginés, et qui sortiraient de leur imagination par les esprits ou la matière de la transpiration, comme chez les femmes grosses.

Quand, en voulant expliquer une chose qui, étant impossible, est inexplicable, on n'a réussi qu'à en faire ressortir davantage le ridicule et l'absurdité, on lui cherche un air de similitude avec quelques vérités, à la faveur desquelles on puisse la faire passer par contrebande. Puis, en supposant que ces vérités sont également dénuées de preuves, quoique cela ne soit pas, on séduit les simples par le raisonnement suivant : Il y a des choses vraies que nous ne comprenons pas, il n'est donc pas nécessaire que nous comprenions une chose pour qu'elle soit vraie; ainsi pourquoi ne pas admettre le travail de l'imagination maternelle sur le fœtus comme réel, quoique nous ne le comprenions pas? Pourquoi? C'est qu'une chose incompréhensible n'est admise comme vraie, que quand elle est d'ailleurs appuyée sur des preuves incontestables et compréhensibles; partant le travail de l'imagination de la mère sur son fruit, n'étant appuyé sur aucune preuve, et ne présentant d'ailleurs rien que d'absurde, ressemble seulement à une erreur et non à une vérité incom-

préhensible ; il doit par conséquent rester dans la catégorie des choses incompréhensibles fausses, des vains rêves et des absurdités ridicules. Les médecins qui prêtent à l'imagination ce qui ne lui appartient pas, ressemblent aux prêtres qui mettent dans la religion ce qu'elle repousse ; les uns et les autres font rejeter ce qui serait admis, s'ils ne le sophistiquaient par un mauvais alliage ; et c'est presque toujours pour avoir trop exigé de la crédulité des hommes simples, que l'incrédulité est venue répudier la vérité avec l'erreur. Aussi beaucoup de médecins refusent-ils toute espèce d'influence à l'imagination maternelle sur les formes du fœtus, parce qu'on n'a jamais présenté à leur esprit que son influence directe, dont la préoccupation fait seule tout l'appui.

Maupertuis, Buffon et autres ont déjà objecté que nos sensations, ne ressemblant point aux objets qui les causent, ne peuvent reproduire la figure de ces objets. L'imperturbable Bablot, que rien ne déconcerte quand il s'agit de défendre les priviléges qu'il accorde à l'imagination, croit répondre à cette objection en disant que le bâillement, le rire, la tristesse, etc., se propagent par la vue ou l'ouïe dans une société, et il ne se doute pas que cette propagation ne s'opère pas sur les autres individus par la seule imagination du premier qui bâille, rit ou pleure, mais bien par l'imagination

ou une réminiscence de chaque imitateur. Pour nous faire goûter cette belle réponse, il aurait dû enseigner auparavant que c'était aussi l'imagination ou la réminiscence des fœtus et des poussins qui, par imitation, copiait les sensations et les affections de la mère, qu'ils avaient la malacie et les mêmes envies de boire ou de manger des choses extraordinaires, les mêmes frayeurs, la vision des mêmes objets, etc.; au lieu qu'il nous dit que c'est la seule imagination de la mère qui fait les figures, et tant d'autres belles choses dont l'imagination du premier bâilleur ou rieur ne laisse aucune effigie sur ceux qui bâillent ou rient avec lui. Pour mettre les rieurs de son côté, Bablot ajoute qu'un soldat suisse fit, à une extrémité de son escadron, une bouffonnerie qui fit rire ses voisins, et successivement tous ceux qui composaient l'escadron, jusqu'au commandant lui-même qui demanda ensuite à un soldat ce qui était arrivé. Celui-ci répondit : *Moi savoir pas, mais lé loustig l'être là-bas et l'avoir dit queuque drôlerie.* Ce qui est aussi vrai, mais moins gai, c'est que quand un chien aboie à un bout d'un village, ceux du milieu et de l'autre bout aboient aussi, et cependant ils ne connaissent pas plus ce qui fait aboyer le premier, que les Suisses de l'autre extrémité de l'escadron ne savaient ce qui avait fait rire les premiers. Mais dans ces phéno-

mènes, l'imagination du premier rieur ou aboyeur ne transmet point aux autres ce qu'il a conçu, puisqu'ils l'ignorent, et lorsqu'il le leur dit, souvent ils n'ont plus envie de rire. Ce sont des effets de l'imitation, qui, comme nous l'avons vu, est contagieuse dans plusieurs maladies et dans une infinité d'usages et d'autres circonstances, au point que si deux ou trois personnes s'arrêtaient ensemble, pour regarder fixement au-dessus d'une maison ou en l'air sans y rien voir, bientôt il se formerait autour d'elles un groupe d'autres personnes qui regarderaient de même, croyant que les premières observent quelque chose d'extraordinaire. Il en serait de même si plusieurs personnes se mettaient à poursuivre quelqu'un ou à courir vers un même point; beaucoup d'autres ne tarderaient pas à se joindre à elles, quand même il n'y aurait aucun objet pour les attirer; mais tout cela se ferait sans aucune formation ni passage de figure d'une personne à l'autre. Ce serait un simple effet de la curiosité ou de l'imagination de chacun.

Quoiqu'on fût tenté de croire que les miracles absurdes que l'on s'est plu à prêter à l'imagination, ne doivent leur origine qu'au temps où les subtilités de la métaphysique ont commencé à subjuguer toutes les sciences par des abstractions, l'on serait néanmoins dans l'erreur, si l'on s'en tenait à cette apparence. Moïse nous apprend de

quels moyens se servit Jacob pour rendre sa part meilleure dans les troupeaux de Laban. Héliodore nous dit que deux Ethiopiens, le roi Hydaspe et son épouse, la reine Pursinna, engendrèrent une fille toute blanche, parce que la reine avait, au moment de la conception, les yeux fixés sur le portrait de la belle Andromède. Damascène assure avoir vu une fille velue comme un ours, parce que sa mère l'avait engendrée, lorsqu'elle avait sous les yeux la figure d'un saint Jean vêtu d'une peau avec son poil. En fesant mention de ces faits et de la femme qu'un médecin fit absoudre du soupçon d'adultère, à la faveur d'un portrait trouvé dans sa chambre, Ambroise Paré, trompé peut-être par le témoignage de saint Jérôme, donne à cette femme, qu'il désigne comme princesse, un enfant noir; puis, comme si la médecine avait ses licences comme la poésie, il ajoute : *Davantage on voit que les conins* (lapins) *et paons qui sont enfermés en des lieux blancs, par vertu imaginative, engendrent leurs petits blancs.* Pour faire voir que l'opinion vulgaire a peu varié sur le pouvoir de l'imagination maternelle, on a fait valoir aussi l'usage où étaient les Grecs et les Romains d'entourer les femmes enceintes de belles statues et de peintures riantes et agréables.

Je n'opposerai que l'expérience à l'assertion de Paré, comme je l'ai déjà fait pour celle de

Fernel, qui lui ressemble beaucoup; les lapins et les paons, soit qu'on les enferme dans des lieux blancs ou de toute autre couleur, auront une progéniture qui leur ressemblera, en la considérant dans les mêmes circonstances et aux mêmes époques de la vie, car on sait que l'âge produit des changemens de couleurs aussi bien que la température, les alimens et les maladies. J'en ai dit assez dans le chapitre précédent pour faire apprécier les usages des Grecs et des Romains. Quant à la couleur blanche des enfans des Nègres, je remarquerai qu'une leucéthiopie de naissance peut en rendre raison, et pour la couleur noire des enfans de parens blancs, je dirai que l'ictère bleu, autre maladie, suffit aux ignorans et aux gens prévenus, pour leur faire voir un négrillon au lieu d'un malade. Je renvoie ceux qui n'admettraient aucune de ces explications pour certains cas, aux quatre vers suivans de Beaumarchais dans *Figaro :*

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère :
C'est le mystère de l'amour (1)

Comme je ne crois pas aux effets de l'imagina-

(1) C'est la même pensée qui a été exprimée par Télémaque dans Homère, et qui se trouve reproduite par ces deux vers latins :

Mater quidem me dicit hujus esse ; sed ego
Nescio, nondùm enim aliquis suum genitorem novit.

tion tels qu'on les a expliqués avant moi, je veux, pour combattre une opinion qui n'est pas la mienne, et pour en acquérir le droit, l'étayer de toutes ses preuves, en la fesant expliquer par ceux qui la défendent. Voici ce qu'en dit Porta, p. 64 de son livre *De Miraculis rerum naturalium*, c'est-à-dire, *Des merveilles des choses naturelles* : « Empédocle a fait connaître que dans la conception, l'imagination de la femme dessinait les formes du fœtus, car les femmes ont souvent pris plaisir à voir des images et des statues, dont la ressemblance passait dans leurs enfans, et les écrits font foi qu'il leur est souvent arrivé de mettre au monde des enfans noirs et velus. En en recherchant la cause, l'on a trouvé, après bien des controverses, que les peintures placées vis-à-vis des femmes durant l'acte vénérien, et dont leurs yeux et leur esprit étaient frappés, produisaient des ressemblances dans leur progéniture. De là l'usage digne de remarque et très-salutaire, selon moi, car je l'ai toujours conseillé dans l'occurrence, d'offrir à leur vue des images ou des statues de Cupidon, d'Adonis et de Ganimède, afin que dans l'acte vénérien, les femmes en aient l'esprit et l'imagination fortement frappés, et qu'elles en conservent long-temps l'impression durant leur grossesse. C'est ainsi que leur enfant aura la ressemblance de l'image qui aura occupé leur esprit

durant la conception, et cela n'est pas, à mon avis, d'un petit avantage. Une femme, ayant appris que j'avais plusieurs fois conseillé d'en user ainsi, n'hésita pas à se figurer devant les yeux un bel enfant de marbre blanc, tel qu'elle le désirait; n'ayant presque pas cessé de s'en occuper l'esprit durant la conception et la grossesse, cette mère mit ensuite au monde un enfant grasset, et semblable au simulacre de marbre, avec une pâleur qui imitait un vrai marbre. L'expérience a donc fait connaître la vérité. D'autres, en adoptant le même artifice, ont eu un pareil succès (1). »

(1) Prodidit Empedocles mulieris in conceptione visionem fœtum conformare; nam sæpè imagines et statuas adamarunt mulieres, quibus similes fœtus ediderunt, et sæpè scriptis proditur mulieres nigros et villosos peperisse filios; et causam homines rimati, ubi multa divexarunt ingenia, picturas in parietibus reperiere ex adversò existentes, quibus fœminæ, dùm venereo fungerentur munere, oculis detinebantur, eâque cogitatione animus affectus, similiter fœturas referebant. Undè quod usu venit, memoriæ mandandum judico, et quod maxime salutare remur esse, et sæpè occurrens omnibus præcepi, ut in earum conspectu, Cupidinis, Adonis et Ganymedis effigies pendeant, vel materiâ parentur solidâ; undè venerem exercentes mulieres animo versent, et fortissimâ imaginatione animus rapiatur, et gravidæ diutiùs contemplentur, et partus indè genitus eum imitabitur quem ipsæ coeuntes mente conceperint. Nec parùm id profecturum scio. Cum id sæpiùs præcepissem, audivit mulier, statimque candidum marmoreum puerum benèque formatum antè oculos sibi proposuit; talis enim exoptabat formæ puerum: coeundo et uterum gerendo quàm sæpissimè eum animo devolvebat, natumque posteà fœtum ostendit mater obesulum nec à marmoreo simulacro dissi-

Y a-t-il rien de plus séduisant pour les esprits superficiels et rien de plus ridicule pour les esprits judicieux, que cette démonstration du pouvoir de l'imagination, laquelle consiste, comme je l'ai déjà fait voir, à conclure qu'il faut des modèles à l'imagination, pour que la nature fasse ce qu'elle a toujours fait et fera toujours sans modèle, en vertu des lois physiques qui l'astreignent à reproduire des individus semblables à ceux qui lui fournissent les matériaux et le moule de ses reproductions? Quelle espèce d'enfans demandent donc Empédocle et Porta aux races blanches, avec comme sans portrait ou statue, si ce ne sont des enfans blancs? Que dirait-on d'un médecin, ou plutôt d'un charlatan qui conseillerait aux Négresses de se figurer des enfans de marbre noir, pour avoir des négrillons semblables à ce simulacre? C'est cependant avec une pareille logique que s'accréditent les miracles de l'imagination chez les personnes qui ne jugent sainement de rien. Pour que l'expérience fît connaître la vérité, et elle ne serait pas favorable au pouvoir de l'imagination, il faudrait offrir aux regards des femmes blanches des statues ou des portraits noirs, et aux femmes des Nègres des statues ou des por-

milem, ita pallescentem, ut verum imitaretur marmor: et veritatis experientia patuit: aliquæ sunt artificio laudatæ successusque favit.

traits blancs; si par là on changeait la couleur des races en Europe et en Afrique, je n'aurais plus rien à objecter contre le pouvoir de l'imagination, parce que dans ce cas l'expérience parlerait réellement. Quand nous voyons les Négresses reproduire leur couleur, leurs autres traits et ceux de leurs maris parmi nous, quoiqu'elles aient constamment des enfans blancs devant les yeux, et quand nous savons que, malgré la vue des Nègres en Afrique, à Haïti, etc., les femmes blanches reproduisent aussi des enfans qui leur ressemblent et à leurs maris pour la couleur et les autres traits, n'est-ce pas une niaiserie sans égale, que d'invoquer la prétendue expérience de Porta, en opposition à toutes celles qui se répètent depuis des siècles dans tout le monde et dans toute la nature animale et végétale? Quant aux enfans noirs et velus, j'en ai cité des exemples, où l'imagination n'était pas intervenue, et j'ai aussi indiqué des causes d'illusions dans certaines maladies. J'aurai d'ailleurs occasion d'y revenir.

Zachias, après avoir combattu par des raisons solides beaucoup d'effets attribués à l'imagination, convient ensuite, page 309, titre v du livre intitulé: *Questiones medico-legales*, que l'imagination peut néanmoins, accidentellement, influer sur les formes ordinaires, comme le ferait un peintre qui, par accident, emprunterait quelque

chose d'un autre, quoique accoutumé à travailler d'après ses propres idées. Il s'appuie, pour cela, de l'opinion d'Aristote et de Platon, telle qu'elle est exprimée dans les passages que j'en ai cités et appréciés. Voilà deux auteurs, dont l'un, Porta, fort de l'autorité d'Empédocle, accorde à l'imagination une puissance illimitée sur les formes et les coutumes, tandis que l'autre, Zachias, après avoir déshérité cette même imagination de beaucoup de ses prétendus effets par des preuves solides, se résigne cependant, d'après Aristote et Platon, à lui laisser une influence accidentelle et indéterminée. Il est certain que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'attacher beaucoup d'importance à l'opinion du premier et de ceux qui la partagent; car tous les faits dont ils s'étaient sont mal interprétés ou hypothétiques, et portent uniquement sur cette proposition : *Tel phénomène a eu lieu après cela; c'est donc à cause de cela* (*post hoc, ergo propter hoc*) : proposition qui prouve toujours au gré du désir et des préjugés, parce que l'on transforme par là en causes ordinaires et permanentes des exceptions qui rentreraient dans la règle, si on y regardait de plus près. Tout cela montre seulement que ce serait une erreur d'affranchir les anciens des préjugés actuels sur les effets de l'imagination maternelle, et que ceux même qui ont assez de

justesse dans les idées, pour ne pas se laisser subjuguer par les préjugés de leur siècle, ont de la peine à s'en garantir entièrement.

L'unanimité d'opinions chez tous les peuples, qui, dans des sciences moins sévères que la médecine, est admise comme preuve, ne peut être pour nous, en supposant par concession qu'elle existe, qu'un motif d'examen et de recherches, afin de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai. Alors on n'a pas de peine à se convaincre, comme l'ont pressenti Aristote, Platon, Zachias, etc., qu'une imagination riante, qui ne se nourrit que d'idées agréables, influe favorablement sur la santé de la mère, et consécutivement sur celle du fœtus; et que les chagrins, les soucis, la tristesse et la vue d'objets désagréables et choquans font un effet contraire; car il est démontré que le moral influe puissamment sur le physique par les exemples que nous en avons rapportés précédemment. Or, comme le dit encore Hippocrate, puisque l'enfant existe de la vie de sa mère, il en résulte qu'il se porte comme elle (1).

Beaucoup de médecins, éblouis par le prestige des autorités, semblent, faute d'un examen suffisant, croire à la nécessité d'une communication nerveuse entre la mère et le fœtus, telle qu'elle a

(1) Sic et puer in utero ex matre vivit, et ut valet mater, ita et puer. Hip., *de Naturâ pueri*, sect. III.

été demandée par Haller, et je me souviens que le professeur Chaussier, dans le temps que je suivais ses leçons de physiologie, ne négligeait pas de faire valoir ce défaut de communication nerveuse contre le pouvoir de l'imagination maternelle. M. Bry, séduit par l'ascendant de ces deux hommes et de plusieurs autres savans, voudrait même qu'on l'admît provisoirement et par anticipation sur la découverte qu'il croit que l'on fera de nerfs qui établissent cette communication; il cite même, comme probabilité de cette nouvelle découverte, celle qu'a faite M. Chaussier, des vaisseaux mésentériques qui communiquent avec le cordon ombilical des enfans et des jeunes animaux. Il est naturel que M. Bry, qui est partisan du pouvoir de l'imagination maternelle, souhaite, en se débarrassant d'une objection, avoir quelques autorités respectables de plus en faveur de son opinion. Mais, au lieu d'anticiper ainsi sur les découvertes à venir, ce qui pourrait avoir des inconvéniens très-graves en médecine, examinons plutôt la valeur de l'objection du célèbre Haller, afin de n'être pas exposés à nous perdre dans un labyrinte d'hypothèses, échafaudées successivement les unes sur les autres. Il serait trop facile d'accréditer les rêves et les erreurs, s'il ne fallait pour cela que l'espérance d'une découverte. Faut-il nier l'existence des maladies héréditaires, parce

qu'il n'y a point de nerfs de communication entre la mère et son fruit, ni surtout entre le père et ses enfans?

Voici ce que dit M. Portal, *l. c.*, article 1er., sur les transmissions héréditaires : « On ne peut douter qu'il n'y ait des maladies qui se transmettent des pères aux enfans; ceux-ci en héritent souvent comme de leur ressemblance extérieure en général, ou seulement de leur taille, de leurs traits, de leurs regards, de leurs voix. Ils héritent aussi de leur santé, de leur force, et quelquefois de leurs maladies. Aussi Fernel, ce grand médecin de Paris, a-t-il dit (*De Morb. causis*, l. I, cap. II) : *Maxima ortûs nostri vis est, nec parùm felices benè nati.* (Notre origine est d'une extrême importance, et très-heureux ceux qui sont bien nés.) On peut dire que si les enfans ont de la ressemblance avec leurs pères par le physique, ils leur ressemblent aussi par le moral. » Entre autres particularités héréditaires, M. Portal cite la vue à la Montmorency, espèce de strabisme commun et comme héréditaire dans cette famille; la belle voix de Garat, etc. Pour les ressemblances morales, il cite Baillou, qui, article *De calculo* (de la pierre), dit : *Mores ingenerantur à stirpe generis;* les mœurs naissent de la souche d'une famille. M. Pinel, *l. c.*, section 1re, n'est pas moins positif, lorsqu'il s'exprime

de la manière suivante : « Il serait difficile de ne point admettre une transmission héréditaire de la manie, lorsqu'on remarque en tous lieux et dans plusieurs générations successives quelques-uns des membres de certaines familles atteints de cette maladie ; c'est ce qu'atteste également une opinion populaire, des notes prises régulièrement dans des établissemens publics ou particuliers, et des recueils d'observations, publiés tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne. » M. Forestier, dans une bonne dissertation latine, publiée en 1802, soutient et appuie de beaucoup de preuves la même opinion. Hippocrate avait déjà, *Aph.* 1198, enseigné qu'il était confirmé, par d'innombrables observations, que les maladies se propagent des parens aux enfans : *Morbos ex parentibus propagari in progeniem, innumeris observationibus confirmatur.*

Mais si vous admettez que les parens puissent transmettre à leurs descendans, sans qu'il y ait des nerfs de communication entre les uns et les autres, certaines maladies et même une disposition à certaines maladies, lorsque celles-ci n'existent pas encore dans leurs auteurs, pourquoi exiger des nerfs pour la transmission des effets réels d'une imagination déréglée, qui porte le trouble dans les fonctions vitales de la mère, auxquelles celles de son fruit sont intimement liées

et subordonnées? Les maladies, n'étant elles-mêmes qu'un dérangement des fonctions vitales provenant de diverses causes, ont des effets identiques à ceux d'une imagination déréglée, et par conséquent le même mode de transmission que vous admettez pour les uns, doit suffire pour les autres.

« La mère, pendant la grossesse, dit encore M. Portal (*l. c.*, p. 4), n'influe-t-elle pas beaucoup sur l'enfant qu'elle porte, soit en l'assimilant en quelque manière à elle-même par la nourriture qu'elle lui donne, soit en lui fesant ressentir une partie des maux qu'elle éprouve; or, ces impressions plus ou moins fortes de la mère sur l'enfant ne dénaturent-elles pas son moral comme son physique? » Quand à des autorités aussi respectables viennent se joindre l'expérience de tous les temps et de tous les pays, ainsi que les observations que chacun peut faire en regardant autour de lui, est-il raisonnable d'exiger des nerfs qui communiquent de la mère à l'enfant, pour que celui-ci puisse être passible des dérangemens de celle-là? Quand on remarque encore que les maladies héréditaires ne se manifestent, aussi bien que les traits de ressemblance physique, qu'à un âge plus ou moins avancé, parce que les élémens de la constitution native ne se développent que successivement, et parfois sous l'in-

fluence de circonstances qui hâtent ce développement pour les uns, et peuvent le retarder ou même le faire manquer pour d'autres, est-on autorisé par l'observation et par la raison à faire buriner dans le sein de la mère par l'action de son imagination sur son fruit, les antipathies et les idiosyncrasies qui ne sont dans l'organisation de celui-ci, que comme le poussin est dans l'œuf ou le fruit dans un pepin ou une graine?

Non-seulement les effets d'une maladie et de l'imagination d'une mère sont partagés par son fruit, sans l'intermédiaire d'aucun nerf de communication, mais l'idiosyncrasie (1) elle-même et la disposition aux écarts imaginaires sont aussi transmises par les parens à leur postérité, non parce que les idées et les images fantastiques de la mère y sont passées toutes formées, mais parce que les enfans sont identifiés dans leur constitution et dans leur manière d'être avec ceux qui leur prêtent tout ce qu'ils sont eux-mêmes, en leur prêtant l'existence et en les élevant. Entre plusieurs observations qui le prouvent, on connaît celle que rapporte Baillou, dans ses *Épidémies*, d'une famille illustre de Paris, dont le père

(1) Idiosyncrase ou idiosyncrasie, des mots grecs ἴδιος, propre, συν, avec, et κρασις, mélange; c'est-à-dire, mélange de plusieurs élémens propre à chaque individu, d'où résultent son caractère, ses inclinations et ses répugnances.

était purgé par des purgatifs très-légers, tandis que la mère ne pouvait l'être que par des purgatifs très-violens; idiosyncrasie dont les enfans avaient hérité, dit cet auteur, les uns tenant du père, et les autres de la mère. La frayeur du roi Jacques d'Angleterre à la vue d'une épée nue, attribuée par le chevalier d'Igby, dans son ouvrage sur *la Poudre de sympathie*, à l'imagination de Marie Stuart, sa mère, qui, durant sa grossesse, avait vu des seigneurs écossais tuer son secrétaire avec cette arme, dont elle reçut elle-même quelques blessures légères, en voulant le défendre, tenait également à l'idiosyncrase ou à la susceptibilité dont il avait hérité, et à l'impression que le récit de cet événement avait faite sur son esprit après sa naissance, parce qu'un jeune homme est de cire, comme dit Horace, pour recevoir les impression qu'on veut lui donner (*cereus in vitium flecti*). Il est plus que probable que le roi Jacques encore à la mamelle, et avant l'âge de discernement, ne craignait pas plus une épée nue que les autres enfans du même âge, et qu'ainsi sa frayeur avait été acquise avec le discernement, sans aucune influence directe de l'imagination de sa mère dont il partageait la sensibilité par droit de naissance ou par hérédité. Une dame qui allait à la campagne (*Éphém. germ.*, dec. 2, an. 9, obs. 196), voyant deux hommes pendus à un gibet, se mit

à genoux pour prier Dieu de préserver d'un pareil malheur l'enfant qu'elle portait ; cet enfant, devenu grand, eut pour les potences et tous les lieux de justice la même révérence que sa mère. Un jeune homme, dit Bayer (*Prax. medic.*, § 13), ayant une fièvre ardente avec constipation, ne voulut pas prendre un clystère par une répugnance héréditaire, disant que ses parens n'en avaient jamais pu souffrir ; on le força d'obéir, et il mourut. Selon Samuel Polysius (*Éph. germ.*, dec. 1, an. 9 et 10, obs. 106), un jeune homme phthisique, par une disposition héréditaire qu'il tenait de son père, était saisi d'une sueur froide aux mains et au visage, et près de s'évanouir à la vue de harengs ou d'une vinaigrette dont il mangeait ensuite avec appétit, lorsque ces symptômes étaient passés. Un jeune Danois, nommé Olaüs, avait aussi hérité de sa mère une telle aversion pour son nom, qu'il se frappait et tombait en convulsion lorsqu'on le prononçait. (*Act. Hafn.*, v. 5, p. 60.)

Au lieu de voir dans de pareils faits des sympathies et des antipathies héréditaires, on a trouvé plus curieux et plus à propos d'en gratifier l'imagination maternelle. On sait avec quelle facilité certaines maladies, telles que la phthisie, la goutte, la folie, etc., se reproduisent dans les descendans de ceux qui en ont été atteints ; dira-

t-on que ces maladies et autres transmises à des enfans engendrés et nés avant qu'elles n'eussent été développées dans leur père, sont dues à l'imagination de leur mère qui ne les avait pas eues elle-même, et ne les avait pas soupçonnées dans son mari encore en santé? Pour que l'émotion, la frayeur et les autres affections d'une mère pussent exister aussi dans le fœtus, il faudrait que celui-ci eût déjà assez de discernement, pour en apprécier les motifs, car personne ne peut exercer pour un autre les fonctions intellectuelles par vicariat, et le cerveau d'un fœtus n'est pas plus capable des fonctions intellectuelles d'un adulte, que ses jambes, ses bras et son estomac ne sont capables des mêmes fonctions que ceux de son père ou de sa mère. L'expérience journalière prouve d'ailleurs qu'aucun enfant ni aucun animal ne sont susceptibles de frayeur en naissant, et qu'ils ne le deviennent que par leurs propres idées ou celles qu'on leur fait naître. Voilà pourquoi les enfans de Darius jouaient devant Alexandre qui venait de faire captifs leurs proches tout consternés.

Quand on a une prévention, on veut tout lui soumettre. Hoyerus (*Act. phys. germ.*, v. 4, obs. 119) dit qu'une femme, n'ayant pu contenter son envie de manger des harengs, eut un enfant qui se tourmentait et suçait tout ce qu'on lui pré-

sentait, jusqu'à ce que sa mère s'avisât de lui donner un peu de hareng qu'il saisit avec avidité, et il fut tranquille dans la suite. Mais le travail de l'imagination sur un aliment est-il donc bien nécessaire pour que les enfans et les petits animaux ressemblent à leurs parens et aient les mêmes goûts? Est-il bien prouvé aussi que rien autre chose que du hareng n'était capable de tranquilliser cet enfant, que sa tranquillité soit venue de ce mets? N'est-ce pas une niaiserie de dire, pour accréditer une opinion, qu'un enfant suçait tout ce qu'on lui donnait, quand la même chose s'observe pour tous, à qui il suffit de mettre le doigt dans la bouche pour qu'ils le sucent?

Les imaginistes s'accordent assez généralement à croire que ce sont les envies non satisfaites qui portent préjudice au fœtus, et cependant il est dit dans les *Éphémérides germaniques* (dec. 3, an. 9 et 10, obs. 133), qu'une dame grosse qui désirait des écrevisses, en mangea tant, qu'elle en eut la diarrhée, et que la petite fille dont elle accoucha en avait un goût si décidé, qu'elle les mangeait toutes crues. Ces faits, et beaucoup d'autres qu'on trouve dans les auteurs, font voir que, parmi les partisans de la même prévention, les uns font rentrer dans son domaine ce que les autres en excluent, et qu'en y fesant ainsi tout rentrer, une seule erreur suffit pour en produire des milliers.

L'idiosyncrasie, quand elle n'est pas native, a pu s'acquérir par l'exemple des parens et des autres personnes avec lesquelles on a vécu, de même que par des accidens, puis maîtriser ensuite l'esprit par la force de l'habitude. C'est ainsi qu'avant son mariage, ma femme avait contracté l'habitude de craindre les orages, avec ses parens qui tremblaient de frayeur à chaque éclair et à chaque éclat de tonnerre, ne sachant que devenir, et qu'après avoir été long-temps témoin de mon calme et de mon entière tranquillité durant les plus violens orages, elle a perdu peu à peu les transes et les saisissemens qu'elle partageait autrefois avec les siens. Je pourrais citer beaucoup de métamorphoses opérées par la révolution française, en portant les individus hors de leur sphère accoutumée, ou en les livrant à la tourmente des événemens.

Je conclus de ces faits et de ces réflexions, qu'un grand nombre de faiblesses ou d'écarts de l'esprit, attribués à l'imagination maternelle durant la grossesse, ne sont que des idiosyncrasies héréditaires ou des acquisitions dues à l'exemple, à l'habitude ou aux préventions de l'éducation : c'est de là que naissent des antipathies quelquefois si fortes contre certains médicamens, que les malades qui les prennent facilement et avec succès à leur insu, ne les prendraient pas ou en seraient fortement incommodés, si on leur en

disait le nom, parce que leur esprit, frappé de crainte, produirait des spasmes qui en paralyseraient les effets naturels, ou détermineraient quelque accident, comme chez un homme de 56 ans, qui, selon Lauzonus, devint pâle et s'évanouit, parce qu'ayant de l'aversion pour le fromage, on lui dit, en plaisantant, qu'il en avait mangé dans un mets où il n'y en avait point. C'est de la même source que découle l'horreur de certaines maladies que l'on se donne gratuitement, et dont la préoccupation ou l'idée tourmente plus que ne le ferait la réalité. L'on a vu des élèves en médecine se croire atteints des maladies qu'on leur expliquait, et ne pouvoir, par cette raison, continuer l'étude de cette science. Nebelius, entr'autres, rapporte (*Act. phys. med. Germ.*, v. 5, p. 396) que, fesant un jour la description d'une fièvre intermittente, il vit un de ses disciples pâlir, puis frissonner, et avoir enfin les symptômes de la fièvre qu'il venait de décrire, quoiqu'il se portât bien auparavant, au point qu'il alla se coucher, et eut trois ou quatre paroxismes de fièvre tierce, dont il guérit par les remèdes ordinaires. Horace a dit que l'énergie et la bonté passent des parens aux enfans : *fortes creantur fortibus et bonis.*

Lorsque j'étais à Kœnigsberg, j'ai ouï dire au célèbre philosophe Kant, qui était petit, d'une faible complexion corporelle et d'une santé dé-

licate avec une forte tête, qu'il s'était convaincu par lui-même, que l'on pouvait, par la force de l'esprit et par caractère, résister jusqu'à un certain point et pendant quelque temps aux maladies, en se roidissant contre leur invasion, sans en être effrayé, et saint Augustin dit qu'un prêtre, nommé Restitutus, avait la force d'esprit de se rendre insensible aux piqûres et aux brûlures.

Selon le Mercure de juin 1685, p. 273, un nommé Olivier, intendant du grand-prieur de St.-Jean, à Toulouse, avait une fille de 17 ans, qui, ayant entendu prêcher contre les femmes qui n'ont pas soin de cacher leur gorge, résolut, pour n'être plus exposée à montrer la sienne, de la couper. Ayant fait deux compresses trempées dans du vin, du sucre et de l'huile, et munie d'un rasoir, elle venait de se couper la mamelle gauche et y appliquait une des compresses, lorsque sa mère la fit appeler par une domestique. Elle sortit de sa chambre, et, après avoir fait les commissions qu'on lui avait données, y rentra avec la même résolution qu'auparavant, et se fit la même opération du côté droit que du gauche. Comme les compresses n'empêchèrent pas qu'on ne vît du sang et qu'on n'apprît sa cruelle opération, la mère effrayée fit venir M. de la Périère, chirurgien juré de la ville, qui eut beaucoup de

peine à obtenir d'elle qu'elle laissât voir le mal qu'elle s'était fait. On assure que cette fille a toujours été dans son bon sens, et elle protesta que cette sanglante opération ne lui avait causé aucune douleur. C'est par une semblable préoccupation de l'esprit, que tant de néophytes ont bravé les douleurs du martyre, auxquelles plusieurs ont paru insensibles. Un homme éprouve une douleur insupportable de dents, il arrive à la porte du dentiste, et ne l'ouvre pas : la préoccupation de ce que celui-ci va lui causer de souffrance, ou la crainte d'être manqué et repris à plusieurs fois, l'ont guéri de son mal, et il n'en souffre plus. La secte des stoïciens a fourni de nombreux exemples de l'empire de l'intellect sur le physique, et le mot stoïcisme est presque devenu synonyme de courage et insensibilité. C'est également par une préoccupation intellectuelle que certains aliénés deviennent comme insensibles à la douleur. On en a vu s'endormir dans les tourmens de la torture, à laquelle la supposition d'une possession du démon les avait fait soumettre. « D'autres, dit M. Esquirol (*Dict. des Sc. méd.*, t. VIII, p. 313), persuadés qu'ils ne pouvaient mourir, le diable leur en avait donné l'assurance, allaient au supplice avec calme et tranquillité, quelquefois avec dédain. Cette sécurité dépendante d'une fausse illusion,

d'un espoir mensonger, était prise pour une preuve incontestable de la présence du démon. J'ai vu des mélancoliques bien convaincus qu'ils ne pouvaient mourir, qui me demandaient ce qu'ils deviendraient quand ils seraient seuls sur la terre, lorsque tout le monde serait mort. »

N'est-ce pas aussi à la trempe de leur esprit, que certaines personnes doivent la faculté de rire, de pleurer et de s'éveiller à volonté, de résister à l'abattement et au découragement que des revers causent à d'autres personnes, et même de paralyser un accès d'épilepsie ou une autre affection nerveuse, en ramassant toutes leurs forces pour y résister au premier indice de son invasion ? J'ai moi-même été témoin que la fille aînée du professeur Platner de Leipsig, douée d'une bonne tête, à qui je donnais des leçons de français, lorsque j'étudiais dans cette ville, résistait aux accès de cette maladie dont elle était affectée dans sa jeunesse, lorsqu'elle avait le temps de la réflexion avant l'invasion, que déterminait un bruit violent et inattendu, en sorte qu'elle est parvenue à se guérir radicalement, et que, mariée ensuite à un libraire, elle est devenue excellente mère de famille; tandis qu'une de ses cousines qui avait gagné d'elle la même maladie par imitation, n'ayant pas la même force d'esprit, n'a pu se guérir. Un chirurgien distingué de

Paris, le docteur Roux (Ph.-Joseph) s'est guéri d'un strabisme dont il était affecté depuis plus de trente ans, en s'imposant par une volonté ferme la contrainte d'une vision directe, qui, difficile d'abord, est ensuite devenue facile et habituelle. Aussi est-il démontré par l'expérience que, dans les épidémies, le courage et l'assurance avec lesquels on les affronte, sont un des meilleurs préservatifs, comme le prouve un grand nombre d'exemples, entre autres, celui des médecins français qui, en Égypte, en Amérique et en Espagne, se sont trouvés exposés à la peste ou à la fièvre jaune. Si l'infortuné Mazet succomba à cette dernière, on peut croire que c'est parce que, même avant son départ de Paris, il avait été frappé de l'idée qu'il en serait victime; ce qui prouve qu'il avait déjà une opinion faite sur la contagion de cette maladie, avant de l'avoir observée, et qu'ainsi il lui était difficile, ainsi qu'à tous ceux qui avaient la même prévention, de bien apprécier les causes d'où elle provient. Aussi les médecins qui, tels que les docteurs Chervin, Valentin, Devèze, Lefort, Rochoux, etc., ne croient pas à la contagion de la fièvre jaune, dont ils ont observé les épidémies, sont-ils plus aptes à la bien traiter et moins exposés à la contracter que les autres. C'est par la même raison que dans les retraites des armées françaises de Moscou et

de Leipsig, en 1812 et 1813, les hommes cuirassés par une ame forte et fortement trempée ont mieux résisté au froid, à la fatigue, aux privations, aux affections morales et au typhus épidémique, suite de ces deux catastrophes, que ne le firent ceux qu'un laisser-aller d'habitude ou le découragement livra nus et à découvert à la violence des mêmes événemens. C'est par une forte préoccupation de leur bonheur futur, que les martyrs résistaient aux tourmens sans apparence de souffrance, et que les convulsionnaires de Saint-Médard supportaient qu'on leur enfonçât des clous dans les chairs, et qu'on leur donnât des coups de bûches. Une autre espèce d'exaltation, celle du patriotisme, porta Mutius Scævola à braver les menaces de Porsenna, en plongeant devant lui sa main dans un brasier ardent, sans paraître ébranlé par la douleur; c'est le même sentiment qui fit braver, avec tant de courage et d'héroïsme, la mort à tout l'équipage du vaisseau *le Vengeur*, au moment où il disparaissait sous les flots. On cite un brigand italien, qui, appliqué à la question pour lui faire avouer ses crimes, résista aux tourmens les plus violens, en répétant: *ti vedo*, je te vois. Echappé au gibet par son courage, il dit à ceux qui lui demandaient l'explication de ces mots: C'était la potence qui se présentait à mes yeux pour me fortifier dans

la dénégation. Ainsi la trempe de l'esprit, l'idiosyncrasie, une simple préoccupation, une répugnance, une attente formidable, font jouer les ressorts de l'imagination, qui est capable, dit Fienus (*Tract. de virib. imag.*), par l'agitation qu'elle cause dans les humeurs, de produire presque toutes les maladies, parce qu'ayant le pouvoir de déterminer ces humeurs vers toutes les parties du corps, elle peut aussi causer les indispositions dont les humeurs sont susceptibles; ce qui fait qu'on a vu des personnes prendre la petite vérole ou la peste, par la crainte et la force de l'imagination, ou par le mauvais état des humeurs et la qualité pestilentielle de l'air. Il ajoute qu'un malfaiteur conduit à l'échafaud pour y subir la peine de ses crimes, mourut de la seule frayeur que lui inspira un coup que le bourreau lui donna sur le cou avec un linge mouillé. J'ai connu des femmes qui, soignant sans répugnance leurs propres enfans de la petite vérole, ne prenaient pas cette maladie d'eux, et la gagnaient ensuite par d'autres enfans qui leur avaient inspiré beaucoup de répugnance et de dégoût. C'est aussi parce qu'une plus grande habitude des misères humaines affaiblit leur influence sur le moral, que les vieux médecins et les vieux infirmiers échappent plus ordinairement que les jeunes aux maladies épidémiques et contagieuses dans les

hôpitaux et ailleurs : tant il est vrai que le moral et le physique ont l'un sur l'autre un empire réciproque. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que, comme l'a dit Boileau,

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Puisque l'esprit, qui ne travaille guère qu'en imaginant, peut, d'après les observations précédentes, se créer des infirmités ou s'en garantir, selon qu'il est dominé par les habitudes et les circonstances, ou qu'il les domine, je conclus que les différentes idiosyncrasies, attribuées à l'imagination maternelle, tiennent à des similitudes de constitutions héréditaires, aussi souvent transmises par le père que par la mère, ou à des habitudes créées par l'éducation, l'imitation ou les événemens. Ces observations sont de celles que l'ignorance, la superstition, l'intérêt et la prévention ont invoquées tour à tour en faveur des miracles, de la magie, de la sorcellerie, de la démonomanie, du magnétisme animal et du pouvoir de l'imagination maternelle, selon le besoin des erreurs et des préjugés qu'il s'agissait d'accréditer, sans s'inquiéter de connaître les possibilités naturellement laissées à l'homme, quoique cette connaissance soit rigoureusement nécessaire, pour oser classer un phénomène hors du domaine des lois physiques. Il m'a paru conve-

nable de rapporter assez de faits, pour faire apprécier à leur juste valeur les influences de l'imagination maternelle, à laquelle les uns n'accordent rien et les autres accordent trop, parce qu'ils oublient de faire également la part des causes physiques et des causes morales dont la nature humaine éprouve l'influence. Il y a des choses qui, n'étant ni absolument vraies ni absolument fausses, doivent être expliquées, plutôt que niées ou adoptées sans restriction.

CHAPITRE VI.

Travail de l'imagination des hommes pour expliquer le travail de l'imagination des femmes.

Je trouve que c'est une contradiction d'admettre la nécessité d'une communication nerveuse, pour que l'imagination de la mère puisse agir sur son fruit, tandis qu'on admet, d'un autre côté, des maladies imaginaires ou causées par l'imagination, et que personne n'a encore nié l'influence de la santé des parens sur celle de leurs enfans. La nécessité d'une telle communication n'est, d'ailleurs, fondée sur aucune raison solide. Supposons que l'imagination d'une femme enceinte soit frappée par une frayeur soudaine, au point de lui faire perdre connaissance, et de suspendre pour un instant, comme cela arrive quelquefois, la circulation du sang chez elle : dans ce cas, l'embryon ou le fœtus continuera-t-il à recevoir la même quantité de sang et un sang aussi bien con-

ditionné pour sa circulation particulière, parce qu'il n'y aura point de nerfs qui lui aient communiqué le même sentiment qu'à sa mère? Niera-t-on ici que la circulation ne se trouve interrompue et dérangée dans le fruit comme dans la mère? Et faut-il autre chose qu'une communication des vaisseaux sanguins et une action nerveuse portée sur le principe de leur activité, pour que les effets s'en fassent sentir aussi jusque dans leurs dernières ramifications? Ne suffit-il pas de porter la cognée au tronc de l'arbre, pour que la sève ne parvienne plus aux derniers rameaux qui alors se flétrissent et se dessèchent? Ou ne suffit-il pas de tarir la source d'un ruisseau pour influer sur la végétation des plantes disséminées dans son lit et sur ses bords? De même le spasme causé par une imagination fortement ébranlée ou déréglée, peut-il, en troublant l'ordre accoutumé de la circulation de la mère, ne pas agir aussi sur la nutrition et sur la santé du fruit? Elle est donc purement illusoire cette nécessité d'une communication nerveuse dont on a voulu faire dépendre l'influence des affections morales de la mère sur son fruit, et c'est sur quoi l'on est d'accord depuis long-temps sans le savoir, puisque l'on a toujours admis des maladies de causes morales, et reconnu la dépendance qui assujétit la santé du fruit et du nourrisson à celle de la mère et de la

nourrice. Tous les auteurs s'accordent, en traitant du choix d'une nourrice, à indiquer comme un vice et une cause suffisante de réforme, les fortes passions, parce que l'effet en est transmissible à l'enfant, non-seulement par leur action directe sur le moral, mais aussi par les qualités qu'en reçoit le lait. Mais, après avoir assujéti d'une manière si positive et si précise la santé du nourrisson aux affections morales de la nourrice, comment a-t-on pu, sans être frappé de l'inconséquence, affranchir l'embryon et le fœtus de la même dépendance à l'égard de sa mère, avec laquelle il est dans un rapport encore plus intime, outre que lui-même se trouve dans un état beaucoup plus susceptible de trouble, à raison de sa plus grande faiblesse, de sa délicatesse et de la ténuité de ses tissus organiques en général ?

Ceux qui pensent que l'on pourra un jour découvrir des nerfs de communication entre la mère et son fruit, pour avoir à répondre à une objection de moins contre leur prévention en faveur de la toute-puissance de l'imagination maternelle, n'ont sûrement pas réfléchi aux conséquences qui en résulteraient. Si des nerfs allaient de la mère au fœtus, pour communiquer les sensations et les idées de la première au dernier, la même voie de communication devrait nécessairement transmettre aussi à la mère toutes les sen-

sations du fœtus; d'où il résulterait non-seulement que la mère saurait et sentirait tout ce qui se passe dans son fruit, mais aussi qu'étant accoutumée à lui rapporter les sensations et les douleurs qui en seraient venues, elle continuerait, après l'accouchement, à les lui rapporter encore, comme font ceux à qui l'on a fait l'amputation d'un bras ou d'une jambe, lesquels pensent sentir encore leurs douleurs dans les parties dont ils sont privés. Ce qui aurait lieu chez la mère relativement à l'enfant, aurait lieu chez celui-ci relativement à celle-là. Mais s'il y avait des nerfs de communication entre ces deux individus, il en résulterait quelque chose de bien plus grave. C'est que la distension et le tiraillement de ces nerfs par le travail de l'enfantement jetteraient la mère et le fœtus dans les convulsions à chaque douleur, et que lors de leur déchirement et de leur rupture par l'accouchement, ils seraient exposés à périr tous les deux; au moins voilà les accidens qui se manifestent dans les opérations chirurgicales et dans les blessures par le tiraillement, le déchirement et la rupture des nerfs. Or, je le demande à ceux qui présument l'existence des nerfs dont nous parlons, ces divers phénomènes ont-ils été observés sur les mères et sur les enfans, et s'ils ne l'ont pas été, peuvent-ils nous expliquer pourquoi leurs nerfs de présomption ne se comporte-

raient pas comme les autres, c'est-à-dire pourquoi ils seraient nerfs sans avoir les propriétés ni les caractères inhérens à leur nature? Ils supposent donc une chose incompatible avec les lois connues de l'économie animale.

Ce qui paraît avoir fait naître l'idée de nerfs de communication entre la mère et le fœtus, c'est, avec l'imagination, la vieille hypothèse des esprits vitaux qu'on fesait circuler dans toutes les ramifications nerveuses. Selon l'auteur d'une dissertation, insérée dans le *Journal de Trévoux*, d'avril 1746 : « C'est un principe évident que, pour que les perceptions et les idées de la mère soient communes avec l'enfant renfermé dans son sein, il faut que les esprits qui ont excité dans le cerveau de la mère telles ou telles idées, passent avec la même détermination dans le cerveau de l'enfant, et que c'est une assertion dénuée de preuve, d'avancer que cette communication est impossible, parce qu'aucun nerf ne passe de la mère à l'enfant qui ne lui est uni que par les vaisseaux sanguins; qu'il est vrai que les nerfs qui peuvent se communiquer de la mère au fœtus par le cordon ombilical ne sont pas sensibles, mais qu'il ne serait pas raisonnable d'en nier l'existence, parce qu'ils sont imperceptibles, etc. »

Ainsi, d'après cet auteur, il n'est pas raisonnable de nier l'existence de ce qui n'est pas et ne

peut être d'après les lois connues de la nature; mais il est raisonnable, pour expliquer un pouvoir d'imagination supposé, d'admettre des nerfs imperceptibles, livrant passage à des esprits vitaux aussi imperceptibles, avec des idées encore imperceptibles que ces esprits charient, sans les altérer ni les diviser dans le torrent de la circulation, cependant un peu divisé lui-même. Comment donc l'auteur a-t-il pu apercevoir tant de choses imperceptibles, car il doit les avoir aperçues, puisqu'il les offre comme vraies à la crédulité? Il y a plus; c'est que, par un dernier coup de la baguette magique des suppositions, il faut que ces esprits, chargés chacun d'une partie de l'idée voulue, viennent, de toutes les régions du corps de la mère, rapporter les débris d'idée et se réunir tous dans le même ordre qu'au point de départ, pour traverser le cordon ombilical qui leur sert de pont, s'éparpiller de nouveau dans la circulation du fœtus, puis arriver enfin au rendez-vous que leur a indiqué la mère, en portant la main sur une partie de son corps durant une envie ou à la vue d'un odjet qui la frappe, etc. Rien n'est improbable, quand il ne faut que supposer ce qui est mis en question. Mais, comme il est difficile de rencontrer juste, en expliquant comment se fait une chose qui ne se fait pas, il me semble qu'avant d'expliquer comment l'imagination maternelle

imprime des marques ou des figures d'objets déterminés aux enfans, il eût été sage de s'assurer si elle en imprime réellement, pour ne pas s'attacher, si elle n'en imprime pas, à poursuivre une vaine chimère ou à saisir une ombre insaisissable.

Si, en exigeant des nerfs qui allassent de la mère au fœtus, pour expliquer les effets de l'imagination, l'on avait supposé des images complètes en circulation dans le fluide nerveux et transmissibles par cette voie à toutes les parties pourvues de filets nerveux, il eût suffi de demander aux partisans d'une opinion aussi ridicule, qu'ils nous prouvassent l'existence de quelque image pareille hors du cerveau et égarée quelque part dans le système nerveux, et ce n'eût été qu'après avoir été satisfait sur cette première question, qu'on aurait pu raisonnablement leur faire observer qu'il n'y avait point de nerfs qui allassent de la mère au fœtus.

Nous avons vu au commencement du chapitre précédent que Descartes, Lazare Rivière et Bablot admettent, pour véhicules des idées de la mère, le sang, les esprits vitaux et l'humeur perspirable, ce qui ferait croire qu'eux aussi et ceux qui demandent des nerfs de communication entre la mère et le fœtus, ont regardé les pensées, non comme attributs inséparables de l'être pensant, mais comme des êtres isolés et substantiels, versés par le cerveau

dans le torrent de la circulation, et livrés au mouvement des humeurs et des fluides du corps des animaux.

Mais, en ne supposant point une absurdité qui déplacerait le siége et renverserait l'ordre de toutes les fonctions, n'admettons que des effets consécutifs ou sympathiques, les seuls dont la raison puisse prendre notice; comment croire que des illusions imaginaires qui, telles qu'une frayeur vaine, un saisissement, une épouvante, etc., produisent chez la mère des congestions partielles, une excitation outrée ou une suspension totale de la circulation, puissent ne pas troubler le rythme accoutumé et naturel de la circulation du fruit, où nous savons qu'une communication vasculaire transmet alors le sang en trop grande ou trop petite quantité, bien ou mal conditionné, et dans des rapports convenables ou inconvenables au but de la nature? Pourquoi nous en laisser imposer par les autorités quand les faits parlent? Nous voyons des fausses-couches très-fréquentes, et nous voyons aussi la mort du fœtus survenir souvent à la suite d'une frayeur vaine et purement imaginaire, ou de la pléthore, soit partielle, soit générale, et puis nous révoquons encore en doute les effets de l'imagination sur la régularité de son développement, c'est-à-dire, des effets moindres, parce que des physiologistes, respectables d'ail-

leurs, mais préoccupés, nous disent que cela ne peut avoir lieu, faute de nerfs ! Il me paraît hors de doute que l'imagination maternelle est capable de déranger la forme ou la conformation primitive, par suite du trouble qu'elle peut occasionner dans la circulation et la nutrition ; mais je ne vois rien qui puisse la faire présumer capable d'imprimer la forme d'un objet déterminé, car alors la variété et le changement des formes devraient être aussi multipliés que les objets qui frappent l'imagination, ce qui ferait que l'enfant, en naissant, démentirait nécessairement sa race, en présentant l'amalgame de toutes les bigarrures imaginaires de sa mère ; alors plus de raison pour la conservation des espèces et de leurs variétés par la génération. L'imagination seule, plus puissante que tout l'organisme, dont cependant elle n'est qu'un attribut partiel, dominerait toute la nature animée, et pourrait même la replonger dans les horreurs du chaos, en détruisant tous les cadres de l'histoire naturelle par des variétés de formes et d'organisations infinies ; ou bien un bon agronome, avec un seul échantillon de belle race, pourrait aussi, seulement en le montrant à des brebis chétives, produire un troupeau de mérinos, ou transformer la descendance d'une rosse en superbes coursiers par la seule vue d'un étalon choisi, ou même de son portrait.

Tel est le ridicule des opinions absurdes, quand on les examine dans leurs conséquences. Mais peut-on espérer de le faire sentir à ceux qui les défendent par des argumens en quelque sorte encore plus ridicules ? L'auteur qui a expliqué si évidemment dans le Journal de Trévoux, comment les images conçues par la mère se transmettent par les esprits au fœtus, n'a pas le mérite de l'invention, puisque Rivière avait la même opinion, et que Terelius de Lucques l'avait déjà enseignée, même avec plus de détails, dans son livre de la génération et de la formation de l'homme (*De generatione et partu hominis*) publié à Lyon en 1578. Il s'y explique de la manière suivante, l. 2, chap. 13. « Il est très-facile de connaître la cause des marques et des taches qui paraissent sur les enfans, car ce ne peut être qu'une forte impression faite sur la mère par une chose qu'elle a vue ou imaginée, comme tous les hommes en sont convenus, et comme l'avouent les femmes elles-mêmes. Mais la manière dont se manifeste sur l'enfant la marque d'une chose imaginée est très-douteuse, et non-seulement il est très-difficile de connaître comment un tel effet dérive d'une pareille cause, mais l'entendement a beaucoup de peine à concevoir pourquoi telle marque se manifeste plutôt sur telle partie que sur telle autre, et y devient indélébile ; pourquoi aussi non-seu-

lement la marque, mais la chose elle-même s'y forme entièrement; pourquoi encore, ce ne sont que les alimens et les boissons, et point les autres choses, dont l'enfant prend l'empreinte. Tous les écrivains paraissent avoir négligé ces questions. Pour nous, dans la vue d'y satisfaire, comme nous pourrons, nous dirons qu'à cause de l'adhérence et de la dépendance où est le fœtus relativement à sa mère, il arrive facilement qu'une forte sensation éprouvée par celle-ci se manifeste sur celui-là, et en voici la raison. Il est très-clair que, quand une femme est affectée d'un violent désir de quelque aliment ou boisson, l'image en reste dans les esprits, comme une apparence quelconque et une image restent dans l'air : or, comme les esprits qui sont dans le fœtus dépendent des esprits de la mère, et en sont la continuation, il s'ensuit qu'ils prennent en eux la forme de ce qui a occupé la pensée de celle-ci. Cependant, comme une apparence reproduite par l'air ne peut paraître que dans une partie où l'air est arrêté par un obstacle, il en est de même des images inhérentes aux esprits qui doivent aussi être arrêtés, pour qu'il y ait représentation de celles-là. Il est d'ailleurs clair que de tels esprits peuvent parfois éprouver ce reflet, parce qu'il arrive facilement, quand la mère se représente l'image de la chose dont elle est actuellement affectée,

que, venant à toucher quelque partie de son corps, l'afflux des esprits qui s'y portent impétueusement y soit arrêté; et comme les changemens ou mouvemens qui s'opèrent dans une partie quelconque du corps d'une femme enceinte, se reproduisent dans la même partie du fœtus, comme on peut le voir dans Hippocrate, qui, dans son livre *de la génération*, a dit que, quand une femme souffre dans quelque partie de son corps, il en reste une marque dans la même partie de son enfant, il s'ensuit que l'endroit où les esprits auront été arrêtés chez la mère en le touchant, sera précisément le même où les esprits s'arrêteront dans le fœtus. Néanmoins comme une figure ne peut être représentée partout où l'air est arrêté, mais seulement sur une surface lisse et polie, de même l'objet auquel a pensé la mère ne peut se manifester sur sa chair rude et déjà dure, au lieu qu'il se manifeste facilement sur la chair très-tendre et très-molle de l'embryon, comme dans un miroir bien uni et très-clair, où il devient tout-à-fait indélébile, à cause de l'impression profonde que détermine le mouvement impétueux des esprits. Voilà donc comment se forment les taches sur les enfans, pourquoi elles se forment plutôt sur une partie que sur uue autre, et pourquoi elles sont indélébiles. Maintenant comment se pourra-t-il faire, quand la mère a seulement

l'idée d'un objet, que celui-ci se dessine parfois sur l'enfant, et ressemble entièrement à l'image que s'en est faite la mère, comme des cerises sur un pied? Nous croyons assurément que cela peut arriver, parce que la force de l'imagination est quelquefois si grande, que toutes les impulsions du sexe et de la ressemblance inhérente à la semence peuvent en être neutralisées.... Au reste, on ne doit pas s'étonner que le fœtus reçoive seulement l'empreinte des choses qui se mangent et se boivent, parce que, vivant comme un animal, il ne peut être affecté que de ce qui contribue à sa conservation, comme les alimens et les boissons, ou à son détriment, comme l'a dit Hippocrate au livre cité (1). »

(1) Causa quâ notæ et maculæ appareant in infantibus, facillimè equidem scitu est, cùm alia esse non possit, quàm cogitatio fortis super visâ re, vel imaginatâ, ut dixerunt omnes, et ipsæmet mulieres fatentur. Sed modus quo nota excogitatæ rei elucescat in ipso puero, valde dubius est; ac non solùm satis est difficile ad cognoscendum, quomodò effectus hic ab illâ causâ procedat, sed valdè arduum est mente consequi, cur potiùs in istâ parte, quàm illâ vestigium istud, et indelebile appareat, et cur quandoque non stigma tantùm, sed res ipsa omninò efformatur ac quare esculenta solùm, vel poculenta in puero imprimantur, et nulla alia; hæc enim omnes visi sunt præterire. Nos (ut nunc poterimus), his omnibus breviter satisfacientes, dicimus, propter continuam insitionem et dependentiam quam fœtus habet à matre, facile fieri, ut, quod illa fortiter meditata est, in illo apparere possit; et ratio est, quoniam cùm mulier afficitur ingenti aliquo desiderio consequendi aliquod esculentum, vel poculentum, clarissimum est, formam rei illius desideratæ sic in spiriti-

Quand il s'agit d'accréditer une erreur ou une absurdité en médecine, on peut presque toujours être sûr d'avance que le nom d'Hippocrate ne sera

bus suis manere, ut in aere manet quævis species et imago; et quia spiritus qui sunt in fœtu dependent à spiritibus matris, et continui illis sunt, hinc fit, hos etiam suscipere formam rei illius ab illâ excogitatæ : verum sicut species per aerem multiplicata apparere non potest, nisi in aliquâ parte aeris terminati, idem similiter de imaginibus iis evenit, quæ in spiritibus illis sunt, quare et hi terminum acquirant oportet, si ipsæ repræsentari debeant : quod verò hujusmodi spiritus illum terminum quandoque possint acquirere, hinc pateat, quia dum mater habet in se speciem rei quam continuò præmeditatur, facile fit, ut, sui corporis aliquâ parte contactâ ad illam concurrentes spiritus propter impetum factum terminum consequantur; et quoniam alterationes et motus qui in parte aliquâ corporis prægnantis mulieris facti fuerunt, fiunt etiam in eâdem parte in conceptibus ipsis, ut elici potest ex Hippocrate, dùm libro *De Geniturâ* dicebat, quod si mulier in aliquâ parte corporis passa sit, in eâdem etiam relinquetur vestigium in infante. Ideò in loco ubi spiritus terminarunt in matre, propter contactum in illo præstitum, ibidem in fœtu similiter terminabunt : verum sicut in quocumque loco, ubi terminat aer non possunt repræsentari species, sed in eo tantùm qui detersus est et politus; ita, quia caro matris aspera et dura jam facta est, non potest in illâ apparere quod fuit excogitatum; sed facile quidem elucescit in carne illâ tenerrimâ ac mollissimâ embryonis, ut in speculo quodam levissimo et lucidissimo, ubi profundè cùm sit impressum, propter motum illum fortem spirituum, indelebile omninò est; et sic jam habemus quomodò maculæ in infantibus fiant, et cur potiùs in istâ parte quàm illâ et cur indelebiles. Sed quî fieri poterit, si species sola rei in animo sit, ut res quandoque omninò similis excogitatæ conspiciatur in puero efformata, ut in pede cerasa? Profectò credimus nos istud interdùm posse evenire, quia tanta vis cogitationis aliquando est, ut motus omnes in semine existentes et sexûs, et similitudinis impediri possint, ut superioribus capitulis dictum est...... Quod verò ea tantùm im-

pas oublié par ceux qui veulent en imposer à la respectueuse crédulité des ignorans. J'ai lu et relu le livre d'Hippocrate sur la génération (*De geniturâ*), et je n'y ai rien trouvé de ce que lui prête l'auteur du passage cité que j'ai traduit littéralement, et qui est remarquable par la ressemblance des raisonnemens avec ceux que l'on fait encore aujourd'hui en faveur de la même chimère, quoique le temps ait fait justice de la plupart des illusions qui leur servent de base. Comme Newton n'est venu qu'après Terelius, celui-ci est excusable, n'ayant pas connu la décomposition d'un rayon lumineux, ni sa division par le prisme en sept autres diversement colorés, d'avoir substitué l'air à la lumière dans sa catoptrique, et d'avoir matérialisé les idées qui ne sont que des manières d'être ou des actions des sens, comme le mouvement d'un membre est une manière d'être ou une action de ce membre. Il supposait que ces idées ou images intellectuelles consistaient dans des effluves dont se chargeaient confusément les esprits jusqu'à la rencontre d'un obstacle qui produisît un reflet capable, en rassem-

primantur in fœtu, quæ esculenta et poculenta sunt, mirum esse non debet, quia cùm vivat ut animal, ab iis tantùm affici potest quæ ad illius conservationem faciunt, ut est cibus ac potus; vel ad ejus detrimentum, de quibus dixit Hippocrates, libro superiùs citato. *De Generatione et Partu hominis, libri duo*, auctore D. Terelio, m. l., *Lugduni*, 1578.

blant tous les débris, de réintégrer ces images idéales à la manière d'une glace qui, en renvoyant les rayons de lumière qui lui sont venus d'un objet, sur l'organe de la vue, en reproduit ou multiplie l'image; mais aujourd'hui comment excuser ceux qui soutiennent encore les mêmes erreurs, quand les progrès de la physiologie intellectuelle et de la philosophie ont dissipé complètement les illusions qui leur servaient autrefois de prétexte ou de fondement? L'inconséquence est telle que l'on admet, sur le témoignage des anciens, le pouvoir de l'imagination maternelle comme fondé, tout en rejetant les illusions et les preuves sur lesquelles ils le fondaient; car on doit présumer qu'à présent un homme médiocrement instruit n'admettrait pas des images visuelles en effluves dans l'air et réintégrées par son reflet, non plus que des idées diffuses et en circulation avec les esprits animaux dans les diverses régions du corps d'une femme, avec détermination, par le toucher d'une partie de son corps, du lieu où ces esprits doivent aller déposer sur le fœtus les idées ou images qu'ils charient. La restriction du pouvoir imaginaire de la mère à une représentation d'alimens ou de boissons sur le fœtus, restriction qui ne prouve pas l'accord des autorités sur lesquelles on s'appuie, fait présumer que quelques-unes de ces autorités auront été

gagnées par la fausse interprétation du passage où Hippocrate dit, dans le livre *de la superfétation*, s'il l'a réellement écrit : « Si les femmes enceintes ont envie de manger de la terre ou du charbon, et qu'elles en mangent, la marque en paraît sur la tête de l'enfant après la naissance. » Il n'y a d'ailleurs pas de restriction possible pour l'impression des objets comestibles et potables à l'exclusion des autres, car toutes les affections de la mère arrivent indistinctement au fœtus, si les fonctions intellectuelles de ces deux êtres sont communes entre eux, ce qui n'est pas plus soutenable que de dire que leurs actions corporelles sont les mêmes pour tous les deux, puisque cela exigerait qu'il n'y eût qu'un seul cerveau et un seul corps communs, tandis qu'il y en a deux. Si, au contraire, la vie intellectuelle du fœtus lui est propre comme sa vie de nutrition qui n'est subordonnée à la mère que pour la protection et les matériaux qu'elle lui fournit, alors les affections imaginaires ou intellectuelles de celle-ci ne passent pas plus au fœtus que ses actions corporelles, celui-ci n'étant pas plus en état de supporter les unes que les autres à cause de sa faiblesse; et quand il en souffre, ce n'est qu'indirectement, à peu près comme des assiégés souffriraient de l'imagination des assiégeans, si ceux-ci leur coupaient les vivres, ou leur en fournissaient de nuisibles.

C'est en supposant: 1° la réalité de la transmission des marques de naissance par l'imagination maternelle; 2° la réalité des esprits vitaux ou animaux auxquels on ne croit plus guère depuis la découverte, ou au moins l'admission d'un fluide nerveux, que Glisson et d'autres disent avoir vu transsuder de nerfs coupés; 3° l'existence comme substances isolées des actes de l'intellect qui ne sont que des attributs comme les actes corporels, par exemple, le mouvement; 4° la consistance sous forme d'effluves tant de la pensée que des figures visuelles d'objets; 5° leur réintégration comme êtres isolés par reflet ou heurtement, après avoir été diffuses et confusément agitées dans l'air et les esprits; 6° un libre arbitre ou un choix de marques restreint aux alimens et aux boissons, tout-à-fait incompatible dans le fœtus avec un état passif qui lui ferait recevoir des images toutes formées par sa mère; c'est en fesant toutes ces suppositions gratuites dont il aurait fallu commencer par établir le fondement sur des preuves solides, que Terelius a cru légitimer, dans le domaine de la raison, ses illusions qui étaient partagées par beaucoup de ses contemporains. Les histoires apocryphes, les faux miracles, la magie, la sorcellerie, la démonomanie, en un mot toutes les erreurs, tous les mensonges sacrés et profanes, admis sur témoignages, ne

l'ont été, qu'en supposant également dans ceux qui les attestaient, l'instruction, la sagacité, le discernement, la bonne foi, le désintéressement et l'indépendance nécessaires pour bien juger des faits et n'y rien changer. C'est encore par des suppositions, en attendant mieux, que l'on explique aujourd'hui bien des choses obscures, telles que la caloricité animale par un dégagement et une sorte de brûlement de gaz oxigène dans les poumons; la chaleur des eaux thermales par des volcans éteints, l'électricité, la décomposition de pyrites, la fermentation, ou par des feux souterrains; le flux et reflux de la mer par l'attraction ou la pression des corps célestes sur notre atmosphère; la formation des aérolithes par le choc ou la collision et l'affinité attractive de matériaux diffusibles et en suspension dans l'atmosphère, à la manière des figures intellectuelles et visuelles dans les esprits et dans l'air, selon les idées reçues avant et après Terelius jusqu'à Malebranche, et même jusqu'à nous. Quand un système de suppositions est bien coordonné et paraît conséquent, on le consolide et on y met, pour ainsi dire, la clef de la voûte par un argument spécieux, derrière lequel peut se retrancher longtemps l'erreur, en disant qu'une théorie qui suffit à expliquer tout ce qui en fait l'objet, doit être considérée comme vraie, n'importe les modi-

fications qu'on lui fait subir au besoin pour lui acquérir ce mérite. Aussi le père Malebranche ne manque-t-il pas, pour donner à ses erreurs l'authenticité de la vérité, de dire (*Recherche de la vérité*, t. 1, l. 11, ch. 7, p. 246) : « Toute supposition qui peut satisfaire à la résolution de toutes les difficultés que l'on peut former, doit passer pour un principe incontestable. » Si ce principe est incontestable, admettons donc le pouvoir de l'imagination maternelle, les esprits animaux, la catoptrique de l'air substitué à la lumière, les laits répandus substitués aux affections rhumatismales, fluxionnaires et autres, les gastrites et les entérites de nos jours substituées à l'irritation du foie et à l'engorgement du système de la veine-porte, dont l'estomac et les intestins souffrent sympathiquement ou par épanchemens ; l'efficacité du tamponnement de la matrice dans les pertes de ce viscère, la naissance des affections morales dans le cœur, l'influence des tempéramens comme causes de nos passions, etc., etc., et tout cela pour tout le temps où l'on voudra bien se contenter du même principe, sans plus de malice qu'il n'en faut, pour accorder à l'erreur les honneurs de la vérité.

On voit que ceux qui font transmettre des figures toutes faites sur le fœtus par l'imagination de la mère, raisonnent non *a pari*, mais *ab impari* et

ab absurdo, en concluant de ce que la mère ne produit ni images ni figures sur elle-même par son imagination, qu'elle doit en produire sur le fœtus, au lieu de n'admettre dans celui-ci que des désordres de même nature que ceux qu'elle éprouve elle-même. Les partisans du pouvoir imaginaire des femmes enceintes, très-divisés entre eux sur le mode de transmission des figures de l'individu où ils conviennent qu'elles ne peuvent s'empreindre, à l'individu où ils prétendent qu'elles s'impriment, ne le sont pas moins sur les époques et les modes de la possibilité de cette transmission, car les uns ne l'admettent que durant la conception, les autres que sur l'embryon, et d'autres l'admettent à toutes les époques jusqu'à l'accouchement, plusieurs par le moyen des esprits, quelques-uns par le sang, d'autres par l'humeur de la transpiration, un petit nombre par des nerfs d'attente sur la découverte future desquels ils comptent, et quelques-uns encore par un véhicule analogue aux fluides électrique, magnétique, etc. Toutes ces divergences et ces variétés d'opinions prouvent la difficulté de concilier le transport des marques de naissance d'un individu à l'autre avec les faits et avec la raison; ce qui n'empêche pas que ses partisans, pour se dissimuler leur embarras, ne s'appuient tous les uns sur les autres, comme s'ils étaient parfaite-

ment d'accord, et ne fassent intervenir comme univoques les témoignages discordans de toutes les autorités vraies ou supposées qu'ils se donnent, afin d'écraser sous leur poids les vérités contraires à leurs préventions imperturbables. Ils diffèrent aussi sur la nature des objets propres à produire des effets transmissibles, que les uns restreignent aux alimens et aux boissons, d'autres aux envies non satisfaites, tandis que le plus grand nombre n'y met aucune restriction; mais comment n'en serait-il pas ainsi pour une opinion que le défaut de preuve livre à l'arbitraire le plus indéfini? La versatilité est le caractère de l'erreur, et l'invariabilité celui de la vérité; car deux fois deux font toujours quatre, qu'il s'agisse d'alimens, de boissons, d'envies non satisfaites ou de tout autre objet.

« Les enfans dans le sein de leur mère, dit encore le père Malebranche (*l. c.*, l. 2, c. 7), doivent leur être unis de la manière la plus étroite qui se puisse imaginer, et quoique leur ame soit séparée de celle de leur mère, leur corps n'étant point détaché du sien, on doit penser qu'ils ont les mêmes sentimens et les mêmes passions, en un mot, toutes les mêmes pensées qui s'excitent dans l'ame à l'occasion des mouvemens qui se produisent dans le corps : car, si l'on considère seulement qu'une mère soit effrayée à la vue d'un chat, engendre un enfant

que l'horreur surprend chaque fois que cet animal se présente à lui, il est aisé d'en conclure qu'il faut que cet enfant ait vu, avec horreur et avec émotion d'esprit, ce que sa mère voyoit, lorsqu'elle le portoit dans son sein. Il y a bien d'autres exemples de la force de l'imagination des mères dans les auteurs; car non-seulement elles ont des enfans difformes, mais elles font des fruits dont elles ont souhaité de manger, des pommes, des poires, des grappes de raisins et d'autres choses semblables. Les mères imaginant et désirant fortement de manger des poires, le fœtus les imagine et les désire de même avec ardeur. Tout le monde sait qu'il y a des familles entières affligées de grandes foiblesses d'imagination, et d'autres héritières de monstruosités. Une pauvre femme eut cinq enfans d'un père aveugle, quatre garçons et une fille, qui sont nés tous aveugles. »

Planque qui, en parlant de l'imagination, *l. c.*, rapporte les passages précédens, ajoute, d'après Hoyerus, « qu'une dame, voyant un domestique nègre suivre sa maîtresse, mit au monde un enfant semblable, et qu'une Allemande, ayant eu commerce avec un Nègre, eut un enfant dont toutes les parties du corps étaient blanches à l'exception de la verge. »

On lit dans le même volume, p. 90 et suiv. :

« Dans le même journal (*Eph. germ.*, dec. 2,

an. 9, obs. 185), on trouve l'histoire d'une dame qui, la veille de ses couches, se promenant vers le soir dans son jardin, tenoit dans les mains des groseilles; l'enfant dont elle accoucha avoit ce fruit marqué à l'oreille droite. »

« Le *Journal de Verdun* (1735, juill., p. 35) fait mention d'un enfant natif de Blois, dans les yeux duquel on voyoit distinctement le cadran d'une montre, peint dans ce que nous appelons l'iris, et sur lequel cadran on comptoit aisément les heures marquées en chiffres romains. La mère avoit eu un désir ardent de voir une montre dans le temps qu'elle étoit enceinte de cet enfant. »

« La femme d'un nommé Robinet (*ibid.*, 1711, nov., p. 365) accoucha d'un fils qui est né avec la figure d'un soleil où l'on expose le Saint-Sacrement, distinctement marqué sur la poitrine; on y voyoit même la trace de Jésus-Christ qui avoit une plus grande blancheur que le reste de la figure. La mère disoit que dans les temps qu'elle devenoit enceinte, elle avoit regardé fixement le Saint-Sacrement exposé dans le soleil. »

« Dernièrement (*ibid.*, 1712, fév., p. 145), on a vu un jeune Flamand, né juif, sur les yeux duquel étoit écrit le nom de Dieu. Dans l'un, il étoit écrit en hébreu, et dans l'autre en grec. Les lettres étoient jaunes comme de l'or sur une prunelle, et dans l'autre, du plus beau bleu céleste.

Bien que ce garçon eût l'œil vif, il ne voyoit de jour que foiblement; mais il assuroit y voir la nuit assez distinctement. »

Voici comme M. Pierquin explique les événemens ci-dessus (*ibid.* 1712 fév., p. 151) : « Je considère une femme enceinte et son enfant comme deux cordes du même luth, qui sont à l'unisson; on ne sauroit toucher l'une que l'autre ne résonne, ou du moins ne tremble aussitôt. La femme regardant avec zèle le Saint-Sacrement, son enfant le voyoit comme elle, puisque la mère et l'enfant sont dans une contenance d'imagination et de sentiment. De plus, cette femme en ayant la tête toute remplie, ses esprits, agités dans son cerveau, se changèrent en cette auguste impression, et devenus encore plus mobiles par une attention redoublée, ils s'écoulèrent bientôt dans toutes les parties de son esprit; mais ils se répandirent plus abondamment vers sa poitrine, à cause que la touchant avec ses mains jointes, elle en augmentoit et fortifioit le cours dans cet endroit.

» Cependant ces esprits ainsi modifiés ne purent peindre rien de sensible sur son sein, parce que la chair en étoit trop dure et la peau assez inflexible pour résister à leur impression; mais les chairs de son enfant étant beaucoup plus souples et molles comme de la cire échauffée, et par conséquent susceptibles de toutes sortes d'arran-

gemens, il ne faut pas s'étonner si ses esprits, mis à l'unisson avec ceux de sa mère et remués par la vue du Saint-Sacrement, imprimèrent sur la peau tendre de sa poitrine, où ils devoient être plus agissans qu'en tout autre endroit, la figure du soleil dans lequel on expose l'hostie consacrée.

» Si l'on doit accorder que les esprits animaux peuvent transmettre la représentation des objets, et les tracer ensuite en petit sur le fœtus, gros alors comme une abeille, puisque les rayons de lumière qui viennent des objets, et qui ont tant de ressemblance avec ces esprits, portent si exactement les images dans nos yeux, et les impriment en miniature sur la rétine; enfin comme les esprits qui sortent de la masse glanduleuse du cerveau (après avoir reçu, dans le centre ovale, des modifications, expressions des traces qu'ils y rencontrent), coulent d'une manière penchante dans les corps cannelés, puis descendent vers les autres parties du corps, il s'ensuit qu'ils doivent presque toujours imprimer à la renverse, sur la peau du fœtus, les fantaisies de la mère; c'est pourquoi ce soleil, tourné sur la poitrine, est renversé de haut en bas. »

Selon Malebranche, la mère et le fœtus ont chacun leur ame séparée; mais comme leurs corps sont étroitement unis, celle du fœtus n'est

pour rien dans ce qui le concerne, et il n'y a que celle de la mère qui ait des fonctions qui sont communes et les mêmes pour les deux individus, au point que la mère ne peut imaginer ni désirer une poire ou d'autres fruits, que le fœtus ne les imagine et ne les désire de même, et s'il ne les mange aussi avec elle, il croit les manger, puisque lui et sa mère *ont*, selon notre auteur, *les mêmes sentimens et les mêmes passions;* ce qui n'est guère d'accord avec l'expérience, qui nous fait voir journellement que des femmes maigres et malades, parce qu'elles ont été épuisées de souffrances durant toute leur grossesse, mettent au monde de gros enfans bien portans qui ne paraissent nullement avoir éprouvé les mêmes maux, et, à coup sûr, ils n'ont pas eu leurs vomissemens ni leurs maux d'estomac, si on en juge par la limpidité des eaux de l'amnios. Selon cet auteur, ce n'est plus par filiation, mais c'est par imagination que des familles entières sont affligées de grandes faiblesses d'imagination, et qu'un père aveugle a des enfans qui lui ressemblent. Ainsi renions les transmissions héréditaires par les races, et brûlons les ouvrages de ceux qui ont écrit sur les maladies propagées par filiation, tels que ceux de MM. Portal, Pinel, Esquirol, et autres, puisque l'imagination suffit à tout. Attendons-nous à voir un jour les

imaginistes réformer toutes les notions zoologiques, et nous enseigner le secret de produire des mulets, des jumarts et des hybrides de tout genre, en produisant à la vue d'une jument saillie par un entier de son espèce, un animal d'espèce différente, tel qu'un âne, un taureau, etc.

Quant à Pierquin, il met d'abord *la mère et le fœtus à l'unisson, comme deux cordes d'un même luth*, quoique le corps de l'une et celui de l'autre ne fassent pas un seul et même instrument, et qu'entre leurs tissus il n'y ait pas non plus le même rapport qu'entre les cordes d'un même luth; afin que la première *regardant avec zèle le Saint-Sacrement, son fruit le voie comme elle*, bien qu'il ne fasse guère clair dans la matrice, et que les yeux d'un enfant *gros comme une abeille* soient bien petits et encore bien faibles. Ce premier pas fait, l'auteur renonce un instant à l'unisson, pour donner *à la mère une chair dure et une peau inflexible, capable de résister à l'impression, et au fœtus des chairs beaucoup plus souples et molles comme de la cire échauffée, pour recevoir l'impression des esprits*, car ceux-ci impriment, pourvu qu'ils trouvent un papier convenable, c'est-à-dire des chairs souples et molles, et *l'on doit accorder, vu qu'ils ont tant de ressemblance avec la lumière, qu'ils tracent en petit, sur le fœtus, gros*

alors comme une abeille, la figure des objets à la renverse, comme celle-ci les imprime en miniature sur la rétine : et voilà pourquoi le soleil tourné sur la poitrine est renversé le haut en bas.

On pourrait objecter que toute comparaison cloche (*omnis comparatio claudicat*), en ce que la corde du luth que l'on pince est celle qui résonne le plus fort, et qu'elle ne communique à l'autre qu'une agitation de l'air ou des vibrations beaucoup plus faibles que celles qu'elle éprouve elle-même, au lieu que dans l'unisson de la mère avec son fruit, la corde qui communique les vibrations à l'autre ne résonne pas, étant faite *d'une chair dure et inflexible*, et n'a rien de ce qu'elle communique; il faut donc que cela s'explique par le principe que l'on donne ce que l'on n'a pas, malgré l'adage contraire : *Nemo dat quod non habet.* Ce qu'il y a de plus curieux dans l'explication de Pierquin, ce ne sont pas seulement *la contenance d'imagination et de sentiment, commune à la mère et au fœtus*, et l'intervention de *la masse glanduleuse, du centre ovale, des corps cannelés*, et des autres étamines par où doivent passer les esprits; mais ce sont *les parties de l'esprit de la mère et le changement de ses esprits en une auguste impression dans le fruit*, sans les empêcher *de devenir encore plus mobiles par une*

attention redoublée, et de s'écouler bientôt dans toutes les parties de son corps, etc. Il faut que ce Pierquin ait été un homme bien savant, pour expliquer aussi pertinemment comment se fait une chose qui ne se fait pas, et ne pourrait se faire sans l'extinction du genre humain, qu'il serait impossible de propager par la génération, si un fœtus gros comme une abeille, et même plus gros, devait éprouver les mêmes sentimens et affections que sa mère, et à un degré beaucoup plus violent, à raison de la nature de ses tissus, qui, de l'aveu de tous les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle, sont d'une ténuité, et par conséquent d'une susceptibilité extrême. Je ne sais si, connaissant si bien le mécanisme des opérations ou plutôt des impressions intellectuelles, ce savant était fils d'imprimeur ou de graveur; mais il savait aussi que la lumière grave et imprime à la renverse sur la rétine la figure des objets que nous voyons. Mais puisqu'il savait tant de belles choses, il n'aurait pas dû nous laisser ignorer de qui sont les impressions des objets que nous voyons en songe durant les nuits les plus obscures, où la lumière n'imprime plus, et comment un coup sur l'orbite imprime aussi des étincelles de feu la nuit comme le jour, etc.

Il ne faut pas un grand fonds de connaissances métaphysiques, pour savoir que la perception d'un

objet n'est pas plus l'effet de l'impression de sa figure dans la rétine ou sur une autre partie du corps, que la perception d'une couleur, telle que le rouge, le jaune, le bleu, le vert, etc., n'est l'effet de l'application de cette couleur sur la rétine ou ailleurs, puisqu'il suffit, pour avoir une variété de couleurs, que la lumière soit modifiée par le prisme, l'arc-en-ciel, ou la diversité des surfaces où elle tombe. Nous ne pouvons concevoir aucun objet, sans que notre esprit le note sous une forme, sous une couleur, dans un temps et dans un espace, pour le sortir du chaos ou de la confusion des êtres, et le reconnaître. S'il en était autrement, et que les objets imprimassent leur forme ou figure dans l'esprit, tout le monde les verrait de la même manière, et l'erreur serait impossible à l'égard des formes et des couleurs, ce qui n'est pas. Pour se convaincre de ce que j'avance, il ne faut que réfléchir aux visions d'objets qui n'existent pas, à l'impossibilité pour certaines personnes de distinguer le vert du bleu, etc., ou si l'on veut à l'arc-en-ciel, qui n'est qu'une illusion produite par la réfraction et le reflet de la lumière dans l'eau, suspendue en vapeur dans l'air, non en forme d'arc comme nous le voyons, ni en couleurs réellement variées dans l'objet, mais par le prestige d'une excitation visuelle dans l'esprit de celui qui est convenable-

ment placé pour cela; car la grandeur de l'arc varie selon le point de vue, et perd entièrement sa forme et la variété de ses couleurs pour quiconque n'est pas entre le soleil et la nue; d'où je conclus que les formes et les figures variées sous lesquelles l'esprit nous présente les objets, dépendent des modifications que leurs surfaces font subir à la lumière, considérée comme cause occasionnelle, et de l'excitation qui en résulte pour les sens ou l'esprit, considéré comme cause efficiente ou productive. Les verres qui grossissent et ceux qui rapetissent les objets, de même que les illusions fantasmagoriques, prouvent également que c'est la vue qui figure les objets, et non les objets qui peignent leur forme et leur couleur dans la vue.

Convenons que Terelius a été un peu moins ridicule dans ses explications, qui, moins délayées dans un fatras d'expressions amphigouriques et contradictoires, sont les mêmes à la lumière près, à laquelle il substituait l'air, parce qu'elle n'était pas connue de son temps comme aujourd'hui. Mais comment compter sur la véracité, le discernement et la bonne foi de gens capables d'un tel assemblage d'absurdités et de fausses suppositions engrenées les unes dans les autres? Dans un cas, on choisit un fœtus gros comme une abeille pour y graver des figures, ou y incorporer des esprits

changés en figures, et dans un autre cas, on lui imprime des groseilles la veille de sa naissance; chez un troisième, c'est le nom de Dieu que l'on voit écrit sur la prunelle en grec et en hébreu, et chez un quatrième, c'est l'iris qui présente un cadran où l'on comptait aisément les heures, marquées en chiffres romains, et il semble qu'il n'y manquait que l'aiguille et le mouvement pour avoir une montre vivante. N'y reconnaît-on pas les épaulettes du veau de Portieux, les ailes de l'ange des environs de Paris, ou le conte du curé et de la dame galante, qui, le télescope en mains, observaient la lune, et y voyaient chacun ce dont il était préoccupé, et ce qu'il désirait y voir? Ou bien, comme tant de choses réunies en un si petit espace que la prunelle et l'iris demandaient, pour être aperçues, des yeux armés d'un microscope, peut-être commandé et prêté dans l'intérêt d'une fraude pieuse, ne serait-il pas arrivé ce qui arriva un jour à un astrologue, qui prétendait avoir découvert dans la lune un animal monstrueux et inconnu, parce qu'une souris s'était introduite à son insu dans son télescope? Ne sait-on pas que les fanatiques sont visionnaires à l'égal et au-delà de ceux qui n'ont qu'une prévention ordinaire, et se permettent de petites menteries sous le nom de *fraudes pieuses*, qu'ils se pardonnent réciproquement en faveur des motifs et de

l'intention? Ce qui ne laisse guère de doute sur l'origine du cadran peint dans l'iris d'un enfant de Blois, de la figure du soleil sur la poitrine de Robinet et de l'empreinte du nom de Dieu dans les yeux d'un juif flamand, c'est que, de nos jours, les missionnaires et leur ouailles, comme on peut le voir dans le plaidoyer de M. Dupin aîné, pour *le Constitutionnel* en 1825, nous régalent encore de semblables merveilles, et que dans tous les temps l'ignorance et la superstition ont enfanté de faux miracles, accrochés les uns aux autres, parce que le mal engendre le mal, et que le succès d'une mystification fait espérer le succès de plusieurs autres. Quoique l'habile défenseur précité et le jugement rendu par la Cour royale de Paris sur son éloquente plaidoierie, aient mis hors de doute la réalité des pieuses supercheries dont la publication avait été attaquée comme calomnieuse par le parti qui exploite la crédulité publique, l'humiliation d'une défaite aussi honteuse n'a pas découragé les apôtres du mensonge et de la superstition, parce qu'ils savent que les idées ascétiques produisent une sorte d'enchantement qui leur soumet tous ceux qui en sont imbus, en dépit de tout argument et de la raison qu'ils font abjurer à leurs adeptes, sous prétexte que c'est un guide orgueilleux et trompeur; comme si Dieu, en nous la donnant, avait

voulu nous égarer pour avoir lieu de nous punir. Il faudrait plusieurs volumes pour recueillir les miracles et les récits fabuleux de tout genre, que l'intérêt et l'ignorance ont fait éclore, et dont la crédulité s'est alimentée dans tous les temps. C'est l'ignorance de ce qui est naturel qui accrédite le surnaturel, et un ancien proverbe grec dit que les miracles sont la pâture des sots : θαυματα μωροίς. Mais pour augmenter le nombre des sots, il faut maintenir le peuple dans l'ignorance, en le rendant pauvre et fanatique, parce que la pauvreté l'empêche de s'instruire, et que le fanatisme lui fait croire qu'il a toute la science qu'il lui est permis d'acquérir. Horace le savait bien, lorsqu'en parlant d'une croyance ridicule et absurde, il en léguait le privilége aux Juifs superstitieux, par ces mots : *Credat judæus Apella, non ego.* Nos parasites d'un autre siècle en savent aussi quelque chose, à en juger par la peine qu'ils se donnent pour imprimer à l'esprit humain une marche rétrograde, en faussant l'instruction du peuple pour mieux l'exploiter à leur profit. Il suffit d'avoir entendu quelques-uns de nos missionnaires, ou de lire les feuilles publiques, pour se convaincre que notre époque, si elle est moins crédule, grâce aux progrès de la civilisation, est encore fertile en miracles propres à alimenter la superstition. Entre plusieurs exemples qui le prouvent, en voici

un assez récent, rapporté dans *le Constitutionnel* du 13 juin 1827, et qu'aucune accusation juridique ni aucun article officiel n'ont démenti.

« Le système d'abrutissement des classes inférieures est poursuivi avec persévérance, est-il dit dans cette feuille; si cela continue, les bûchers s'allumeront et l'on brûlera les sorciers. On est déjà presque arrivé là; a-t-on oublié ce qui s'est passé dans les départemens des Landes et du Rhône? Nous avons parlé de la croix apparue en Poitou, avec certificat des gendarmes, et pour laquelle monseigneur l'évêque de Châlons a fait une procession générale; nous avons parlé aussi de l'enfant merveilleux de Champagne, etc. Voici quelque chose de plus fort que tout cela.

» Un petit imprimé, de la dimension consacrée dans ces sortes de publications, nous est parvenu de Rennes, où il se vend cinq centimes, dans la ville comme dans les marchés des environs, avec accompagnement de quelques amulettes de plomb. Il a pour titre : *Événement miraculeux arrivé dans la commune de Bolbequet, le* 13 *mai* 1826, *département de la Loire, arrondissement de Saint-Etienne en Forêt, veille de la Pentecôte.* Ici nous devons faire une remarque: c'est qu'en général ces relations, destinées à alimenter la crédulité des simples, sont imprimées à une assez

grande distance du lieu où s'est passé le prétendu miracle. Celle qui concerne l'enfant des environs de Reims, a été imprimée à Castres, et celle-ci, qui nous apprend avec tant d'assurance le miracle du Forêt, l'a été à Rennes. On a sans doute voulu la mettre ainsi sous la protection de M. le ministre de l'intérieur ; nous engageons le bibliomane à se procurer cette pièce, qui sera peut-être un jour plus précieuse qu'un Elzévir, car elle constatera qu'au dix-neuvième siècle, certaines gens fesaient, aux dépens du pauvre peuple, un trafic de telles sottises, que nos neveux refuseront de le croire. Or donc, dans la commune de Bolbequet, il y a une chapelle, connue à plus de vingt-cinq lieues à la ronde, où repose la relique de saint Main et quelques autres. Toutes les personnes qui y vont avec dévotion, se trouvent guéries de la lèpre qu'on appelle le mal de saint Main, de la migraine *qu'on appelle le mal de tête, et de plusieurs autres maladies contagieuses*, pourvu qu'on porte les croix et médailles qui se vendent avec la relation. Au pied de cette chapelle, il y a un arbre d'une grande vieillesse et d'une grosseur extraordinaire. Comme cet arbre jetait de l'obscurité dans la chapelle et gênait l'entrée de la porte, les administrateurs de la commune décidèrent de l'abattre et de le vendre pour l'entretien de la chapelle.

L'arbre fut adjugé, et dès le lendemain, un marchand de bois *en gros et en détail* y envoya ses ouvriers ; mais quelle fut leur surprise, lorsque le premier coup de hache se fit entendre! Nous allons maintenant laisser parler l'auteur de la légende de Rennes, en conservant fidèlement la pureté du texte; un pareil style est trop digne du sujet pour qu'il soit permis de l'altérer :

« Des oiseaux, comme jamais on n'en avait vu de semblables, sont arrivés dans les branches de cet arbre, faisant des cris épouvantables, même frappant sur les têtes et sur les épaules de ces ouvriers, qui, se regardant les uns les autres, disaient : « Voilà une chose bien étonnante et bien » surprenante; ordinairement quand, on abat un » arbre, les oiseaux s'envolent dans les champs, » ceux-là viennent nous faire résistance. » Ils se mirent à les regarder voltiger dans l'arbre; ils ont aperçu un arc-en-ciel qui cernait peu à peu l'arbre et la chapelle, où il paraissait quelques rayons du soleil lumineux. Ils ont vu l'arbre se diviser en deux. Quelle a été leur plus grande surprise! C'est qu'ils ont aperçu l'image de N.-S. J.-C. en croix, aussi brillante comme le soleil; ces hommes se sont prosternés à genoux et ont fait leurs prières; de là ils sont retournés dans la commune pour rendre compte de ce qu'ils avaient vu. »

Suit le discours des ouvriers à l'acquéreur de l'arbre.

« Monsieur, nous ne pouvons pas continuer l'ouvrage que vous nous avez commandé. Nous avons vu des signes dans les astres et des oiseaux qui nous l'ont défendu. Donnez-vous la peine de venir sur les lieux, et vous verrez la vérité. M. C. a pris la route pour se transporter sur les lieux, et plusieurs personnes qui étaient là, de la même commune, pour rendre mille actions de grâces à celui de qui dépend notre existence. Dès qu'ils ont aperçu ce crucifix, *elles* se sont prosternées à genoux et ont fait leur prière. M. C. s'est avancé jusque sous l'arbre, et se moquant de ses ouvriers et leur disant : « C'est un crucifix que l'on a placé » là pour me donner de la terreur, pour que cet » arbre ne soit pas abattu; vous pouvez travailler, « il ne vous arrivera rien, et je vous paierai la » somme que nous avons convenu. » Les ouvriers lui ont répondu : « Vous nous donneriez 6 fr. par » coup de hache, nous n'y travaillerions pas, » M. C., travaillez vous-même. » M. C., tout en colère, maltraitant ses ouvriers, leur a dit : « Don- » nez-moi la hache ! je travaillerai plutôt huit jours » et huit nuits, afin que cet arbre soit abattu. » Dès que le premier coup de hache s'est fait entendre, un tremblement de terre a eu lieu sous ses pieds, une grande tempête s'est élevée autour

de l'arbre et de la chapelle ; il a resté comme immobile sans pouvoir continuer l'ouvrage, tant il a été saisi de peur. Il a eu besoin de ses ouvriers pour l'emporter chez lui comme un homme mort. En arrivant chez lui, on l'a couché sans connaissance, et dans les vingt-quatre heures il est mort, sans avoir eu le temps de demander à Dieu la rémission de ses péchés. »

« Bref, M. le curé s'y transporta le lendemain processionnellement et y chanta la messe, et on aperçut encore un rayon lumineux que l'on ne pouvait *fixer*. Ce *prodige miraculeux* a duré l'espace de dix minutes, puis a disparu. Mais troisième miracle : « Quelle a été la surprise de M. le curé, d'apercevoir une lettre qu'il était impossible de toucher ! » Cependant, à la fin de la messe, il la prit, la toucha et la lut au peuple, après avoir donné la bénédiction. Or, cette lettre, dont nous fesons grâce, n'est attribuée à rien moins qu'à Dieu lui-même. Suit un cantique sur l'air de Judith, dont on se figure aisément la niaiserie et la platitude, tel enfin qu'on peut l'attendre du talent d'un poète de la congrégation. »

La véracité du journal dont j'emprunte la narration, est d'autant moins suspecte ici, que, ne flattant pas les ministres ni le parti qui aime à exploiter la crédulité du peuple, il n'a pu compter sur aucune faveur ni sur aucune indulgence

de leur part, et qu'ayant déjà été l'objet de plusieurs accusations mal fondées, il n'aurait point échappé à un nouveau procès, s'il avait supposé ou dénaturé les faits qu'il rapporte. On ne peut, d'ailleurs, douter de la connivence ou de l'incurie du ministère public pour les auteurs des jongleries superstitieuses qu'il tolère bénévolement, et laisse circuler inaperçues, après avoir donné tant de preuves de sa vigilance et de son zèle inquisitorial contre les écrivains d'un esprit différent, tel entre autres que M. Touquet, qui a été condamné à une amende de 1,000 fr., outre les frais, etc., pour avoir publié l'Évangile sans y joindre la partie des miracles. L'énormité de l'amende, comparée au délit, prouve l'importance de la partie omise aux yeux du parti dominant. Mais ce parti est d'autant plus inconséquent, qu'en permettant ou favorisant les relations de faux miracles, il laisse attaquer indirectement l'authenticité des autres, parce que ceux qui se voient trompés d'un côté, se croient aussi trompés de l'autre, quand l'instruction et le discernement ne les rendent pas capables de faire la différence. Ce ne sont point là les caractères de la véritable religion. A voir ce qui se passe, ne croirait-on pas que, pour certaines gens, la religion consisterait à stupéfier le peuple, au lieu de l'éclairer et de le rendre meilleur, et que l'art de gouverner serait l'art de l'exploiter.

Saint Augustin, l'aigle de l'église latine, s'est lui-même élevé contre le zèle qui mêle le faux avec le vrai, lorsqu'il dit : *Que notre religion ne soit pas l'œuvre de nos fantaisies, car la vérité, quelle qu'elle soit, vaut mieux que tout ce qui peut être imaginé par le caprice* (1). Le pieux archevêque de Cambrai, Fénélon, dans son livre *De l'Education des Filles*, a aussi pensé à prévenir les piéges et les abus où une fausse dévotion pourrait entraîner la jeunesse, en s'exprimant ainsi : *C'est d'accoutumer les filles à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans authorité, et à ne s'attacher pas à certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'église les approuve.* Il est donc permis, d'après les événemens dont nous avons nous-mêmes été témoins, et d'après des témoignages aussi respectables, de conclure que, puisqu'une dévotion mal entendue et la prévention ont de tout temps mis le mensonge à côté de la vérité, il serait peu raisonnable d'admettre comme indubitables l'histoire de la figure du soleil du Saint-Sacrement sur la poitrine d'un enfant, celle de l'impression du nom de Dieu dans la prunelle d'un juif flamand, et celle de l'existence d'un cadran

(1) Non sit religio nostra in phantasmatibus nostris, melius est enim qualecunque verum, quàm omne quidquid pro arbitrio fingi potest. Aug., *De Vera Religione*, cap. 45.

dans l'iris d'un enfant de Blois, etc. Mais en supposant qu'il y eût quelque chose de réel dans ces événemens, ce ne serait pas une raison de les attribuer à une cause surnaturelle, ou à l'imagination maternelle, comme je vais le faire voir, afin qu'on ne m'accuse pas d'imiter Blondel, à qui on a reproché de nier les faits qu'il ne pouvait expliquer; parce que, si on les nie, quand la fausseté en est évidente, ceux qui les ont controuvés ou dénaturés, tirent de là un argument *ad hominem*, en supposant l'embarras ou la mauvaise foi de celui qu'ils n'ont pu tromper (1).

Tous les médecins savent que le cerveau trace des digitations, et que les vaisseaux laissent l'empreinte de leur forme et de leur distribution sur la table interne du crâne, qui est certainement plus dure que la chair d'une femme grosse, estimée cependant trop dure pour recevoir les impressions qu'on lui donne la faculté de produire sur son fruit. On nous dit aussi que celui-ci est

(1) Jacques Blondel, docteur en médecine et membre du collége royal de Londres, a combattu avec avantage l'opinion de ceux qui attribuent les marques de naissance à l'imagination maternelle, en fesant voir qu'on ne peut administrer aucune preuve réelle de ce système. Il attribue les vices de conformation de naissance à un défaut d'organisation de l'œuf ou des parties de l'embryon. Il a publié à Londres, en 1727, un traité, traduit en français sous ce titre : *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*. Paris, chez Guérin, 1745.

comme une chair coulante et gros seulement comme une abeille, lorsqu'il reçoit des empreintes; mais comme les causes ou les modèles ne coïncident pas toujours avec cet état du fœtus, on donne aussi à l'imagination de la mère la force de produire des groseilles sur lui la veille de l'accouchement, où il doit être déjà un peu dur et plus gros qu'une abeille. Il y a mieux. Kerkering (*Specilegium anat. obs.* 3), et, après lui, Bablot (*l. c.*, p. 77), tous deux partisans très-zélés du pouvoir de l'imagination maternelle, racontent qu'un collecteur fesant vendre sur la place publique le blé d'un paysan qui n'avait pu payer ses contributions, fut aperçu par une vieille femme qui le frappa trois ou quatre fois sur le dos, en lui criant : *Que fais-tu, malheureux?* Dès ce jour-là, disent-ils, le collecteur sentit à l'endroit où la femme l'avait touché, un petit tubercule qui, trois jours après, avait la grosseur d'un œuf de poule, et dont les progrès furent si rapides, qu'au bout de trois ans il s'était converti en une tumeur semblable à un *sac de blé.* « Plusieurs esprits foibles, ajoute Bablot, attribuoient la cause de cette tumeur à un sort que la vieille avoit jeté sur cet avide publicain ; mais qui ne voit, dit Kerkering, que le sort n'étoit rien autre chose que l'imagination même de cet homme superstitieux, qui se crut ensorcelé par la vieille

qui l'avoit frappé sur le dos? D'autres l'attribuoient à une punition divine. » L'on voit que chacun donne aux événemens la couleur de sa prévention. Une croyance est comme un principe, en l'adoptant on n'en rejette aucune conséquence, et voilà comment l'absurde découle de l'absurde. Une tumeur énorme se forme, par un dépôt ou une sécrétion vicieuse, sur le dos d'un homme; on se souvient qu'il a fait vendre le blé d'un paysan, et qu'une femme lui a donné trois coups sur le dos : vite on en conclut que c'est un sort, une punition divine, un effet de l'imagination, et, pour le prouver, on prête à la tumeur la forme d'un sac de blé. La coïncidence de deux événemens rapprochés l'un de l'autre est, pour ceux dont l'opinion est formée d'avance, une preuve irréfragable que l'un est la cause, et l'autre l'effet. De même, la poitrine d'un enfant porte l'empreinte de l'irradiation des vaisseaux du placenta ou d'un autre plexus vasculaire, qui s'y seront dessinés comme ceux du cerveau se dessinent sur le crâne; vite on en conclut que c'est un effet de l'imagination maternelle, et, pour le prouver, on lui prête la figure d'un soleil du Saint-Sacrement, parce qu'on obtient de la mère l'aveu qu'elle a regardé celui-ci, sans réfléchir que bien d'autres femmes l'ont regardé aussi plusieurs fois dans l'année, sans qu'il en soit résulté un pareil

effet. Le cordon ombilical ayant aussi laissé son empreinte, est regardé comme la tige ou le support de la figure, que l'on renverse hypothétiquement dans la rétine, afin d'expliquer pourquoi elle est tournée de bas en haut sur la poitrine de l'enfant. Quant aux lettres et aux chiffres aperçus dans la prunelle et dans l'iris de deux autres enfans, il n'a fallu qu'un renflement des vaisseaux ou une légère saillie des fibres de ces parties irritées par la lumière, pour que la loupe y fît trouver ce qu'on désirait y voir. Voilà comment ce qui est naturel devient miraculeux par la facilité que l'on se donne d'accommoder les effets à leurs causes supposées, sans s'inquiéter des contradictions où l'on est jeté par les circonstances qui trahissent la vérité, surtout pour l'empreinte du nom de Dieu en grec sur un œil et en hébreu sur l'autre, quoiqu'il n'y ait pas eu de modèle pour cela, et aussi pour la figure du cadran sur l'iris que la mère n'avait sûrement pas touchée, pour déterminer ses esprits à l'y peindre, etc. Au reste, Pierquin réveille lui-même le soupçon de la supercherie, en continuant ainsi :

« Pour les yeux du jeune Flamand, né juif, ils me paroissent admirables, je crois qu'il n'y a rien de si singulier dans les auteurs. Nous lisons bien que Pyrrhus avoit les dents tout d'une pièce,

que l'on voyoit sur le rang d'en haut le mot *lion* en grec, et sur celui d'en bas le mot *roi* aussi en grec; mais il est à présumer qu'on avoit gravé ces mots en lettres grecques, et que c'étoit un artifice de ce prince, pour donner crédit à sa machoire monstrueuse, et pour faire entendre à ses sujets, qu'il était un roi généreux et intrépide comme un lion.'

» On ne peut pas dire la même chose des lettres qui composent le nom substantif de Dieu en hébreu et en grec, que tant de gens ont vu sur les yeux de cet homme, car la prunelle, qui est une continuation de la pie-mère, est trop délicate et trop sensible pour souffrir des impressions artificielles... Il est donc plus raisonnable de penser que ces mots augustes sont formés par un assemblage heureux des ligamens ciliaires qui se nuancent assez aisément dans les yeux bleus, et qui quelquefois y figurent des camayeux, ou par une forte imagination de la mère; car elle pourroit bien avoir considéré durant sa grossesse avec trop d'attention, quelque portrait ou statue bizarre des anciens qui auroient eu les yeux peints ainsi. »

Ces derniers mots prouvent la difficulté de faire rentrer le phénomène dont il s'agit dans le domaine de l'imagination, faute d'un modèle semblable que la mère, ne sachant ni le grec ni l'hébreu, n'eût d'ailleurs pu garder dans sa mémoire

ni même saisir dans son ensemble; et cependant on lui en fait hommage, tant il est difficile de n'être pas dupe de sa prévention. L'on juge sainement, et l'on taxe avec raison de supercherie le fait rapporté sur la machoire de Pyrrhus, parce qu'on n'a pas adopté une croyance d'où il découle comme une conséquence. C'est le contraire relativement au pouvoir de l'imagination maternelle et à ses miracles, qui, étant admis comme choses indubitables, ne laissent à l'esprit que l'option entre une crédulité aveugle et une explication basée sur des suppositions vaines et ridicules des phénomènes qui s'y rattachent. En effet, il n'est pas aisé de croire qu'on ait vu le nom de Dieu écrit sur la prunelle d'un enfant autrement que par les yeux de la foi et de la préoccupation; en sorte que l'artifice pourrait consister seulement dans une illusion accréditée par un faux zèle ou par l'intérêt de ceux qui exploitent la crédulité et l'ignorance à leur profit. Cette conjecture devient plus vraisemblable par l'impossibilité où l'on a mis la plupart des témoins d'en juger par eux-mêmes, en choisissant des mots dans l'hébreu et le grec, deux langues qui ne sont nullement vulgaires. Cette circonstance suffirait même seule pour faire déclarer apocryphe un *fait que tant de gens ont vu*, dit l'auteur, tandis que si peu de gens ont pu le voir et en juger par eux-mêmes. Ceux qui, en état de voir et de juger, n'ont pas

relevé la supercherie, avaient de bonnes raisons pour se taire, et l'on en a toujours, quand il s'agit de fronder les préjugés, et de se mettre à dos un parti puissant, si l'on aime sa tranquillité, et que la presse ne soit pas libre. Le journaliste éclaircit encore plus le nuage, en ajoutant ce qui suit : « On m'a remis la lettre d'un religieux, dans laquelle il me marque qu'il a vu enterrer à Paris, dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, la mère de l'enfant qui avait le nom de Dieu écrit dans les yeux; qu'il examina à son aise les yeux de ce garçon, que le nom n'était ni en hébreu ni en grec, mais en *bon latin;* qu'il n'y avait point de couleur d'or, ni de bleu céleste, ces lettres étant d'un bel émail; qu'elles étaient placées dans cet espace de l'œil entre la prunelle et le cercle de l'œil; que sa prunelle était de la couleur d'une ardoise neuve, et qu'il voyait parfaitement bien le jour. De tout cela, ce religieux conclut que cet enfant est né de parens catholiques et non pas juifs, et que le mémoire qu'on m'en avait communiqué n'était pas correct.

» Ce religieux peut bien s'être trompé lui-même, en confondant le garçon de la mère catholique avec celui de la mère juive... Tout cela me persuade assez que ce sont deux garçons différens, en qui la Providence ou la nature ont opéré des effets semblables. »

J'ai passé les raisons alléguées pour établir des probabilités d'opinion, parce que je voulais seulement montrer que le religieux accuse d'inexactitude le premier récit d'un phénomène qui lui paraissait trop beau pour l'enfant d'une juive, et qu'il est lui-même soupçonné d'erreur ou de quiproquo par le journaliste qui, au lieu de suspecter l'un et l'autre récit, les adopte tous les deux. Ainsi l'absurdité fait pulluler les absurdités.

Le *Mercure* de décembre 1697, et le *Journal des Savans*, de janvier 1698, avaient déjà fait mention d'un enfant de Tours, nommé Louis Corbeau, sur la langue duquel on voyait différentes lettres, que des personnes savantes et pieuses, ainsi que plusieurs médecins, ont dit n'être point l'effet d'une envie que la mère aurait eue, cela ne pouvant procéder d'aucune idée formée par l'imagination de cette mère, parce que ces lettres changent tous les jours, et que même quelquefois il n'y a rien du tout.

Le changement journalier des lettres, qui est le motif allégué ici, pour ne pas les attribuer à l'imagination maternelle, ne serait pas une raison suffisante pour tous les partisans de son pouvoir merveilleux; car on lui fait souvent honneur d'une représentation de prétendues fraises, cerises, framboises, etc., que l'on croit voir dans

des verrues ou excroissances charnues dont on fixe la manifestation imitative à l'époque de la maturité de ces fruits.

Mais ce n'est pas seulement dans les corps terrestres que l'on a observé des mots et des lettres mystérieuses, car on en a aussi découvert dans les corps célestes, comme le rapporte Thomas Brown, médecin anglais, dans son *Essai sur les erreurs du temps* (t. II, ch. 14, p. 144), où son traducteur le fait parler ainsi : « Nous aurions de la peine à découvrir dans les cieux certains mots hébraïques, composés de grandes et de petites étoiles, qu'y découvrent les spectateurs cabalistiques, où ils prétendent lire les événemens futurs. Ainsi des étoiles qui sont dans la tête de Méduse, ils composent le mot *charab*, et y trouvent la désolation de Javan ou de la Grèce. Mais de pareilles visions ne méritent pas d'être relevées. »

L'auteur anglais apprécie les visions des cabalistes à leur juste valeur, en disant qu'elles ne valent pas la peine d'être relevées. Si je relève quelques visions pareilles, ce n'est pas que j'y attache plus d'importance que lui ; mais c'est parce que je sais que bien des femmes y en attachent trop, lorsqu'elles ont l'esprit frappé de quelque objet durant leur grosesse.

Reste à deviner maintenant si ce sont les mots

hébraïques trouvés dans les corps célestes ou les lettres de la langue de Corbeau, visible ou non visible, selon le plus ou moins d'éréthisme de ses fibres, les effets de la lumière et la disposition des observateurs, qui auront fait imaginer l'apparence du nom de Dieu dans la prunelle d'un autre enfant, ou si on en aura tiré l'idée de la machoire de Pyrrhus, pour réchauffer la foi des ames tièdes, par des miracles qu'il est toujours si facile d'enraciner dans l'ignorance par des suppositions; puis, pour achever de dissiper les doutes des moins crédules, on aura, en allant toujours de plus fort en plus fort, comme au théâtre d'*Audinos*, imaginé un cadran peint en chiffres romains sur l'iris d'un autre œil, puis la figure d'un soleil du Saint-Sacrement, renversé de haut en bas, etc., d'après le principe que l'erreur doit renforcer l'erreur. Pour les dévots outrés et les fanatiques, c'est œuvre pieuse et méritoire d'accréditer tout ce qui leur semble propre à gagner des ames à Dieu, au préjudice du diable, comme si Dieu n'était pas assez puissant pour faire ce qui lui convient sans leur secours; et vu que, sans craindre de pécher, ils n'osent douter ni examiner, avant de croire, ce que les prêtres leur disent, s'il s'en trouve un qui leur débite une fable merveilleuse, les échos ne lui manquent jamais pour la répéter. D'ailleurs le succès

d'une industrie multiplie ceux qui l'exercent, et le nombre des imposteurs se régla toujours sur celui des gens crédules; en sorte qu'on ne peut favoriser l'ignorance, qui est la source de la crédulité, sans encourager la fraude.

C'est ainsi qu'à l'aide de l'ignorance et de la supercherie, secondées l'une par l'autre, la terre se remplit de mensonges sacrés et profanes, qu'un visionnaire devient prophète ou sorcier, qu'un fou est possédé du démon, qu'il se trouve dans le corps d'une femme enceinte des légions d'esprits à la disposition de son imagination, pour opérer toutes sortes de merveilles sur son fruit, qui est négrillon par l'effet d'un regard, s'il a l'ictère bleu, et qui cesse de l'être par un autre regard, s'il est atteint de leucéthiopie, etc. Au surplus, il est moins amusant d'apprendre à connaître les maladies et les anomalies de la génération, que d'admirer les prodiges de l'imagniation maternelle et les phénomènes d'un monde enchanté où l'on fait partager à Dieu sa puissance avec le diable, en restant spectateur du combat. Les erreurs poussent des racines d'autant plus profondes dans le peuple, qu'elles sont partagées par beaucoup de personnes instruites et de bonne foi, telles que Descartes, Ambroise Paré, le père Malebranche et plusieurs autres. Il ne faut même que de la confiance dans les lumières d'une personne que l'on

aime ou que l'on révère, pour en imposer à la raison au point de ne pouvoir plus être détrompé. Voilà pourquoi le peuple a toujours vu avec indifférence et sans indignation persécuter et même condamner à mort comme impies, athées, hérétiques, rebelles, sorciers, matérialistes, novateurs, etc., ceux qui, révoltés des préjugés de leur siècle et des misères qui en résultaient, ont essayé de rendre à la vérité le terrain usurpé par l'erreur, en rétablissant la raison dans ses droits imprescriptibles. Mais ce qui prouve mieux que toutes mes réflexions, combien l'habitude des illusions et le succès des impostures deviennent contagieux, ce sont les phénomènes suivans rapportés par Planque (*l. c.*, p. 142 et suiv.). Portant plus l'empreinte de l'imagination des hommes que de celle des femmes, ils feront voir que les concessions que je fais à la prévention, en acceptant comme vrais les faits dont elle s'appuie, pourraient lui être refusées, d'après une expérience qui date de loin, et que Pline l'Ancien connaissait déjà; autrement il n'aurait pas dit « qu'il n'y a pas de mensonge, si impudent qu'il soit, en faveur duquel il n'y ait témoignage: » *Nullum tam impudens mendacium est quod teste careat.*

« Je suis persuadé, dit Gaharliep (*Eph. germ.*, dec. 3, an. 7 et 8, obs. 56, p. 85), que les prin-

cipales parties dans la formation et la perfection du fœtus, sont dues à l'ame de la mère; car on voit, quand il est même formé et parvenu à sa perfection, diverses métamorphoses qui s'opèrent dans lui. La fantaisie de la mère ajoute, ôte, augmente, diminue la figure, la couleur, et autres accidens; elle change, elle mutile, elle rétablit, elle détruit et même anéantit les membres déjà formés et parfaits, et ce qui plus est, elle transgresse les lois de la nature.

» Une princesse entendit du bruit, et se mettant à la fenêtre, elle vit abattre la main d'un homme qui vouloit parer un coup qu'on lui portoit sur la tête : quatre jours après, elle accoucha d'un prince à qui la main droite manquoit.

Mon fils aîné, ajoute Gaharlierp, vint au monde avec la main droite luxée et courbée, parce que, huit jours avant qu'il naquît, sa mère, qui étoit dans une voiture, aperçut un pauvre qui avoit la main droite dans cet état. J'ai corrigé ce défaut par le moyen de bandages. Mon fils aîné, de mon second mariage, porte une tache brune, de la longueur du doigt, près de l'ombilic, parce que sa mère, se promenant avec moi dans le jardin, sur le soir, avoit senti sur son visage tomber une araignée, qu'elle rejeta sans savoir ce que c'étoit. Cette idée confuse, tracée dans l'esprit de la mère, s'imprima sur l'enfant dont elle étoit

grosse, dans un semblable endroit qu'elle toucha légèrement après avoir repoussé l'araignée. Ma fille est née avec les cheveux rouges, parce que sa mère, quatre jours avant ses couches, avoit vu, en allant à la messe, les cheveux rouges d'une demoiselle qui descendoit d'un carrosse. »

« Il y a un rapport entre la mère et le fœtus dont nous ne connoissons pas bien encore les causes. Une dame enceinte (*Mercure*, août 1734, p. 317), étant tombée malade, reçut quelques lavemens d'huile qu'elle ne rendit point. Elle accoucha à terme d'une fille qui rendit par haut et par bas une quantité considérable d'huile pure et point du tout altérée. »

« La femme d'un baron mangeoit avec une avidité extrême une crême de gruau avec des raisins, dit Gaharlierp (*l. c.*, p. 87); elle accoucha le lendemain d'un enfant couvert de ces mêmes raisins, qui se détachèrent en les lavant. Une femme se contenta sur une envie qu'elle avoit de manger de la laitue : elle mit au monde un enfant couvert de ce légume. »

« Une femme, à Vienne, mangea, la veille de ses couches, des fraises (*ibid.*, dec. 1, an. 3, obs. 268); son enfant étoit couvert de ce fruit. *Singuerdius* parle d'une femme qui mangea des légumes dont elle avoit envie; elle accoucha le lendemain d'un enfant dont le haut de la tête en

étoit couvert. Une autre femme désiroit de manger de la farine, elle se contenta : une demi-heure après, elle accoucha d'un enfant qui tenoit dans ses mains de cette même farine. »]

« La force de l'imagination de la mère exerce son empire sur le fœtus non-seulement des hommes, mais encore sur ceux des autres animaux. Une vache pleine, ayant aperçu par derrière un cerf, fit un veau qui avoit la queue d'un cerf. » (*Ibid.*, dec. 2, an. 6, obs. 30.)

« Ma cuisinière, dit Crugerus (*ibid.*, obs. 43), vuidant un brochet, avoit jeté le foie avec les entraillés ; une canne s'étoit jetée dessus et se défendoit contre la cuisinière qui vouloit le lui ôter ; cette canne fit un œuf le lendemain, qui avoit la figure de ce foie, le dedans étoit une chair spongieuse et sanguinolente. »

« Une poule, ayant fait son nid dans un coin, étoit épouvantée par un milan, qui venoit voler tous les jours vis-à-vis d'elle, de sorte qu'elle étoit à tout moment dans la frayeur (*ibid.*, dec. 2, an. 4, obs. 41, append. p. 206) ; il sortit des propres œufs de cette poule trois milans qui, étant devenus grands, faisoient voir le caractère d'oiseau de proie. »

« Un boucher de Marni, en Italie (*Mercure*, 1683, sept., p. 199), ouvrant un mouton, il y a deux mois, trouva dans son ventre des figures

extraordinaires qui y étoient marquées : celles des couteaux étoient couleur de sang du côté que l'on s'en sert pour couper. C'est ce que le marquis de Petrella a écrit de Pérouge, comme témoin oculaire, au seigneur Hypolito Ricci de Florence. Ils croient que ce mouton, animal timide de sa nature, avoit vu les couteaux sanglans dans la boutique du boucher, et que cette vue avoit fait les mêmes impressions dans ses entrailles que la vue de certains objets fait aux femmes grosses. »

« Une poule fit un œuf d'une grosseur extraordinaire qui présentoit à l'extérieur, vers le sommet de la coque, la figure d'un serpent et de toutes ses parties. Pour rendre raison de ce phénomène, on peut supposer que cette poule aperçut un serpent, et que son imagination frappée en a imprimé la figure sur l'œuf, en sortant de l'ovaire (*Éph. germ.*, dec. 2, an. 1, obs. 16). On trouva à Tivoli un œuf avec l'empreinte du soleil et d'une comète, dont parle M. de Blegny (*Zod. gal.*, an. 3, fév., obs. 8). On trouve dans le *Journal des Savans*, de l'année 1681, janv., p. 25, la relation suivante : La nuit du lundi 2 décembre dernier, environ les huit heures qui répondent à une heure après minuit, selon notre manière de compter, une poule qui n'avoit pas encore fait d'œufs, après avoir chanté d'une façon extraordinaire, ensuite d'un grand bruit, fit un

œuf d'une grosseur beaucoup au-delà de la naturelle, marqué non pas d'une comète, comme le peuple l'a cru, mais de plusieurs étoiles. »

« Si tout cela est bien vrai, ajoute Planque, ce ne seroit pas le premier prodige de cette nature qui auroit paru en Italie, pendant les éclipses et les comètes; car, sans parler des croix qui parurent en Calabre sur le linge, lors de la comète de 1663, on a fait voir autrefois à M. Cassini, dans la ville de Bologne, une coque d'œuf sur laquelle on voyoit un soleil en relief, parfaitement bien marqué, et on assura que cet œuf avoit été pondu dans le temps d'une éclipse. »

Le même auteur rapporte encore, pag. 51, que la fille d'un ministre pleurait son sort, ayant eu le malheur de naître avec des yeux de veau, la mère ayant regardé avec attention la tête de cet animal; et pag. 156, il dit, d'après *la Gazette*, que le 17 de septembre 1682, il est né à Anvers un fœtus dont la peau de la tête et des épaules était couverte de poils de chat, parce que sa mère étant grosse, avait été effrayée d'un chat qu'on avait mis sur son cou.

Voilà des histoires, et Planque en rapporte beaucoup d'autres aussi incroyables, qui aujourd'hui ne seraient admises comme vraies par aucun homme instruit, et c'est précisément parce qu'elles ne seraient plus accueillies par la crédu-

lité qu'on ne les lui impose plus, et qu'on a cessé d'en inventer de pareilles. Beaucoup de faits cités avec confiance, comme preuves du pouvoir de l'imagination maternelle, ont eu des Gaharlieps pour auteurs. Il a même fallu qu'ils fussent communs pour oser couvrir sérieusement un enfant des raisins et des laitues mangés la veille par sa mère, afin d'agrandir la voie et le passage des idées d'un individu à l'autre. La force imaginative de la princesse qui abat, sans instrument tranchant, le poignet d'un enfant à terme, celle de la vache qui fait une queue de cerf, comme celle de Portieux avait fait des épaulettes, celle de la poule qui fait éclore des milans de ses propres œufs, celle du mouton qui change ses propres chairs en couteaux sanglans, quoiqu'il soit convenu entre les partisans de cette force d'imagination de ne pas livrer des chairs dures à ses caprices, à moins que ce ne soit pour former des sacs de blé sur les épaules, etc. ; voilà des tours de force qu'on ne peut admettre que quand on est bien convaincu de l'infaillibilité des témoignages des gens prévenus. Les yeux de veau et les poils de chat ont des caractères si distinctifs, qu'on ne peut s'y tromper, lorsqu'ils se rencontrent sur des enfans; des œufs avec des empreintes de soleil, de comète, de serpent, d'étoiles, ne sont pas des choses plus surprenantes que des

soleils sur la poitrine, des noms augustes ou un cadran dans la prunelle ou l'iris d'un œil, et il ne faut que connaître tout ce dont l'imagination d'une femme ou d'une bête est capable, pour croire à ces phénomènes, quoique l'on n'ait pas encore trouvé l'imagination femelle qui a tracé des croix sur le linge en Calabre, qu'on ne sache pas trop comment une éclipse peut servir de modèle pour dessiner un soleil, et qu'on nous laisse ignorer où les imaginations femelles ont pris des modèles pour graver en lettres grecques et hébraïques le nom de Dieu dans les yeux d'un enfant.

Beaucoup d'auteurs, fourvoyés dans le labyrinthe des suppositions, par lesquelles on a voulu démontrer l'influence de l'imagination maternelle, perdant de vue la véritable question, ont cru que, pour mettre hors de doute le système de cette influence qu'ils défendaient, il ne fallait, après une grande énumération d'autorités, que prouver l'existence d'une communication immédiate entre la mère et le fœtus; ce qui n'est nullement la chose à prouver, puisque cette communication, en établissant le passage du sang de la mère au fœtus par des canaux qui lui sont propres, n'établit pas que ces mêmes canaux livrent aussi passage à ses sensations et à ses idées dans ce liquide, ni tout autre véhicule. C'est par suite de cette divagation qu'un athlète, armé de tous les moyens

d'attaque et de défense de son parti, a cru faire triompher son opinion dans le *Journal de Verdun* (1746, déc., p. 410), par les raisonnemens suivans, rapportés aussi par Planque (*l. c.*, p. 120 et ss.) :

« Je dis d'abord qu'il est évident qu'il n'y a qu'une seule voie de connaître la réalité d'un phénomène dans l'ordre naturel, et cette voie unique est l'observation, et cette observation part du témoignage de personnes dignes de foi, qui rapportent les choses fidèlement, comme elles les ont vues, ou sur la parole de gens intègres; elle peut être appelée certitude morale, et si l'observation est fondée sur l'examen de la chose même, par ses causes, cela fait l'expérience réelle, et c'est le concours de ces deux espèces d'expériences bien avérées, qui forme la certitude physique ou la démonstration des faits. Examinons si des observations, revêtues de ces caractères, peuvent s'appliquer à l'un et à l'autre sentiment.

» Pour établir le pouvoir de l'imagination vive des mères, ou la communication du sang et des esprits animaux *au fœtus*, il semble qu'il n'y auroit qu'à jeter la vue sur mille exemples de l'histoire naturelle, qui nous apprennent qu'il y a tous les jours des communications d'esprits ou de matières subtiles d'un corps à un autre, quoi-

que de différentes espèces et de différens genres, sans qu'il y ait même entre eux aucune connexion ni contiguïté. Je pourrois rapporter à cette occasion les effets surprenans de la fameuse encre de sympathie, ceux des matières magnétiques et électriques; mais ces effets sont étrangers, à plusieurs égards, à la matière que je traite: je ne fais que les indiquer, comme aussi j'annonce seulement la manière dont *Jean-Baptiste Porta*, Napolitain, enseigne qu'il faut s'y prendre pour avoir des faisans de diverses couleurs; je passe aussi sous silence l'industrie dont usent certaines personnes pour avoir des lapins de différentes couleurs, en leur attachant au col quelques rubans variés. Je ne parlerai point non plus de l'usage de certaines femmes, de jeter la vue, pendant leur grossesse, sur de belles figures; je passe tout d'un coup à des exemples d'une autorité respectable. *Le père Malebranche* donne quelques exemples de l'imagination vive des femmes sur les enfans renfermés dans leur sein. Permettez-moi de les rapporter littéralement.

» Il y a environ sept à huit ans, dit cet auteur, que l'on voyoit aux Incurables un jeune homme qui étoit né fou, et dont le corps étoit rompu dans les mêmes endroits dans lesquels on rompt les criminels. Il a vécu près de vingt ans en cet état, plusieurs personnes l'ont vu, et la

reine mère, étant allée visiter cet hôpital, eut la curiosité de le voir, même de toucher les bras et les jambes de ce jeune homme, aux endroits où ils étaient rompus.

» Il n'y a pas un an qu'une femme ayant considéré avec trop d'application le tableau de *saint Pie*, dont on célébroit la fête et la canonisation, accoucha d'un enfant qui ressembloit parfaitement à la représentation de ce saint : il avoit le visage d'un vieillard, autant qu'en est capable un enfant qui n'a point de barbe ; ses bras étoient croisés sur sa poitrine, ses yeux tournés vers le ciel, et il avoit très-peu de front, parce que l'image de ce saint étant élevée vers la voûte de l'église, en regardant le ciel, n'avoit aussi presque point de front : il avoit une espèce de mitre renversée sur ses épaules avec plusieurs marques rondes aux endroits où les mitres sont couvertes de pierreries : enfin cet enfant ressembloit fort au tableau sur lequel la mère l'avoit formé, par la force de son imagination. C'est une chose que tout Paris a pu voir, aussi bien que moi, parce qu'on l'a conservé assez long-temps dans l'esprit de vin. »

Arrêtons-nous un instant à l'examen de ce qui précède. Quand l'auteur *dit que l'observation est la voie unique de connaître la réalité d'un phénomène dans l'ordre naturel, et que cette obser-*

vation part du témoignage de personnes dignes de foi, il est tout-à-fait hors de la question, puisqu'il n'y a point de controverse sur les faits, comme faits, mais uniquement sur leur cause; et, en supposant que cette cause soit l'imagination maternelle, je défie un homme de bonne foi de dire qu'il l'a observée et vue travailler sur le fœtus : donc la preuve que l'auteur veut tirer de l'observation est inapplicable au cas dont il s'agit; il prouve ce qu'on ne lui conteste pas actuellement, et qu'il n'importe nullement de prouver. Quant à la communication qui existe par la circulation du sang de la mère au fœtus, c'est aussi un fait qui n'est pas contesté, et qui par conséquent ne fait rien à la question qu'il faut prouver. Pour *les esprits animaux*, *l'encre de sympathie*, *les matières magnétiques et électriques*, en supposant qu'ils établissent une communication entre la mère et son fruit, il n'en résulterait pas qu'ils passassent d'un individu à l'autre avec des attributs qui leur sont étrangers, tels que les idées, et je ne pense pas que des *gens intègres et de bonne foi*, dont l'auteur invoque *la parole et le témoignage*, se vantent d'avoir jamais *observé* des idées ou des images d'objets attachées à ces moyens de communication, qui dès-lors ne prouvent rien. J'ai déjà apprécié auparavant les bons et naïfs conseils de Porta, et

j'en appelle de nouveau à des expériences bien faites, pour prouver la futilité et la fausseté des résultats qu'on prétend obtenir d'une présentation de couleurs variées à des lapines ou à d'autres femelles. Arrivons à l'enfant rompu que le père Malebranche, la reine-mère et d'autres personnes ont vu aux Incurables. Nous admettons que des personnes aussi respectables ont vu cet enfant et ses membres rompus, puisqu'elles ont pu observer cela; mais comme elles n'ont pu observer l'imagination de sa mère occupée à les rompre, nous ne pouvons admettre leur crédulité comme une preuve, car une erreur adoptée par des milliers de personnes respectables, reste toujours erreur, et ne se convertit pas par là en une vérité. Reste donc en faveur de l'imagination le témoignage de sa mère. Si l'on prétend qu'elle était infaillible, sans préjugé, intègre et de bonne foi, il faut le dire franchement, et ne pas substituer à son assertion le témoignage de toutes les personnes respectables, mais confiantes et prévenues, qui, l'ayant crue sur parole, n'ont pas pris la peine d'examiner si elle se trompait, ni si elle les trompait. Mais, de ce que des gens prévenus n'examinent pas ce qui favorise leur prévention, il ne s'ensuit pas que l'examen en soit interdit à d'autres.

Qu'est-ce que l'imagination? C'est le cerveau

en tant qu'il imagine ou forme des images, comme la vision est l'œil en tant qu'il voit ; car l'imagination ni la vue ne peuvent exister ni se concevoir seules et isolées de toute substance, puisque ce ne sont que des actes et des accidens de substances ; or est-il possible que le cerveau, en concevant une image, imprime au sang ou à tout autre véhicule qu'on voudra supposer, une action et une impétuosité capables d'aller rompre les membres d'un fœtus, sans que la mère en éprouve un dommage encore plus grand, puisque le cours du sang se ralentit nécessairement dans son passage d'absorption d'un individu à l'autre ? Serait-il possible que le placenta ne se détachât et qu'il n'y eût pas une hémorrhagie foudroyante, si le sang se portait à la matrice avec une violence propre, non à rompre des membres, mais seulement à dilater fortement les vaisseaux ? Mais, objecterez-vous peut-être, la vue peut bien fasciner et même tuer, pourquoi l'imagination serait-elle moins puissante ? La vue ne fascine ni ne tue les aveugles sur lesquels elle n'agit pas même, et le mal qu'elle fait aux voyans prend sa source dans leur propre imagination, et non dans celle d'un autre individu, tandis que c'est le contraire que vous admettez pour l'imagination de la mère, à laquelle vous faites faire le mal dans l'individu où elle n'est pas.

Quelques auteurs ont supposé que les fractures de l'individu dont parle l'oratorien Malebranche, auraient pu avoir pour cause une cupidité criminelle, afin d'appitoyer les ames bienfesantes et sensibles. Comme si la cupidité réunie à la misère n'avait jamais porté au crime, quoique cette dernière soit un mauvais conseil (*turpia suadet egestas*), les partisans du pouvoir de l'imagination ont regardé cette suspicion comme injurieuse à l'humanité, et, selon Bablot (*l. c.* p. 173), « le crime qu'elle suppose est impossible, il n'est pas dans la nature, car les seuls tours de force dont la *gueuserie* soit capable, selon lui, c'est de simuler des maladies ou des infirmités, et si des mères ont quelquefois fait périr leurs enfans, c'était par pitié, et pour les *soustraire aux horreurs d'une faim dévorante qui leur rendrait le fardeau de la vie mille fois plus cruel que la mort.* » Si cela est vrai, les hommes seraient bien plus cruels que les femmes, car on sait que Brutus, Constantin, surnommé le grand par les prêtres qu'il protégeait pour appuyer son ambition, Pierre premier, czar de Russie, etc., ont fait périr leurs fils par d'autre motifs que *pour les soustraire aux horreurs d'une faim dévorante.* Mais n'allons pas prendre nos exemples si loin de la misère. Tous les journaux ont fait mention d'un fait rapporté de la manière suivante dans le *Moniteur* du 29

juin 1827 : « On voyait depuis plusieurs jours sur le Pont-Neuf un jeune mendiant, couché sur un peu de paille, ayant une jambe à demi nue passée derrière sa tête, et invoquant la commisération publique. Tous les passans étaient vivement touchés à la vue des infirmités et de la jolie figure de ce jeune enfant, et chacun s'empressait de lui faire la charité. La mère, placée dans les environs, venait de temps en temps recueillir la recette, fruit de son cruel stratagème. Mais un jour des agens de police font approcher un fiacre, et en présence du public qui entourait le jeune Deschassée, ils enlèvent l'enfant, et le conduisent à la préfecture de police. La mère accourut aussitôt en poussant des cris déchirans, et, d'après les dépositions des agens de police, peu s'en fallut que son désespoir n'excitât quelques désordres.

» Le jeune Deschassée, qui ne paroissait plus que boiter légèrement, et la mère très-proprement vêtue, ont comparu hier devant le tribunal de police correctionnel, sous la prévention de mendicité, en feignant des plaies et des infirmités. Sur les conclusions de M. Levavasseur, avocat du Roi, qui s'est élevé avec force contre ces barbares spéculations sur la pitié publique, le tribunal fesant application des articles 276 et 66 du Code pénal, a acquitté le jeune mendiant comme

ayant agi sans discernement, et l'a condamné néanmoins à être renfermé pendant trois ans dans une maison de correction. La mère, qui ployait tous les matins la jambe de son enfant et le transportait sur le Pont-Neuf, a été condamnée à six semaines d'emprisonnement et aux dépens.» Dira-t-on ici que la mère du jeune Deschassée ne s'était pas exposée à casser et à luxer la jambe de son enfant, en lui imprimant un mouvement si opposé au naturel ? Mais si elle avait réellement cassé le membre et estropié son enfant, c'est-à-dire, si sa barbarie avait eu un degré de plus, n'est-il pas probable que jamais on n'en aurait rien su, puisqu'elle n'aurait pas été soupçonnée, et qu'au lieu de la traduire à la police, on se serait borné à plaindre son sort et celui de son enfant en le secourant? M. Marcot, dans un *Mémoire sur un enfant monstrueux*, inséré dans ceux de l'Académie des sciences, in-12, année 1716, p. 425, a remarqué qu'à Rome, le témoignage de l'extrême indigence n'était pas reçu en justice, et nous disons proverbialement, *ventre affamé n'a pas d'oreilles;* ce qui prouve que dans tous les temps on a suspecté ceux dont les besoins parleraient plus haut que leur conscience; et c'est peut-être pour avoir des masses plus dociles à leur suggestions, que ceux qui regrettent les priviléges ont voulu multiplier le nombre des malheureux par

les entraves qu'ils mettent à une éducation capable de les rendre plus intelligens, et par là plus propres à un travail lucratif. Quoi qu'il en soit de la cause qui a produit les fractures de l'enfant dont a parlé Malebranche, comme un soupçon et une supposition ne font pas preuve, nous admettrons, sinon l'impossibilité, au moins l'invraisemblance d'une barbarie aussi atroce que celle d'une mère qui aurait fracturé les membres de son enfant par cupidité, et nous la supposerons même assez bornée pour n'avoir pas pensé à chercher dans les hôpitaux, après la naissance de son enfant, des secours curatifs qui ne lui auraient pas été refusés. Alors nous remarquerons que l'observation médicale a fait connaître que l'ostéomalacie, le rachitisme, le vice cancéreux, le vice scorbutique, etc., rendent les os très-fragiles, les disposent à se rompre spontanément par l'action des muscles, le poids du corps, ou par le moindre choc.

L'on sait aussi que les os paraissent quelquefois fracturés, parce que leurs épiphyses ne sont pas soudées, lorsque la siphilis ou une maladie a empêché ou perverti l'ossification; ce dont Buffon (*Hist. nat.*, t. II, p. 404) rapporte des exemples; et lorsque la soudure des épiphyses s'est faite, la substance des os manque quelquefois de consistance. « Une chose remarquable, dit

M. Piorry (*Dict. des Sciences médic.*, t. XXXVIII, p. 493), c'est que, malgré cette mollesse, les os sont susceptibles de se fracturer, ce qui leur arrive facilement, si on cherche à les plier brusquement. » C'est ce que font plusieurs sages-femmes en accouchant et en emmaillottant les enfans. Le même médecin ajoute (*ibid.*, p. 446): « Faut-il encore rapprocher de l'ostéomalacie la fragilité des os qui s'observe dans certaines maladies? Si l'on s'en rapporte au plus grand nombre des pathologistes, il paraît qu'il n'y a pas de ramollissement, que le phosphate de chaux prédomine, et que le parenchyme organisé diminuant progressivement, les os se fracturent au moindre choc par la même raison qu'un de ces organes, après avoir été calciné, se brise beaucoup plus facilement que lorsqu'il a conservé son intégrité. M. le professeur Boyer paraît ne pas avoir une opinion semblable, et croit au contraire que cette fragilité est accompagnée d'ostéomalacie. »

Le virus vénérien carie non-seulement les os, mais il les rend aussi fragiles et cassans, ce dont Duverney cite plusieurs exemples dans ses ouvrages. Le scorbut produit parfois le même effet sur les os. Saillant a lu, en février 1776, à la Faculté et à la Société royale de médecine de Paris, un mémoire historique, imprimé depuis, sur la

maladie singulière de la veuve Mélin, dite la *femme aux ongles*, dont les membres les plus difformes furent conservés dans de l'esprit de vin, comme chose rare et très-curieuse, dans une armoire de la Faculté, sur laquelle était le portrait de la malade avec l'inscription suivante, en latin et en français, d'après laquelle on peut prendre une idée de cette maladie :

Ici
Sont déposés les principaux membres
et le portrait
de Louise-Françoise Bousquillot, veuve Mélin,
femme
que ses ongles monstrueux,
la contorsion de ses membres,
la friabilité de ses os
et de nombreuses difformités
ont rendue remarquable.
On n'admiroit pas moins
l'invincible constance
avec laquelle elle supporta ses maux,
la piété sincère dont elle fut toujours pénétrée,
et toutes les vertus qui décoroient son ame.
Elle mourut le 19 décembre 1775,
dans la 47e année de son âge et la 24e de sa maladie.
Elle étoit attaquée d'une plique polonoise
non développée :
maladie rare en France.
C. J. Saillant a fait cette collection,
et l'a présentée à la Faculté
au *primâ mensis* de février 1776.

On doit croire, d'après ce que les médecins Wolf de Varsovie, Boyer, Gasc, Roussille-Chamseru et autres, ont publié sur la plique polonaise, dans les derniers temps, que Saillant, et les médecins qui ont entendu la lecture de son Mémoire, se fesaient une fausse idée de la plique, et qu'ils ne lui ont assimilé la maladie de la veuve Mélin, que parce qu'ils n'ont pu la placer dans aucun cadre nosographique des maladies connues. Quoi qu'il en soit, il en résulte toujours un exemple de la fragilité des os par une cause accidentelle physique, ce qui établit la possibilité de la chose sans le secours de l'imagination maternelle.

Fabrice de Hilden (*Cent.* 3, obs. 91), Sylvestre, médecin de la Faculté de Paris, ont observé des espèces d'articulations entre les fragmens osseux, et Celse (*l.* 8, *c.* 10) indique le frottement de leurs extrémités pour provoquer le cal des anciennes fractures non réunies. En pareil cas, les professeurs Percy et Boyer ont recours, soit à la résection, soit au séton, pour arriver au même but. Mais je renvoie aux ouvrages de ces professeurs connus de tous les médecins, ne voulant pas trop enfler le mien d'emprunts, malgré mon désir de faire concourir les faits et les autorités à l'appui de mes raisonnemens et de mes opinions. Je conclus de ce qui précède que le su-

jet des Incurables dont les membres étaient rompus, tenait vraisemblablement ses infirmités d'un vice morbifique, mais qu'il ne pouvait les avoir de l'imagination de sa mère : ce qui le confirme, c'est qu'il était fou, au lieu que le modèle qu'on lui a donné ne l'était pas ; autrement il n'aurait pas été criminel. On pourrait défier hardiment ceux qui défendent le pouvoir de l'imagination maternelle, de trouver dans les effets qu'ils lui prêtent, une seule copie parfaitement semblable au modèle présumé par eux ; et qu'ils ne disent pas que, dans leur hypothèse, l'imagination n'agit pas sur le moral, car l'auteur que je réfute cite lui-même la frayeur du roi Jacques d'Angleterre à la vue d'une épée nue, comme un effet de l'imagination de sa mère effrayée par le meurtre commis sur son secrétaire avec cette arme. L'imagination s'affranchit tellement des modèles auxquels ses partisans veulent l'assujétir, qu'elle avait encore oublié la barbe dans l'enfant qu'on lui a fait modeler sur une représentation de *saint Pie*, *auquel*, nous dit-on, *il ressemblait autant qu'en est capable un enfant qui n'a point de barbe*. Il est évident, par les détails que donne le père Malebranche, que c'était un de ces enfans dont le cerveau tombe avec ses membranes, en forme de poche, sur la nuque, lorsque les os du crâne ne sont pas assez développés pour le conte-

nir ; et alors le tiraillement qu'éprouvent les nerfs optiques, fait tourner les yeux en haut. La maladie qui avait empêché les os du crâne de se développer suffisamment pour contenir le cerveau, avait nécessairement dû produire aussi un amaigrissement et des rides sur le visage, comme cela se fait également par la même cause après la naissance, quelquefois avec des obstructions qui grossissent le ventre, tel qu'on le voit chez les enfans atrophiés ou en châtre. Mais des rides sans barbe, ni dents, ni cheveux blancs, etc., ne suffiraient pas pour convertir le visage d'un enfant en celui d'un vieillard, si la prévention, toujours ingénieuse à se faire des illusions, ne créait des ressemblances et des modèles de fantaisie conformes à ses désirs. Le croisement des bras sur la poitrine est une chose assez ordinaire aux enfans, non-seulement dans le sein de leur mère, mais aussi après leur naissance quand ils en ont la liberté, en se livrant au repos. D'ailleurs, pour confirmer à l'imagination les droits qu'on lui donne sur la conformation de l'enfant dont nous parlons, il aurait fallu que ses bras fussent fixes et adhérens, comme ceux du modèle, sur sa poitrine, à moins qu'on ne prétende que le portrait du saint étendait ou remuait les bras quand sa mère le regardait. Sa mitre ne tombait sûrement pas en arrière comme le cerveau de l'en-

fant. En général, la rencontre d'enfans tels que celui-là n'est pas rare : le docteur Gall en a rapporté plusieurs exemples dans la *Physiologie du cerveau*, et il s'en trouve aussi dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*, et dans d'autres ouvrages où les auteurs en parlent sous le nom d'*acéphales* (sans tête), et d'*anencéphales* (sans cervelle), quand un examen superficiel ou la prévention ne leur ont laissé voir que des excroissances fongeuses dans les hernies du cerveau. Ce sont les enfans anencéphales ou ceux dont le cerveau fesait hernie sur la nuque, que quelques auteurs peu judicieux ont mis dans la classe des monstres-grenouilles, oiseaux, etc. C'est donc toujours l'ignorance des uns et la prévention des autres qui, méconnaissant les lois de l'organisation et l'influence des causes accidentelles, transforment en miracles incompréhensibles les phénomènes les plus concordans avec les opérations ordinaires de la nature.

Après avoir fait rentrer dans l'ordre des événemens naturels les deux miracles imaginaires du père Malebranche, dont son parti a toujours fait trophée en faveur de l'imagination, je vais encore le faire parler lui-même dans sa propre cause, pour n'être pas soupçonné d'affaiblir les moyens de défense de la partie adverse : « Les enfans, dit cet oratorien, voient ce que leurs mères voient,

ils entendent les mêmes cris, ils reçoivent les mêmes impressions des objets, et ils sont agités des mêmes passions; car, puisque l'air du visage d'un homme passionné pénètre ceux qui le regardent, et imprime naturellement en eux une passion semblable à celle qui l'agite, quoique l'union de cet homme avec ceux qui le considèrent, ne soit pas fort grande, on a, ce me semble, raison de penser que les mères sont capables d'imprimer dans leurs enfans tous les sentimens dont elles sont touchées, et toutes les mêmes passions dont elles sont agitées. Car enfin, le corps de l'enfant ne fait qu'un même corps avec celui de la mère : ces sentimens et ces passions sont des suites naturelles des mouvemens des esprits et du sang, et ces mouvemens se communiquent nécessairement de la mère à l'enfant. »

Ce passage prouve jusqu'à quel point l'esprit peut s'égarer, dès qu'il s'est engagé dans une fausse route. Quelle conception plus puérile et plus ridicule, que celle d'un être qui agit sans organes avant leur formation, par ceux d'un autre individu et de la même manière que lui ? Un fœtus pourrait éprouver et supporter les mêmes sensations, les mêmes passions et les mêmes affections que la mère, sans organes susceptibles de les recevoir et de les supporter, quand il est prouvé que, même après sa naissance, il ne peut rien

supporter de pareil, qu'il n'en éprouve des convulsions et la mort. C'est un philosophe qui nous dit sérieusement que l'*air du visage d'un homme passionné pénètre ceux qui le regardent et imprime naturellement en eux une passion semblable à celle qui l'agite*, pour en déduire, *à pari*, la conséquence qu'un fœtus qui ne peut regarder l'air du visage de sa mère ni rien voir, éprouve les mêmes effets de sa part! Outre l'énorme dissemblance, il est d'une fausseté manifeste que l'air du visage d'un homme passionné imprime dans ceux qui le regardent, une passion semblable à celle qui l'agite, car s'il est en colère, il imprimera la crainte et non la colère : s'il a un amour audacieux, il excitera la frayeur et l'indignation, mais point d'amour. Il est vrai qu'un air de gaîté, de tristesse, de frayeur, communique une disposition analogue à ceux qui y sont disposés par leur organisation ou par les circonstances : mais il n'est pas moins vrai que la gaîté vis-à-vis de celui qui vient d'éprouver un grand malheur, l'irrite et l'indigne, qu'une tristesse et une frayeur puériles excitent le rire et la pitié, etc. Toutefois aucune de ces passions et de ces affections ne se communique à qui n'en peut prendre connaissance, ni en puiser le principe dans sa propre organisation, à l'occasion de ceux qui les éprouvent; d'où il résulte qu'un fœtus n'en peut

rien éprouver de la part de sa mère, conséquence diamétralement opposée à celle qu'en a tirée le père Malebranche. Les mouvemens des prétendus esprits et du sang pouvant être excités de la même manière par des causes diverses et opposées, sans même être modulés sur la différence des causes morales et des causes physiques, ne pourraient rien transmettre de déterminé au fœtus, y arrivassent-ils même sans les changemens et les modifications du trajet.

L'autorité de Malebranche est si imposante pour tous ceux qui ont adopté le même préjugé que lui, que j'ai cru devoir donner un peu plus de temps et d'espace à l'examen de ses histoires et de ses raisonnemens. L'auteur qui s'en est prévalu après avoir cité l'exemple du roi Jacques, continue ainsi (*l. c.*, p. 122 et s.) : « M. le chevalier Colonne, dans son *Histoire de l'Univers*, en parlant du pouvoir de l'imagination des femmes sur le fœtus, s'exprime ainsi : Je ne veux pas oublier de dire que ce n'est pas une petite merveille, que si une femme grosse qui a eu une forte envie de manger quelque chose, touche quelque partie de son corps, l'enfant qu'elle met au monde, porte la marque de cette chose, dans le même endroit du corps que la mère a touché. A peine la chose seroit-elle croyable, si l'on n'en voyoit pas tous les jours des expériences, pour convaincre les plus in-

crédules ; mais ce qui me paroît le plus admirable, c'est que si l'envie a été de quelque fruit, dans le temps que ce fruit fleurit ou mûrit sur l'arbre, le fruit de chair, que l'homme par l'envie de sa mère porte sur son corps, fleurit et change de couleur, comme fait le même fruit sur l'arbre. J'ai vu un de mes amis, qui avoit une fève sur la poitrine, qui paroissoit fleurir dans le temps que les fèves fleurissoient, et qui croissoit, verdoyoit et se durcissoit, comme font les fèves sur les plantes. Une fille qui avoit sur la gorge une groseille que sa mère avoit souhaitée de manger, étail verte, quand la groseille étoit de cette couleur sur la plante, et fort rouge dans le temps que les groseilles rougissoient. Mais pourquoi chercher ailleurs ce que j'ai sur moi-même ; ma mère, étant grosse, désira boire de l'eau de fraise à la glace; en ayant envoyé chercher chez ceux qui en vendent, et le valet tardant trop à son gré, elle se plaignit de ce retardement, en se grattant le col, et imprima ce fruit qui n'est visible que dans le temps que les fraises sont rouges. »

Après cette citation, le même écrivain nomme, comme ayant partagé son opinion, quarante et quelques auteurs célèbres à la tête desquels il met Hippocrate, Aristote, Platon, Galien et autres qui, comme je l'ai fait voir, n'attribuent pas les taches de naissance à l'imagination maternelle.

Mais il ne faut pas s'étonner que le préjugé qui fait trouver des ressemblances supposées, fasse aussi intervenir en sa faveur des autorités supposées ou qui lui sont contraires, car, lorsque l'esprit manque de justesse, il est aussi aisé de fausser les calculs que les événemens. Examinons toutefois des merveilles que je veux bien adopter comme vraies, quoique sans conviction, sur la foi de gens que leur prévention empêche si souvent de bien juger et de bien rapporter les faits.

S'il faut en croire Colonne, *le fruit de chair fleurit et change de couleur dans le temps qu'il fleurit et mûrit sur l'arbre, et il a vu un de ses amis, qui avait une fève sur la poitrine, qui paraissait fleurir dans le temps que les fèves fleurissaient, et qui croissait, verdoyait et se durcissait comme font les fèves sur les plantes. Une fille, qui avait sur la gorge une groseille, était verte ou fort rouge quand la groseille était de cette couleur sur la plante.* Voilà les propres termes de Colonne, et c'est sans doute par inadvertance qu'il a substitué la fille à la groseille, pour la faire verdir et rougir.

Il faut que le narrateur lui-même n'ait pas trouvé une grande ressemblance entre les fruits de chair et les fruits de plante, puisqu'il dit que les premiers *changent de couleur,* quand les autres *mûrissent sur l'arbre ;* que la fève de son ami *pa-*

raissait fleurir, et que la groseille d'une fille était *verte ou fort rouge* à l'époque de cette couleur dans les groseilles sur la plante. Cela indique déjà qu'il fallait les yeux de la foi pour apercevoir une ressemblance entre les fruits de la nature et ceux que l'imagination est censée avoir formés sur leurs modèles. La fève qui paraissait fleurir sur la poitrine de l'ami du chevalier, est évidemment un conte de fantaisie ; car une fève écossée ne fleurit pas avant de germer pour devenir plante, et devenue plante, la tige aurait forcé l'ami à rester nu durant tout le temps de son accroissement, pour qu'elle ne fût pas cassée ou broyée sous les vêtemens, et pût parvenir à fleurir, mûrir et sécher dans son écosse. Si la fève de chair n'a jamais subi l'évolution et tous les changemens de la fève-plante, il est hors de doute que l'une ne ressemblait pas à l'autre, et qu'ainsi la prévention forge des imitations sur des modèles qui n'existent pas. Or, un modèle qui n'existe pas n'a pu être copié par l'imagination. Pour assujettir une fève à servir de modèle à l'imagination, il fallait ne pas la faire fleurir comme elle ne fleurit pas ; car c'est en voulant rendre le modèle trop merveilleux, qu'on l'a détruit. On peut en dire autant de la groseille, dont le conte est encore plus ridicule, bien que la prévention n'ait pas trouvé l'époque de sa floraison comme celle de la fève. De tout

cela restent deux excroissances charnues, assimilées, l'une à une fève, et l'autre à une groseille, qui, pour avoir été modelées sur un objet, auraient dû en garder la forme telle qu'elle était durant le travail de l'imagination, ce qui n'est pas, puisqu'elles grossissaient et changeaient de couleur au printemps, époque des inflammations, des hémorragies et des amours de la plupart des animaux, parce qu'il y a alors une plus grande activité dans la circulation et dans les sécrétions; époque aussi où il se manifeste des dartres, des taches de rousseur, des pustules, et d'autres affections de la peau qui disparaissent ensuite, en s'évaporant, se résolvant ou se desséchant durant les chaleurs, à l'aide d'une transpiration plus abondante, des sueurs, des légumes humectans, des fruits rouges, et d'autres circonstances qui calment l'effervescence du sang, et facilitent la dépuration des humeurs. Voilà donc encore des phénomènes faciles à réintégrer dans l'ordre des événemens naturels, lorsqu'on les débarrasse de ce que l'ignorance et la prévention y ont surajouté de merveilleux. Dès que l'on convient qu'une marque de naissance paraît, disparaît et varie dans sa forme, son volume et sa couleur, il faut être bien aveuglé pour l'attribuer à une envie, puisqu'une femme ne pouvant désirer une chose que dans un état fixe et déterminé, sa ressemblance se perd par le chan-

gement ; aussi les lettres de la langue de Corbeau, qui paraissaient et disparaissaient, n'étaient-elles pas attribuées à l'imagination. Reste à savoir si la mère de l'ami à la fève et la mère de la fille à la groseille avaient désiré de manger seulement une fève et une groseille, appétit d'une retenue et d'une modération bien rares, puisqu'il n'aurait pas même compris la gousse de fèves ni la grappe de groseilles qui ont échappé à l'imagination, ou si ces femmes avaient désiré de les manger en fleurs, vertes, rouges, sèches, ou même en néant, puisque l'on prétend que la marque ou le symbole de leur envie prenait toutes ces variétés dans l'enfant. La mère du chevalier avait des goûts bien plus somptueux et plus recherchés, si toutefois son fils ne s'est pas trompé, en lui fesant désirer de l'eau de *fraises* au pluriel, tandis que son imagination paraît n'avoir été occupée que d'une seule fraise, qui ne peut donner guère d'eau ni de jus, n'en ayant produit qu'une, et même sans glace. Voilà certes des imaginations bien peu fidèles, puisqu'elles ne représentent qu'une partie de ce qui les frappe, peut-être parce que les esprits ou le sang qui transmettent les images, s'égarent ou perdent une partie de leur charge en route avant d'arriver au fœtus. De pareils miracles me donnaient bien le droit de demander, sans indiscrétion, à ceux qui les rapportent sé-

rieusement, si l'on n'avait pas observé que la chenille de la belle consultante du baron de Van-Swieten, si admirée par Bablot, s'était métamorphosée en papillon.

Ceux qui, dans leur culte superstitieux pour l'imagination maternelle, voulaient, pour lui concilier plus d'admiration, qu'elle eût la puissance non-seulement de surcharger et de mutiler les produits de la nature, mais aussi de permuter le règne animal et de l'astreindre aux lois du règne végétal, en lui fesant suivre son mode de reproduction, ne peuvent pas même lui conserver la faculté d'une imitation tant soit peu exacte. C'est à eux à nous expliquer par quelle bizarrerie une envie de vin lui fait produire, selon leur assertion, une *tache de vin* ou une *joue de vin*, et non des grains de raisin, comme elle produit une fraise, pour représenter une envie d'eau de fraises à la glace.

S'ils ne peuvent nous expliquer les bizarreries de leur divinité, qu'ils nous permettent de ne pas lui sacrifier, comme eux, les produits de la nature, lorsque des accidens venant à contrarier son travail, l'ont fait dévier en partie de son type habituel. Alors une excroissance sera pour nous l'effet d'une irritation locale, produite par une violence physique, par la qualité d'une humeur ou la faiblesse d'un tissu ; une joue de vin et une

tache rouge, en général, l'effet d'un excès de chaleur, d'une phlogose ou d'une exsudation sanguine dans quelques points de la matrice étroitement serrés contre le fœtus; ces causes physiques sont d'autant plus admissibles, qu'après la naissance, une irritation locale produit encore des verrues et d'autres excroissances, et qu'une inflammation intense ou chronique, telle qu'une brûlure, produit aussi des rougeurs ineffaçables. L'analogie arbitraire qui a fait désigner aussi les verrues sous le nom de *poireaux*, ou qui les rapproche, par leur volume, leur forme ou leur couleur, d'une cerise, d'une groseille, d'une fraise, etc., ne nous fera pas croire que c'est sur ces modèles qu'elles ont été formées, comme nous ne croyons pas non plus qu'une éruption ou une fièvre miliaire se développe par la vue du millet ou l'envie d'en manger, le frambœsia par la vue d'une framboise, les taches cuivreuses par la vue du cuivre, les loupes par la vue ou l'envie des objets dont elles peuvent imiter la forme, le volume ou la couleur, les polypes charnus qui ressemblent à des poires ou à des choufleurs, par l'envie ou la vue de ces objets, et ainsi du reste. Il nous semble même qu'il faut être très-borné, pour se persuader que la nature, qui primitivement a tout fait sans modèle, ne peut plus opérer de même, et se trouve soumise à d'autres lois.

« Puisque nombre de fois on a vu distinctement moulé sur le corps des enfans, dit Bablot (*l. c.*, p. 146), la figure de divers objets, sur le bras de l'un une *croix de saint Hubert*, sur la main de l'autre *un serin*, sur le front de celui-ci *une large mouche de taffetas d'Angleterre*, sur la joue de celui-là *une couenne de lard;* pour ôter à l'imagination des mères la faculté d'avoir donné naissance à ces productions bizarres, il ne suffit pas de dire que les arbres et les plantes présentent aussi sur leur écorce extérieure une foule de bizarreries; il faut que ces bizarreries aient au moins une ressemblance plus ou moins parfaite avec quelques objets existans, une *cerise* par exemple, une *rave*, un *choufleur*, dessinés par le crayon du hasard, ou gravés par le burin de la nature sur le tronc d'un chêne ou d'un saule, de manière à frapper ma vue et à fixer mon attention; voilà de ces phénomènes qui réduiroient le pouvoir de l'imagination des mères au néant, et tout à la fois ses nombreux partisans au silence. »

La croix de saint Hubert, le serin, le taffetas d'Angleterre, la cerise, la rave, le choufleur de Bablot, n'ont de commun avec les objets dont on leur a donné le nom que la figure, la couleur ou le volume, et ne leur ressemblent pas plus que dans le cerveau *la glande pinéale*, *les nates*, *les*

testes, *le pied de cheval marin*, *la selle turcique*, *la lyre*, etc., ne ressemblent aux objets dont ils portent aussi les noms, qui dans le principe ont été adoptés, tant pour venir au secours de la mémoire par une comparaison avec des choses communes, que parce qu'il fallait les noter par une désignation quelconque. En effet, je ne sache pas que l'on ait jamais trouvé la peau, la pulpe, le noyau ni le goût de la cerise véritable dans celles que l'on attribue à l'imagination, et cependant ce sont plutôt ces qualités qui frappent et qui excitent l'envie d'une femme, que ce ne sont la figure, le volume ou la couleur dont elle veut se régaler; d'où il résulte que l'on dispense l'imagination de former ce dont elle est réellement frappée, pour lui faire former ce qui ne l'a pas occupée, tant on est inconséquent dans les inductions que l'on tire des faits. Il en est de même des autres fruits imaginaires. Quant à la figure, je doute qu'elle ait jamais été exacte, si j'en juge par la désignation des diverses parties du cerveau, par la chenille de Van-Swieten, sur laquelle Bablot a principalement basé son triomphe; par les épaulettes d'un veau, par la queue de cerf d'un autre veau, par les ailes d'un enfant des environs de Paris, etc. Le volume est si variable dans toutes les espèces d'animaux et de végétaux, qu'il faut avoir le cerveau timbré par la prévention,

pour en faire le caractère distinctif d'une ressemblance entre eux. Il en est de même de la couleur qui, étant la même pour beaucoup d'objets d'espèces très-différentes, n'est le caractère distinctif d'aucune. Voilà à quoi se réduisent les ressemblances propres *à frapper la vue et à fixer l'attention des Bablot, des Gaharliep, et d'autres* qui appellent un tubercule charnu, *cerise*, *fraise*, *groseille*, s'il a le volume ou la forme de ces fruits sans autre chose, car la couleur rougeâtre qui les séduit le plus, étant naturelle à la chair de l'homme et à celle des autres animaux, irritée ou dénudée d'épiderme, ne peut pas plus appartenir à l'imagination que la couleur verte des végétaux qui leur est aussi naturelle. Or, on rencontre sur les feuilles et sur les jeunes écorces des chênes, des saules et d'autres végétaux, des tubercules de la même forme que ces fruits, avec des nuances de couleurs aussi variées que chez l'homme, et aussi analogues à celles qui leur sont naturelles : on rencontre aussi à leurs racines et sur leurs troncs des excroissances en forme de choufleur, de rave, de navet, et de divers autres formes et volumes ; d'où il résulte qu'il ne manque rien aux analogies désirées par Bablot, à moins qu'il ne demande que le bois se convertisse en chair, quoiqu'il ne dise pas que l'imagination change la chair en bois, et qu'ainsi les phéno-

mènes du règne végétal doivent réduire le pouvoir de l'imagination au néant, et ses nombreux partisans à un autre langage, sinon au silence.

Ambroise Paré, dont on invoque l'autorité en faveur du pouvoir imaginaire des femmes enceintes, ne l'admettait toutefois, sur la foi des anciens, que concurremment avec les causes accidentelles, et en restreignait l'influence à l'époque de la conception, comme le prouve le passage suivant du 25e liv., chap. 9 de ses œuvres : « Mais la formation de l'enfant étant faite, jaçoit que la femme regarde ou imagine attentivement choses monstrueuses, toutefois alors l'imagination n'aura aucun lieu, pour ce qu'il ne se fait point de transformation, depuis que l'enfant est du tout formé. » Au chapitre 10 suivant, il indique, comme causes de difformité, l'étroitesse de la matrice, l'abondance, le défaut ou la corruption de la semence. Dans le chapitre 7, il s'exprime ainsi sur les taches et les rougeurs : « Or, telles marques (ce me semble) viennent à raison que les mois coulent encore un peu à la femme, ou bien qu'il en restoit quelque portion contre les parois de la matrice, lorsque le mary a eu sa compagnie, et qu'elle a conçeu : si que les semences se mêlent avec tel sang, il teint et baille couleur à quelque partie de l'enfant. » On voit par ces passages que Paré est loin de partager toutes les ab-

surdités pour lesquelles on invoque son autorité, ainsi que celles de beaucoup d'autres auteurs dont les gens à idées préconçues se gardent bien de noter les explications et les restrictions qui leur sont contraires. En général, les autorités que l'on invoque, et dont le nombre paraît si imposant à ceux qui n'ont que cela pour appuyer leurs erreurs, pourraient peut-être toutes se réduire à celle de la Bible que j'expliquerai dans mon résumé, et Paré lui-même en appuie sa croyance au pouvoir de l'imagination, en disant, ch. 9 : « Cecy même est vérifié par l'authorité de Moyse, où il montre comme Jacob déçeut son père Laban et s'enrichit de son bestial, etc. »

En cherchant des similitudes, la prévention a converti des taches de la peau produites par exsudation, par compression ou par maladie, à des croix de saint Hubert, à des taffetas d'Angleterre, à des serins, etc. Mais ce qui prouve que ces prétendues ressemblances sont des produits de l'imagination des hommes, plutôt que de celle des femmes, et qu'elles n'ont de réel que l'arbitraire qui les forme, c'est qu'il y manque toujours plus ou moins pour l'exactitude. D'ailleurs, il y manquerait moins, qu'il serait toujours ridicule de conclure de la ressemblance de deux objets, que l'un a servi de modèle à l'autre; par exemple, de ce que l'Italie ressemble à une botte, s'ensuit-il

que l'imagination de la Méditerranée ait été frappée de la figure d'une botte, ou qu'un cordonnier ait été obligé d'étudier la géographie et de voir l'Italie avant de pouvoir faire une botte? Ne trouverait-on pas beaucoup d'autres ressemblances dans la forme des diverses îles, presqu'îles, promontoires, baies, et pays du monde avec d'autres objets, sans que l'on en puisse déduire aucun travail de l'imagination d'après des modèles? Donc une simple coïncidence de formes ou de figures semblables entre divers objets ne peut, dans aucun cas, être invoquée comme preuve que l'un est la copie de l'autre, comme le font les imaginistes. Les prétendues croix de saint Hubert n'ont jamais été achevées; elles étaient trop grandes ou trop petites, et mal dessinées. On fait fabriquer du taffetas d'Angleterre à l'imagination, pour en obtenir seulement la couleur noire qui est commune à tant d'autres objets, et dont Gaharliep a su tirer la largeur d'un doigt de la chute d'une araignée que sa femme n'avait pas même vue, quoiqu'il lui ait attribué sa propre fabrication. Est-ce donc que la peau des Nègres est du taffetas d'Angleterre, parce qu'elle en a la couleur? Ou, comme il y a aussi du taffetas rose et blanc, en voyant des enfans de l'une de ces deux couleurs, devrons-nous en conclure que l'imagination de leur mère leur a fabriqué une peau de taffetas

pareil? Les prétendus serins de l'imagination ont-ils jamais paru sur la peau d'un enfant avec plumes, bec, ongles, os, ailes, etc.? Les raves et les couennes de lard, attribuées à l'imagination, ont-elles jamais présenté la véritable nature de ces objets? Leur couleur et leur figure, qui ne peuvent être l'objet d'aucune envie, leur appartiennent-elles si exclusivement, qu'elles ne puissent se rencontrer sur d'autres objets, ce qui est nécessaire pour autoriser une exclusion raisonnable? Et si la peau de l'homme est susceptible, après la naissance, et sans aucune influence de l'imagination, d'être affectée de taches de toute couleur et de toute figure par une anomalie des sécrétions, quelle raison fondée peut-on avoir de lui refuser la même susceptibilité avant la naissance, pour ne la laisser modifiér que par l'imagination? Si Bablot, moins prévenu, avait voulu trouver dans les végétaux une ressemblance plus parfaite avec son oiseau, que ne l'est une tache de naissance, il n'avait qu'à casser beaucoup de noix, qui ne manquent pas en Champagne, et il aurait eu souvent le plaisir de rencontrer ce phénomène dans le fruit, sans être autorisé à conclure que l'imagination des noyers avait été frappée par les oiseaux qui se seraient perchés dessus. Mais c'est trop insister sur des niaiseries, et ce qui précède pourra facilement s'appliquer aux autres merveil-

les imaginaires dont la sottise aime à se repaître.

Le même Bablot, fort sur l'*ergo*, dit encore (*l. c.*, p. 151), que, « si l'on avoit une fois bien prouvé qu'une femme privée de la vue dès sa naissance ait imprimé sur le corps de son enfant la figure d'une carpe, d'une souris, d'un serin, et cela d'une manière aussi distincte que celle qui caractérise une chenille sur le corps de l'enfant d'une femme qui jouit pleinement du sens de la vue ; ce fait-là seul, bien supérieur à tous les raisonnemens, dépouilleroit à l'instant l'imagination des femmes grosses de cet antique pouvoir, que l'ignorance de tous les siècles du monde lui auroit accordé, et les partisans de cette illusion passeroient, de leur côté, condamnation sur la chimère de leurs prétentions ridicules. »

Ce raisonnement est fort, aussi fort que celui des partisans des priviléges à leur profit, quand ils objectaient, au commencement de la révolution, que jamais le tiers-état n'avait produit un bon général d'armée, n'ayant probablement pas ouï parler de Marius, de Catinat, de la Pucelle d'Orléans, etc. Comme on répondait qu'il était bien difficile d'être bon général à ceux qui avaient toujours été exclus de ce grade, on aurait pu répondre aussi à Bablot, qu'une femme aveugle de naissance, n'étant pas recherchée en mariage, ne peut guère imprimer de figure sur ses enfans,

puisqu'elle n'en a point. Mais toute la force du raisonnement de Bablot, la voici : il impose à ceux qui refusent, même aux femmes qui voient clair, le pouvoir d'imprimer la figure d'un objet déterminé sur leurs enfans ; il leur impose, dis-je, le devoir de prouver qu'une femme privée de la vue dès sa naissance ait imprimé sur le corps de son enfant la figure d'une *carpe*, d'une *souris*, d'un *serin* (ce sont ses expressions), pour ce que lui, Bablot, et ceux de son parti, ne croient plus à la possibilité d'un pareil phénomène. J'avoue que jamais je n'ai trouvé de tâche plus difficile que celle de prouver qu'une chose se fait, pour démontrer qu'elle ne se fait pas, et en faire nier l'existence par ceux qui l'admettaient. Si les imaginistes avaient trouvé l'équivalent d'une femme aveugle dans celles dont les enfans apportent en naissant des marques dont elles n'ont point eu de modèle, je leur aurais cité celles dont les enfans avaient le nom de Dieu écrit en grec et en hébreu dans la prunelle, la femme de Gabarliep, dont l'enfant avait la marque d'une araignée qu'elle n'avait pas vue. L'objection suppose d'ailleurs que les choses se ressemblent uniquement par la couleur, ce qui est faux, et n'est pas même admis par Bablot, qui fonde aussi les ressemblances imaginaires sur le volume, la figure, les poils, dont un aveugle-né peut se former une idée par le toucher. Mais com-

ment ne pas s'égarer en tout sens, quand on n'est dirigé que par les fausses lueurs de la prévention? Qu'on trouve la figure d'une carpe, d'une souris, d'un serin, d'une chenille ou d'un autre objet dans quelques taches de la peau d'un enfant, cela ne peut étonner ceux qui savent qu'avec les yeux de la foi, on aide un peu à la lettre, et que d'ailleurs la nature ayant varié ses productions par des nuances et des dessins gradués à l'infini, il serait bien difficile que, dans un grand nombre de marques de naissance, on ne retrouvât jamais rien de semblable à d'autres objets; il faudrait que les lois de la nature fussent changées et refaites, pour qu'elle ne produisît plus rien de ce qu'elle a déjà produit dans des circonstances pareilles. Ce que j'ai dit sur le serin, la chenille et d'autres objets imaginaires, peut s'appliquer sans peine à une carpe avec ou sans écailles ni arêtes, nageoires, etc.

« Enfin, dit encore l'auteur de la lettre insérée dans le *Journal de Verdun*, de décembre 1746, l'Écriture sainte, dont l'autorité est, sans contredit, irréfragable, nous donne un exemple des plus frappans de la force de l'imagination des animaux. Jacob, désirant avoir des troupeaux de diverses couleurs, mit à la fontaine où ils venoient boire plusieurs branches vertes, dépouillées, en de certains endroits, de leur écorce jusqu'au blanc, et qui la conservoient dans d'autres, ce qui faisoit

des couleurs variées; de manière que les troupeaux, venant boire et jetant la vue sur ces branches d'arbres dans le temps du concours des deux sexes, concevaient des petits de diverses couleurs. Et qu'on ne dise point que les variétés de couleurs des brebis de *Jacob* étaient un effet surnaturel, comme le prétendent quelques auteurs qui se persuadent qu'on ne doit attribuer le succès de l'innocent artifice de *Jacob* qu'à une bénédiction de Dieu; la simple nature du texte prouve que c'était un effet purement naturel. »

Des savans de la Suède ayant constaté que la mer Baltique diminue, de siècle en siècle, de quarante-cinq pouces, tandis que dans la mer du Sud on ne retrouve plus des terres dont ont parlé d'anciens navigateurs, les théologiens de Stockholm, imitant ceux qui, à Paris, avaient censuré l'Histoire naturelle de Buffon, objectèrent que cette remarque n'étant pas conforme à la Genèse, il fallait la condamner. On leur répondit que Dieu avait fait la mer Baltique aussi bien que la Genèse, et que s'il y avait quelque contradiction entre ces deux ouvrages, l'erreur était plutôt dans les copies que nous avons de ce livre, que dans la mer Baltique que nous avons en original, et telle que Dieu l'a faite. C'est aussi la réponse qu'on pourrait faire à ceux qui se plaisent, comme alors et comme du temps de Copernic et de Ga-

lilée, à mettre l'Écriture sainte en contradiction avec la raison que nous tenons directement de de Dieu, et avec la nature que nous avons en original telle qu'il l'a faite. On peut ajouter que l'exemple de Jacob, loin de favoriser l'opinion de ceux qui l'invoquent, la réfute, puisqu'il n'obtient point d'agneaux verts, quoique la couleur verte frappât plus la vue de leurs mères que la blanche et la noire.

Pour tirer de cet événement une conséquence conforme à la raison en faveur des effets prêtés à l'imagination, il aurait fallu que les agneaux de Jacob n'eussent pas les couleurs que la nature produit d'elle-même, et sans artifices innocens sur les bêtes à laine. En l'interprétant comme on le fait, l'on est dans la même illusion que cette peuplade d'Afrique qui, incommodée par l'ardeur du soleil, se met, après midi, à lui lancer des flèches, et croit l'avoir intimidé et mis en fuite, lorsqu'il disparaît de son horizon. De tout cela, je conclus que, dans le passage précédent, l'Ecriture sainte, bien interprétée, n'est pas en contradiction avec la raison ni avec la nature, et qu'elle ne contredit que les passions et les préjugés qui veulent se la rendre favorable. Elle rapporte le fait qui est vrai, et n'est innocent que pour les esprits faux; mais elle n'en tire pas la conséquence que l'imagination des brebis avait changé la couleur naturelle.

« Ce qui est un point capital à observer, dit le même auteur, il y a une communication immédiate et anastomose des vaisseaux sanguins de l'*utérus* avec ceux du *placenta*, et par conséquent une communication immédiate d'esprits animaux et de nerfs, qui, suivant la doctrine de tous les anatomistes, tapissent la tunique extérieure de tous les vaisseaux du corps; et *le placenta*, qui est le seul corps intermédiaire entre *l'utérus* et *le fœtus*, étant d'ailleurs, du consentement unanime, susceptible d'une grande élasticité, peut passer pour le canal de communication, ou la route des impressions du cerveau de la mère à l'enfant. Je dis plus, ces mêmes faits, bien constatés, joints à des observations bien avérées, forment, en faveur du pouvoir de l'imagination, par contre-coup sur *le fœtus*, une certitude morale et physique, ou une démonstration de faits qui, douée de tous les caractères de *crédibilité*, doit avoir sur les esprits le même poids que les démonstrations mathématiques, quoique d'un autre genre.

» Après des autorités si authentiques, n'y a-t-il pas de la témérité à soutenir l'opinion contradictoire, sans être muni de preuves plus claires que jour?

» Mais, dira-t-on, il y a plusieurs raisons qui combattent ce pouvoir de l'imagination des mères sur les enfans renfermés dans leur sein. Exami-

nons ces raisons, et c'est la seconde partie de cette lettre. Ces raisons se réduisent à deux principales : 1° l'impossibilité de la communication de nerfs de la mère à l'enfant; 2° les accidens funestes de la mère et du *fœtus*, lors du détachement et déchirement du *placenta*, et de sa séparation de *l'utérus*, si les vaisseaux sanguins de la mère étaient anastomosés avec ceux du *fœtus*. Le fondement de la première raison n'aurait qu'une seule preuve négative tirée du silence des anatomistes qui, dans leurs traités, ne parlent point des fibres nerveuses qui échappent presque à la vue. Quant à la seconde raison, je réponds ainsi : Il est bien vrai que si *le placenta* se détache de *l'utérus* avant que la femme soit en travail, il s'ensuit la mort de la mère et de l'enfant, et cela suivant les observations de *M. Méry* et de plusieurs autres anatomistes; mais si *le placenta* vient à quitter *l'utérus*, et si le fœtus vient à sortir à terme, il n'arrive aucun accident funeste, les vaisseaux ouverts de la partie intérieure de *l'utérus* se refermant naturellement assez promptement. »

L'on voit, d'après ce passage, que son auteur, pour se rendre le triomphe facile, change totalement la question principale à résoudre. Il ne s'agit pas de savoir ni de prouver qu'il y a une communication du sang maternel au fœtus, puisque cela

n'est nié par personne, mais si des idées toutes formées peuvent transmigrer d'un individu à l'autre, c'est-à-dire si la mère pensant pour son fruit, celui-ci reçoit de ses pensées des marques qu'elle n'a pas elle-même. L'auteur change aussi la question relative aux accidens qu'éprouveraient la mère et l'enfant lors de l'accouchement, si des fibres nerveuses passaient de l'une à l'autre ; il suppose faussement que le danger ne tiendrait pas aux tiraillemens et à la dilacération de ces nerfs, mais au déplacement du placenta avant le travail, lequel, n'en déplaise à ceux de son opinion, n'est mortel qu'à défaut de soins opportuns. C'est ainsi qu'en éludant toutes les difficultés par des substitutions, il paraît avoir raison aux yeux de ceux qui ne saisissent pas mieux que lui ce qu'il s'agit de décider. En se prévalant de l'objection de ceux qui, niant le pouvoir de l'imagination maternelle, se fondent sur un défaut de nerfs de communication, il la convertit en une concession péremptoire, d'après laquelle tout se réduirait à prouver que les nerfs dont il s'agit existent. Voilà pourquoi il les admet comme démontrés, parce que, d'après les anatomistes, ils tapissent la tunique extérieure de tous les vaisseaux ; ce qui lui suffit à lui pour dire que, s'ils n'en parlent pas dans leurs traités, c'est qu'*ils échappent presque à la vue*. Voilà qui s'appelle tirer un bon parti du si-

lence et même de la dénégation des anatomistes, dont aucun n'a jamais vu ni pu démontrer, même au microscope, la moindre fibre nerveuse allant de la matrice au placenta : aussi d'autres partisans de la même opinion se sont-ils contentés de désirer et d'espérer la découverte de ces nerfs. C'est donc en éludant la véritable question, en prouvant ce qui n'est pas contesté, en affirmant l'existence de nerfs que personne n'a jamais pu démontrer, en substituant les accidens d'une hémorragie utérine à ceux qui résulteraient du déchirement de nerfs de communication, etc., que l'auteur se pavanne tout satisfait de *sa certitude physique et morale, qu'il compare à une démonstration mathématique* si péremptoire à ses yeux, qu'il demande s'il *n'y a pas de la témérité à soutenir l'opinion contradictoire, sans être muni de preuves plus claires que le jour*. Il faut convenir que la prévention est ingénieuse à se tromper et à tromper les autres.

Quand il existerait réellement des nerfs de communication tels qu'on les suppose faussement, et que les idées de la mère seraient transmises au fœtus, il n'en résulterait pas que ces idées pussent tracer des figures sur lui. Pour soutenir le contraire, il faudrait qu'il fût démontré, chose impossible et absurde, que non-seulement les idées n'existent intellectuellement que par des

figures matériellement empreintes sur les organes, mais aussi que ces empreintes matérielles sont dimovibles et transportables sur toute autre partie corporelle que le sens ou le cerveau qui en est affecté. C'est par la démonstration de ces deux points, qu'auraient dû commencer les partisans du transport des figures de l'imagination de la mère sur le corps de son fruit, car si les idées peuvent exister dans la mère sans y tracer de figures parce qu'elle a, selon eux, les chairs trop dures, il est donc possible d'avoir l'idée d'une chose, sans que sa figure soit empreinte matériellement : or, si cela est possible pour la mère, cela le serait aussi pour le fœtus qui ne pourrait les recevoir autres qu'elles ne lui seraient fournies. Alors les imaginistes, par les concessions qu'ils sont forcés de faire et qu'ils font en effet, sur la manière dont la mère conçoit ses idées, détruisent eux-mêmes, dans son principe, la possibilité d'une impression d'images sur le fœtus, à moins qu'ils ne soutiennent qu'il y a transport sur celui-ci, d'une chose qui n'existe pas dans celle-là, ou qu'ils ne donnent aux sens de l'embryon ou du fœtus la faculté de graver des images matérielles d'objets qu'il ne peut percevoir, tout en refusant cette faculté à la mère, pour ceux qu'elle perçoit.

Mais au lieu de répondre à cela, on dira aux

simples, ce sont des raisonnemens qui ne prouvent rien contre les faits. Je dis que ce sont des faits que j'allègue, en les rapprochant les uns des autres, et des faits admis même par ceux qui veulent échapper à leurs conséquences, car c'est un fait certain, selon eux, que l'imagination ne trace pas de figure sur la mère, dont ils supposent les chairs trop dures; c'est un autre fait aussi admis par eux qu'elle a des idées ou images intellectuelles d'objets sans empreintes matérielles; c'est un autre fait certain que, si elle n'a point d'empreintes matérielles, aucune empreinte matérielle ne peut partir d'elle pour être transportée ailleurs, car pour être transportable, il faut exister; c'est un quatrième fait que le fœtus a ce qu'il a, et c'est un cinquième fait que ce qu'il a vient de sa propre nature, s'il ne l'acquiert pas d'un autre individu : or, si tous ces faits sont exacts, et ils le sont, il faut que tout ce qui se remarque dans le fœtus vienne du fœtus lui-même, c'est-à-dire de sa propre nature régulière ou viciée, et non de l'imagination de sa mère, où l'on convient que les taches de naissance ne peuvent se tracer à cause de la dureté de ses chairs; d'où il résulte, en dernière conséquence, que les imaginistes empruntent au néant les taches de naissance qu'ils mettent sur le compte de l'imagination pour les transporter au fœtus. D'ailleurs,

si le fœtus était passible des sensations de sa mère, celle-ci épouverait réciproquement celles de celui-là, par la même voie de communication, et cependant c'est encore un fait certain qu'il souffre et meurt sans qu'elle s'en aperçoive. D'autres faits aussi incontestables, c'est qu'une femme conçoit même contre sa volonté, qu'ayant conçu, son fruit se développe sans sa conscience, sans sa volonté, ni aucune influence arbitraire de sa part, et que dès-lors il ne tient à elle et n'en dépend que comme un dépôt, existant de sa propre vie dont il lui emprunte seulement les matériaux, le type spécifique et la protection. Dire que le fœtus en reçoit des empreintes d'idées, c'est non-seulement dire qu'il en reçoit ce qu'elle n'a pas, mais aussi qu'il ne vit pas de sa propre vie. Faut-il s'étonner dès-lors que ceux qui transportent le néant d'un individu à l'autre, ce qui ne doit pas trop les charger, combattent en voltigeurs, sans tenir pied sur aucun terrain, dès qu'ils se hasardent hors des retranchemens de la crédulité?

Diront-ils que les esprits animaux transportent de la mère des figures qui n'existent pas en elle? C'est encore transporter le néant. Reste à dire que les esprits portent avec eux une détermination formatrice; mais alors c'est encore ôter au fœtus sa propre vie, y envoyer celle de la mère, et y faire arriver ses prétendus esprits avec une déter-

mination qu'ils n'ont pas en elle, et qu'ils ne peuvent par conséquent acquérir dans le fœtus que par sa propre vie ou par rien, ce qui anéantit encore leur supposition d'un emprunt de figure à l'imagination de la mère. D'ailleurs prouver la supposition du pouvoir de l'imagination par la supposition des esprits animaux, dont rien ne démontre l'existence ni les facultés, c'est prouver que l'on manque de preuves réelles, et que l'on ne nourrit son esprit que de fantômes et d'absurdités enchaînés les uns aux autres. En admettant par concession ces prétendus esprits tout chargés d'images, avec détermination d'un lieu pour les déposer dans le fœtus, comment pourraient-ils conserver cette détermination, en s'éparpillant et se divisant à l'infini dans le torrent de la circulation, seul moyen de communication entre la mère et son fruit? Quant à ce qui concerne les figures ou les marques de naissance que la prévention veut toujours rapporter à quelque objet extérieur, qui aurait frappé l'imagination de la mère, parce que l'inclusion du fœtus le lui rend inaccessible, j'observe que tout objet paraît nécessairement sous une figure et une couleur quelconques, notre esprit ne concevant pas autrement d'une manière distincte : or, comme il n'y a pas de couleur ni de figure qui n'aient des analogues dans la na-

ture, il en résulte qu'on trouve à toutes une ressemblance plus ou moins exacte avec quelque autre. Mais on ne peut arguer de cette ressemblance que l'une soit la cause de l'autre; comme font les partisans du pouvoir de l'imagination, lesquels supposent toujours sans preuves et par droit de crédulité, qu'une tache de naissance a été produite par une similitude du dehors, comme si la nature, qui a fait toutes les figures et les couleurs primitives sans modèles, ne pouvait plus opérer de même.

Est-ce donc à dire, parce qu'il naît des enfans dont le cœur n'a qu'une oreillette ou qu'un ventricule, que leurs mères auront eu l'imagination frappée de cette conformation, en voyant le cœur des animaux où cette conformation est naturelle, quoique l'on sache qu'elles n'ont rien vu de pareil, et n'en ont même pu avoir l'idée? Quand on rencontre un âne dont le dos présente la figure d'une croix ou d'un drap mortuaire, faut-il attribuer ce phénomène à l'imagination de sa mère, avec la même légèreté que ceux qui, trouvant la forme d'une croix dans le sillonnement lumineux d'un nuage, se hâtent d'en faire un miracle ou une exception aux possibilités physiques, sans s'inquiéter si la chose est naturellement possible? De ce que le *serpent à lunette* des Indes est marqué d'une ligne brune qui imite une paire de lu-

nettes d'où lui vient son nom, faut-il en tirer la conséquence que sa mère avait vu une paire de lunettes sur quelque nez? En définitive et pour abréger, est-il bien raisonnable, quand on sait combien le hasard produit de choses semblables, sans que l'on puisse croire à aucune influence de l'imagination, de supposer son influence, sans preuve aucune, pour les diverses figures anomales qu'on remarque chez les animaux doués de cette faculté? Est-il moins ridicule de croire au pouvoir de l'imagination pour les difformités extérieures que pour celles qui, étant internes et cachées aux regards de toutes les femmes, ne sont pas moins fréquentes chez les enfans? Façonné dès l'enfance à la croyance des choses les plus absurdes, le peuple ne trouve plus rien d'incroyable, et sous ce rapport il faut compter parmi le peuple bien des gens qui croient s'en distinguer, en le méprisant, après l'avoir trompé.

Avant d'avoir découvert *les fibres nerveuses qui échappent presque à la vue*, allant de la mère au placenta, le même auteur avait imaginé quelque véhicule analogue au fluide électrique ou au magnétisme, pour établir la communication dont il avait besoin pour faire passer les idées de la mère au fœtus. Il s'exprimait ainsi: « Les esprits animaux, remués à l'occasion de l'imagination vive de la mère, ne peuvent-ils pas enfiler, par la voie

de la circulation, les routes des vaisseaux sanguins qui portent les sucs nourriciers au fœtus ? Je n'emploie qu'un exemple de la physique moderne pour prouver cette possibilité. Un tube électrique communique sa vertu (qui n'est autre chose qu'un écoulement de particules subtiles et insensibles) à des corps de différentes espèces et de différens genres, sans qu'il y ait entre eux aucune communication ni aucune adhérence ni contiguité de parties, et cela s'exécute en suivant toujours la première détermination. Il résulte de tout ceci qu'on ne doit point assurer que la communication des impressions du cerveau de la mère à l'enfant est impossible. » (Plauque, *l. c.* p. 113.)

Le raisonnement de l'auteur se réduit au suivant : Les grenouilles et les plantes remuées à l'occasion de l'agitation vive de l'eau d'un marais, ne peuvent-elles pas enfiler, par la voie de l'absorption, les routes des pores qui portent l'humidité ou les particules subtiles et insensibles de l'eau dans l'intérieur de la solive qui y est plongée ? En effet, le fluide électrique qui, comme l'eau, tend à l'équilibre dans les corps plongés dans son atmosphère, de même que le sang ou les sucs nourriciers en circulation qui obéissent à l'impulsion du cœur, en suivant leur détermination, n'entraînent pas jusqu'aux dernières limites de leur mouvement les corps et leurs attributs en contact avec eux.

Ainsi comme le frottement des coussinets contre le disque d'où le fluide électrique tire son mouvement, ne pénètre pas avec lui dans les corps ambians, de même les idées de la mère d'où les esprits animaux de notre auteur sont présumés tirer leur remuement, ne pénétreraient pas non plus avec eux dans le fœtus. Il y a autant d'absurdité à dire que les idées de la mère sont portées au fœtus par les esprits animaux ou tout autre véhicule, qu'à soutenir que les coussinets et le disque qui remuent le fluide électrique par leur frottement, passent avec celui-ci dans tous les corps ou les individus d'une chaîne électrique. Le frottement peut représenter ici l'imagination maternelle, l'un et l'autre étant, dans la comparaison de l'auteur, les moteurs du fluide électrique et des esprits animaux; or le frottement n'étant dans la réalité que les corps frottés, comme l'imagination n'est que la substance ou l'organe imaginant, sans qu'ils puissent exister isolément, n'étant que des attributs, il faudrait que l'appareil électrique et l'appareil pensant ou imaginant transmigrassent d'un corps à l'autre, en conséquence de ce que dit notre auteur, dans l'esprit duquel il faut que les idées et les attributs purement intellectuels soient des êtres matériels et dimovibles du sujet qu'ils qualifient. Il résulte de tout ceci, qu'on peut assurer hardiment, et sans

crainte de se tromper, que la communication des impressions du cerveau de la mère au fœtus est de toute impossibilité, puisque les idées ne peuvent pas plus s'isoler du cerveau qui en est affecté, que le frottement ne peut s'isoler des corps qui en sont affectés. Notre auteur qui s'est montré si zélé pour défendre l'Écriture sainte, au sujet de l'artifice innocent de Jacob, qui cependant l'employait dans l'intention de s'enrichir au préjudice de son beau-père et sans sa permission, ne craint guère de matérialiser l'ame et ses opérations, et va beaucoup plus loin que Descartes, qui fesait agir les brebis et toutes les brutes automatiquement par des effluves qui en réveillaient l'instinct, n'osant leur supposer une ame pensante, de peur qu'on ne l'accusât de doter la matière de la faculté de penser ou d'imaginer. Aujourd'hui ceux qui défendent une erreur qu'il partageait, vont bien plus loin que lui, car ils donnent à l'ame des bêtes, telles que les brebis et les chèvres de Jacob, la faculté de penser, tandis qu'ils ne laissent à l'ame du fœtus qu'une inertie matérielle, et donnent aussi à l'ame de sa mère des pensées ou attributs matériels, tels que si elle les avait, la spiritualité serait détruite.

Du reste, il n'y aurait rien d'absurde ni d'invraisemblable dans la supposition d'un fluide animal analogue à celui de l'électricité, si ce n'est

dans l'application qu'on voudrait en faire pour le passage des idées d'un individu à l'autre. J'ai déjà remarqué que l'hypothèse des esprits animaux avait été remplacée depuis le siècle dernier par celle d'un fluide nerveux, qui tous les jours acquiert plus de probabilité et un plus grand nombre de partisans. L'existence de ce fluide paraît se confirmer par l'électricité zoométallique, dont Sulzer, médecin allemand, a le premier fait connaître un phénomène, en 1767, dans la production d'une lueur et d'une saveur, en opérant le contact de deux métaux différens, appliqués l'un dessus et l'autre dessous la langue, et à laquelle Galvani, médecin italien, a donné son nom, parce que le premier il a reconnu, en 1789, et prouvé dans un ouvrage publié en 1791, que cette électricité devenait encore, après la mort, un moteur puissant de la fibre musculaire en l'appliquant aux nerfs qu'il en considérait comme les conducteurs.

Dans ces derniers temps, M. Weinhold, médecin et professeur à Halle, a fait du galvanisme une application dont les phénomènes paraîtront étonnans. Ayant coupé la tête à un chat, il lui enleva la moelle épinière après la cessation du pouls et de tout mouvement, et remplit le canal vertébral avec un amalgame de mercure, de zinc et d'argent : à l'instant même, le pouls et les con-

tractions musculaires se renouvelèrent avec la même énergie que sous l'influence de la vie. L'animal se mit à sauter plusieurs fois de suite. Ce physiologiste, voyant l'irritabilité épuisée de cette manière, produisit encore partout de faibles contractions au moyen d'un arc métallique qui mit peu à peu le cœur et les muscles volontaires en rapport avec la moelle épinière artificielle. Poussant plus loin ses expériences, il remplit du même amalgame le crâne et le canal vertébral d'un autre chat qui ne donnait plus de signe de vie; il en résulta un tel état de tension pendant environ vingt minutes, que le chat releva la tête, ouvrit les yeux, les fixa quelque temps, essaya de marcher, tomba plusieurs fois, fit des efforts pour se relever, sautilla, puis tomba enfin épuisé. Les autres phénomènes vitaux, tels que la circulation, les battemens du pouls, la chaleur, la sécrétion du suc gastrique, avaient aussi reparu. M. Weinhold a aussi remarqué qu'en rapprochant les deux extrémités d'un nerf coupé, il se manifestait entr'elles une lueur, lorsqu'on les réunissait au moyen d'un arc métallique. M. Magendie, membre de l'Institut de France, a fait des expériences qui montrent que les propriétés de la moelle épinière résident uniquement à sa surface, et que l'irritation de sa partie interne ne détermine ni sensation ni mouvement. Si tous ces phénomènes

se confirment par des expériences ultérieures, l'on pourra en conclure, sinon une identité, au moins une grande analogie entre le fluide électrique, le galvanisme et le fluide nerveux, et peut-être aussi le calorique; mais il n'en résultera pas que le siége de la pensée puisse se trouver ailleurs que dans le cerveau, ni qu'on puisse faire voyager les idées dans un fluide ou un véhicule quelconque. La présence du fluide électrique dans les animaux, étant d'ailleurs connue depuis long-temps, n'avait pas besoin d'être supposée, et c'est un fait facile à constater, car en étrillant un cheval, en frottant avec la main le dos d'un chat ou d'un chien, dans l'obscurité, on en voit sortir des étincelles électriques : un homme qui porte des bas de soie et de laine, en se déshabillant dans l'obscurité, voit également, en les séparant, jaillir des étincelles pétillantes, empruntées à son propre corps, comme dans les décharges électriques; il y a même attraction de l'un des bas vers l'autre, sans que pour cela ses idées se soient égarées avec le même fluide dans ses bas, ni que celles du cheval, du chat, du chien, etc., passent dans la main ou dans le corps de celui qui les frotte.

Si nous rapprochons des expériences de Weinhold, quelques phénomènes de l'histoire naturelle, observés par M. de Humboldt (*Obs. Zoo-*

log., t. I, p. 49), par Darwin (*Zoonom.*, t. II, p. 298), et par d'autres naturalistes, nous serons encore plus convaincus qu'il y a des rapports incontestables entre les nerfs et l'électricité, car les poissons électriques, tels que les différentes espèces de torpille, le gymnote (*gymnotus électricus*), le quatre-dents des îles Comores (*tetraodon électricus*), etc., cessent de l'être par l'excision des nerfs et l'ablation du cerveau; ils portent sur le dos une rangée de tubes aponévrotiques avec une interposition de cellules remplies de mucosités, dont le frottement produit par les nerfs de la huitième paire, leur donne la faculté d'opérer des commotions, et même de tuer les petits animaux à la distance de plusieurs pieds, comme par une batterie électrique. L'électricité de ces poissons agit même sur les pêcheurs par l'intermédiaire de leurs filets, peut s'interrompre par les corps isolans, comme le verre, le soufre, les résines, persiste après l'enlèvement du cœur et des vaisseaux sanguins qui se rendent à leur appareil, et ne cesse que quand on leur enlève les nerfs et le cerveau. Cependant, quoique les individus puissent agir les uns sur les autres dans une atmosphère assez étendue par l'électricité, il n'en résulte pas que celle-ci puisse devenir le véhicule de la pensée d'un individu à l'autre en faveur de l'imagination maternelle; car la pensée n'est

qu'une manière d'être du cerveau qui pense, comme le mouvement n'est qu'une manière d'être du corps qui se meut; or : la manière d'être d'un corps ne peut être celle d'un autre; en sorte que celle du corps électrisant n'est pas même semblable à celle du corps électrisé, et il ne s'ensuit pas non plus que, quand la mère pense, boit ou mange, son fruit fasse de même ou éprouve ce qu'elle éprouve.

Il y a des preuves si futiles et si ridicules à l'appui du pouvoir de l'imagination maternelle, qu'elles semblent ne pas valoir la peine d'être réfutées, et je n'en aurais pas fait mention, si je n'avais craint que les gens prévenus n'interprétassent un silence de mépris, en faveur de leur opinion, comme a fait un des rédacteurs du *Journal de médecine* de MM. Corvisart, Roux et Boyer (t. XIII, p. 229). En parlant de ma *physiologie intellectuelle*, où j'ai soutenu les principes généraux de la doctrine de Gall sur les fonctions du cerveau, ce rédacteur s'exprime ainsi : « Parfois même il combat quelques-unes des objections que l'on a faites au système de son maître, *mais il a soin de les bien choisir, et de ne pas aborder celles qui pourraient être embarrassantes.* » C'est pour n'être pas exposé au même reproche, que j'ai cru ne devoir négliger aucune des prétendues preuves alléguées par les imaginistes, et que dans

une question qu'ils prétendent faire décider en leur faveur par le nombre des autorités, je me suis fait une règle de faire parler les principaux défenseurs de cette chimère avant de les réfuter, pour n'être pas soupçonné d'affaiblir leurs argumens ou de leur prêter des absurdités, afin de les rendre ridicules.

A présent que je crois avoir signalé toutes les nuances d'opinion sur les effets supposés de l'imagination maternelle, après avoir fait connaître auparavant les effets directs et indirects que l'on ne peut contester à cette faculté, ainsi que les causes accidentelles les plus probables des anomalies de naissance, il me reste à jeter un coup-d'œil sur les causes physiques et générales, préétablies par le créateur de toutes choses, pour la conservation des races et des espèces.

CHAPITRE VII.

De la génération, ou des influences primordiales de la nature, tant pour la conservation des espèces, que pour les variations produites par le croisement des races et les ressemblances ou dissemblances individuelles.

Ayant composé un Traité entier de la génération, sous le titre d'*Anthropogénèse* pour ceux qui en veulent connaître tous les phénomènes avec détail, je n'en donnerai ici qu'une idée générale, mais suffisante pour satisfaire les curieux de la nature, et confirmer les vérités démontrées dans les chapitres précédens. Afin de me rendre plus intelligible, je commencerai par donner un aperçu des différences établies dans le règne animal par la graduation des appareils organiques dont se compose la vie de relation. Pour arriver à la connaissance de ces appareils, il faut, de toute nécessité, remonter, par l'analyse, l'échelle

des diverses fonctions départies aux animaux, conformément à leur prédestination originelle.

La différence qui sépare l'animal de la plante, c'est que le premier se nourrit par des organes internes, nommés *intestins*, au lieu que la dernière se nourrit par des organes externes appelés *racines*.

Dans les zoophytes (1), tels que les polypes (2), les holothuries (3), les madrepores (4), les coraux (5), les astéries (6) ou radiaires et autres, les phénomènes de la vie ne se manifestent que par la nutrition, la reproduction, l'irritabilité et une motilité aveugle. L'on n'y découvre point de nerfs ni d'organes particuliers pour la circulation, la digestion, la reproduction, la locomotion et la perception; ils se reproduisent de boutures ou fragmens, la vie étant inhérente dans chacune de leurs parties indépendamment des autres, parce

(1) *Zoophyte*, du grec ζῶον, animal, et φυτὸν, plante, c'est-à-dire, animal-plante.

(2) *Polype*, de πολυς, plusieurs, et πους, pied, qui a plusieurs pieds.

(3) *Holothurie*, de ολος, tout, et de θυριον, petite porte, espèce de zoophyte marin, dont la peau est percée de petits trous.

(4) *Madrepore*, qui a des pores madrés et variés.

(5) *Corail*, de κορεω, j'orne, et d'αλς, mer; ornement produit par la mer, espèce de lithophyte, ou pierre-plante.

(6) *Astérie*, de αστηρ, étoile; animaux que l'on nomme aussi étoiles de mer, à cause de leur forme.

qu'elles sont similaires, et que l'une n'a aucun appareil organique qui ne se rencontre aussi dans les autres; il ne leur manque que la germination et l'inhérence au sol par des racines pour être plantes. N'ayant ni conscience ni spontanéité, leur tendance élective ne semble déterminée que par l'attraction et l'affinité, comme celle des plantes qui s'inclinent vers la lumière et l'air, et portent leurs racines dans les veines du sol les plus propres à leur développement. Dans les vers, les crustacés (1), les mollusques (2), et un grand nombre d'insectes où l'on découvre déjà des nerfs, des membres articulés, des organes pour la génération, pour les sens, pour la locomotion, pour la digestion et pour l'absorption de l'air qui circule avec les sucs nourriciers ou s'insinue par des branchies, la vie moins diffuse est plus concentrée dans certaines parties que dans d'autres; l'irritabilité est plus exquise, la nutrition plus libre et moins fortuite; les mouvemens sont automatiques ou déterminés par des impulsions instinctives; mais privés de cerveau, ils ne donnent encore aucun signe manifeste de volonté ni de

(1) *Crustacé*, du latin *crusta*, croûte; animal qui est, comme l'écrevisse et le crabe, recouvert d'une croûte moins dure que le têt, ce qui le distingue du testacé.

(2) *Mollusque*, du latin *mollis*, mou; animal mollasse, tel que la limace, le colimaçon ou escargot: celui-ci est testacé.

conscience distincte de leurs sensations, quoiqu'on y reconnaisse des appétences de spontanéité élective. Dans les animaux encéphaliques (1), où les appareils sont plus multipliés, plus tranchés et plus parfaits, l'on trouve, outre les propriétés vitales sus-mentionnés, la perception, la conscience des irritations, celle des sensations et de leur rapports avec le monde extérieur, des instincts plus nombreux et plus décidés, une spontanéité plus éclairée, la volonté, la réflexion, l'inclination ou l'aversion, la frayeur, la joie, l'imagination, le jugement, le raisonnement, et un choix dans leurs déterminations qui tient du libre arbitre ou de la liberté.

Comment désigner maintenant, pour établir une différence, les propriétés vitales accordées à cette dernière classe d'animaux, à l'exclusion des deux précédentes et des plantes qui ont aussi leur vie particulière ? L'on a pour cela imaginé une double vie, celle qui est bornée aux fonctions nécessaires pour la production, le développement et l'entretien des êtres qui en sont doués : c'est la *vie végétative*, ainsi nommée parce qu'elle res-

(1) *Encéphalique*, du grec εν, dans, et de κεφαλη, tête ; ce qui signifie cerveau, parce qu'il est dans la tête; *encéphalique*, qui est doué de cerveau ; *anencéphalique*, qui est privé de cerveau, parce qu'un *a*, en grec, placé devant un mot, marque privation.

semble à celle des *végétaux*, du latin *vegere* ou *vigere*, croître, être en vigueur. Cette vie est accordée sans plus aux plantes et aux deux premières classes d'animaux dont nous avons parlé, et fait aussi une partie de l'apanage des animaux doués de cerveau. Quant aux fonctions exclusivement départies à ces derniers, fonctions par lesquelles ils se rendent compte de ce qui se passe au dedans et au dehors d'eux, on en désigne l'ensemble par le nom de *vie intellective*, parce qu'elle constitue l'intellect du latin *intelligere*, c'est-à-dire *intus legere*, concevoir ou lire intérieurement. On l'appelle aussi, mais improprement, *vie de relation*, parce qu'elle met l'individu qui en est doué, en relation avec le monde extérieur; mais comme on y est mis aussi par la nutrition, et que d'ailleurs tous les animaux sont en relation avec eux-mêmes par l'instinct de leur conservation, la dernière dénomination ne tranche pas la différence des deux vies, comme chacune des deux autres. La disparité de ces deux vies ou de ces deux groupes de phénomènes vitaux a été sentie et enseignée par les anciens, entr'autres par Galien et Avicenne. Ce dernier, dans la sixième doctrine des facultés (*De virtutibus*), appelle la vie végétative, *faculté naturelle*, et la vie intellective *faculté animale*, et au chapitre du sommeil et des veilles (*De somno et vigiliis*), il

s'explique ainsi : « Mais ce que nous avons à dire ici, c'est qu'un sommeil modéré met la faculté naturelle en état de perfectionner ses fonctions et procure du repos à la faculté animale en confortant sa substance, le cerveau (1). » Non-seulement Avicenne confirme par ce passage ce que nous avons déjà établi précédemment, que le sommeil favorise la digestion, l'absorption et les sécrétions, qui, se fesant à notre insu et indépendamment de la volonté, sont, comme la respiration, la circulation, la croissance, etc., des attributs de la vie végétative; mais il indique aussi un des caractères distinctifs de la vie intellectuelle sans laquelle le monde n'existerait pour nous que comme une masse confuse ou un chaos; ce caractère, c'est le repos ou l'intermittence de ses fonctions par le sommeil dans l'état normal, tandis que les fonctions de la vie de nutrition s'exécutent sans interruption, depuis la conception ou la première lueur de vie, jusqu'au dépérissement de l'animal ou jusqu'à sa mort. Les plus célèbres physiologistes des temps modernes, tels que Bichat, Prochaska, Reil, Gall, Spurzheim et autres, sont aussi, dans leurs doctrines, fait la différence des deux vies.

(1) Sed quod in hoc loco dicemus, est quod somnus temperatus virtutem naturalem potentem efficit perficiendi suas operationes, et est animalem virtutem quiescere faciens, et in ejus substantiâ (cerebro) augmentum præbens.

Supposons maintenant, avec ceux qui pensent que des nerfs de communication entre la mère et le fœtus favoriseraient les effets de l'imagination de la première sur le dernier, que ces nerfs existent réellement ; il est évident qu'ils ne pourraient appartenir qu'à la vie végétative, puisque la production, la croissance, la formation, sont exclusivement de son domaine, et qu'ainsi ils n'établiraient point de communication directe avec l'imagination qui est exclusivement du domaine de la vie intellective. Ne pouvant interroger le fœtus, demandons à la mère si son intellect lui a jamais rendu compte de ce qui se passe dans son fruit, de la manière dont il croît et se développe. Elle nous dira que rien ne l'en avertit, et nous savons par les considérations précédentes, et par l'expérience de tous les jours, que rien ne peut l'en avertir, parce que la génération, la formation, la nutrition, s'exécutent à l'insu de son intelligence, même dans son propre corps, et à plus forte raison dans un corps qui n'est pas le sien. C'est donc pour ne s'être pas suffisamment orienté dans les domaines des deux ordres de fonctions vitales, départies aux animaux, que l'on a demandé l'impossible, en rêvant une influence directe du cerveau, pour expliquer des effets que, par la nature de ses fonctions, il ne peut produire ni directement ni indirectement sur modèle. On pourrait

donc conclure et affirmer, par une anticipation fondée, puisqu'elle n'est qu'une exacte application des lois positives et invariables de la nature, que, quand même l'on découvrirait un jour des nerfs qui iraient de la mère au fœtus, ces nerfs appartiendraient exclusivement à la vie végétative, et seraient par conséquent toujours impropres à transmettre des fantaisies ou des fonctions de la vie intellective.

Si nous étions toujours bien conséquens, nous n'aurions plus osé admettre des maladies contagieuses, ni surtout de maladies héréditaires, après avoir fait dépendre la possibilité d'une transmission des désordres souvent permanens qui surviennent accidentellement dans la mère, d'une communication qui n'existe pas dans l'état actuel de nos connaissances. Nous aurions même dû, d'après cette manière de voir, affranchir entièrement les enfans et les petits animaux, non-seulement de la dépendance de leur mère pour leur sûreté, mais aussi pour leur forme, leurs ressemblances de famille et de race et pour toute autre variété.

Mais si l'une des deux vies ne peut vicarier sur le domaine de l'autre, ni lui prêter aucune de ses fonctions par transmission, elles ont cependant entr'elles des relations sympathiques ou indirectes, c'est-à-dire que les fonctions de l'une ne

peuvent être perverties sans que l'autre en souffre. C'est sous ce rapport seulement que l'imagination maternelle agit sur le fœtus, sans le secours d'aucun nerf de communication ; ce que nous avons mis hors de doute, en fesant observer qu'une imagination exaltée et en quelque sorte avide de saisissemens, de frayeurs ou de morosités, dérange singulièrement le rythme des fonctions nutritives, et consécutivement la santé, par l'accélération, par le ralentissement ou même aussi par l'interruption de la circulation, de la respiration et des sécrétions, fonctions dont la mère reste solidaire pour son enfant. Comme les sens et le cerveau, c'est-à-dire tous les organes de l'intelligence n'existent et ne réparent leurs pertes qu'à l'aide de la vie végétative, celle-ci ne peut souffrir ni languir sans que l'autre ne soit plus ou moins affectée, et c'est avec raison que Juvénal a dit que nos vœux devaient avoir pour objet de posséder un esprit sain dans un corps sain : *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.* Aussi n'est-il pas rare que le jeûne et les abstinences mal entendues jettent l'imagination dans toutes sortes d'écarts, surtout chez les femmes enceintes. On a probablement déjà compris par les différences d'organisations et de fonctions départies aux animaux, que je viens de faire connaître, qu'en examinant les conditions et les phénomènes de la

génération, c'est-à-dire de la reproduction des races et des espèces avec les caractères de leur origine, je n'aurai presque rien à dire sur la reproduction des animaux anencéphaliques, où l'imagination, principal objet de ce traité, est impossible par l'absence de cerveau. Nous n'avons, dans le premier chapitre, traité que des causes accidentelles et fortuites qui sont présumées capables de modifier et de changer en partie le type ordinaire des créations; ici nous avons à examiner quelles sont les lois générales préétablies pour sa conservation. Le point embarrassant est de trouver tous les procédés qu'emploie la nature pour les ressemblances, et quand nous connaîtrons bien ces procédés, il nous restera à examiner, dans un autre chapitre, jusqu'à quel point l'absence ou l'intervertion des procédés ordinaires peut faire varier les races et les espèces, et même produire des monstruosités individuelles. Mais en supposant que l'on ne puisse éclairer pertinemment le sujet qui nous occupe, l'on ne pourrait néanmoins nier les faits ni se refuser aux conséquences déduites de leur analogie. L'esprit humain ne peut parvenir à tout expliquer, et s'il n'admettait que les choses dont l'explication lui est facile, il faudrait commencer par nier la vie que nous ne connaissons que par ses phénomènes, et révoquer en doute notre propre exis-

tence dont le principe est encore un mystère pour nous.

En nous tenant en garde contre les extrêmes, vers lesquels l'esprit humain se laisse si facilement entraîner, nous concilierons la médecine humorale avec le solidisme, au lieu de nous déclarer exclusivement pour l'une ou pour l'autre. Nous sentirons alors que, pour reproduire ou engendrer un être organisé d'une espèce quelconque, il faut que la nature ait élaboré et mis en réserve des élémens assimilés à ceux dont se compose cette espèce, et qu'en suite un concours de circonstances prévues et voulues par le créateur de toutes choses, y allume le flambeau de la vie dans un foyer propre à l'alimenter par des principes identifiables. La génération est l'acte par lequel se réunissent et se vivifient les élémens mis en réserve par la nature pour une nouvelle existence individuelle, et, par extension, l'on applique aussi ce terme au développement progressif de cette nouvelle existence. Dans les plantes, le pollen, qui est une poussière fécondante, attachée aux anthères dont se couronnent les étamines ou filamens des fleurs mâles, venant à se déposer dans le pistil ou le conduit vaginal de l'ovaire, qui est un renflement en forme d'œuf dans les fleurs femelles, donne lieu à la génération des semences ou fruits, lesquels, mis dans un foyer propre à les

alimenter, reproduisent l'espèce de plante dont ils tiennent leur origine. Dans les animaux parfaits ou encéphaliques, la génération s'opère au moyen de la copulation ou de l'accouplement, par l'imprégnation qui est la réunion du sperme, liqueur prolifique des mâles, avec les œufs, ou ce qui en tient lieu chez les femelles, et dans quelques espèces, telles que les poissons, les grenouilles, sans coït, par la simple éjaculation du sperme des mâles sur la ponte des femelles. Dans le premier cas, il y a conception de la part de la femelle, dès que le principe générateur du mâle se trouve vivifié en elle par l'accession de ce qu'elle doit fournir elle-même pour cette vivification. La fécondation est l'acte qui provoque l'existence d'un nouvel être, en en portant les élémens dans un lieu propre à son évolution. Dans les mammifères qui sont des animaux vivipares (1), l'œuf, restant muni d'enveloppes molles, se porte, après la fécondation, par un conduit appelé *trompe*, dans la matrice, où il est fomenté jusqu'à ce que le petit

(1) Vivipare, en latin *viviparus*, de *vivus*, vivant, et *pario*, je mets au monde, se dit des animaux qui mettent au monde leurs petits tout vivans, même avant la sortie des enveloppes de l'œuf; tandis que c'est le contraire chez les *ovipares* et les *gemmipares*, deux mots de la même composition, *ovum* signifiant œuf, et *gemmus*, bourgeon. La vipère, dont le nom dérive des mêmes mots, et quelques autres races, sont aussi vivipares, sans être mammifères, parce que leurs œufs éclosent dans le ventre de la mère.

animal qui doit en éclore ait acquis de la solidité par une formation complète, et assez de force pour pouvoir se nourrir par l'allaitement et successivement par d'autres alimens, dont la pousse des dents indique l'à-propos et l'espèce. Dans les oiseaux, les serpens, les insectes, etc., qui sont des animaux ovipares, les œufs prennent plus de consistance après la fécondation par l'absorption d'un principe calcaire qui s'insinue dans leur enveloppe extérieure appelée coque, et sont ensuite expulsés avec un germe d'ordinaire implanté dans un liquide jaune par une extrémité, et flottant par l'autre dans un liquide clair albumineux. Ce germe, qu'une certaine analogie assimile à celui des plantes, contient en miniature les rudimens d'un petit animal qui reste inerte, jusqu'à ce que l'incubation ou une chaleur convenable favorise son développement par l'absorption des liquides au milieu desquels il plonge. Lorsqu'il a épuisé le liquide de l'œuf, et qu'il a acquis assez de volume pour être comprimé par sa coque, on croit qu'il la brise à coups de bec pour en sortir; mais il n'est pas prouvé, vu l'étroitesse de sa prison, qu'il puisse se mouvoir assez pour donner des coups de bec, et il est plus probable que l'œuf s'ouvre par dilatation, comme le noyau d'une pêche ou d'une cerise.

On voit que la reproduction s'opère d'une ma-

nière analogue dans le règne végétal et dans le règne animal, car, outre une similitude dans les organes génitaux, la semence présente la forme d'un œuf avec un germe et des enveloppes qui le protègent et tiennent à sa disposition des principes féculens et muqueux, que l'humidité et le chaud délaient et liquifient pour la première alimentation de l'embryon végétal ou de la plantule. Un autre point de similitude dans les deux règnes, c'est la rencontre des deux sexes réunis dans le même individu que l'on nomme pour cela hermaphrodite, c'est-à-dire mâle et femelle, comme cela se voit dans divers coquillages, les limaces et autres mollusques parmi les animaux, et dans le plus grand nombre des plantes, telles que le bouleau, le coudrier, le maïs, le rosier, le lis, etc. Chez les animaux les plus parfaits, les sexes sont séparés, et ils le sont aussi dans plusieurs espèces de végétaux, comme le chanvre, les épinards, le houblon, le genevrier et autres. Les organes sexuels présentent néanmoins une différence remarquable dans les deux règnes, en ce que dans les plantes femelles ils se changent en semences ou en fruit, et que, ne servant que pour une seule production, ils doivent se renouveler tous les ans, ainsi que les organes sexuels de plantes mâles, qui périssent après la fécondation, ce qui n'est le cas dans aucune espèce d'animaux.

On ne connaît dans la nature d'autre mode de vivification que par les sexes et les œufs qui constituent la *génération univoque*, ce qui fait dire que tout être vivant sort de l'œuf (*omne vivens ex ovo*), mais seulement par présomption, car on n'a pas encore découvert d'œufs dans plusieurs des dernières espèces d'animaux. Il y a en outre une reproduction ou une extension de la vie par boutures qui appartient aux zoophytes, à quelques espèces de vers, aux infusoires, et à plusieurs végétaux appelés par cette raison *gemmipares*. Ce n'est que depuis peu qu'à l'aide du microscope, on a découvert des organes sexuels aux champignons, mais on ne connaît pas encore bien ceux des algues ni de plusieurs espèces de mousses, non plus que ceux des diverses espèces de polypes; ce qui prouve, non qu'ils en manquent, mais que nos connaissances sont bornées, et ne nous autorise pas suffisamment à admettre avec quelques naturalistes une *génération équivoque*, c'est-à-dire une production d'animaux par le seul fait de la dissolution ou de la putréfaction des corps. Au moins découvre-t-on des œufs ou quelque chose de semblable dans les infusoires du riz, et en mettant un morceau de chair fraîche dans un vase bien clos, pour l'empêcher d'être contaminé par les œufs que les insectes ou le vent pourraient y porter, et en l'y laissant tomber en pu-

tréfaction, l'on n'y voit rien grouiller de vivant. Cependant cette expérience n'est pas très-décisive, car l'air atmosphérique est un élément nécessaire à la vie de la plupart des animaux, dont quelques-uns, tels que les mouches, les infusoires, ressuscitent par leur retour à l'air ou à l'humidité, après avoir été des mois et même des années sans donner aucun signe de vie ; ce qui arrive aussi, mais après une apparence de mort beaucoup plus courte, aux animaux plus parfaits, et même à l'homme asphyxié par la submersion dans l'eau ou par la respiration du gaz acide carbonique du charbon, des vendanges, etc.

La nature est peu changeante, et quand on a trouvé un de ses procédés, il est plus raisonnable de l'étendre que de le restreindre. Nous avons vu qu'elle régénère les plantes et les animaux à peu près de la même manière par deux sexes, que les œufs et les graines se ressemblent, de même que le sperme et le pollen, au point que le dernier a non-seulement des capsules en forme de vésicules séminales, mais qu'il répand aussi une odeur de sperme dans le chataignier, le berberis, le citisier. Quoique l'on ne découvre pas les semences d'une moisissure, d'un champignon, que leur ténuité et leur légèreté permettent peut-être aux vents de transporter dans des lieux pro-

pres à leur développement, l'analogie ne permet pas d'en nier l'existence, pour attribuer à ces végétations un mode de reproduction fantastique et dont on n'a point de preuves, comme fesaient les anciens, qui, faute d'observations exactes, allaient jusqu'à supposer à la vase la faculté d'engendrer les grenouilles ; à la terre, celle de produire les rats des champs, etc.

Cependant, si la génération s'opère d'une manière uniforme, elle n'est pas l'apanage de tous les êtres organisés, et une analogie que l'on remarque encore entre les deux règnes, c'est qu'il s'y rencontre des eunuques naturels, c'est-à-dire des individus qui semblent impropres à aucun genre de reproduction, tels, pour les animaux, que les abeilles ouvrières, les fourmis, et, pour les plantes, les roses, les œillets, les tulipes, les cerisiers à fleurs doubles.

Les élémens de génération étant de la même nature que les principes constitutifs des individus qui les fournissent, doivent, à raison et à proportion de leur prédominance relative à chaque sexe, reproduire un individu semblable à chacun de ses deux parens. « J'assure, dit Hippocrate, que la géniture est un produit de tout le corps, des parties solides et des parties molles, ainsi que de l'humide universel des diverses parties corporel-

les ; ce qui le prouve, c'est la faiblesse qui résulte de la plus légère émission dans l'acte vénérien (1). »

Quoique la preuve alléguée par Hippocrate ne soit pas des plus concluantes, vu que la faiblesse dont il parle, résulte également de tous les efforts spasmodiques, vénériens et autres, dans la proportion de leur intensité, laquelle est moindre sans émission, l'on conçoit cependant, et la conservation des traits et des airs de famille prouve, que les humeurs ou les sucs nourriciers du corps sont assimilés à toutes ses parties, et modifiés de manière à donner des tissus et des formes homogènes, semblables à ceux des organes dont ils ont éprouvé l'action vitale, et, comme le pensent les naturalistes, que le germe contient déjà en miniature, ou au moins *in potentia*, les parties essentielles de l'individu qui doit en éclore. Le sang, où se trouvent les élémens de toutes les humeurs, arrivant dans le cordon ombilical avec l'assimilation ou l'homogénéite convenable pour reproduire et figurer tous les organes de la mère, éprouve, en passant dans l'embryon, une nouvelle modification semblable à celle qu'une greffe imprime à la sève du pied d'un sauvageon, parce que les particules qui en sont extraites, toujours

(1) Genituram ex toto corpore, et ex solidis et ex mollibus partibus, et ex universo totius corporis humido secerni assevero ; cujus rei istud est argumentum, quòd ubi rem veneream exercemus, tantillo emisso, imbecilles evadimus. Hipp., *De Genitura*.

proportionnées au volume et à la force de cet embryon, obéissent à l'impulsion vitale de ses premiers linéamens, qui ont une forme empruntée, non-seulement de la mère, mais aussi du père, puisqu'ils n'ont pu exister sans la participation de ce dernier. C'est ainsi que doivent s'expliquer les ressemblances qui ne représentent exactement ni l'un ni l'autre des parens, mais seulement quelque chose de chacun, parce que les humeurs fournies par la mère ont reçu de ses organes une élaboration propre à les faire servir à la reproduction de parties similaires aux siennes, et que celles fournies par le père ont également été modifiées pour une destination analogue. L'acte de la génération, en rassemblant les élémens d'une nouvelle existence individuelle, y porte un foyer de vie qui doit régir et dominer jusqu'à la mort, tous les matériaux qui viendront l'alimenter, et son principal attribut est de soustraire les corps qui en sont doués aux lois générales de la nature, pour les placer comme de petits mondes ou des créations individuelles dans le monde universel. Ainsi la vie est un principe particulier de conservation et de développement graduel, qui, inhérent à une substance isolée, la protége contre la dissolution et les lois générales de l'affinité.

L'on ne pourrait nier la justesse de cette explica-

tion, sans être en contradiction avec les principes fondamentaux et différentiels de la physiologie, de la physique et de la chimie, ainsi qu'avec toutes les analogies du règne animal et du règne végétal. Sans vouloir multiplier inutilement les autorités, je citerai d'abord celle de Cardan qui est basée sur un fait assez curieux dans sa famille, dont Baricellus fait mention, p. 82 de son livre intitulé : *Hortulus genialis.* Voici ses expressions : « Tous les fils ont coutume d'hériter de leur père ou de leur aïeul quelque chose de bien apparent, comme une verrue, une cicatrice, la figure, les mœurs, les signes des mains. Dans notre maison, nous avons tous au bras une verrue de famille, et mon fils Marcellus l'a également reçue de moi. Cela provient du mélange des semences, ainsi que de l'effusion des esprits séminaux des deux parens et des aïeux. Voilà pourquoi il arrive que si, dans l'acte de la génération, les semences sont bien mêlées et confondues jusque dans leurs parties les plus ténues, les enfans deviennent robustes. Ainsi les enfans naturels sont plus forts, parce qu'un amour ardent opère un mélange intime et parfait des deux semences (1). »

(1) Filii omnes aliquid patrium, aut avitum ad unguem retinere solent, verrucam scilicet, vel cicatricem, vel effigiem, vel mores aut manuum lineas. In domo nostrâ omnes à parentibus

Ce que nous avons dit précédemment sur les marques de naissance et les maladies héréditaires, ainsi que l'expérience de tous les jours qui nous fait voir que les enfans ont avec leurs parens des ressemblances incontestables, tant au physique qu'au moral, vient à l'appui du fait rapporté par Cardan. Aristote s'exprime à peu près de même en disant : « Les estropiés sont engendrés par des estropiés, par exemple, les boiteux par des boiteux, les aveugles par des aveugles, et souvent les enfans ressemblent à leurs parens par des signes contre nature, tels que verrues, envies, cicatrices ou autres marques pareilles; choses qui se reproduisent même après la troisième génération, de telle sorte que la marque d'un point sur un bras n'est point transmise au fils, mais reparaît sur le petit-fils au même endroit du corps qui présente quelque chose de noirâtre (1). »

verrucam in brachio habemus, et Marcellus filius meus ex me consimiliter. Proveniunt hæc à seminum miscelâ, spirituumque utriusque parentis seminalium avorumque effusione. Propterea succedit (si semina in filiorum generatione benè miscentur atque in minimas partes junguntur) ut fœtus robusti evadant. Hâc enim ratione spurii robustiores existunt, quoniam, ob amoris vehementiam, utriusque semina multùm benèque commiscentur.

(1) Gignuntur læsi ex læsis v. g. claudi ex claudis, cæci ex cæcis; denique similes sæpè numero in re quæ præter naturam comitetur, et signa habentes, ut verrucas, aut nævos, aut cicatrices,aut quid aliud generis ejusdem. Jam tale quid vel tertiâ prole post regeneratum est, ut cum quidam suo in brachio puncti notam haberet, filius non id retulit, sed nepos in corporis parte ni-

Il est très-ordinaire, dit Zacchias, que les enfans ressemblent à leurs parens, car, étant composés des mêmes élémens, il faut qu'ils en aient les qualités physiques... Outre la ressemblance de la figure, il y a aussi celle de l'esprit et des mœurs, même celle des actions; car vous voyez les enfans imiter leurs parens, et un frère imiter un frère dans les gestes, la parole, la voix, le regard (1). Plus loin, il entre dans le détail des maladies héréditaires qui servent, comme les traits et les mœurs, à indiquer la filiation dans les contestations juridiques, telles qu'elles peuvent exister entre un enfant posthume et les aînés, quand leur mère s'est remariée peu après la mort d'un premier mari, ou lorsqu'elle est accouchée à une époque qui peut faire révoquer la légitimité de son dernier né. C'est par la même conviction qu'Hésiode a dit que, dans les amours adultères, les enfans ne se ressemblaient pas; *non enim similes promittunt filios adulterini lecti*. Mais il ne

gritiam quandam habens confusam, prodiit. ARIST., *De Histor. Animal.*, lib. 7, cap. 6.

(1) Facillimè filii similes nascuntur parentibus, qui cùm ex eorum semine constent, similes ipsos sortiri temperaturas necesse est. Accedit præter effigiei similitudinem etiam similitudo animi et morum, quin etiam corporearum actionum : videbis enim filios etiam in gestibus, in loquelâ, in voce, in intuitu referre progenitores, aut fratrem referre fratrem. ZACCH. lib. 1, cap. 5, *Quæst.* III, p. 325 et 327.

faut pas prendre dans un sens trop étroit et trop rigoureux ces passages, pour en conclure que toutes les parties et les humeurs du corps fournissent leur contingent dans la génération, vu que tout y est représenté, jusqu'à une verrue. Il est contraire aux lois de la nature de faire concourir directement toutes les parties du corps à ce qu'elle réclame seulement d'un seul appareil d'organes, que l'on appelle *sexuels*, relativement à leur partage, du latin *secare*, couper, partager, parce que chacun des deux parens n'a qu'une section de l'appareil complet, et *organes de la génération* ou *parties génitales*, relativement à leurs fonctions : la pudeur les a aussi fait nommer *parties honteuses*, quoiqu'il y ait plus de honte à en être privé qu'à en être pourvu, et que leur ablation fasse perdre leur hardiesse et leur courage aux animaux. Pour se convaincre que la nature a rattaché une spécialité de fonctions à chaque espèce d'organes, à l'exclusion du concours direct des autres, il ne faut que réfléchir que les manchots et les amputés engendrent des enfans pourvus de tous leurs membres; que les Juifs et les Turcs, toujours circoncis, n'ont point cessé, après une longue suite de générations, d'avoir des enfans munis de leur prépuce; que les animaux écourtés, tels que les chevaux, les chiens et autres, produisent des petits pourvus de queue et d'oreilles;

que les papillons et les phalènes de diverses espèces d'insectes, d'où se reproduisent tant d'espèces de chenilles et de vers, n'ont plus les tuniques et les enveloppes dont ces derniers doivent se revêtir, comme larves, avant leur métamorphose en insectes parfaits. Si les verrues et d'autres marques congénitales se reproduisent dans la descendance de ceux qui en sont affectés, il ne faut pas croire qu'il en soit de même d'une marque accidentelle, comme une cicatrice ou une difformité acquise après la naissance; et on en a la preuve dans les mutilations dont je viens de parler, et qui ne se transmettent pas, aussi bien que dans les observations de ce qui se passe autour de nous. C'est par une induction trop générale que les auteurs précités ont étendu les transmissions génératives aux cicatrices.

Le mélange des semences déjà admis par Hippocrate, Empédocle, Aristote, Epicure et autres, auquel Cardan donne tant d'importance, est une hypothèse; car il n'a pas encore été démontré que la femelle ait une semence analogue à celle du mâle; et on ne peut considérer comme telle un suintement lymphatique et muqueux que le coït provoque chez les eunuques, comme chez les femmes et chez les hommes, indépendamment du sperme, dont il n'a ni les caractères ni les propriétés.

Il est des espèces, telles que les poissons, où la fécondation n'a lieu qu'après la ponte des œufs. C'est ordinairement l'agitation de l'eau, dans des endroits abrités où elle n'est pas très-forte, qui rapproche les élémens de la génération, lesquels ne présentent certainement pas les caractères d'une similitude dans les deux sexes. Il en est de même des batraciens (1), dont les œufs, fécondés à leur sortie, ne présentent pas non plus de similitude avec le sperme des mâles. Il est permis de présumer que le même mode de fécondation a lieu pour d'autres espèces, par exemple, pour les abeilles, dont les œufs seraient fécondés après la ponte, comme le pense Ducouédic, contradictoirement à Huber, Féburier et autres qui prétendent que la reine abeille est fécondée en l'air par un seul des nombreux bourdons d'une ruche, en condamnant les autres à l'inutilité, malgré l'adage qui dit que Dieu et la nature ne font rien en vain : *Deus et natura nihil faciunt frustra.* Quelle que soit l'opinion à laquelle on s'arrête, il est démontré que la mère-abeille d'une ruche fournit à la génération des élémens très-différens de ceux des bourdons. Dans les plantes dont la

(1) Les batraciens, du grec βατραχος, grenouille, sont les reptiles du genre des grenouilles, dont la peau est nue, sans carapace ni écailles.

production a tant d'analogie avec celle des animaux, il paraît impossible que le pollen ou la poussière fécondante pénètre le tissu de l'ovaire pour se mêler à sa substance, et il serait ridicule de prétendre que la plante femelle a aussi un pollen, dont le mélange avec celui de l'individu mâle est nécessaire pour la fécondation. L'expérience renforce l'induction analogique, car les tiges femelles des épinards, du chanvre, etc., ne donnent pas une poussière comme celles des tiges mâles. D'ailleurs les organes génitaux diffèrent trop dans les deux sexes pour que l'on puisse assimiler leur sécrétion. Ce que nous savons de positif, c'est que la semence des mâles est nécessaire pour que le travail de l'évolution vitale s'éveille dans l'ovaire des plantes et dans les œufs des animaux. La manière dont cela se fait est un problème qui est encore à résoudre. L'on conçoit cependant, mais sans pouvoir le démontrer, que pour la première synthèse de l'embryon, il doit y avoir un mouvement de rapprochement entre les principes fournis par le mâle et par la femelle, sous l'influence d'une contractibilité vitale, qui rend l'ébauche organique imperméable aux élémens hétérogènes à chaque tissu par un ébranlement d'irritation contraire à leur absorption. Redemander la première synthèse de l'embryon aux lois de l'affinité attractive et répulsive, c'est ou-

blier que le flambeau de la vie s'éteint sous leur empire. L'on peut induire des faits observés que, pour allumer et aviver le foyer d'une nouvelle existence individuelle, la nature choisit l'instant de l'orgasme vénérien, où un anéantissement extatique semble assoupir la vie par le silence des fonctions intellectuelles, placées en dehors du sentiment; la conception est d'autant plus probable, que la sympathie des deux sexes a produit un abandon plus complet en faveur du sentiment, et pour le succès de l'imprégnation dans les animaux, les agronomes cherchent à étourdir la femelle par des courses ou des affusions froides.

Si l'on prétendait, avec Vanhelmont, que toute la matière séminale est dans la femme, et que l'homme y communique seulement l'archée ou l'esprit vital, l'on n'assimilerait plus, il est vrai, les principes générateurs des deux sexes, en les désignant sous la même dénomination, mais on s'écarterait de l'acception étymologique et usuelle qui donne le même sens aux mots *sperme* et *semence*, dont elle fait le partage des mâles, et l'on tomberait dans une hypothèse absolument dénuée de preuves. J'aimerais mieux, hypothèse pour hypothèse, admettre que le mâle est idio-électrique et la femelle anélectrique, et que le germe ou l'œuf électrisé par le mâle passe à l'état d'évolution vitale.

organiques, soumises à un moule intérieur et transmissibles, toujours actives et toujours prêtes à s'assimiler et à reproduire des êtres semblables à ceux qui les reçoivent, est un débris du même système avec des variantes.

Empédocle admettait, non une génération véritable, mais une agrégation et une disgrégation d'élémens d'où résultaient la vie et la mort. C'était transformer les effets en causes sans rien expliquer.

Pythagore avait systématisé la génération dans une harmonie ou un rapport de nombres de figure triangulaire, sur chaque angle de laquelle se trouvait l'animal qui engendre, celui qui est engendré, et celui dans lequel il est engendré. C'était, à la manière de certains métaphysiciens allemands de nos jours, encombrer les avenues de la science d'idées oiseuses qui en rendent l'approche plus difficile.

Stahl, à la tête des animistes avec Vanhelmont, occupait l'ame à former de nouveaux êtres par des idées séminales, c'est-à-dire par des conceptions de formes, et il expliquait les taches de naissance par les fantaisies de l'ame, que l'homme, selon lui, avait la faculté de transmettre au fœtus avec ses qualités physiques et morales. Dans ce système, la formation des plantes et des animaux, auxquels on refusait une ame, a été oubliée, et

tout le mérite de son auteur est d'avoir éludé l'explication de la génération, en en confiant le soin à un être incompréhensible pour lui comme pour nous, qui ne l'avait pas mis dans la confidence de sa manière d'opérer, et qu'il tenait toutefois en réserve pour lui faire exécuter tout ce qui l'embarrassait dans l'explication des phénomènes de la vie. Comme je me propose moins de parler des bigarrures et des monstruosités de l'esprit, que de celles du corps, je ne m'étendrai pas davantage sur les hypothèses de la génération.

L'embryon, une fois formé, a une synthèse ou une constitution qui représente des tissus et une force d'assimilation empruntée des auteurs de son existence. Mais si les premiers matériaux de son être, par une disposition vitale que j'appellerai son *type originel*, ne peuvent être différens de ceux dont ils sont empruntés, parce qu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas, il est évident qu'ils ne peuvent pas avoir non plus des propriétés différentes quant à l'espèce, et qu'ils n'en doivent avoir quant à la forme, au sexe et aux autres particularités individuelles, qu'en raison et en proportion des principes générateurs fournis par l'un et par l'autre des parens. Il en résulte qu'une espèce doit se conserver et se conserve réellement dans sa pureté, tant que la génération n'en transgresse pas les limites, et que, pour arguer des

Ne pouvant pénétrer le secret de la nature dans son mode d'organisation élémentaire, quelques naturalistes, sous prétexte de résoudre la difficulté, l'ont reculée jusqu'à la création du monde, en supposant, avec Anaxagore, une préexistence des germes emboîtés les uns dans les autres comme des poids à peser ; et, selon eux, la génération ne serait qu'une évolution successive de ces germes, que la première femme aurait tous portés pour les hommes nés et à naître, et ainsi de suite chez les autres animaux. Ces savans naturalistes ignorent sûrement, puisqu'ils ne l'expliquent pas, pourquoi l'évolution de ces germes est successive et non simultanée, et qu'elle est la cause qui, en la déterminant, en règle si justement la mesure dans chaque femelle, pour qu'ils n'éclosent à la fois qu'un à un, deux à deux, selon les espèces et les circonstances. On a appuyé l'hypothèse de cette génération par emboîtement, sur la rencontre assez fréquente d'un citron dans un citron, d'un œuf dans un œuf, et, dans les temps modernes, aussi sur un exemple d'une femelle dans une femelle, dont Auguste Otto a parlé dans une dissertation latine, imprimée en 1748, à Weisensfels, sous le titre de : *De fœtu puerpero seu de fœtu in fœtu*. On conçoit que, d'après ce système, la matière devrait être divisible à l'infini, qu'il ne serait plus possible de varier les races, de pro-

duire des mulets ou métis, ni même de rencontrer des êtres difformes; car, dans ce dernier cas, un petit bossu de germe, en viciant le moule, exposerait toutes les générations futures à la même difformité, ou à un déboîtement qui, par l'effusion de tous les germes ensemble, produirait un débordement de générations simultanées, à moins que le tarissement de toutes les sources de la vie n'en résultât.

La panspermie (1) rentre dans la même hypothèse, avec cette modification qu'au lieu d'être emboîtés les uns dans les autres, les germes préexisteraient en molécules imperceptibles dans l'air, l'eau, la terre et toutes les substances alimentaires, seraient susceptibles d'assimilation et ensuite capables de reproduire des êtres pareils à ceux auxquels ils auraient été assimilés. Avec un peu plus de simplicité et moins d'extravagance dans les idées, l'on aurait touché la vérité. Il fallait seulement dire que tout être vivant jouissait de la propriété de s'assimiler ses alimens, et que ceux-ci une fois assimilés pouvaient devenir propriétaires de la faculté qui avait opéré leur conversion.

L'opinion de Buffon qui admet des molécules

(1) *Panspermie*, de παν, tout, et σπερμα, sperme ou semence, du verbe σπειρω, je sème: pour indiquer que tout est semence.

par origine (1). » C'est donc par sympathie et en vertu d'une spontanéité d'organisation, appelée par Blumenbach, *nisus formativus*, impulsion ou tendance formatrice, que la nature se maintient et même se réintègre dans ses cadres primitifs. C'est par là que l'on conçoit la tendance élective des divers principes de génération, répandus dans un lieu circonscrit, comme une mare, un étang, une rivière, etc., où le sperme de plusieurs espèces de poissons, déposé pêle-mêle et délayé dans l'eau, va chercher les œufs de la femelle de son espèce, lesquels l'attirent et l'absorbent par une préférence de consanguinité et probablement de disposition préétablie. S'il en était autrement, il en résulterait une infinité de nouvelles espèces, et une confusion de variétés, car la prolification se fait avec si peu de matière que, d'après les expériences de Spallanzani, un cent millionnième de grain de sperme de grenouilles, même privé d'animalcules microscopiques, suffit pour féconder dans l'eau une multitude d'œufs de femelles de grenouilles, et l'on sait d'ailleurs qu'un coq féconde en une seule

(1) Caro dùm increscit à spiritu discernitur, in eâque simile quodque ad id sibi simile fertur, densum ad densum, rarum ad rarum, humidum ad humidum; fertur unum quodque in proprium locum, ad id cum quo cognationem habet, et ex quo etiam ortum est. HIP., *De Naturâ pueri*.

fois tous les œufs qu'une poule doit pondre pendant plus de trois semaines, qu'un seul accouplement féconde une araignée pour deux ans, selon Audebert; et, si l'on en croit Réaumur, Bonnet et Jurine, une seule fécondation suffit aux pucerons pour neuf générations, et aux puces d'eau pour quinze : en sorte qu'après la première génération les femelles des suivantes sont vierges et mères en même temps. Toutefois le doute est bien permis sur des anomalies si extraordinaires et si difficiles à vérifier.

C'est encore par une impulsion d'affinité organique que, dans le règne végétal, le pollen des fleurs, transporté au gré des vents dans une prairie émaillée de mille espèces différentes, prend sa place dans l'espèce d'où il sort, et où il est reçu par une attraction congénère, quoiqu'il soit aussi raisonnable de penser que, porté sur des espèces trop éloignées de la sienne, il n'y fructifie pas, non plus que le sperme porté sur des œufs de poissons et d'animaux dissemblables. Par la même impulsion, la semence, en germant, s'assimile les sucs qui la pénètrent, et c'est de cette assimilation, basée sur l'homogénéité et l'arrangement primitif des molécules et des linéamens du germe, que naît un individu de la même espèce, sauf les modifications inhérentes à des circonstances dont il sera parlé ailleurs. C'est cette même force d'assi-

variations individuelles à une variation de race ou d'espèce, il faut nécessairement admettre une violence dans les lois de la nature par la copulation de deux individus de race ou d'espèce différente; ce qui alors donne lieu à une procréation d'hybride (1), de métis, de mulets ou de mulâtres. Mais en supposant la génération circonscrite dans les limites d'une seule et même lignée, cette lignée conserve ses caractères distinctifs, parce que le principe de vie et le type formel une fois donnés, tout doit y répondre subséquemment, comme le mouvement imprimé à un corps répond nécessairement à sa première impulsion, avec cette différence pourtant qu'un corps mu, étant susceptible de plusieurs impulsions, peut varier sa direction, tandis que le corps engendré, n'étant susceptible que d'une seule génération et d'une seule vie, ne peut varier son premier type. Il est donc impossible qu'un individu démente les caractères spéciaux que lui imprime son origine, à moins que de prétendre par absurdité qu'il n'a pas les élémens qu'on lui suppose. Cependant, en restant dans les

(1) *Hybride*, du grec ὕβρις, injure, affront, se dit d'un animal dont la production paraît un outrage à la nature, parce qu'il a un père et une mère de différente espèce; *métis*, employé dans une signification analogue, vient du latin *mixtus*, qui veut dire mêlé.

limites d'une seule espèce ou de deux espèces voisines, le type originel peut varier beaucoup dans ses caractères individuels, et ce n'est que de ce genre de variétés que nous pouvons raisonnablement nous occuper, laissant aux imposteurs et aux esprits fantastiques le privilège de charmer la crédulité par des histoires d'animaux sans caractères spéciaux ou avec des caractères d'espèces très-éloignées l'une de l'autre, comme celle de la *femme-poisson* que Cornélius d'Amsterdam, écrivain du 16e siècle, raconte avoir été jetée sur les plages de la Poméranie par une tempête violente, ou celle de l'*homme-chien*, né avec flamme et fracas, d'après Paulini, dont le rapport a été consigné, en 1687, dans les *Mélanges académiques des curieux de la nature*, sous ce titre : *Monstrum canino-humanum cum flammâ et fragore natum*. De pareilles fables ne peuvent être accueillies que par une crédulité renforcée d'ignorance.

Hippocrate a très-bien expliqué le développement de l'embryon, dans le passage suivant sur la nature de l'enfant : « Quand la chair se forme, elle s'isole du fluide, et tout ce qui se ressemble s'assemble dans sa substance, le dense avec le dense, le rare avec le rare, l'humide avec l'humide ; chaque chose vient occuper sa place, en se joignant à ce qui s'en rapproche par affinité et

de la tige, tandis que les organes mâles sont à la circonférence, en avait conclu que l'ovaire et les graines proviennent de la moelle, et les étamines avec la corolle des parties ligneuses et corticales. Athénée et Galien ont observé que le métis d'une chèvre accouplée avec un bélier porte une laine assez douce et soyeuse, et Linnée a constaté que les agneaux d'une brebis suédoise accouplée avec un bélier mérinos d'Espagne, offraient une belle laine longue et fine, tandis que la laine restait grossière, quand le mâle était de race suédoise, et la mère de race mérinos. De même le bouc d'Angora avec une chèvre d'Europe engendre des métis à poils longs, doux et soyeux, au lieu que des boucs d'Europe avec des chèvres d'Angora donnent des produits à poils rudes et grossiers. Columelle et Buffon ont remarqué que la couleur des mâles passe à leurs descendans, ce qui est vrai pour quelques espèces, car les descendans d'un lapin gris accouplé avec des lapines blanches, sont gris. Les oiseaux métis ressemblent plus à leur mère, s'ils sont femelles, et plus à leur père, s'ils sont mâles. Cependant le mulet et le bardeau semblent tenir plus de la mère que du père, le premier ayant la taille, la force, le poil et la démarche de la jument sa mère, et le second la taille, les forces, la crinière et la queue de l'ânesse sa mère. Le mulet, dans les pays chauds et

montagneux comme l'Espagne, est préféré à l'un et à l'autre de ses parens, pouvant être employé plus utilement au bât, au trait, en même temps qu'il sert de monture.

L'on voit, par ces aperçus, que l'on ne peut établir de règle générale bien précise et constante sur la part des mâles et celle des femelles dans la production des métis, puisque ce qui a lieu dans un cas n'a plus lieu dans un autre; que la nature répugne et résiste, jusqu'à un certain point, aux croisemens disparates; qu'elle revient promptement aux races et aux espèces primitives sans en produire de nouvelles, et que, pour rentrer plus vite dans les limites qu'on l'a forcée de transgresser, elle rend même difficile la fécondité de certains métis, par exemple, celle des mules; ce qui a donné lieu au proverbe latin, *cum peperit mula* (quand la mule aura fait un petit), pour dire *jamais*. Il résulte des considérations précédentes, que les parens transmettent à leurs descendans une ressemblance générique ou spécifique avec eux, parce que les élémens de la génération, élaborés pour des tissus et des formes analogues aux leurs, conservent, en se combinant ensemble, les caractères mixtes de leur origine. Examinons maintenant d'où viennent aux enfans leur air de famille, les caractères qui les distinguent ou les rapprochent les uns des autres, de leur père, de leur mère, de

milation, caractère essentiel et distinctif de tous les corps vivans, qui change dans la greffe la première qualité des sucs nourriciers du tronc de l'arbre, pour produire des fruits de diverses sortes, plus beaux et plus succulens, parce qu'ils se nourrissent d'une sève qui, ayant subi une double élaboration vitale, doit être plus fine et plus parfaite. Cependant, si l'influence primordiale, c'est-à-dire la nature primitive des humeurs et des tissus, conserve la prédominance dans l'assimilation, elle peut être modifiée, jusqu'à un certain point, par la qualité et la quantité des sucs alimentaires qu'elle tend à assimiler; c'est ce qui est mis hors de doute par les phénomènes de la greffe aussi bien que par la production des fleurs doubles dans un sol trop succulent, et par le rabougrissement des végétaux dans un terrain sec et aride. Il en est de même dans le règne animal, car le climat, le froid, le chaud, l'alimentation y influent d'une manière incontestable, sur la couleur, la grandeur, la force et la beauté des animaux, ainsi que sur leur fécondité et la saveur de leur lait et de leur chair.

Mais, au milieu de toutes les influences accidentelles, la nature conserve une tendance si forte à l'homogénéité et à la conservation des races et des tiges primordiales, que l'accouplement entre des espèces très-éloignées l'une de l'autre reste

sans produit; car, selon Buffon, le jumart, que l'on avait cru provenir de la jument et du taureau, n'a jamais existé. Mais il n'en est pas de même de l'accouplement entre des races voisines ou d'une organisation rapprochée, comme cela se voit entre les diverses races d'hommes, de chiens, de bêtes à laine, d'oiseaux en captivité, et, comme on l'observe aussi dans les plantes, en les privant de leurs propres étamines, pour leur communiquer le pollen d'une espèce voisine. C'est par la tendance de la nature à conserver la pureté de ses premières créations, que les métis ou mulâtres, en continuant à s'unir à une race primitive, reprennent tous les caractères de celle-ci après trois générations, selon Twis et Ulloa; ce qui arrive encore plus promptement parmi les oiseaux que parmi les autres espèces; car les métis du faisan et de la poule, en s'unissant à des faisans, ont des petits entièrement faisans.

Les agronomes qui ont étudié le croisement des races pour en tirer parti, prétendent que les métis participent plus du caractère du mâle par l'extérieur, et plus de celui de la mère par l'intérieur; ce qui a des rapports avec la situation des organes respectifs de la génération, ceux du mâle étant plus excentriques que ceux de la femelle. Linnée, voyant que, dans les végétaux, les organes sexuels femelles occupent le centre de la fleur et

et les valétudinaires engendrent plutôt des filles que des garçons avec des femmes robustes. Si les hommes forts et ardens aux plaisirs de l'amour engendrent aussi des filles, cela peut tenir à ce qu'éprouvant moins de contrariété que les femmes à satisfaire leurs désirs, ils sont aussi moins continens qu'elles, et dissipant plus souvent leur surabondance de vitalité, en conservent moins pour chaque coït, en supposant que l'onanisme n'ait pas usé l'énergie générative de l'un ou l'autre des parens dans la jeunesse. Galien fait dépendre le sexe masculin du tempérament sec et chaud, dont il fait le partage de l'homme, et le sexe féminin du tempérament humide et froid, qu'il dit être celui de la femme; en sorte que son opinion, qui est aussi celle d'Aristote, d'Avicenne, de Zacchias, etc., reste conforme à celle du père de la médecine, qui a l'avantage d'être plus simple et plus vraie que toutes celles qui portent sur des hypothèses relatives aux tempéramens ou au chaud et au froid. On a fait dire, sans restriction, à Hippocrate que les mâles étaient engendrés par le testicule droit et du côté droit de la matrice, et il l'a dit en effet; mais l'explication qu'il en donne fait suffisamment voir que c'est en vertu et comme corollaire du principe de prédominance dont j'ai déjà parlé, supposant aux organes de droite une nutrition plus directe et plus

enfans jumeaux entre eux, ressemblance rarement aussi prononcée entre les autres enfans de la même lignée, parce que les alimens, l'état de santé des parens, le degré de leur amour, les saisons et d'autres causes accidentelles, ont aussi une influence accessoire dans la génération.

Pour les ressemblances qui se trouvent entre les aïeux et les petits-fils, elles s'expliquent par cet axiome des philosophes: *Quæ sunt eadem uni tertio sunt eadem inter se*, c'est-à-dire les choses qui sont semblables à une troisième sont semblables entre elles. Pour qu'un enfant ressemble à son aïeul, il lui suffit d'avoir quelque chose de l'image de son père, qui doit ressembler à ce dernier par filiation, et à son enfant par progeniture. Il peut même y avoir des dispositions dans la constitution de la mère, qui conspirent avec d'autres circonstances à établir une plus grande similitude entre l'aïeul et le petit-fils qu'entre le père et le fils.

Quant à ce qui concerne la ressemblance du sexe, Hippocrate la dérive avec beaucoup de vraisemblance de la prédominance des principes fournis dans la génération par l'un des deux parens (1); ce qui explique pourquoi les vieillards

(1) Cùm plus ex viri quàm ex mulieris corpore ad genituram accesserit, fœtus ille patri magis erit similis; cum verò plus ex mulieris prodierit, matrem magis refert. Hip., *De Geniturâ*.

force. Or, quel que soit le côté où arrivera la géniture la plus consistante et la plus énergique, il s'y engendrera un mâle, et quel que soit celui où se portera la plus humide et la plus faible, il y aura une femelle. Mais s'il y a de l'un et l'autre côté une géniture forte, il naîtra deux mâles; s'il y en a une foible, deux femelles (1). » Ce passage d'Hippocrate est, je crois, assez positif et assez clair, pour montrer que ceux qui lui ont fait établir en principe que les mâles sont procréés à droite, et les femelles à gauche, ne l'ont pas compris, puisqu'il n'a énoncé cette opinion que comme un corollaire hypothétique, auquel il donne d'ailleurs un sens restrictif. Mais ayant lui-même fait connaître l'hypothèse à laquelle il attachait ce corollaire, celui-ci ne devait plus avoir de fondement ni de valeur, du moment que le mode de circulation, démontré par Harvey, fut généralement admis, s'il ne se trouvait toujours des esprits faux et inconséquens qui se font une affaire

(1) In muliere et in viro, et in quovis animalium genere, in unoquoque tùm imbecillior, tùm valentior genitura inest, neque unico impetu genitura procedit, sed et secundâ et tertiâ jactatione emittitur, neque fieri potest, ut quæ priùs et quæ posteriùs exit, ejusdem sint roboris. Quemcumque ergò sinum crassior validiorque genitura subierit, in eo mas procreatur; quemcumque verò humidior ac imbecillior, in eo femella generatur. At si in utrumque valida subeat, ambo mares nascuntur, sin debilis in utrumque, ambo femellæ. Hip., *De Naturâ pueri*, sect. 3.

sérieuse de poursuivre encore long-temps l'ombre des corps qui n'existent plus. On peut, d'après ces réflexions, apprécier le mérite de l'ouvrage publié en 1806, par Millot, sur l'*Art de procréer les sexes à volonté*, en appuyant, selon le conseil de l'auteur, à droite, pour avoir des garçons, et à gauche pour avoir des filles, etc.

Indépendamment des causes particulières qui impriment aux enfans des variétés de ressemblance ou de dissemblance avec leurs parens, leur famille et leur nation, il en est de générales qui conspirent avec les premières ou en paralysent les effets. C'est ainsi que le climat, le gouvernement, les mœurs, les maladies et le régime propres aux habitans d'une même contrée, concourent, avec les alliances matrimoniales, à leur donner dans les traits et dans le caractère une ressemblance qui constitue l'affinité et la différence des races, comme je l'ai fait voir dans le 3e chapitre, p. 315 de la 2e édition de ma *Physiologie intellectuelle*. Hippocrate lui-même, dans son livre *De aere, locis et aquis*, dérive les mêmes effets des mêmes causes. Galien, Ambroise Paré, Zacchias, et tous les auteurs modernes qui ont traité le même sujet, ont été du même avis, lorsque les préjugés n'ont point offusqué leur raison.

Pour les dissemblances, il n'est pas déraisonnable

de croire, lorsqu'elles ne viennent pas d'infidélité, que c'est au trouble des fonctions des organes de la nutrition, d'abord dans la mère, et successivement dans le fruit, qu'il faut principalement les rapporter. En voyant, dans le règne végétal, des semences prises originellement d'une même tige, produire, selon la différence des terres qui les reçoivent, des plantes, à la vérité de la même espèce, mais avec des variétés de forme et de grandeur très-multipliées, il ne répugne pas de croire que, si la différence des sucs nourriciers suffit dans un règne pour établir ces variétés, par la raison que l'action vitale est graduée selon la diversité des matériaux sur lesquels elle s'exerce, la même influence doit se faire sentir de même, quant aux formes, dans le règne voisin, où la moitié de la vie est également végétative. Ce qui prouve que cette analogie n'est point trompeuse, c'est ce que nous observons dans les caractères des divers peuples qui ont entre eux des différences marquées, selon qu'ils sont carnassiers, ichtyophages ou frugivores, ces derniers étant toujours les plus doux et les plus faibles. On peut même, sans recourir à l'histoire des peuples, dissiper tous ces doutes, s'il en restait à cet égard, par la considération des mutations qui arrivent dans les formes des mêmes individus, selon les alimens, l'âge et les conditions de la vie où ils se trouvent. Voilà

pourquoi nous méconnaissons les jolis enfans que le carreau a changés en petits vieillards, dès que des alimens indigestes ont succédé au lait d'une bonne nourrice, et que nous cherchons en vain les traits symétriques et la fraîcheur des belles femmes, quand les révolutions du temps ont fait succéder à la mollesse, à l'aisance et à la santé, les rudes travaux de l'indigence, les privations de la misère et les angoisses de la douleur. C'est ainsi que le feu s'assimile aussi les matériaux qui l'alimentent, mais non sans éprouver une modification d'intensité, de couleur, et de forme dépendante de la nature et de la quantité des combustibles, et l'on a eu raison de comparer la vie à un flambeau qui brille, pâlit ou s'éteint, selon que l'activité de la flamme est entretenue ou contrariée. Toutes les forces vitales se réduisent donc, pour la vie nutritive, à la force d'assimilation, force toujours croissante ou mourante, et dont l'intensité se trouve soutenue, exaltée, ralentie ou détruite, selon la diversité des objets que les occurrences entraînent dans sa sphère d'activité; image réelle de la force ou de l'intensité du feu, toujours subordonnée à la nature des corps portés dans son foyer. Ainsi des sucs nourriciers, extraits de bons alimens, parfaitement élaborés par des organes sains, en vigueur, et distribués par une circulation régulière et égale, donnent in-

failliblement des formes plus fines, plus symétriques, plus parfaites, et obéiront plus facilement à l'action des linéamens organiques du fruit, qu'ils ne le feraient, s'ils étaient plus grossiers, imprégnés du virus de quelques maladies, ou distribués par une circulation tumultueuse, désordonnée et discordante.

Les mêmes causes qui font varier les formes, suffisent aussi pour établir une grande variété de couleurs, comme je crois l'avoir prouvé, en parlant de la diversité des races et des nations dans ma *Physiologie intellectuelle*, au chapitre déjà cité. En effet, quoique les hommes et les autres animaux aient une couleur plus blanche vers le nord, et plus rembrunie vers le midi, nous ne pouvons néanmoins adopter l'influence des climats sans égard pour l'état de santé et le régime; car l'exemple des albinos de nos contrées, celui des Nègres blancs et tigrés, la jaunissse, la pâleur et le changement de couleur quelquefois subordonnés au changement de nourriture, comme dans les alouettes et les moineaux, qui prennent une couleur plus rembrunie en mangeant du chenevis; la saveur différente du lait et de la chair des animaux, selon la différence de leur alimentation; la couleur rouge des os de ceux qui mangent de la garance; tout cela et plusieurs autres observations, qu'il serait trop long de rapporter ici,

nous font voir que c'est des modifications réciproquement imprimées aux parties humorales et aux parties solides du corps, par une prédisposition préétablie, par les alimens, par le genre de vie, par les maladies et par le climat, qu'il faut dériver toutes les variétés de formes et de couleurs, ainsi qu'une infinité d'autres phénomènes. C'est même sur le sentiment de cette vérité que les anciens et les modernes ont fondé la doctrine des tempéramens, doctrine à laquelle il n'a manqué que d'être moins exclusive et plus restreinte, pour arriver à des données plus exactes et à des résultats plus nombreux.

Si ceux à qui nous devons la connaissance de plusieurs phénomènes extraordinaires, observés sur des enfans à leur naissance, avaient eu occasion d'étudier toutes les circonstances qui ont influé sur la grossesse de leurs mères, au lieu de se borner à les noter, comme des effets de l'imagination de celles-ci, peut-être auraient-ils trouvé dans ces circonstances, surtout dans le régime, quelque indication propre à jeter du jour sur la cause véritable de ces anomalies. Mais en supposant nulle l'influence de toutes les causes externes, il faudrait alors rapporter les variétés natives à une prédisposition inhérente à l'œuf fécondé, parce que les ovaires en présentent de plusieurs couleurs et de plusieurs formes, outre qu'on y trouve

souvent des productions de poils même de plus d'une couleur, comme nous nous en sommes convaincus, sur la fin de juin 1806, MM. Dazile, Lebreton, Duhamel, Lemercier, Bodson et moi, chez une femme du faubourg Poissonnière, morte d'une hydropisie des ovaires, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun indice de grossesse préalable. Feu le professeur Saxtorph de Copenhague, mon ancien maître, a consigné, dans la Collection des œuvres de la société de cette ville, deuxième volume de 1799, page 256, une observation analogue, sous ce titre : *De morbo et morte à tumore ovarii pilosi pendente*. L'observation de pareils phénomènes date de loin; car Hippocrate, dans son sixième livre *des épidémies*, raconte la métamorphose d'une femme nommée Phœtusa, chez qui la suppression des menstrues fit naître du poil, de la barbe et une voix forte comme chez un homme, quoiqu'elle eût eu des enfans dans sa jeunesse.

C'est par la même raison qu'il faut expliquer la leucœthiopie des lapins et des paons, qu'Ambroise Paré attribuait faussement à des illusions imaginaires. En renfermant les animaux dans un lieu quelconque, on altère les conditions de leur santé, particulièrement par la privation du mouvement; et voilà pourquoi la chair des lapins sauvages, des lapins de garenne et des lapins encore plus étroi-

tement enfermés, est si différente au goût. Lorsqu'ils sont privés de l'exercice convenable pour débarrasser l'économie par la transpiration, leurs tissus se gonflent et se ramollissent; il y a bientôt ralentissement ou stagnation du cours des humeurs; la leucophlegmatie arrive, comme chez les hommes d'un genre de vie sédentaire et oisive dans des lieux bas et humides; de là naissent des petits aussi pâles et blancs qu'ils sont faibles, parce que le sang manque de *cruor* ou de sa partie rouge et consistante. C'est ainsi que se développe et se transmet par hérédité la leucœthiopie ou l'*alphos* des Grecs et le *vitiligo* des Latins. On en retrouve les premières nuances dans la leucophlegmatie, et des analogies dans la jaunisse, la chlorose, la couleur blanche ou blonde des albinos et des habitans du Nord, dont la transpiration est aussi contrariée par l'humidité, par le froid, et un repos prolongé par la longueur des nuits en hiver. Les grands ateliers et les villes en présentent aussi une nuance qui contraste avec la couleur rembrunie des paysans, accoutumés à des exercices fatigans, en plein air, et aux ardeurs du soleil. Blumenbach a prouvé, dans son livre *De generis humani varietate nativâ* (de la variété native du genre humain), dont le docteur Chardel nous a donné la traduction, que non-seulement les lapins et les paons, mais presque tous les animaux

sont sujets à des changemens accidentels de couleur, lesquels deviennent héréditaires dans plusieurs espèces.

CHAPITRE VIII.

Des lésions et des vices de conformations internes comparés aux externes chez les nouveau-nés, avec le résumé des causes les plus probables des uns et des autres.

C'est en suivant le fil de nos investigations critiques sur les anomalies natives, que nous arriverons à la connaissance de leur origine, et par là à celle des moyens de les prévenir, ou au moins d'en diminuer le nombre. On appelle difformité toute conformation qui s'éloigne du type naturel qui est le plus ordinaire. Quand la difformité est merveilleuse et rare, c'est-à-dire telle qu'elle excite vivement la surprise et la curiosité, on lui donne le nom de *monstruosité*, et on appelle *monstre* l'objet qui en est affecté, du latin *monstrare*, montrer, parce que l'on a toujours montré les choses rares qui semblaient devoir piquer vivement la curiosité. Selon MM. Chaussier et

Adelon, article *Monstruosité* du *Dictionnaire des sciences médicales*, t. XXXIV, « on donne ce nom à tous les vices de conformation, à toutes les défectuosités qui peuvent exister dans une ou plusieurs parties du corps de l'homme et des animaux, et par suite, on appelle *monstres* tous les individus qui présentent quelques-unes de ces organisations vicieuses. Nous devons convenir cependant, ajoutent-ils, que dans le langage vulgaire, ce mot *monstruosité* a une acception plus restreinte; qu'il n'exprime surtout que les vices de conformation qui sont apparens, extérieurs, qui ont en eux quelque chose de bizarre, d'extraordinaire, d'affreux; qui frappent, en un mot, à la première vue. Mais pour le philosophe et le médecin, il doit signifier toute conformation différente de celle qui doit être, soit qu'elle soit externe, soit qu'elle soit interne; et c'est aussi dans ce sens le plus étendu que nous allons en traiter. Nous établissons donc trois classes de monstres, ceux par excès, ceux par défaut, et ceux qui nous offrent quelque irrégularité dans la grandeur, la situation et la structure des parties.

Si cette définition est bonne, je ne vois pas pourquoi l'on n'a pas réuni sous un seul et même article les mots *nœvi materni*, *envies*, *marques de naissance*, *vices de conformation*, *difformité*, *tache*, *monstre*, dont a aussi traité M. Virey, et

monstruosité, dont ont traité, immédiatement après lui, les deux auteurs cités. Je ne sais si l'on a voulu dédommager les souscripteurs du grand Dictionnaire, de la qualité par la quantité des articles, en donnant la grosse pièce et la monnaie; mais il a encore été traité des mêmes objets, c'est-à-dire des difformités, des monstruosités et des anomalies de naissance, aux mots *génération*, *imagination*, *copulation*, *fœtus*, *hermaphrodisme*, *hypospadias*, etc., et, comme pour marquer la perfection ou la richesse de l'énorme répertoire, on n'y a pas traité les mots *défaut*, *défectuosité*, ni plusieurs autres, probablement inconnus au principal rédacteur. Si toutes les défectuosités qui peuvent exister dans une ou dans plusieurs parties du corps, ou si toute conformation différente de ce qui doit être, constituent, comme le prétendent nos auteurs, une monstruosité pour le philosophe et le médecin, il faut convenir qu'en philosophie et en médecine il y a plus d'un beau monstre; ce que Van-Swieten, entre autres, avait déjà remarqué au sujet d'une consultante qu'il désigne par l'expression de *venustissima puella*, très-belle fille, qui portait la figure d'une chenille sur le cou. Elle aurait eu un ou deux orteils, ou une vertèbre de plus ou de moins *que ce qui doit être*, qu'elle aurait encore été un monstre d'assez bonne

mine. Je ne pense pas que ce soit pour les monstres de cette espèce, que la religion prescrit une formule de baptême conditionnel. Il est vrai qu'un peu plus loin, p. 215, ces deux auteurs, devenus un peu moins philosophes, se rapprochent du langage vulgaire, en disant : « Mais nous ne devons appeler monstruosités que celles qui constituent une anomalie extérieure frappante. » Ceci me rassurant un peu sur ma définition du mot *monstruosité*, je la conserverai. La division des monstruosités en trois classes, de nos auteurs, ne m'a pas paru non plus assez rigoureuse pour l'adopter, car *une irrégularité dans la grandeur des parties corporelles* ressemble assez, pour moi, à un vice de conformation par excès ou par défaut, et rentre, je crois, dans leurs deux autres classes, tandis que la *kyllose* de Chaussier, ou la divarication, la métachromatie, etc., n'ont point de cadre chez eux. Au reste, ils conviennent eux-mêmes, p. 236, que l'ordre et la division qu'ils ont adoptés, sont arbitraires, insuffisans et peu philosophiques, ce qui sera, je pense, confirmé par ce qui suit.

Malacarne a donné une division des monstruosités beaucoup plus détaillée, car il en admet seize espèces qu'il nomme, 1° *microsomia*, petitesse monstrueuse du corps; 2° *micromelia*, petesse monstrueuse d'un membre; 3° *macrosomia*,

grandeur monstrueuse du corps ; 4° *macromelia*, grandeur monstrueuse d'un membre ; 5° *polyeschia*, difformité monstrueuse du corps ; 6° *escholemelia*, difformité monstrueuse d'un membre ; 7° *atelia*, privation monstrueuse d'un membre ; 8° *metathesia*, déplacement monstrueux d'un membre ; 9° *polysomia*, pluralité monstrueuse de corps réunis ; 10° *polymelia*, pluralité monstrueuse de membres dans un corps ; 11° *androgynia*, réunion monstrueuse des deux sexes ; 12° *diandria*, double sexe masculin ; 13° *digynia*, double sexe féminin ; 14° *androlagomelia*, corps humain avec des membres de brutes ; 15° *alogandromelia*, corps de brute avec des membres humains ; 16° *aloghermaphroditia*, une brute avec les deux sexes.

Je crois que, si la division de MM. Chaussier et Adelon pèche par défaut, celle de Malacarne pèche, d'un côté, par excès, en indiquant des réunions de sexes dont l'existence n'est pas prouvée, et, d'un autre côté, par défaut, en ne donnant point de cadres pour les divarications, les anomalies de forme et de couleur. Tout bien examiné, voici celle que je proposerais. Il y a difformité ou vice de conformation, 1° par excès dans le nombre ou le volume des parties, comme deux têtes sur un seul corps, six doigts à une main ou à un pied, une tête ou des membres

d'une grandeur disproportionnée avec le reste; 2° par défaut, quand, par mutilation, un membre est détaché, ou que, par agénésie, une ou plusieurs parties sont d'une petitesse anormale ou manquent absolument, faute de développement; 3° par ectopie ou déplacement, quand une partie du corps occupe un lieu qui ne lui est pas propre dans l'ordre naturel; 4° par diastématie ou interruption de continuité ou de contiguité des parties naturellement conjointes ou en contact, comme dans le bec de lièvre, l'extroversion de la vessie; 5° par synapsie ou conglutination, lorsque des parties qui devaient être séparées se trouvent réunies, ou qu'il y a imperforation des ouvertures naturelles; 6° par incorporation, quand deux parties ou deux corps semblent ne faire qu'un seul tout; 7° par divarication, lorsque les parties s'écartent de la rectitude ordinaire, comme dans les pieds-bots, chez les bancroches, les cagneux (*vari et valgi* des Latins); 8° par métamorphie, quand la forme ordinaire est changée; et 9° par métachromatie, quand c'est la couleur qui est changée, en s'éloignant, en totalité ou en partie, de celle de l'espèce ou de la race. On sent que, pour traiter en détail de toutes ces espèces de difformités, il faudrait donner trop d'extension à mon ouvrage, dont le principal objet est l'investigation critique de leurs causes. Je

ne dois donc parler des anomalies de naissance que pour en tirer des conclusions applicables à tous les phénomènes analogues, et arriver ainsi à des résultats pathologiques et physiologiques certains, que l'on puisse opposer aux nombreuses erreurs qui nuisent à tous ceux qui ne font pas métier de tromper. « Se borner à la simple exposition des vices de conformation, dit M. Breschet, dans son *Répertoire général d'anatomie et de physiologie*, t. II, p. 32, et ne pas rattacher la connaissance des monstruosités à la physiologie ou aux lois générales de la vie, à la médecine légale, etc., c'est ôter à cette étude le seul charme qu'elle puisse offrir au médecin, et la seule utilité qu'elle puisse avoir dans la science. » Outre les difformités extérieures, les seules dont on ait prétendu trouver la cause dans l'imagination maternelle, il y en a un grand nombre d'internes qui, entièrement ignorées des femmes enceintes, n'ont pu être attribuées à cette faculté, et dont l'existence suffirait déjà à elle seule pour démentir l'origine que la prévention donne aux premières, puisque les unes et les autres dépendent des mêmes causes, la nature opérant en dedans comme en dehors du corps. Mais qu'importe une inconséquence de plus dans une théorie qu'on est résolu d'avance à ne pas changer?

On trouve, dans l'ouvrage précité de M. Bres-

chet, des observations très-intéressantes sur l'ectopie du cœur, dont plusieurs sont propres à l'auteur, et dont les autres sont dues aux professeurs Béclard et Chaussier, ainsi qu'au docteur Bonfils aîné, de Nancy. Aux deux genres d'ectopie thoracique et d'ectopie abdominale du cœur, déjà établis par Fleischmann et Weise, l'auteur en a ajouté un troisième, sous la dénomination d'*ectopie céphalique du cœur (ectopia cordis cephalica Breschet)*. Ne pouvant donner un extrait de son ouvrage sans sortir des limites que je me suis prescrites pour le mien, qu'il me soit au moins permis de faire sentir l'importance de ses recherches et de toutes celles qui ont pour objet les anomalies de naissance, en rapportant les conclusions suivantes de ce savant observateur.

De tous les faits consignés dans ce mémoire, dit-il, ne peut-on pas conclure :

1° Que l'ectopie du cœur est plus fréquente qu'on ne le croit communément, et qu'elle se présente sous des formes très-variées ;

2° Qu'elle dépend d'un développement arrêté à une époque peu avancée de la vie embryonaire;

3° Qu'elle coïncide très-fréquemment avec d'autres vices de conformation, par agénésie ;

4° Que cette ectopie en elle-même n'exclut pas la possibilité de la vie extra-utérine, si elle ne se complique pas d'autres vices de conformation

dans la structure du cœur, dans l'origine et la disposition des principaux troncs vasculaires, et dans celles d'autres organes importans;

5° Qu'elle sert à expliquer les lois de l'évolution organique, et réciproquement;

6° Que le médecin légiste doit tenir compte de cette anomalie organique, de son degré, de sa simplicité et de ses complications;

7° Que, dans certains cas, l'ectopie du cœur peut être prise pour une maladie organique accidentelle du cœur, ou des gros troncs vasculaires, et causer des erreurs de diagnostic;

8° Enfin, que, sous les rapports anatomique, physiologique, pathologique et médico-légal, l'étude de ce vice de conformation est digne de l'attention du médecin. (*L. c.*, p. 35.)

Il y a d'autres vices de conformation qui intéressent spécialement la chirurgie opératoire; ce sont ceux auxquels on peut remédier, 1° par l'aphérèse ou l'exérèse d'une partie superflue qui compromet la vie, comme une langue qui ne peut être logée dans la bouche et menace de suffocation, ce dont il y a des exemples, ainsi que de l'ablation heureuse de son superflu, par ligatures ou étranglemens (*Travaux de la Société de médecine de Stockholm,* en 1809); 2° par la synthèse ou la réunion des parties disjointes, comme dans le bec de lièvre; 3° par la diérèse dans les

conglutinations superficielles, et dans l'imperforation des ouvertures naturelles. La jurisprudence médicale a aussi un intérêt direct à connaître les vices de conformation qui, rendant le coït impossible ou infécond, peuvent être allégués comme des obstacles au mariage, et des causes de divorce ou d'exclusion dans les successions. On voit que la connaissance des difformités n'est point un objet de pure curiosité, puisque les intérêts les plus chers de la société et des particuliers s'y rattachent. Mais, pour arriver à des résultats qui nous éclairent sur les lois de l'organisation première, sur les fonctions spéciales de chaque espèce d'organes, et sur les conditions nécessaires à la vie individuelle ou extra-utérine, de même que sur les principes de diététique propres à prévenir les difformités, il faut surtout s'attacher à connaître leurs véritables causes, et c'est principalement à la recherche de ces causes que cet ouvrage est consacré.

Nous savons que l'atrophie et l'inflammation, chez les adultes, peuvent résulter du trouble de la circulation et du mauvais régime; car une irritation, une course, la fatigue, un exercice violent, en déterminant des congestions ou l'accumulation du sang sur le foie, sur les poumons ou sur un membre, y produisent une atonie ou une inflammation; ce qui peut déterminer la perte

totale ou partielle de ces organes. Le docteur Véron a lu à l'Académie royale de médecine de Paris, dans sa séance du 25 avril 1825, des observations sur trois enfans nouveau-nés : chez le premier, qui était bien conformé, d'une maigreur extrême, et n'avait vécu que douze à quinze heures, on trouva, dans la cavité droite de la poitrine, la plèvre très-rouge avec une couche albumineuse de trois à quatre lignes d'épaisseur, et un épanchement considérable de liquide purulent; chez le second, qui n'avait guère vécu qu'un jour, on découvrit un épanchement de sérosité purulente dans la cavité péritonéale, avec une couche albumineuse, épaisse d'une ou deux lignes, adhérente à la face intérieure de cette membrane séreuse, qui offrait une rougeur intense, de telle manière que tous les organes abdominaux et tous les intestins adhérens entre eux ne formaient qu'une seule masse; chez le troisième, qui n'avait vécu que quelques heures, et qui paraissait né à terme, on trouva un thymus très-volumineux, d'un tissu rouge très-foncé, dont l'ouverture donna lieu à la sortie d'un liquide purulent, épanché dans son intérieur. Ces trois faits, d'autant plus importans à connaître, qu'ils peuvent éclairer le diagnostic des affections des nouveau-nés, et prévenir, par des révélations utiles à la médecine légale, des soupçons d'empoisonnemens ou de pratiques cri-

minelles, démontrent qu'un fœtus peut être en proie aux mêmes affections dans le sein de sa mère qu'après sa naissance.

En rapportant ces faits dans le cahier de juillet 1825 de la *Nouvelle Bibliothèque médicale*, M. Jolly, son rédacteur principal, ajoute en note les réflexions suivantes : « La question relative aux vices naturels de conformation, aux éphélides, etc., etc., attribués encore par quelques médecins au pouvoir de l'imagination de la mère, n'est-elle pas toute résolue par le seul fait des lésions dont peut être atteint le fœtus? Quoi qu'il en soit, le Mémoire de M. Véron a été entendu avec un vif intérêt; les faits, ainsi que les opinions qu'il renferme, ont été l'objet de l'attention de l'Académie, surtout dans leur application à la jurisprudence médicale. Le rapporteur, M. Bricheteau, a joint aux trois observations consignées dans ce travail, les cas de luxations et de fractures éprouvées par le fœtus dans le sein de la mère, et dont M. Chaussier a rapporté, il y a quelques années, un exemple fort remarquable; il a également rappelé les faits de variole observés chez le fœtus par MM. Marc et Husson : ce dernier a fait, il y a peu de temps, à l'Hôtel-Dieu, l'ouverture de deux enfans, l'un mort-né au septième mois de la grossesse, l'autre qui ne vécut que huit jours, et qui lui ont présenté des

tubercules ramollis et déjà en suppuration, le premier dans le poumon, bien qu'il provînt d'une mère bien portante et non phthisique ; le second dans le foie. En ouvrant une femme morte phthisique au sixième mois de sa grossesse, M. Andral fils a trouvé l'une des capsules surrénales du fœtus enflammée et déjà en suppuration. »

Ces observations paraissent suffisantes pour prouver qu'avant de naître, les enfans peuvent éprouver les mêmes maladies que l'on observe chez eux après leur naissance, et, si cela est, comme on ne le peut contester, est-il raisonnable d'attribuer les vices et les difformités natives à d'autres causes que celles qui produisent les mêmes effets hors du sein maternel ? N'est-il donc pas du dernier ridicule et de la dernière absurdité de faire intervenir l'imagination de la mère durant la grossesse, pour produire des phénomènes qui se renouvellent de la même manière, lorsque l'influence de la même faculté est devenue impossible ?

Un mauvais régime devient souvent la cause d'une maladie ou d'une acrimonie (c'est ainsi que j'appelle une cause d'irritation dans les humeurs), dont la nature cherche à se débarrasser par quelque dépôt, capable aussi d'entraîner la perte de la partie où il se jette. On en trouve des preuves multipliées dans les auteurs, et c'est un effet

presque inévitable de l'éléphantiasis du Nord ou du radezyge de Norwège, que j'ai le premier fait connaître en France par une notice insérée dans le tome xxv, p. 129, du Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, d'après Pfefferkorn, laquelle a été reproduite, avec plusieurs fautes d'impression, par le docteur Reydellet, dans le *Dict. des Sc. méd.*, t. XLVII, p. 6 et suiv.

La chute ou le détachement des membres par le sphacèle, est aussi un effet ordinaire de l'ergotisme, maladie de ceux qui ont mangé du seigle ergoté, laquelle consiste dans un refroidissement des membres avec des spasmes violens, des douleurs vives, l'impotence, puis la gangrène et la chute des membres, si l'on ne se hâte d'y porter remède, en administrant, comme l'a fait avec succès le docteur François, le kina et les cordiaux à l'intérieur, des frictions d'eau-de-vie ou d'huile camphrée, de même que l'opium conseillé par Pott et le docteur Lecointe, et aussi l'alcali volatil fluor, administré par M. Courhaut, à la dose de quelques gouttes dans une infusion aromatique. Or, si une maladie, n'importe quelle en soit la cause, peut opérer la chute d'un membre par un dépôt critique ou par la gangrène chez les adultes, on ne peut douter que la même chose ne puisse arriver encore plus facilement chez un faible enfant dans le sein de sa mère, où il est en proie à

toutes les espèces de maladies, même à l'éléphantiasis, que le professeur Chaussier a rencontré deux fois dans le fœtus. M. Bry offre, dans son Mémoire déjà cité, un exemple très-favorable à cet aperçu : car il raconte que madame Lamies, dont l'enfant était manchot, combattit une éruption de boutons et de rougeurs qu'elle avait au visage, par l'application d'un vésicatoire au bras; moyen qui ne fut pas suffisant pour en détruire la cause. Ne peut-on pas supposer ici, avec quelque vraisemblance, que l'acrimonie qui, comme cause, entretenait cette éruption, agissant avec plus de violence sur le fœtus qui était plus faible pour y résister, et d'ailleurs moins protégé que la mère, munie d'un vésicatoire, aura produit sur son faible bras une irritation locale, puis une inflammation de sa partie inférieure avec une mortification ou un dépôt critique qui en aura facilement entraîné la perte entière, vu sa petitesse aux premières époques de la grossesse? Rien au moins ne répugne à cette supposition, puisque l'auteur de l'observation nous assure de la parfaite identité du bras difforme avec le reste d'un membre amputé, qui, comme on sait, ne se guérit que par suppuration. On pourrait admettre une même cause pour la difformité du remouleur Roquelaure et autres semblables, et je pense que ce serait avec beaucoup

plus de vraisemblance que toutes les figurations attribuées à des caprices imaginaires, lesquelles sont dans une contradiction manifeste avec la raison, l'analogie et l'expérience, puisque les mères d'enfans difformes ou monstrueux ne les ont jamais devinées avant la naissance, et qu'au contraire leurs illusions se trouvent toujours démenties par l'événement. Parmi les causes de pareils phénomènes, l'on peut surtout ranger les spasmes, l'inflammation, la carie, les ulcères, la gangrène, la lèpre, le vice écrouelleux, la siphilis, et particulièrement la variété de celle connue au Canada sous le nom de *mal anglais* ou de *maladie des éboulemens*. C'est en parlant de cette dernière affection, que Swédiaur dit, p. 376 du deuxième volume de son *Traité des maladies vénériennes* : « Chez quelques personnes, elle se termine par une gangrène mortelle qui attaque les orteils. Le docteur Bowman, qui a fait connaître cette maladie, en a vu des exemples : un jeune homme perdit aussi les deux pieds; un autre perdit aussi une jambe qui se détacha à l'articulation du genou : tous deux cependant conservèrent la vie. » Pourquoi ce qui a lieu après la naissance ne pourrait-il pas aussi s'opérer dans le sein de la mère ? Il est certain que le radezyge ou la lèpre du Nord, la suppuration, la gangrène, etc., produisent aussi de semblables destruc-

tions; ce qui est tellement avéré et reconnu, qu'il est inutile d'en apporter des preuves.

Quoique de pareils accidens puissent résulter d'une multiplicité de causes, aussi bien dans le sein de la mère que sous nos yeux, il n'est pas difficile de concevoir que le membre détaché ou séparé d'un embryon ou d'un fœtus, égalant seulement un gros fil, le tuyau d'une plume ou le doigt d'un adulte, ne peut toujours se retrouver intact lors de l'accouchement, mais qu'il doit avoir été résorbé ou dissout dans les eaux de l'amnios; et que, quand il en reste des débris encore reconnaissables, ils peuvent facilement se perdre inaperçus dans les vidanges, quoiqu'une observation attentive les y ait quelquefois fait retrouver. Le professeur Chaussier dit, *l. c.*, p. 25, avoir trouvé plusieurs fois des fœtus privés d'un bras qui avait été sphacelé et séparé; une fois même le débris du bras sphacelé et séparé fut trouvé dans l'utérus, attaché à la face fœtale du placenta. Le professeur Béclard cite, dans son Mémoire, un autre fait où le travail de la séparation n'était pas encore achevé.

C'est ainsi que des causes analogues aux précédentes, ou une circulation mal répartie, pouvaient également avoir détruit ou n'avoir pas suffi à former les doigts et les orteils qui manquaient à l'enfant de madame Naudon; cela est d'autant

plus probable, que les deux mains et les deux pieds n'étaient pas d'une égale difformité, mais présentaient plus ou moins visiblement des restes ou appendices des parties désirées; ce qui, dans l'hypothèse des imaginistes, supposerait différens modèles, s'ils savaient tenir compte des différences et de leur appréciation : d'ailleurs la mère avait été encore moins bien portante durant cette grossesse que durant les autres.

Si, moins prévenu sur le pouvoir magique de l'imagination maternelle, M. Bry avait examiné attentivement les lochies de madame Lamies, peut-être y aurait-il retrouvé des débris de la partie désirée de son enfant. On peut le présumer d'après le fait suivant, dont j'emprunte le texte à la *Nouvelle Bibliothèque médicale*, de septembre 1825, rédigée par le docteur Jolly : « Une femme de vingt ans accoucha d'un enfant vivant après un travail facile, et qui ne dura que quelques heures : cet enfant ne vécut cependant que vingt minutes, et l'on s'aperçut, en l'examinant, qu'il lui manquait le pied gauche; on eût dit que cette partie avait été enlevée au moyen d'une amputation pratiquée un peu au-dessus des malléoles; on la trouva dans le vagin, et d'après son volume comparé à celui du pied droit, elle paraissait avoir été séparée de la jambe depuis deux mois. Elle était du reste parfaitement conservée, et ne

semblait pas même décolorée. Les surfaces de la jambe et du pied, à l'endroit de la division, étaient presque complètement cicatrisées, mais les extrémités offensées étaient à nu. La mère rapportait qu'elle n'avait été grosse que sept mois (l'état général de l'enfant l'indiquait en effet), et que, pendant cet espace de temps, elle n'avait été en butte à aucune affection morale vive. » (*Lond. med. and physic. journ.*, juillet 1824.)

Ne peut-on pas, à défaut d'indication sur la cause de cette mutilation, conjecturer qu'elle pouvait être provenue d'un mouvement de la mère qui, en portant rudement sur l'extrémité de la jambe, l'aurait fracturée près de son articulation avec le pied, que la suppuration aurait ensuite détaché, à cause de l'irritation continuellement renouvelée par le frottement, les parties séparées n'ayant pu être réduites? Si ce phénomène avait coïncidé avec la vue de quelque moignon fracturé ou une amputation, nul doute que les gens prévenus en faveur du pouvoir de l'imagination des mères n'en eussent attribué la production à cette faculté.

Galien, dans son livre *des Définitions*, indique comme une autre cause de difformité, l'agénésie ou le défaut de développement; il suppose qu'une mauvaise position peut, au moment de la copulation, occasionner la perte de quelques-uns des

principes fournis par l'homme, et cette opinion, qui remonte probablement très-haut dans l'antiquité, explique le sens de la fin du paragraphe de Porta, cité précédemment sur le sentiment d'Empédocle. Voici comme il s'exprime : « Il faut d'ailleurs éviter les embrassemens irréguliers, sur les côtés ou en supination, car c'est ce qui est cause de l'origine de différens monstres (1). » Je n'approfondirai pas la justesse de cette opinion ici ; mais je crois que l'expérience ne vient pas souvent à son appui, et il n'est d'ailleurs pas prouvé que l'homme fournisse dans le coït les matériaux de la formation des membres ou des divers organes dont l'évolution est successive et non simultanée. Au contraire, d'après les expériences de Spallanzani, il faut infiniment peu de sperme pour la fécondation d'un grand nombre d'œufs, et il se fait fréquemment des grossesses avec un développement parfait de leurs produits, malgré les précautions prises pour ne rien communiquer à la femme, par des hommes qui voudraient n'avoir point ou n'avoir plus d'enfant, dans la crainte ou la difficulté de les élever, ou pour échapper à des réclamations, à des reproches ou au blâme dans l'illégitimité de leurs

(1) Præterea inordinati coitus, neve in latera sursumve fiant ; plerisque enim hoc in causa fuit, ut diversa orirentur monstra. *l. c.*

œuvres. C'est même d'après cela que beaucoup d'auteurs ont pensé que la seule vapeur ou l'effluve spermatique (*aura seminalis*) suffisait pour provoquer l'évolution des germes embryoniques, dont ils font le partage des femelles, vu d'ailleurs que les œufs des poules non cochées sont pourvus de germe. Il n'est cependant pas déraisonnable d'admettre avec Galien l'agénésie, en ne l'attribuant pas uniquement à un défaut de sperme.

Une cause de mutilation aussi probable, même à une époque avancée de la grossesse, c'est un spasme violent de l'utérus, de cause morale ou de cause physique, lequel peut être suivi de la séparation ou de la perte de quelque partie déjà ébauchée, qui ne serait plus reproduite par la nature. On en conçoit surtout la possibilité, quand on réfléchit que la main et le bras de l'accoucheur le plus robuste se trouvent quelquefois engourdis et comme paralysés, en ne restant que peu de temps exposés au resserrement spasmodique de la matrice.

Il n'est pas déraisonnable non plus de penser que les mutilations n'aient pour causes des chocs, des sauts, des secousses, des compressions, des coups sur le bas-ventre, ou toute autre impulsion brusque, une interruption de la circulation, dont l'effet est propagé jusqu'à la matrice, soit par des frayeurs, des passions excitées par l'ima-

gination ou autrement, quand l'embryon est encore, pour ainsi dire, dans l'état d'une chair coulante, ou qu'il n'a pas encore acquis assez de consistance pour empêcher que les diverses parties dont il se compose ne puissent diffluer par un ébranlement violent. Au moins, les phénomènes physiques qui se manifestent par les mêmes causes sur des masses peu consistantes sous nos yeux, autorisent-ils à conclure que des effets pareils ne sont pas impossibles, et sont même vraisemblables dans le sein maternel. M. Geoffroy Saint-Hilaire a communiqué à l'Institut royal de France, séance du 24 octobre 1825, la notice d'un fœtus né à terme, blessé dans le troisième mois de la gestation, et devenu monstrueux à la suite d'une tentative d'avortement. Le même savant a présenté à l'Académie royale de médecine, en février 1827, un monstre à deux faces, né, à sept mois et demi, de parens jeunes et bien portans, le père ayant vingt-trois ans, et la mère primipare, dix-neuf. Ce monstre, dont il a donné une description détaillée, n'a vécu que quelques heures. D'après les renseignemens qu'a pris ce savant naturaliste, la mère fut, dans la cinquième semaine de la conception, frappée sur la région hypogastrique par un maçon qui lui lança un coup de levier. Elle en fut fortement incommodée pendant vingt-quatre heures; mais, jouissant aupara-

vant d'une excellente santé, elle se rétablit parfaitement. M. Geoffroy Saint-Hilaire suppose que deux œufs contenus dans l'utérus, au moment du coup, auront été déchirés. La guérison se sera opérée par la bonne constitution de la mère ; mais une seule enveloppe sera restée commune aux embryons, et de là leur réunion et leur confusion. Voyez *Recueil périod.*, rédigé par M. Gendrin, cahier de mars 1827, p. 416. Voilà des faits qui ajoutent à la vraisemblance des causes de difformités et de mutilations que j'ai indiquées, et je pourrais en citer d'autres. Si ce ne sont là que des probabilités, elles sont du moins conformes aux observations et aux expériences puisées dans la nature des choses, appuyées sur des analogies, et par conséquent avouées par la raison.

Je ne crois pas que la Faculté de médecine de Louvain ait pensé à accorder à l'imagination maternelle le pouvoir d'empreindre des figures déterminées sur le fœtus, comme le prétendent les imaginistes, par la décision suivante, citée par Bablot, *l. c.* : « Tant que la substance de l'embryon est encore molle et flexible, la raison et l'expérience prouvent et mettent hors de doute que la forme peut être changée et dénaturée dans la matrice par quelque violent écart de l'imagination ou une terreur de la mère, au point qu'à sa naissance l'enfant ne présente plus que les appa-

rences de la bête, sans rien avoir du corps humain. Il est même constant que de pareils changemens peuvent encore avoir lieu quelques mois après la conception (1). »

Dans ce passage, les effets de l'imagination maternelle sur le corps encore mou et flexible du fœtus n'auraient pas été assimilés à ceux de la terreur, si la Faculté de Louvain avait voulu indiquer autre chose que le pervertissement de l'organisation naturelle par le trouble de la circulation et de la nutrition; ce qui le prouve encore, c'est qu'elle en restreint l'opportunité au temps où les chairs manquent encore de consistance. Ce n'est que dans ce sens que l'opinion de cette faculté s'accorde avec l'expérience et la raison, au lieu que c'est tout le contraire, lorsque l'on rattache les mêmes phénomènes à des transmissions de figures ou de formes fixes, opérées par l'imagination des mères. Mais ceux qui font transmigrer les figures idéales de la mère au fœtus, raisonnent de la manière suivante. Parmi les milliers d'images qui,

(1) Formam fœtus humani in utero matris, cùm adhùc mollis et flexibilis est ejus materia, posse adeò immutari et deformari, v. g. ex vehementi aliquâ matris imaginatione aut terrore, ut brutalem planè formam nullam humani corporis speciem præferentem fœtus editus exhibeat, ratio et experientia probant et evincunt; imò et post aliquot à conceptione menses hujusmodi immutationem contingere constat. V. *Abrégé de l'Embryologie sacrée*, in-12, Paris, 1774, p. 491.

durant la grossesse, se peignent dans l'imagination des femmes enceintes, aucune ne se trouve empreinte sur leur fruit, qui est toujours semblable à ses parens ; et si, par un événement très-rare, il dément la source de sa race par quelque marque frappante, jamais femme n'a pu l'indiquer avant l'accouchement, tandis qu'au contraire, il y a un grand nombre d'exemples que les mères à préjugés se sont attendues à des effets de leur imagination qui n'ont pas eu lieu : donc, puisque les enfans n'ont pas eu la marque des objets dont l'imagination de leur mère a été frappée, ou ont eu celle d'objets dont elles ne se souviennent pas d'avoir eu l'idée, il est indubitable que c'est à leur imagination qu'il faut en attribuer la production, d'autant plus que l'on voit aussi des marques semblables chez les animaux et les végétaux, où il n'y a point d'imagination. Voilà comme les gens qui ont d'avance une opinion faite, raisonnent pour ne pas la laisser échapper. Autrement, en admettant que l'imagination de la mère imprime la figure des objets qui la frappent sur son fruit, celui-ci devrait apporter en naissant une confusion de figures variées et démentir sa race, à cause de la variété innombrable d'objets qui frappent l'imagination d'une femme enceinte; or, comme cela n'est point, les imaginistes en tirent la même conséquence que si cela était. Voilà comme les préjugés s'ac-

cordent avec les faits et l'expérience. C'est bien le cas de dire que les gens prévenus fondent en raison comme un caillou au soleil.

L'on suppose d'ailleurs gratuitement que les objets tracent dans le cerveau ou dans l'esprit des figures ou des empreintes de leur forme en quelque sorte semblables à celles que les enfans s'amusent à faire dans la neige, ou que les peintres dessinent avec leur crayon, tandis qu'au vrai nos idées ne sont que des rapports d'excitement entre notre individu et les objets, sans que la forme de l'un change plus que celle des autres; et ces rapports dépendent tellement de notre état et de notre habitude actuelle, ainsi que de la position des objets extérieurs, que tout est jaune pour ceux qui ont la jaunisse (ce qui prouve que c'est plutôt quelque chose de nous-mêmes que nous transportons dans les objets); qu'à travers un verre bleu, les objets paraissent bleus; que les vapeurs aqueuses de l'atmosphère prennent une belle variété de couleurs dans l'arc-en-ciel pour celui qui est placé entre la nue et le soleil, et ne présentent pas la même variété pour celui qui est placé différemment; que tout est riant ou sombre selon l'âge et la santé; que de loin une tour carrée nous paraît ronde; que dans l'eau un bâton droit nous paraît courbe ou rompu; qu'à la faible lumière d'une chandelle, le brun, le vert, le bleu

et le noir paraissent être une seule et même couleur ; que de nuit un bois mucide paraît blanc et luisant comme certains insectes, etc. Dans la maladie appelée *berlue*, *imaginations*, *suffusion scintillante*, l'on voit, de même qu'après des coups et des compressions sur le cerveau, des bluettes, des traces de feu, des éclairs, des taches et des figures variées qui n'ont point d'objets réels au dehors, et il y a aussi des dispositions de l'organe de l'ouïe qui font entendre des bruits sans causes extérieures, ce dont le docteur Jourdan cite plusieurs exemples à l'article *Imaginations* du *Dict. des Sc. méd.* Cela prouve que ces figures et ces images, dont nous avons la conscience, peuvent n'être qu'un produit de nous-mêmes. N'est-ce pas de la même manière, c'est-à-dire, par une disposition physique native ou acquise du cerveau, que se forment les visions, les hallucinations et les illusions de tout genre qui n'ont point de réalité hors de nous ? Dans la fantasmagorie, le diorama, le panorama et les diverses illusions de l'optique, produites par la distribution de la lumière et le placement des objets qu'elle éclaire, ne voyons-nous pas les choses autrement qu'elles ne se présentent sans les prestiges de l'art ? C'en est assez, je crois, pour faire voir que les images et les figures sous lesquelles nous voyons les objets, sont des modi-

fications du cerveau, et non des empreintes tracées dans sa substance en conformité de la forme de ces objets. On serait aussi fondé à soutenir que les objets impriment leur figure dans une glace ou un miroir qui en réfléchissent l'image, ou que nos sens les changent en les apercevant, qu'on l'est à croire que ces objets dessinent leur forme dans notre cerveau; et il ne me paraîtrait pas plus absurde qu'un ictérique crût changer toutes les couleurs en jaune par son simple regard, ou qu'un homme prétendît donner une forme ronde à une tour carrée en la voyant de loin, qu'il ne me le paraît de croire que les objets dont nous avons l'idée impriment ou tracent leur figure sur notre individu ou sur quelqu'une de ses parties. Au moins, si cela était, ne verrait-on pas tant de diversité dans les idées et les opinions des hommes, parce que les mêmes objets présentant toujours alors la même forme chez tous les individus, comme dans les amas de neige ou les morceaux de cire, il y aurait nécessairement toujours conformité d'idées du même objet, comme il y a toujours conformité d'empreintes du même cachet, et par conséquent il y aurait conformité de sentimens, de jugemens et d'opinions, d'où résulterait un accord parfait entre tous les esprits; ce qui n'est pas en général. C'est donc sur des suppositions contredites par les faits et l'expérience,

ainsi que sur de faux raisonnemens et sur des préjugés ridicules, que porte le chimérique échafaudage des défenseurs du pouvoir de l'imagination maternelle sur les enfans.

Après avoir fait voir la futilité de l'opinion des imaginistes, je ne rentrerai point dans la discussion des faits dénaturés par la prévention et l'ignorance de ceux qui les rapportent, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils les ont conçus d'avance, et qu'ils désirent qu'ils soient. Quand on sait que la préoccupation a souvent empêché des hommes de l'art, d'ailleurs instruits, de faire attention à des causes naturelles, et, pour ainsi dire, manifestes de difformité, qu'ils négligeaient d'observer par cela même qu'ils en avaient préconçu d'autres, en s'attachant exclusivement au merveilleux de l'imagination, comment supposer que des gens beaucoup moins propres à bien voir, et tout aussi préoccupés, puissent rapporter fidèlement toutes les circonstances d'un phénomène qu'ils seraient fâchés d'entendre expliquer raisonnablement et d'après les causes ordinaires? Buffon n'a-t-il pas remarqué qu'en demandant, avant l'accouchement, aux femmes enceintes quelles étaient les envies qu'elles n'avaient pu satisfaire, et quelles marques elles pensaient que, d'après cela, devait avoir leur enfant, il était seulement parvenu à les fâcher, sans les détromper? Le grand nombre

d'enfans qui naissent velus, avec des excroissances, des gonflemens, des ramollissemens des os, des exostoses, le pédarthrocace, le rachitisme, le *spina ventosa*, des tophus vénériens, des ecchymoses, etc., doit rendre très-possible la coïncidence de la gestation d'un pareil enfant, soit avec la vue d'un portrait de saint Jean couvert de la peau d'un mouton, soit avec la vue d'un supplice autrefois trop commun, que le père Malebranche a fait répéter par l'imagination maternelle, etc. Alors ces caractères que l'on voit se reproduire plus ou moins fréquemment dans toutes les conditions et à tous les âges de la vie, c'est-à-dire avant comme après la naissance, indépendamment d'aucun portrait ni d'aucun supplice, ont fait dire aux gens préoccupés qu'ils étaient produits par un événement pris au hasard dans des précédens qu'ils croyaient pouvoir leur assimiler : *Post hoc, ergo propter hoc.*

Je ne sais par quel hasard ou par quel caprice, l'imagination, après la vue d'une peau de mouton sur les épaules d'un saint Jean en peinture, aurait pu faire engendrer un enfant velu, sans qu'un troupeau de moutons en nature ou d'autres animaux poilus, en donnant des modèles encore plus parfaits à cette faculté, n'eussent fait à la longue dégénérer les enfans des bergers et des bergères en une race particulière d'hommes la-

nugineux et bêlans ; ce qui devrait être immanquable, si son pouvoir est si merveilleux.

Le *Constitutionnel* du 25 février 1829 rapporte, sur la foi du *Narrateur de la Meuse*, le fait suivant : « Dans la journée du 12 de ce mois (février 1829), le fils du juge de paix de Pierrefite, et M. Gobert de Tillombois, étant à la chasse, aperçurent un lièvre qui fuyait emportant sur son dos un autre lièvre renversé. L'un des chasseurs tire et abat le lièvre porteur. Tout à coup le lièvre porté change de rôle, et emporte à son tour son compagnon blessé. L'autre chasseur tue le second animal. Quelle fut la surprise de nos chasseurs, lorsqu'ils reconnurent que ces deux lièvres ainsi accolés étaient adhérens par le dos, et ne formaient qu'un seul tout ayant deux têtes, quatre oreilles et huit pieds ! M. Parmentier, médecin à Pierrefite, a fait l'autopsie de ce biceps monstrueux, et son observation ira grossir le recueil de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Ce n'est pas la première fois, ajoute le *Narrateur*, qu'un pareil phénomène se rencontre. Le *Journal des Savans*, de l'année 1677 (Voyez le *Dictionnaire de Trévoux*, au mot LIÈVRE), cite un exemple semblable. Sigaud de Lafond, dans ses *Merveilles de la Nature*, en relate une foule d'autres. »

Comme les chasseurs sont quelquefois sujets à caution dans leurs récits, je n'admettrai ce fait

ni comme vrai ni comme faux. J'en constate seulement la relation circonstanciée par des témoins plus éclairés et plus en état de bien le juger, que la plupart de ceux que l'on invoque en faveur des merveilles prêtées à l'imagination, et voici les inductions que je tire de cette relation. Si les partisans du pouvoir de l'imagination maternelle en nient la vérité, ils nous autorisent par leur exemple à nier la vérité de la plupart des faits qu'ils ont attribués à cette faculté, puisqu'ils sont moins bien constatés; s'ils en admettent la vérité, ils s'imposent l'obligation de trouver un modèle à la mère de ce double lièvre, ou d'admettre qu'il n'est pas le fruit de son imagination, et qu'ainsi les monstruosités et les difformités ont d'autres causes que celle qu'ils admettent si exclusivement.

C'est le plaisir d'amuser ses semblables, en fixant leur attention sur quelque chose d'extraordinaire et de surprenant, qui a souvent fait trouver, parmi les objets qui se sont présentés à l'esprit d'une femme durant sa grossesse, une ressemblance quelconque, réelle ou fictive avec la particularité dont on voulait rendre raison; et ce qui prouve que cela se passe ainsi, c'est que les mères à imagination sont toujours en défaut avant l'accouchement, leurs enfans n'ayant rien, comme l'ont observé mille fois les accoucheurs et les

sages-femmes, qui ait de la conformité avec leurs envies, leurs craintes et leurs prédictions.

« Le rachitisme, disent MM. Chaussier et Adelon (*l. c.*, p. 132 et s.), qui est après la naissance une cause si fréquente de difformité, peut de même frapper le fœtus durant sa vie intra-utérine. Parmi cent trente-huit monstruosités observées par M. Chaussier, sur plus de vingt-trois mille enfans, pendant cinq ans, à l'hospice de la Maternité de Paris, il y en avait deux qui avaient aux membres inférieurs ce que l'on nomme l'*éléphantiasis* des Arabes; un autre, du poids de cinq livres deux onces, et long de onze pouces cinq lignes, dont la tête fesait au moins le tiers de la longueur du corps, présentait cent treize fractures *spontanées*, c'est-à-dire qui n'étaient l'effet d'aucune violence. Sa mère était une femme de trente-trois ans, bien portante, déjà mère de quatre enfans, et qui, dans la grossesse de ce dernier, n'avait rien éprouvé de particulier. Chez un autre enfant, il y avait à la fois luxation des deux cuisses, des deux genoux, des deux pieds et de trois doigts de la main gauche. Dans le neuvième mois de sa grossesse, la mère avait senti son enfant exécuter brusquement des mouvemens très-multipliés et comme convulsifs, pendant environ dix minutes. Muys et Hartsoecker ont rapporté des cas semblables. Voilà des faits qui ne se rat-

tachent à aucun modèle offert à l'imagination des mères durant leur grossesse. »

Un enfant viendra au monde acéphale (1) ou avec un crâne peu développé à sa partie supérieure;

(1) Chaussier prétend qu'on doit distinguer le monstre *acéphale*, sans tête, du monstre *anencéphale*, sans cervelle; c'est une distinction oiseuse, pour ne rien dire de plus. *Céphale* (κεφαλὴ) veut dire tête, et *encéphale* (ἐγκεφαλὴ), le dedans de la tête, ou la cervelle ; un *a*, en grec, placé devant le mot, indique l'absence de la chose qu'il désigne, en sorte que acéphale signifie sans tête, et anencéphale signifie sans cervelle. Il faut croire que notre professeur a connu des têtes sans cervelle et des cervelles sans tête. Cependant il remarque que l'une ne va pas sans l'autre, et dit en outre, *l. c.*, p. 199: « Ce n'est que notre science qui sépare l'acéphalie de l'anencéphalie; mais, pour la nature, ce sont des phénomènes d'un même ordre, et seulement des degrés d'une même monstruosité. » Voilà une belle science! Il y a plus: c'est que les anencéphales de Chaussier ont aussi un cerveau ou un encéphale, qu'il a parfois méconnu. En voici un exemple:

« Quelquefois, dit-il (*l. c.*, p. 199 et suiv.), la peau est affaissée sur la base du crâne ; il ne paraît y avoir aucune trace de la cavité cranienne ni de cerveau. D'autres fois, au lieu de l'encéphale, se voit une masse fongueuse, de couleur rouge, de consistance mollasse, qui s'élève de la base du crâne, est intimement adhérente, dans tout son pourtour, avec la peau, et forme, à la partie postérieure de la tête, une tumeur plus ou moins large et saillante, inégale, bosselée, souvent divisée à sa surface en deux lobes, qui sont disposés l'un à droite, l'autre à gauche. »

Voilà un cas d'anencéphale, selon Chaussier, qui a méconnu l'encéphale dans ce qu'il appelle une masse fongueuse, lequel peut faire hernie, et tombe en besace sur la nuque. Le même auteur dit quelques lignes plus loin :

« Peut-être dira-t-on que notre description est moins celle de l'anencéphalie que d'une lésion hydrocéphalique ; mais souvent cette hydrocéphale est la cause de l'anencéphalie, comme nous le

si la mère s'est regardée dans une glace composée de deux pièces, où sa figure ait paru divisée par la ligne de séparation, la prévention ne manquera pas de voir, dans l'effet d'une telle glace sur l'imagination, la cause non équivoque de la difformité de la tête de l'enfant; ce sera la même chose, si la glace ou le miroir s'est trouvé placé trop bas, et que la mère y ait quelquefois vu sa face sans y voir son front, etc. En fesant de pareils rapprochemens, et en trouvant ainsi des ressemblances où il n'y en a aucune, les gens prévenus ne devraient jamais manquer de moyens pour expliquer tous les phénomènes par le travail de l'imagination, pour peu que la mémoire des femmes, moins souvent en défaut sur les sensations et les envies qu'on leur suppose, se prêtât à les seconder, surtout si, ne considérant jamais qu'un seul fait à la fois, l'on ne savait pas que, parmi les enfans des

dirons, et ce ne sont encore, en quelque sorte, que des degrés d'une même maladie.»

Voilà l'hydrocéphale assimilée ici à l'anencéphale, ou, si l'on veut, une hydropisie du cerveau ou de la tête, où il n'y a ni cerveau ni tête. C'est une belle chose que la science! Je croyais que les docteurs Gall et Spurzheim, sur les découvertes de qui le professeur Chaussier a élevé des prétentions, avaient évidemment démontré, contre l'opinion de beaucoup de médecins, que l'hydrocéphale ne produit qu'une déformation et un déplacement du cerveau sans le détruire. Il y a, dans l'article *Monstruosité* du *Dictionnaire des Sciences médicales*, beaucoup d'autres aperçus faux et contradictoires que je passe sous silence.

hordes errantes, ainsi que parmi les petits des animaux domestiques et sauvages, qui ne font usage ni de miroirs ni de glaces, il se rencontre aussi des acéphales et des têtes aplaties par leur sommet. C'est dans les acéphales que la prévention et l'amour du merveilleux ont fait voir des figures de grenouilles, de chien, de diable, et quelquefois de saints levant les yeux au ciel, selon que la déformation était plus ou moins complète, et qu'il restait plus ou moins des parties de la tête.

Ce qui nourrit principalement les préjugés à l'égard de l'imagination, c'est qu'on ne fait guère observer les particularités de forme ou de couleur, qu'autant qu'on y voit ou croit voir une ressemblance avec quelqu'un des objets dont les mères se rappellent avoir eu l'idée durant leur grossesse, tandis qu'on ne prend jamais note des cas beaucoup plus nombreux où elles ont eu l'imagination frappée, sans qu'il en soit résulté la moindre marque sur leurs enfans. L'on voit beaucoup d'anomalies sur des enfans dont les mères ne se souviennent d'aucune envie; l'on n'en voit point sur d'autres enfans dont les mères disent avoir eu telle ou telle envie; et, au lieu d'en conclure ce qui en résulte évidemment, savoir que les envies ne peuvent par conséquent être cause des effets qui ont lieu sans elles et n'ont pas lieu avec elles, on en a conclu le contraire, quoique l'on con-

naisse d'ailleurs une grande variété de marques et de figures produites aussi dans les plantes et dans les pierres, telles que les agathes, les dendrites et autres, ainsi que des difformités internes où l'imagination n'a pu travailler sur des modèles. Ce n'est qu'à une variété accidentelle dans la distribution des sucs nourriciers, qui peuvent recevoir leur impulsion du concours de plusieurs circonstances inconnues, qu'on désigne collectivement sous le nom de *hasard*, qu'il faut rapporter tous les jeux de la nature dans les produits de ses trois règnes, et il ne faut pas croire que ces jeux de la nature tiennent à des essais capricieux ou à des inconséquences, car la nature agit constamment d'après l'impulsion des causes physiques qui favorisent ou contrarient ses opérations.

L'on a dit avec raison que l'imagination d'une femme n'avait pas plus de rapport et de connexion avec son fruit, que n'en peut avoir celle d'une poule avec les œufs qu'elle couve, et que, si le hasard voulait que cette dernière vît tordre le cou à un coq durant l'incubation, et que, par coïncidence, il sortît ensuite de sa couvée un petit qui eût le cou moins droit que les autres, l'on serait aussi fondé à attribuer ce phénomène à son imagination, qu'on l'est pour les miracles que l'on prête à celle de la femme. Ce sont les

préjugés qui empêchent de concevoir que tout ce qui irrite, accélère, ralentit ou trouble la circulation du sang chez la femme, de même que tout ce qui augmente, diminue ou dérange d'une manière quelconque la chaleur naturelle de la poule, ont des résultats bien plus réels et plus puissans pour leur progéniture, que n'en peuvent avoir des idées dont les objets ne sont nullement configurés dans l'esprit par les linéamens qui les dessinent à nos yeux dans la nature, mais seulement par des rapports divers, tant dans la condition de notre individu que dans celle des rayons lumineux que ces objets réfléchissent, comme cela a déjà été démontré par l'exemple des ictériques qui voient tout en jaune, et d'une tour carrée qui de loin paraît ronde, etc.; et comme on peut aussi s'en convaincre par les effets du prisme de Newton, de même que par les illusions qui viennent des maladies des yeux, ou par celles que le plus ou moins d'éloignement et de lumières font naître à l'égard des astres, des tableaux, des figures, des décorations théâtrales, des objets de fantasmagorie, ou simplement de deux rangées d'arbres qui paraissent beaucoup plus rapprochées loin que près de nous. Mais en supposant même que nos idées soient comme l'ombre des corps ou le reflet des glaces, une configuration quelconque des objets,

il serait toujours de la dernière absurdité de prétendre que ces idées, simples attributs accidentels de l'esprit, et par conséquent, sans forme ni consistance individuelle, pussent tracer des empreintes matérielles, que ne tracent pas même sur les surfaces qui la recoivent, ni le reflet des glaces, ni l'ombre des corps qui, étant des attributs de la matière, doivent cependant avoir plus de proximité et de conformité avec ces surfaces.

Si des mères blanches ont donné le jour à des enfans noirs, et des Négresses à des enfans blancs, il est plus que probable, quand cela ne venait pas de causes morbifiques, que cette anomalie était moins due à l'influence imaginaire d'un portrait, qu'à l'œuvre physique de l'original, comme dans l'exemple rapporté par Buffon, de la femme d'un colon de l'Amérique, laquelle, étant accouchée de deux enfans dont l'un se trouva blanc et l'autre presque noir, fit enfin l'aveu de la faiblesse qu'elle avait eue avec un de ses Nègres, qui était entré dans sa chambre au moment où son mari venait d'en sortir. C'est là l'explication la plus conforme à l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, celle dont tous les phénomènes de la nature s'accordent à prouver la justesse, et par cela même, la seule avouée par la raison, celle enfin que, malgré toutes les objections et les *mais* de la prévention, j'adopterais

pour rendre raison de l'enfant noir dont on prétend qu'Hippocrate fit absoudre la mère, à la faveur du portrait d'un Ethiopien, suspendu au pied de son lit. Quant aux enfans blancs engendrés par des Nègres, l'on n'y trouve plus rien de merveilleux, depuis que la maladie qui les décolore, et que nous désignons sous le nom de *leucéthiopie*, nous est mieux connue. Comment oser encore donner de l'importance aux phénomènes attribués au travail de l'imagination par des hommes légers et prévenus, la plupart sans aucune connaissance des maladies qui peuvent faire changer les enfans de forme et de couleur, quand on sait que le savant et profond Linnée s'en est lui-même laissé imposer sur les albinos ou Nègres blancs, qu'il a caractérisés, dans les premières éditions de son *Système de la nature*, comme une nouvelle espèce d'hommes?

Enfin l'envie, pour ne pas dire le besoin, de nourrir les loisirs des gens désœuvrés, et de satisfaire à l'avide crédulité des personnes frivoles, ne fit-elle pas, de tout temps, controuver des faits merveilleux ou prêter leur séduisant coloris à des événemens très-ordinaires, surtout lorsque cela se trouvait d'accord avec des intérêts accessoires? C'est à cela qu'il faut attribuer le récit de la naissance d'un ange, attesté par le curé et le maire, dans une commune des environs de Paris,

dont il a déjà été question, parce que l'enfant dont on fesait un ange, étant très-décharné, avait des omoplates saillantes qu'on avait prises pour des ailes naissantes. Il en est de même du fait suivant qu'on a lu dans plusieurs journaux, et notamment dans la *Gazette de Santé*, d'avril 1806, rédigée alors par le docteur Marie de Saint-Ursin.

« Les défenseurs de l'opinion que la perception des objets se communique de la mère au fœtus, et que l'imagination vivement ébranlée de la première, en déposant l'impression sur le second, cause ce qu'on nomme vulgairement *envies*, n'ont pas manqué de citer l'antique fait des brebis de Jacob. Un fait récent vient à l'appui de cette théorie. Il existe chez Michalon, coiffeur près l'Opéra, artiste très-distingué, et ce titre, parodié aujourd'hui, convient à un homme qui a exécuté en cheveux plusieurs bustes de grandeur naturelle et parfaitement ressemblans; il existe une chatte qui, pendant tout le temps de sa gestation, a été extrêmement occupée d'un de ces lapins de plâtre à tête branlante et accroupi, qu'on voit sur des cheminées. Elle s'amusait à remuer la tête de cette pagode avec sa patte, et considérait pendant des heures ce manège. Elle a fait un chat qui a absolument et perpétuellement le même mouvement de tête, et dont la partie pos-

térieure est terminée comme celle d'un lapin, dont il a non-seulement les pattes, la queue, mais l'allure et la manière de s'accroupir; il est d'ailleurs du caractère le plus doux. Voilà un grand argument contre le cartésianisme, ou du moins une nouvelle raison de douter pour les physiologistes de bonne foi; mais on s'enrégimente souvent sur parole, et d'après le collége où l'on a étudié, dans telle ou telle secte. Met-on alors (sans même s'en douter) de la bonne foi dans ses opinions, et surtout dans leurs discussions? »

J'avoue que, m'étant transporté chez M. Michalon, quelques jours après la publication de ce phénomène, et qu'ayant examiné avec toute la bonne foi et l'attention possibles le chat dépeint comme une merveille si extraordinaire, je n'y ai rien vu ni trouvé de particulier, si ce n'est qu'il a la queue coupée ou naturellement courte, une couleur fauve variée de blanc, surtout à sa partie postérieure, à peu près comme sa mère, et qu'étant aveugle, il a les yeux blancs et la marche plus incertaine et moins leste que les chats clairvoyans. Le remuement de tête n'avait pas lieu le jour où je le vis; et d'ailleurs que prouverait un mouvement qui, dans le prétendu prototype de plâtre, n'avait pas lieu lui-même, sinon une faiblesse dans les muscles et les nerfs qui rend souvent les vieilles gens sujets à un pareil mouvement de la tête, sans le

concours de l'imagination maternelle? Madame Michalon, qui satisfit à ma curiosité avec toute l'honnêteté et l'amabilité possibles, en me racontant incidemment beaucoup d'autres choses curieuses de la même chatte et de ses descendans, me dit que son chat était malade, et que c'était sûrement à cause de cela qu'il ne voulait pas remuer la tête. Le méchant! Les lecteurs attentifs auront déjà suspecté, aussi bien que moi, cette merveille physiologique, à la manière dont elle est racontée; car il est difficile de concevoir comment l'*allure* d'un lapin de plâtre *accroupi* aura pu *ébranler vivement l'imagination* de la chatte, qu'on dit avoir eu l'adresse de la transmettre avec tant de précision. Il est assez étonnant aussi que l'imagination d'une bête aussi constante et aussi exclusive dans le choix de ses amusemens et de ses affections, ait manqué la partie antérieure de son modèle, la seule bien visible, ainsi que la forme de la tête qu'elle considérait pendant des heures, tandis qu'on lui fait si bien dessiner les pattes de derrière, la queue, et en général l'arrière-train, dont il n'est pas dit qu'elle se soit également occupée, et qu'au surplus l'accroupissement devait un peu soustraire à sa vue. Mais si je ne pus admirer un chat qui, alors âgé de onze mois, n'aurait pas dû tarder si long-temps à exciter la curiosité, supposé qu'il

eût eu quelque chose de bien remarquable, j'admirai au moins des ouvrages en cheveux très-artistement travaillés par M. Michalon, et entre autres un buste de Bonaparte, de grandeur naturelle et très-ressemblant.

C'est peut-être en faveur d'un artiste extraordinaire que l'imagination du docteur Marie de Saint-Ursin avait fait un chat merveilleux d'un chat ordinaire, en supposant que ce qu'il en a dit ne porte pas tout sur la foi d'autrui, car il n'avait sûrement pu se convaincre par lui-même de la majeure partie de ce qu'il raconte sur la gestation. J'avais aussi demandé à voir le modèle; mais on ne l'avait plus, ou on ne l'avait jamais eu. Je concevais à peine, vu la composition ordinaire des lapins de plâtre en une seule couleur uniforme, que celui qu'on nous disait avoir si fort ébranlé l'imagination de la chatte, eût eu une variété de couleur telle que cette dernière et son petit, à moins qu'il n'eût été de commande pour l'assortiment, afin d'en conclure, comme Porta, que la génération se façonne plutôt par des modèles que par l'origine. Il y avait là une maladresse qui n'annonce pas une grande habitude dans l'art d'en imposer à la crédulité; car en fesant faire, après la naissance du chat merveilleux, un modèle de plâtre mi-chat et mi-lapin, c'est-à-dire qui eût eu quelque ressemblance avec un chat

et avec un lapin, il n'y aurait plus eu moyen de contester le pouvoir de l'imagination maternelle, et par là, un petit raffinement de supercherie serait devenu pour bien des gens une preuve irréfragable qu'il n'y avait point eu de supercherie. Voilà comme un mensonge finement cousu à quelque chose de réel obtient souvent les honneurs de la vérité.

Si la *Gazette de santé*, ou tout autre écrit où serait consignée la même fable, se retrouvait seule, après un laps de temps considérable, entre les mains de physiologistes crédules, légers, tranchans ou intéressés à propager une erreur accréditée, ne se prévaudraient-ils pas, en faveur d'un fait raconté avec tant d'assurance, de l'assentiment des journaux et des livres qui l'auraient copié avec confiance, ainsi que du silence de ceux qui n'auraient pas cru devoir relever un conte aussi ridicule? Telles sont au moins les réflexions qui s'appliquent naturellement à d'autres faits analogues qui nous ont été transmis avant ou après l'invention de l'imprimerie par des personnes ignorantes, ou qui n'avaient étudié que dans des écoles où la circonspection et le doute philosophique, seules sauve-gardes de la vérité, ne fesaient point partie des leçons. C'est ainsi que la fable, dont il vient d'être parlé, semblable à tant d'autres dont on encombre si souvent le domaine

des sciences, peut au moins servir à faire juger du degré de crédibilité des merveilles anciennes et modernes, toujours accueillies avec avidité et confiance par ceux qui veulent légitimer leurs préjugés, quoique transmises ordinairement par des auteurs prévenus et sans critique, ou intéressés à ne point empêcher l'erreur, s'ils ne le sont même à la propager.

L'histoire des troupeaux de Jacob est un fait si imposant pour certains esprits, et il en a été si souvent question, qu'il me paraît indispensable de rapporter ici le texte du trentième chapitre de la Bible, traduite par Lemaistre de Sacy, pour faire connaître ce qui arriva, lorsque Laban et son gendre Jacob furent convenus entre eux, que le premier aurait tout ce qui naîtrait blanc ou noir, c'est-à-dire d'une seule couleur, dans les brebis et les chèvres, et le dernier ce qui naîtrait tacheté ou de plus d'une couleur.

« § VII. *Dieu bénit Jacob.*

» 37. Jacob, prenant donc des branches vertes de peuplier, d'amandier et de plane, en ôta une partie de l'écorce; les endroits d'où l'écorce avoit été ôtée parurent blancs, et les autres qu'on avoit laissés entiers demeurèrent verts : ainsi ces branches devinrent de diverses couleurs.

» 38. Il les mit ensuite dans les canaux qu'on remplissoit d'eau, afin que, lorsque les troupeaux

y viendroient boire, ils eussent ces branches devant les yeux, et qu'ils conçussent en les regardant.

» 39. Ainsi il arriva que les brebis étant en chaleur, et ayant conçu à la vue des branches, eurent des agneaux tachetés, et de diverses couleurs.

» 40. Jacob divisa son troupeau, et ayant mis ces branches dans les canaux devant les yeux des béliers, ce qui étoit tout blanc ou tout noir étoit à Laban, et le reste à Jacob : ainsi les troupeaux étoient séparés.

» 41. Lors donc que les brebis devoient concevoir au printemps, Jacob mettoit les branches dans les canaux devant les yeux des béliers et des brebis, afin qu'elles conçussent en les regardant.

» 42. Mais lorsqu'elles devoient concevoir en automne, il ne les mettoit point devant elles. Ainsi ce qui étoit conçu en automne fut pour Laban, et ce qui étoit conçu au printemps fut pour Jacob.

» 43. Il devint de cette sorte extrêmement riche, et il eut de grands troupeaux, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes. »

Ce paragraphe de la Bible nous apprend qu'après le moyen employé par Jacob, il naquit, dans les troupeaux de Laban, des agneaux tachetés et de plus d'une couleur, comme le paragraphe précédent du même livre nous apprend qu'il en

naissait déjà avant l'emploi d'aucun prestige imaginaire. C'est indubitablement parce qu'il en naissait plus de tachetés que de ceux qui n'avaient qu'une couleur, que, quand Laban demanda à Jacob ce qu'il lui donnerait, celui-ci, d'après une conjecture de l'avenir, fondée sur le passé, répondit, § VI du même chapitre :

« 32. Je ne veux rien, dit Jacob, mais si vous faites ce que je vais demander, je continuerai à mener vos troupeaux et à les garder.

» 33. Visitez tous vos troupeaux, et mettez à part, *pour vous présentement*,[1] toutes les brebis dont la laine est de diverses couleurs; et *à l'avenir*, tout ce qui naîtra d'un noir mêlé de blanc, ou tacheté de couleurs différentes, soit dans les brebis ou dans les chèvres, sera ma récompense. »

Nous voyons ici que la Bible réfute elle-même ceux qui lui donnent un sens déraisonnable en faveur de l'imagination, et que le berger Jacob raisonnait comme bien des modernes, en attribuant à l'effet des branches pelées sur l'imagination des brebis, une variété de couleurs qui avait eu lieu sans cet expédient, et qui n'eut pas exclusivement lieu en l'employant, car il resta indubitablement encore quelques bêtes à Laban. Cela me rappelle le raisonnement de quelques dévots d'une petite ville de la ci-devant Lorraine, qui, ayant vu, durant la révolution, crouler une ar-

cade d'un pont construit par le duc Léopold sur la Moselle, prétendaient que c'était à cause qu'on en avait ôté un saint Nicolas de pierre, et non à cause de la vétusté du pont, de la violence du torrent et de la fréquence de ses débordemens. Ces bonnes gens, pleins de leurs préventions, car les dévots n'en sont pas exempts, et de confiance en leur patron, raisonnaient en faveur de leurs idées favorites, comme ceux qui croient au pouvoir magique de l'imagination; car, chez les uns comme chez les autres, ce n'est point la vérité que l'on cherche, mais la justification des préjugés adoptés d'avance, et alors ce qui a lieu après un événement, a nécessairement lieu à cause de cet événement (*post hoc, ergo propter hoc*), quand même pareille chose serait déjà arrivée un grand nombre de fois, sans que la cause qu'on lui donne ait pu intervenir. Jacob employait, d'après les préjugés de son temps, un moyen qui, dans aucun cas, ne pouvait nuire à ses intérêts. C'est ainsi que nous voyons bien des personnes adopter ou tolérer, sans beaucoup de foi, les pratiques superstitieuses de ceux qui prétendent *guérir du secret*, ou l'usage d'autres moyens innocens, tels, par exemple, que des colliers de bouchons de liége, pour faire passer le lait des femmes et des animaux domestiques, bien qu'en y réfléchissant, il leur fût facile de se convaincre que le temps seul

produit l'effet désiré, comme chez les animaux sauvages qui ne se servent point de pareils moyens.

Dans les campagnes, on voit aussi un grand nombre de fausses reliques ou d'autres moyens sans aucune efficacité quelconque, jouir, à cause de leur innocuité, d'une grande réputation de vertus imaginaires pour faciliter les accouchemens, prévenir ou guérir les maladies, lorsque la guérison, disent les rusés compères ou les bonnes femmes qui les emploient, n'est pas contraire à la volonté de Dieu. Ce qui prouve qu'en général ce n'est point ce qu'il y a de réel et de positif que l'on cherche dans l'histoire et dans les événemens, mais seulement la confirmation de ses préjugés et de ses idées favorites, en ne voyant toujours que ce qui les flatte, c'est que l'on n'a point fait attention que la couleur des agneaux et des chevreaux ne fut point blanche et verte, comme la Bible nous dit qu'étaient les branches présentées pour modèles à la vue des bêtes de Jacob, mais qu'elle fut toujours noire et blanche, parce que les troupeaux se composaient de bêtes noires et blanches ou tachetées de ces deux couleurs; ce qui fesait qu'elles ne pouvaient s'accoupler ensemble, sans qu'il en résultât un mélange de ces deux mêmes couleurs dans leurs petits, lorsque le hasard ne fesait pas rencontrer l'un avec l'autre un bélier et une brebis d'une seule et même couleur.

Ainsi les principes établis auparavant sur l'autorité d'Hippocrate et des meilleurs physiologistes, qui ont toujours reconnu que les petits des animaux empruntaient quelque chose de leur père et de leur mère, se trouvent confirmés par ces passages de la Bible ; c'est la prévention qui les a mal interprétés pour se les rendre favorables, et j'ai prouvé auparavant que les gens à préjugés avaient aussi mal interprété plusieurs auteurs, pour s'en faire des appuis et des autorités. Que l'on compte, d'après cela, sur la vérité et l'exactitude des interprétations intéressées! Si Laban eût isolé ses troupeaux, en ne laissant ensemble que les bêtes d'une seule et même couleur uniforme, il est plus que probable qu'il eût eu l'avantage sur Jacob, comme Jacob lui-même aurait trahi ses propres intérêts, et fait preuve de maladresse, s'il n'eût préféré tout ce qui était conçu au printemps, et si, après avoir gardé les troupeaux de Laban pendant quatorze ans, il ne se fût aperçu, dans un tel laps de temps, de quelle couleur étaient, chaque année, les agneaux et les chevreaux les plus nombreux.

A part l'inconséquence dont l'absence d'une couleur verte dans les troupeaux convainc les crédules partisans du pouvoir de l'imagination maternelle, ils en commettent une autre de la même force, si, en se prévalant de l'autorité de Jacob,

ils n'admettent, comme lui, que l'imagination des hommes peut aussi imprimer à leur progéniture des figures déterminées, puisque leur maître en physiologie n'oublia pas de présenter aux boucs et aux béliers, comme aux chèvres et aux brebis, ses branches partiellement écorcées.

Remarquons pour ces personnes qui, n'aimant point les explications simples et naturelles, veulent des miracles et des merveilles en tout et partout, parce que, croyant Dieu aussi capricieux et aussi imprévoyant qu'elles le sont elles-mêmes, elles supposent qu'il a besoin de changer à tout instant les lois générales auxquelles il a soumis la nature et ses productions; remarquons, dis-je, que les théologiens ne prennent plus à la lettre le *sta sol* (arrête-toi, soleil) de Josué, et qu'ils conviennent, avec les astronomes, que le soleil, n'ayant point un mouvement d'orient en occident, ne s'arrête point dans sa course, selon les idées d'alors, etc. D'ailleurs l'explication que j'ai donnée est celle de Jacob lui-même, aussi bien que celle d'un ange qui lui apparut en songe, comme le prouve le passage suivant du chapitre xxx de la Bible :

« 10. Car le temps où les brebis devoient concevoir étant venu, j'ai levé les yeux, et j'ai vu en songe que les mâles qui couvroient les femelles étoient marquetés et tachetés de diverses couleurs.

» 11. Et l'ange de Dieu m'a dit en songe : Jacob? Me voici, lui ai-je dit.

» 12. Et il a ajouté : Levez vos yeux, et voyez que tous les mâles qui couvrent les femelles sont marquetés et tachetés, et de couleurs différentes; car j'ai vu tout ce que Laban vous a fait. »

Voilà donc l'ange de Dieu qui ramène Jacob à des idées plus saines, en le détrompant sur l'effet de ses branches à moitié écorcées, et en confirmant les principes de physiologie précédemment établis, d'après lesquels les petits des animaux empruntent nécessairement quelque chose de chacun de leurs parens. C'est ainsi que la Bible ramène elle-même à la vérité ses faux interprètes.

Sans sa prévention, Porta aurait-il conseillé, d'après Empédocle, à une femme de repaître son imagination de l'idée d'un bel enfant de marbre blanc, et conclu ensuite que le moyen qu'il avait indiqué était excellent, parce que cette femme, blanche ainsi que son mari, s'en étant fortement occupé l'imagination, était accouchée d'un poupon grasset et pâlet (*obesulum et pallentem*), à peu près comme le modèle de marbre? Y a-t-il un raisonnement plus ridicule? De quoi cette femme pouvait-elle donc accoucher, si ce n'est d'un enfant tel que sont tous les nouveau-nés chez les peuples blancs? J'aimerais autant que l'on conseillât aux paysans et aux jardiniers qui vont ensemencer une terre, de présenter à leurs champs

et à leurs jardins de belles figures en peinture ou en sculpture des plantes qu'ils sèment, et que l'on fît ensuite valoir le produit régulier et accoutumé de la végétation, comme une preuve de l'efficacité du moyen conseillé et de l'influence favorable de l'imagination des champs et des jardins sur leurs produits. Telles sont les bases sur lesquelles porte la croyance des partisans légers et nombreux, dont le pouvoir magique de l'imagination maternelle forme son escorte imposante. Le discernement d'un seul donne la mesure du discernement de tous : *ab uno disce omnes.*

C'est en discutant et en comparant les faits entre eux, c'est en suivant fidèlement les indications de l'observation judicieuse et de l'analogie, que tout le prestige des merveilles imaginaires s'évanouit en une fumée grossière et nauséabonde, et nous sommes forcés de convenir qu'avec moins de prévention ou de confiance dans la compétence des autres à bien juger, nous serions plus attentifs et plus heureux pour découvrir et prévenir les vraies causes des difformités naturelles. Rien n'est plus contraire à l'exercice de la médecine, que de partir d'une cause gratuite et supposée, parce qu'en ne voyant partout que cette seule cause, l'on se dispense de toute recherche, et l'on s'endort dans une funeste inactivité qui laisse l'humanité en proie à ses souffrances. C'est par la légèreté et le

défaut de discernement que s'établissent les opinions les plus opposées en médecine, et c'est par une suite des mêmes défauts, nuancés d'un peu de charlatanisme, que des médicamens sans vertu, ou même nuisibles, guérissent ou ne guérissent pas certains maux, selon que ces derniers sont supposés ou réels. C'est ainsi qu'en donnant le nom de phthisie pulmonaire à toute espèce de toux un peu longue, à des affections nerveuses ou rhumatismales qui affectent la poitrine, à des crachemens de sang insignifians, ou en ne voyant que des maladies vénériennes très-graves dans les affections les plus légères des parties naturelles, etc., le charlatan devient un guérisseur par excellence, de même que certaines commères parviennent à éclipser la réputation des meilleurs chirurgiens, en traitant et en guérissant, comme hernie, le passage des testicules des enfans mâles dans les bourses, et en prétextant d'autres maux qui n'existent pas. En admettant toujours les affections morales comme cause de difformité, ou en ne les admettant jamais en aucune manière, l'on peut se trouver aussi éloigné de la vérité, qu'en voyant toujours, comme les médecins routiniers, la dentition ou une affection vermineuse dans les maladies des enfans, ou qu'en ne les y voyant jamais. C'est toujours par une insuffisance d'attention et de recherches que le médecin honnête s'expose,

sans le savoir, à traiter aussi des affections qui n'existent pas, au lieu de celles qui existent réellement. Il me suffit de remarquer, en passant, ces inconvéniens, pour que l'on n'accuse pas d'inutilité la discussion épineuse à laquelle je me livre.

La difformité par excès qui caractérise plus particulièrement les monstres, c'est-à-dire les individus extraordinaires qui piquent vivement la curiosité par quelques parties trop développées, surnuméraires ou discordantes, tient non-seulement à des désordres dans la circulation, à des violences, à des maladies, au régime, au climat, mais encore à une disposition originaire du germe, qui peut être double ou redondant, comme dans certains œufs ou certains fruits dus à une nutrition luxurieuse. Il suffit, en quelque sorte, de faire l'énumération de ces causes, dont les effets peuvent se concevoir par les monstruosités et les excroissances qu'elles produisent aussi hors du sein maternel, et jusque dans les plantes elles-mêmes, lorsqu'elles naissent dans des terres trop fertiles. Les anciens ont reconnu que la cause des difformités par excès résidait souvent dans le germe ou les premiers linéamens; car Aristote conseille à ceux qui veulent se procurer le plaisir d'avoir des poulets doubles, avec quatre ailes et quatre pattes, de choisir des œufs qui aient un double germe distinct, pour les faire couver, en observant qu'il suffit de les

regarder au soleil pour les reconnaître, après les avoir pris parmi les plus gros, surtout quand ils viennent de poules très-fécondes. Le même auteur dit que les animaux à deux têtes, ou avec d'autres parties surnuméraires, naissent d'un double germe imparfait, et distinct seulement dans quelques-unes de ses parties, tel que les animaux très-salaces et très-féconds en engendrent souvent, de même que les terres très-fertiles produisent aussi des exubérances de végétation. Il ajoute que deux germes entièrement séparés l'un de l'autre produisent deux êtres isolés et parfaits. L'oubli qui a succédé à l'engouement des ouvrages d'Aristote, depuis Descartes, a fait croire que Duverney avait eu le premier ces idées; car il est dit dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et dans le Supplément à l'Encyclopédie, à l'article *Monstre*, que « Duverney fut le premier qui conçut cette idée hardie d'un germe monstrueux préexistant; » et que « M. Winslow, dont l'exactitude et l'habileté sont si connues, adopta son opinion et combattit M. Lemery, qui soutint long-temps que le fœtus monstrueux ne devenait tel, que par les accidens qui lui arrivent dans le sein de sa mère. » S'il est incontestable que la monstruosité peut tenir au germe, il ne le paraît pas moins qu'elle peut dépendre d'accidens survenus durant la grossesse;

et il n'a manqué à Lemery que d'étendre l'influence des accidens sur la formation des germes pour avoir raison en tout point; et c'était probablement là sa pensée, qu'on aura méconnue. Empédocle plaçait déjà la cause des monstruosités dans les principes de la génération, selon Porta, qui, p. 164 du second livre de *de Miraculis rerum naturalium*, en parle ainsi : « Empédocle paraît avoir raison dans toutes ses explications, lorsqu'il dit que les monstres doivent leur origine à une redondance ou à un défaut de semence, au principe du mouvement, ou à sa divergence, ou bien à l'imprégnation (1). » L'auteur ajoute : « Mais Straton enseigne que c'est un effet qui provient d'addition, d'ablation, de transposition ou de soustraction (2). »

On voit, dans ces passages, qu'Empédocle, Straton, et leur interprète Porta, regardaient la redondance de la semence, de même que la force et la divergence des impulsions qui la dirigeaient, comme des causes de la monstruosité, et Galien, comme nous l'avons vu, la rattachait à l'agénésie, pour insuffisance de principes prolifiques. J'ai

(1) Empedocles autem responsa omnia præoccupando, verum concepisse visus est : ipse enim ob seminis redundantiam aut defectum, aut ob principium motûs, aut in plura distributionem, aut ob imprægnationem monstruosa ait animalia gigni.

(2) Straton autem, ab adjectione, ablatione, transpositione, aut sufflatione id evenire tradit.

déjà fait observer, au sujet de l'opinion de Galien, qu'elle était problématique, parce que l'on voit naître de beaux enfans à ceux qui, pour n'en point avoir, ont cru opérer un défaut de semence en en troublant l'éjaculation dans le coït, et aussi parce que l'on a des exemples de grossesses survenues à des femmes chez qui l'on a trouvé, lors de l'accouchement, le vagin obstrué par un hymen à peine perméable à quelques parcelles de sperme, sans que leurs enfans eussent le moindre défaut. Il n'y a toutefois rien d'absurde dans le sentiment de Galien; mais celui d'Empédocle et de Straton, adopté par Porta, n'a rien de bien plausible relativement à la redondance du sperme, qui, s'il suffisait à la génération de jumeaux, les produirait parfaits, à moins qu'il n'y eût défaut pour l'un d'eux, et alors la monstruosité rentrerait nécessairement dans l'agénésie par défaut d'élémens générateurs, et non par leur surabondance. Quant à la divergence, à la rectitude ou à la force des impulsions qu'éprouve la semence, il paraît que la nature n'en tient aucun compte, à en juger par la rareté des monstruosités comparée à la fréquence de ces prétendues causes.

Nous sommes donc obligés de nous en tenir aux accidens qui surviennent après la conception pour troubler la régularité de la génération, et à des vices dans les germes ou dans quelque chose

de la femme que nous concevons sous cette dénomination. Ce qui favorise singulièrement l'opinion des germes avec excès de quelques parties, c'est que toutes les excroissances et les exubérances des solides, qui se développent avant ou après la naissance, ont d'abord dû être précédées d'un luxe dans la nutrition et dans les parties liquides qu'elle fournit, c'est-à-dire d'une pléthore partielle ou générale que l'expérience prouve exister dans le sang et la lymphe, d'où vient la production des fausses membranes, des squirrhes, etc. Il doit aussi y avoir un principe de difformité dans certaines conditions du sperme, puisque les hommes transmettent à leurs enfans des marques et des parties surnuméraires qui leur sont exclusivement propres.

Réaumur, dans son *Art de faire éclore les poulets*, t. II, p. 377, a publié l'histoire d'un nommé Gratio Kalleia, né dans l'île de Malte, lequel, ayant six doigts à chaque main et à chaque pied, bien formés, engendra quatre enfans, Salvator, George, André et Marie. Salvator, l'aîné, était, comme son père, sex-digitaire, et engendra aussi quatre enfans, dont trois furent également sex-digitaires, comme leur père et leur grand-père. George, second fils de Gratio, n'avait que cinq doigts à chaque extrémité; mais, aux mains, le pouce était plus large, plus long,

et semblait présenter deux pouces accolés et recouverts par la même peau : de quatre enfans qu'il a eus, deux étaient encore sex-digitaires; un troisième l'était aux mains et à un des pieds. André, troisième fils de Gratio, et ses enfans, ont été exempts de cette difformité. Marie avait, comme son frère George, les pouces doubles, et, de quatre enfans qu'elle a eus, l'un avait la difformité de famille. Il y a plusieurs exemples de pareilles transmissions d'anomalies par filiation, qu'il serait superflu de rapporter ici. N'en résulte-t-il pas évidemment que, s'il peut y avoir dans la mère un germe ou élément génératif vicié qui lui appartienne exclusivement, comme chez Marie, il peut aussi y en avoir un dans le père qui le transmet au germe féminin, comme on l'a vu chez Gratio, ses fils et petits-fils? J'en conclus que c'est à tort que l'on a négligé jusqu'ici les qualités ou les conditions du sperme dans l'appréciation des causes de difformités, pour ne s'occuper que de son défaut, de sa surabondance ou de sa distribution plus ou moins régulière, de même que pour donner au germe une influence exclusive. L'on suppose des germes viciés dont on fait naître des monstres, sans réfléchir que dans les plantes, dont l'analogie est souvent invoquée, les graines viciées ne produisent rien d'une évolution achevée, ce qui me paraît autoriser à

croire que ce que l'on nomme un germe primitivement vicié, dans la femme, ne peut rien produire non plus, à moins que ce ne soit une mole ou une masse informe, sans évolution achevée, vu surtout l'énorme quantité de copulations stériles et la difficulté de rétablir par la génération, si délicate par elle-même, une défectuosité préexistante dans le germe. Pour les monstres qui présentent deux individus incorporés, coalescens, entiers ou partiels, l'on a supposé et l'on suppose encore généralement une fusion ou une pénétration des germes l'un dans l'autre, en partant toujours de l'hypothèse de la génération univoque par des œufs femelles. Cette manière de concevoir la procréation des monstres doubles est difficile à concevoir sans la destruction du germe pénétré, qui, cependant, est toujours plus développé et plus régulier que le germe pénétrant, qui a dû avoir plus de consistance que l'autre, pour ne pas céder à son action. Or, comment supposer qu'un germe vicié, froissé, pénétré, disjoint ou écrasé, se revivifie au point de prédominer ensuite celui qui, d'après la supposition, serait resté en quelque sorte intact dans ses enveloppes? Il faudrait que la vie, ou plutôt la susceptibilité vivace, fût bien énergique pour suffire et résister à des violences telles qu'on les suppose. D'ailleurs, si ce sont réellement des

œufs ou des vésicules qui en tiennent lieu dans les ovaires des femmes, il faut nécessairement admettre, dans l'hypothèse dont il s'agit, que les enveloppes de ces vésicules ou de ces œufs sont déchirées par la violence qui opérerait la fusion, et alors il y aurait diffusion du contenu, et partant impossibilité d'animalisation. Hypothèse pour hypothèse, il me paraît plus raisonnable d'admettre la production ou l'excitation de deux points de vivification par le sperme, sur un seul et même œuf ou germe, que d'admettre une violence telle qu'elle ne pourrait réunir ou fondre deux germes ensemble, sans en annihiler la vitalité, en en dispersant les élémens.

Nous savons qu'il survient dans les végétaux des excroissances et des irrégularités de formes, par l'inégale distribution de la sève et son afflux anormal sur quelque partie, à la suite d'une lésion dans la contexture, comme nous en voyons aussi dans le règne animal succéder à de pareilles lésions ou à des stimulations concentrées sur une partie; d'où nous pouvons induire par analogie que les germes et les principes primordiaux de la génération, quoique liquides en apparence, ont une contexture ou une symétrie de rapports dans l'adjonction de leurs parties qui, en subissant les mêmes influences ou les mêmes troubles, donnent lieu à des irrégularités de la même nature. L'on

ne peut nier d'ailleurs que les qualités du germe ou du premier produit de la conception ne dépendent aussi primordialement de l'état de santé ou de maladie, du climat, du régime, comme de la répartition régulière ou irrégulière des sucs nourriciers, et d'une certaine disposition individuelle pour l'acte de la génération, dont l'influence paraît hors de doute par la supériorité qu'ont ordinairement les enfans naturels sur les enfans légitimes; supériorité prouvée par l'histoire, et dont Cardan, qui en est lui-même un exemple, fait aussi mention dans une citation précédente. Quant à la formation des parties discordantes, elle peut aussi dépendre d'une organisation particulière de la mère, comme le prétend Bianchi, p. 239 de son livre *De vitiosa morbosaque generatione*, en attribuant à l'étroitesse et à la rigidité de l'utérus l'alongement extraordinaire de la tête d'un enfant dont il rapporte l'histoire. Cette cause est d'autant plus admissible, qu'après la naissance, la forme de la tête d'un enfant peut être changée par une compression prolongée, et que cela s'opère réellement sur les enfans de quelques peuplades sauvages d'Amérique, entr'autres sur ceux des Caraïbes dont on aplatit la tête, en y fixant des planches qui en gênent le développement naturel.

La prévention qui veut trouver la cause de

toutes les difformités et des monstruosités dans l'imagination de la mère, a cru, à défaut des nerfs de communication, trouver un dernier retranchement pour défendre sa chimère, dans la vitalité du sang, qu'elle suppose démontrée principalement par les effets du galvanisme sur la fibrine; effets analogues à ceux qui sont produits sur les nerfs et sur les muscles. En appréciant ces effets d'après la doctrine de Brown, qui fait consister la vie dans l'aptitude à être affecté par des stimulans, comme le prouve cet axiome (xliv.) de ses *Elémens : Omnis vita in stimulo posita est;* la vitalité du sang ne devrait pas être révoquée en doute. Le professeur Hufeland de Berlin, après avoir inséré dans le cahier de mai 1806 de son journal, dont j'ai donné l'analyse dans le trente-sixième cahier de la *Bibliothèque médicale,* un mémoire du docteur Neumann, où la vitalité du sang est appuyée de plusieurs sortes de preuves, rappelle qu'il a lui-même, depuis long-temps, manifesté la même opinion dans ses écrits. Le docteur Adolphe Henke a aussi publié, un an auparavant, un ouvrage sur la vitalité du sang et les maladies premières des humeurs; ouvrage que le docteur Hufeland a aussi fait connaître par extrait, dans le dix-huitième volume de sa *Bibliothèque de médecine pratique.* La même thèse se trouve reproduite dans plusieurs ouvrages publiés avant et

après la doctrine de Brown et la découverte du galvanisme. Parmi les auteurs français, aucun, que je sache, n'a produit en faveur de la vitalité du sang, plus de preuves et d'autorités que le célèbre Barthez, qui y a consacré tout le VIIIe chapitre de ses *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, en remarquant que cette opinion date déjà de Moïse, qui a dit dans le *Lévitique : Anima omnis carnis in sanguine est*, l'ame de toute chair est dans le sang ; et que c'est à cause de cela que les lois de la législature judaïque défendaient de se nourrir de sang. L'Alcoran est en cela d'accord avec les lois de Moïse ; et parmi les physiologistes modernes, Harvey, Clisson, Jean Hunter et autres servent d'autorités à Barthez pour établir un sentiment qu'il fonde aussi sur la sensibilité de la fibrine du sang à l'action galvanique, comme sur sa preuve la plus irréfragable, en accusant Blumenbach de faire une assertion gratuite et invraisemblable, quand il prétend que les passages des écrivains sacrés et des auteurs profanes ne se rapportent pas à une véritable force vitale qu'ils aient admise dans le sang, mais à ce qu'on sait communément, qu'un animal cesse de vivre par la perte de ce fluide. Il s'agit donc d'une opinion qui mérite d'autant plus d'être examinée ici, qu'elle est plus généralement admise, et qu'elle pourrait, si elle était fondée, fournir

un nouveau moyen d'expédier directement au fœtus des images toutes formées, à l'empreinte desquelles le sang assujettirait les solides en les dominant par sa vitalité. Quoique j'aie déjà discuté incidemment la même opinion dans le troisième chapitre de ma *Physiologie intellectuelle*, je crois que les réflexions suivantes ne seront point déplacées pour lever la nouvelle difficulté qui se présente.

Pour devenir un signe de vitalité, la contractilité des muscles et de la fibrine du sang ne devrait pas se composer d'un simple mouvement d'emprunt, suivi de la détente ou de la restitution des parties dures dans leur premier état, mais être suscitée spontanément, c'est-à-dire par un principe qui ne fût pas étranger à leur propre substance; autrement l'on pourrait aussi attribuer de la vitalité à des cordes de boyaux ou à des feuilles de thé roulées qui se remuent et se déroulent par leur infusion dans un liquide tiède, et se crispent de nouveau à une chaleur sèche. De deux choses l'une : ou les effets du galvanisme sur la fibrine, les muscles et les nerfs, ne prouvent pas la vitalité de ces parties, ou bien les effets de la chaleur et de l'humidité sur des cordes de boyaux, sur des fibres de viandes fumées, sur des feuilles sèches de végétaux, sur les cheveux de l'hygromètre, etc., prouvent aussi la

vitalité de ces objets, de même que l'électricité et l'aimant prouveraient aussi une vitalité dans les parcelles de métaux qu'elles mettent en mouvement. En effet, dans toutes les expériences galvaniques possibles, la fibrine du sang et les muscles, au lieu d'agir eux-mêmes, reçoivent l'action d'un agent extérieur, comme l'esprit de vin et le mercure, qui montent et descendent dans les thermomètres et les baromètres, selon les conditions de l'atmosphère. Tous ces liquides n'ont alors qu'un mouvement d'emprunt dû à quelque chose d'étranger à eux-mêmes, et dès qu'ils ne sont plus sous cette influence étrangère, ils rentrent immédiatement sous les lois de l'inertie, ou obéissent à celles de la gravitation et de l'affinité, absolument comme cela s'observe à l'égard de la fibrine et des tissus organiques soumis au galvanisme après l'extinction de la vie. Je ne vois pas d'ailleurs comment la fibrine, qui ne s'obtient que par un commencement de décomposition du sang et par le départ du sérum, est appelée à représenter le sang, qui est tout autre chose que de la fibrine telle qu'on l'expérimente; c'est conclure de la partie au tout, et par conséquent faire un faux raisonnement : *A particulari ad generale non valet conclusio*. J'ai toujours pensé, contre l'opinion d'un grand nombre de savans distingués, que le galvanisme ne pouvait être

qu'un moyen très-insuffisant pour distinguer la mort réelle de la mort apparente, et nous ne voyons pas en effet que jusqu'ici on l'ait employé pour cet objet dans le permis des inhumations. Si la susceptibilité de se contracter à l'approche de certains stimulans prouvait la vitalité, nul doute que les personnes décapitées ne fussent encore vivantes long-temps après leur mort, vu les contractions que le galvanisme détermine dans leurs nerfs; et par contre, les personnes vivantes devraient être censées mortes par l'application du même biomètre, puisque les effets galvaniques se trouvent ordinairement paralysés par l'énergie vitale. Que suit-il de là, sinon l'inverse de ce qu'on en a conclu? N'a-t-on pas ici une preuve évidente que ce n'est que par l'extinction ou la suspension de la vie, que le galvanisme exerce ses effets sur les tissus des animaux? La vie est une propriété qui met chaque individu qui en est doué, en état d'agir sur ce qui l'environne, et de résister à l'action de tout ce qui n'est pas lui, par l'assimilation ou le rejet de tout ce qui le pénètre. Ses principaux attributs sont, par conséquent, d'agir spontanément sur les objets extérieurs ou de se les assimiler; le premier de ces attributs appartient plus particulièrement à la vie intellectuelle, et le second à la vie nutritive ou végétative.

L'irritabilité et l'excitabilité, deux propriétés

purement passives et occasionnelles dans les fonctions vitales, ne peuvent donc être admises comme des attributs essentiels de la vie; et Brown s'est contredit lui-même dans son système, lorsque, pour en expliquer les principes, il suppose l'être vivant affecté par ses propres actions, c'est-à-dire actif et passif, ou excité et excitant en même temps, comme il l'a fait, lorsque, cherchant à établir le caractère distinctif des corps vivans, il dit : « Dans tous les états de la vie, l'homme et les autres animaux diffèrent d'eux-mêmes dans l'état de mort, et de toute autre matière inanimée par cette seule propriété, qu'ils peuvent être affectés par les choses du dehors et par quelques-unes de leurs propres actions, de manière que leurs actes soient des effets propres à leur existence (1). »

M. Cuvier, qui a aussi fait des expériences avec le galvanisme, ne tire point de ses effets sur les muscles un argument de vitalité, car il dit en propres termes dans son traité d'*Anatomie comparée*, que, *chez les reptiles l'irritabilité musculaire subsiste encore long-temps après leur mort;*

(1) In omnibus vitæ statibus, homo et reliquæ animantes à mortuis, se vel aliâ quâvis inanimi materiâ, hâc solâ proprietate differunt, quod, externis rebus et *quibusdam suî propriis actionibus sic adfici possint*, ut ipsis vivis propria suæ actiones efficiantur.

expressions qui ne lui eussent point échappé, s'il regardait cette irritabilité comme une propriété vitale. Blumenbach, qui n'est point non plus un physiologiste superficiel, ne pense pas différemment, et la manière dont il explique les auteurs sacrés, loin d'être invraisemblable et gratuite, comme le prétend Barthez, est au contraire la seule plausible et conforme au sens des auteurs expliqué par eux-mêmes, tellement que Barthez lui-même eût été forcé de l'imiter pour éviter de faire dire des absurdités aux anciens sur l'ame, qui, dans leur sens, ne signifiait que *souffle* ou *air expiré*, quoiqu'ils y plaçassent la même vitalité ou le même principe de vie que dans le sang; c'est même parce qu'ils en avaient fait le signe le plus caractéristique de la vie, que, dans les temps modernes, on a adopté le même terme pour servir exclusivement à désigner le principe de la vie. Maintenant, je voudrais savoir si Barthez aurait trouvé l'interprétation de Blumembach aussi gratuite et invraisemblable pour la vitalité de l'air expiré, que pour la vitalité du sang.

L'analogie de l'irritabilité de la fibrine comparée à celle des muscles, devient donc de nulle valeur pour établir la vitalité du sang, puisque cette irritabilité est même dans une contradiction manifeste avec la vie qui la diminue ou l'empêche totalement, et que le sang qui circule dans

les vaisseaux, de même que les muscles des corps vivans, y résistent. Comment admettre, d'ailleurs, la vitalité dans le sang, qu'il n'en résulte la nécessité de l'ôter à tous les organes qui élaborent ce fluide, en s'en assimilant une partie? Ainsi, de deux choses l'une : ou le sang est doué de vitalité, et alors il agit par lui-même en vertu de cette propriété en résistant à l'action organique; ou il obéit à l'action des organes comme le chyle et le chyme et les boissons que l'on ingère, et alors, n'ayant point d'action ni d'activité par lui-même, il manque absolument de vitalité. Un simple stimulus du sang sur les organes ne lui donne pas plus de droit à la vitalité, que n'en ont les boissons, les alimens, à raison du stimulus qu'ils exercent sur l'estomac où ils sont reçus. Cette vitalité est même si incompatible avec celle de nos organes, que ceux-ci la détruisent dans tous les matériaux ingérés pour se les assimiler, comme on le voit dans les œufs et les graines, qui, devenus totalement passifs contre l'action des viscères de la digestion, perdent leur vitalité ou leur tendance à l'action qui devait les développer; tandis que c'est tout l'inverse, lorsqu'une bonne terre ou un milieu qui est passif à leur égard, les reçoit dans son sein; car nous savons que les terres et particulièrement les sables de l'Afrique sont dans une température convena-

ble, non-seulement pour faire germer les graines et les développer en végétaux, mais aussi pour faire éclore les œufs de divers animaux, comme les autruches, les serpens, etc. S'il fallait d'autres preuves, on les trouverait dans la considération des couches concentriques formées par le sang dans les anévrismes; car elles s'accumulent par superpositions, sans manifester plus de vie que les différentes couches que la physique note dans la géologie. C'est cependant là que le sang liquide et concret se trouve en contact avec le sang; c'est donc là que cette prétendue chair coulante, comme l'appelait Bordeu, protégée contre tous les agens de la dissolution par les parties vivantes qui la contiennent, devrait, en se carnifiant, donner des signes et des preuves de la vitalité, si elle en avait réellement.

Mais en admettant même pour un instant la vitalité du sang, il serait encore toujours absurde d'y placer des idées ou des images d'objets, et de croire qu'elles puissent s'y conserver et parvenir intactes jusqu'au fœtus, malgré la division infinie et le mouvement turbulent de ce liquide, sa recomposition continuelle avec le chyle et d'autres principes qui s'y mêlent, sa distribution dans tous les vaisseaux sanguins et leurs diverses ramifications, et la déperdition successive de sa masse, pour alimenter tous les solides avec lesquels il se

trouve en contact. Une opinion aussi ridicule serait tout au plus permise, si le même sang qui doit transporter des figures indivises au fœtus, où il ne parvient en petite quantité qu'après tant de divisions et de subdivisions, avait jamais laissé quelque apparence, sur les parties de la mère les plus tendres, des objets fortement imaginés par elle, et cela devrait être plus facile chez elle, où le sang est plus concentré et reçoit une impulsion plus forte que dans le fœtus, vu qu'ainsi l'intensité d'action chez elle compense et au-delà la différence de consistance des tissus.

Il est presque inutile de relever l'erreur qui fait croire à quelques médecins, que le cœur étant désigné comme le *punctum saliens*, est aussi le point de première formation dans l'organisation. Mais cet organe ne commence à saillir que lorsque la première ébauche du système nerveux co-existant avec lui entre en fonction. Ceux dont l'imagination n'anticipe pas sur l'observation exacte, auront vu, comme moi, que dans les premiers temps de la grossesse, la tête de l'embryon surpasse seule tout le reste du corps; et l'on sait aussi qu'un des signes les plus sûrs pour connaître l'âge du fœtus ou d'un enfant nouveau-né, c'est l'insertion du cordon ombilical, qui se trouve placé d'autant plus au-dessous de la partie moyenne du corps, que le fœtus est moins déve-

loppé, ou que l'enfant est plus récemment né. La nature a dû s'y prendre ainsi, parce que l'embryon est pourvu d'un système nerveux qui, étant nécessaire pour établir ainsi que pour conserver la vie individuelle, et ne pouvant jamais être suppléé en rien dans ses fonctions, doit précéder le développement des autres organes, qui ne sont vivifiés et n'exécutent leurs fonctions que par lui; tandis que ce même embryon peut être et se trouve en effet alimenté par un sang d'emprunt qui, toujours régénéré par sa mère, rend l'urgence de la formation du cœur moins pressée, et fait que l'emploi de tout le système artériel et veineux ne devient nécessaire qu'après la naissance, surtout dans les poumons.

MM. Chaussier et Adelon disent, *l. c.*, p. 242 : « Ce n'est pas non plus le sang de la mère qui nourrit directement le fœtus; le sang de la mère ne fait que constituer la matière avec laquelle sera fait le sang qui nourrit le fœtus, et c'est ce fœtus qui, par une action spéciale et indépendante de sa mère, absorbe le sang de celle-ci, et avec ce sang, fait le sien propre, et enfin le distribue à ses organes par un mouvement circulatoire qui n'a rien d'harmonique avec la circulation de sa mère. » S'il est vrai que le fœtus fasse lui-même le sang qui lui est propre, la formation du cœur et des poumons serait très-pressée

et urgente dans la génération. Mais, dans leur opinion, comment se fait donc la nutrition des monstres qui n'ont que les extrémités inférieures, ceux qui naissent sans cœur ni poumons, car nos auteurs disent aussi, *l. c.*, p. 259 : « Ainsi les acéphales ne vivent pas et meurent en naissant; car le mode de la nutrition, après la naissance, exige un poumon pour faire le sang, un cœur pour le distribuer, et ces organes manquent, ou au moins l'appareil nerveux qui anime l'appareil musculaire qui fait jouer le poumon, manque. » Concilier ces deux passages l'un avec l'autre, n'est pas chose facile. Si les acéphales meurent en naissant, parce que le mode de la nutrition, après la naissance, exige un poumon pour faire le sang et un cœur pour le distribuer, ce qui est vrai, et que ces organes manquent ou ne puissent remplir leurs fonctions, faute de l'appareil nerveux qui leur en confère l'aptitude, ce qui est encore vrai; comment concevoir qu'avant la naissance, *le fœtus fasse le sang qui lui est propre*, sans ces mêmes organes et appareils reconnus nécessaires pour cela? N'est-ce donc pas dans les poumons de la mère que le sang qui l'alimente elle-même ainsi que son fruit, se régénère, en suppléant ceux de ce dernier qui n'entrent en fonctions qu'après la naissance? A quelle époque le cœur du fœtus commence-t-il à faire circuler ou à dis-

tribuer le sang? Car il y a une époque où n'étant pas formé, une autre où n'étant qu'ébauché, une troisième où n'ayant pas un développement suffisant, ce cœur ne peut accomplir les mouvemens de systole et de diastole nécessaires pour établir la circulation; même dans un fœtus à terme, l'ouverture du trou de botal et le défaut d'impulsion du sang dans les artères pulmonaires, etc., prouvent que le cœur ne remplit encore qu'imparfaitement les fonctions qui lui sont réservées.

Il y a beaucoup d'obscurité et d'inconséquences dans les assertions de nos auteurs. Mais le point principal où je voulais en venir, en citant ces deux derniers passages de leur article sur les monstruosités, c'est qu'ils reconnaissent *la nécessité de l'appareil nerveux pour animer l'appareil musculaire et faire jouer le poumon;* d'où je conclus que la nature agirait à rebours de ses besoins les plus urgens, si elle formait le système musculaire dont le cœur fait partie, avant le système nerveux que couronne le cerveau, et qu'ainsi le cœur ne se forme et ne s'organise que conjointement, sinon consécutivement, avec la moelle épinière et le cerveau. Il y a même des cas où le cœur manque, et le docteur Brodies a fait connaître, en 1809, à la Société de Médecine de Stockholm, un accouchement de trois

enfans, dont l'un, aussi développé que les deux autres et mort-né, n'avait pas de cœur. Celui-là avait-il aussi fait son sang, et comment pouvait-il le faire circuler? Si, dans ce cas et plusieurs autres, les fonctions végétatives du fœtus ont dû être suppléées par celles de la mère, en ce qui concerne l'hématose et la circulation, qui alors ne se conçoit que par le *pulsus à tergo*, et la contractilité vasculaire, on doit admettre qu'elles le sont encore, même avec l'existence du cœur, sous plusieurs rapports, comme le prouve surtout l'état des poumons.

Après avoir traité des taches et des difformités de naissance, je ne puis indiquer aux personnes mariées d'autres moyens de les prévenir, que de se soustraire aux influences de leurs causes variées que j'ai aussi fait connaître. Quant aux moyens d'y remédier, ils appartiennent tous à la chirurgie, et encore ses opérations doivent-elles se restreindre à l'excision des parties surnuméraires et des excroissances très-incommodes ou dangereuses; à la division des parties conglutinées, quand la conglutination n'intéresse que la peau, et des parties charnues ou musculaires peu essentielles; à la perforation des ouvertures nécessaires où elles manquent, et peut-être, dans certains cas d'extrême difformité, à la synthèse telle que la rhinoplastique chez un individu sans nez, rhi-

nopte, etc. Pour ce qui concerne les difformités plus particulièrement connues sous le nom d'*envies* ou de *signes*, comme si elles représentaient les objets dont les femmes ont eu une envie non satisfaite, ou en étaient des signes, vu qu'elles tiennent à des maladies de la peau, à des anomalies partielles de la circulation, souvent à une dilatation des vaisseaux sanguins ou lymphatiques, à des irritations locales ou à une tuméfaction dont la résolution ne s'est pas faite, on ne peut prudemment les exciser que quand elles sont très-circonscrites et ne tiennent pas à une dilatation contre nature des vaisseaux; on les étrangle avec un fil ou un cordonnet de soie, lorsqu'elles sont pédiculées, et si elles ne le sont pas, on peut encore les étrangler en les soulevant au-dessus de la peau au moyen d'un fil que l'on a passé dessous la peau avec une aiguille. Mais si elles n'incommodent pas beaucoup, on est dans l'usage de les respecter, surtout lorsqu'elles ne prennent point d'accroissement. Quand elles sont placées de manière à être aperçues au premier coup-d'œil, et qu'elles ont une surface plane, on peut les peindre couleur de la peau, si l'on n'en veut pas sup porter l'opération, qui ne peut manquer d'être douloureuse, parce qu'elles sont implantées profondément dans le tissu cutané qui est ordinairement désorganisé et traversé par beaucoup

de vaisseaux. L'on pourrait, dans quelques taches peu étendues et placées sur des parties charnues, appliquer avec avantage la pierre à cautère, dont l'action peut être facilement circonscrite. Cependant Mercurialis (*De decoratione*), Lorry (*De morbis cutaneis*), et d'autres auteurs les jugent ineffaçables par les moyens médicinaux, et dissuadent même les opérations chirurgicales dans tous les cas qui n'en nécessitent pas l'emploi pour parer à de graves inconvéniens. Plus d'une fois néanmoins la chirurgie a été utile et même indispensable pour rendre les organes sexuels aptes à leur destination dans les deux sexes. Mais ce n'est qu'accessoirement que je fais mention de ces moyens. Il faut voir les livres de chirurgie qui en traitent *ex professo*, pour connaître les procédés opératoires, et les indications qui en commandent l'usage, ce qui ne pouvait entrer dans le plan de mon ouvrage.

Ceux dont la curiosité ne serait pas entièrement satisfaite, pourront recourir à un petit traité que je vais publier sous le titre d'*Anthropogénèse ou génération de l'homme*, aux articles *génération*, *imagination*, *envies*, *nœvi materni*, *fœtus*, *monstre*, *monstruosité*, *hermaphrodisme*, *hypospadias*, *epispadias*, *imperforation*, etc., du Dictionnaire des sciences médicales en 60 vol., de même qu'à plusieurs des ouvrages que j'ai cités, dont je ne sache pas qu'il soit fait mention dans cet

ouvrage compact, non plus que de la première édition de celui-ci, quoique plusieurs de ses rédacteurs, tels que MM. Chaussier et Adelon, à qui, sur leur demande, j'en ai donné un exemplaire, aient reproduit beaucoup de mes idées, entre autres, p. 242, 243, 244 du 34e volume; ce dont je ne fais la remarque que pour n'être pas dépossédé de mon bien par les élèves du premier, qui lui ont attribué la découverte d'un tube d'insufflation contre l'asphyxie, que je lui avais montré en lui donnant un exemplaire de ma *Description de l'hospice d'accouchement de Copenhague*, publiée en l'an 7 (1799), où il en est fait mention. On a pu voir que je n'ai pas fait comme les collaborateurs de ce Dictionnaire, ne leur ayant rien emprunté sans leur en laisser la gloire, en rapportant même leur propre texte. Ce n'est pas seulement parce que l'opinion vulgaire sur les effets de l'imagination maternelle m'a paru fausse, mais aussi parce qu'elle est très préjudiciable au repos et à la santé des femmes enceintes, que j'ai cru devoir étendre la discussion jusque sur des objets assez minutieux et peu importans par eux-mêmes, afin de n'avoir pas l'air d'éluder les plus grandes difficultés, qui, pour les personnes prévenues, sont toujours celles dont l'auteur n'a pas parlé.

TITRES ET SOMMAIRES

DES CHAPITRES.

Guérisons obtenues et manquées par la foi. Le prince de Hohenlohe. Madame de Saint-Amour. Prodiges de l'exaltation et de l'indignation. Miracles comparés et expliqués. Appollonius de Tyane. Guérisseurs du temps de Paré. Sorcelleries. Mots magiques. Épidémie de convulsions. Miracles du diacre Pâris. Démonomanie. Religieuses de Louviers. Magnétisme animal, apprécié par des commissaires des sociétés savantes. Mesmer. Histoire de ses jongleries. Moïse devant les magiciens de Pharaon. Gassner. Miroirs constellés. Les toucheurs. Graham et son temple de santé. Tracteurs métalliques de Perkin. Maladies de causes imaginaires. Hydrophobie. Rêves. Nostalgie. Douleurs et maladies sympathiques. Explication. Fausse appréciation des sensations et des symptômes morbides. Sabbat. Incubes et succubes. Sonate du diable. Maladies imaginaires. Leur traitement par Paré et Philotime. Patkul. Alexiovitz.

CHAPITRE III, p. 165.

TIT. *Comment il faut traiter la question du pouvoir de l'imagination maternelle sur le fœtus ; raisonnemens captieux de ses partisans pour fausser le véritable point de la question sur les effets qu'on lui prête.*

SOM. La dent d'or. L'autorité des croyances reçues, opposée aux découvertes les plus importantes. Prévention insurmontable sur les envies. Influence prêtée à l'imagination par le jésuite Lafsiteau, sur la couleur des Africains et des Caraïbes. Autre influence adoptée par les Turcs. Nécessité d'une connexité constante entre une cause et ses effets. Différence d'interprétation des mêmes faits. Illusion et fausse gloire. La chenille de Van-Swieten. Substitution de témoignages et de questions. Possibilités physiologiques. En quoi elles consistent. Leur valeur. Exclusion du raisonnement par la prévention. Paralogisme réfuté sur les choses incompréhensibles. Existence de Dieu comprise par tous les peuples. Prétendu danger de la vérité pour la sécurité des familles.

Chapitre IV, p. 201.

Tit. *Contes ridicules, suppositions, fausses interprétations et inconséquences des partisans du pouvoir de l'imagination maternelle; rapprochement de plusieurs faits historiques qui prouvent que leurs moyens de persuasion ont, dans tous les temps, favorisé l'erreur et l'imposture, et produit des égaremens funestes.*

Som. Opinion de Fernel et d'Olivier de Serres sur les moyens de varier les couleurs des poussins. Conte attribué à Avicenne sur les effets de la frayeur d'une poule. Fracture des os prêtée à l'imagination par Malebranche, et reproduite plusieurs fois sans son influence. Fœtus changés en loirs, en diables. Moyen indiqué par Lemnius contre les effets de l'imagination. Fausse interprétation d'Hippocrate et de Gallien en faveur de l'imagination. Opinion de saint Jérôme. Mère disculpée d'adultère à la faveur d'un portrait. Dulaurens dénature l'histoire. Moyen mis en œuvre par Denis-le-Tyran pour avoir un bel enfant. Galien très-clair et très-précis sur les causes de ressemblance. Transmigration de l'ame avec toutes ses richesses imaginaires, admise par Empédocle. Corpuscules d'Épicure et d'Asclépiade. Empreintes imaginaires expliquées par Térélius de Lucques. Platon, Aristote, Cicéron mal interprétés. Sentiment de Boerhaave, de Haller, du professeur Portal et autres sur les envies des femmes grosses. Zeuxis et Parrhasius. Pigray. Neuf cents arrêts rendus en quinze ans en Lorraine, pour crime de sorcellerie, dans le seizième siècle. Fuite d'Agrippa. Possession des ursulines de Loudun. Supplice de Grandier. Exorcismes impuissans. Jugement de Guy-Patin sur Laubardemont et son fils. Le diable attrappé. Charmes de Galigaï. Effets des passions exposés par Helvétius. Préoccupation des médecins physiologistes. Suggestions. Veau à épaulettes. Naissance d'un ange. Crime horrible de cause imaginaire. Mystification. Stratagème curatif. Prévention assimilée à l'aliénation. Prestiges des mots.

Chapitre V, p. 263.

Tit. *Des effets indirects de l'imagination sur le fœtus, et de plusieurs qualités naturelles ou acquises qu'on a faussement rapportées à son influence.*

Som. Influence de la mère sur le fœtus. Explication du passage des idées d'un individu à l'autre, par Descartes, Rivière et Bablot. Poulets à têtes de milan. Digression psychologique sur les transmigrations d'idées. Rire et aboiement sympathiques. Bigarrures natives expliquées par Paré. Enfans blancs de race noire, et enfans noirs de race blanche. Explication. Moyen indiqué par Empédocle et Porta pour avoir de beaux enfans. Opinion d'Aristote, de Platon, de Zacchias. Maladies héréditaires. Fausses déductions basées sur des nerfs de communication entre la mère et son fruit. Idiosyncrasies des parens transmises aux enfans. Insensibilité par la force et la préoccupation de l'esprit. Effets surprenans d'une volonté ferme.

Chapitre VI, p. 304.

Tit. *Travail de l'imagination des hommes pour expliquer le travail de l'imagination des femmes.*

Som. Inconséquences et embarras des imaginistes. Leurs illusions sur une communication de nerfs et d'esprits animaux de la mère au fœtus. Explication de Térélius sur les marques de naissance. Suppositions gratuites en faveur des erreurs de toute espèce, et versatilité des auteurs sur les moyens de transmission d'empreintes imaginaires. Malebranche. Planque. Cadran. Saint-Sacrement, nom de Dieu, etc., empreints par l'imagination. Leur explication par Malebranche et Pierquin. Fraudes pieuses et faux miracles soutenus par un procès contre *le Constitutionnel*. Saint Augustin et Fénélon d'accord avec nos cours de justice pour les condamner. Jacques Blondel. Kerkering et son sac de blé. Mâchoire de Pyrrhus. Contestation de deux croyans.

Lettres empreintes sur la langue de Louis Corbeau. Mots mystérieux et présages observés dans les astres par les cabalistes. Le mensonge appuyé. Contes de Gaharlien, Singuerdius, Crugerus, Petrella, etc., sur des phénomènes merveilleux attribués à des envies, même satisfaites. Effet attribué au tableau de saint Pie, lors de sa canonisation. Observations critiques sur les fractures d'un enfant vu aux Incurables, par Malebranche, la reine-mère et autres. Deschassée, avec sa jambe à demi nue passée derrière sa tête, apitoie les passans. Fractures spontanées. Enfans acéphales ou monstres-grenouilles. Envies non satisfaites d'où résultent des fruits de chair, soumis aux progrès de la maturation de leurs modèles végétaux. Le chevalier Colonne appelant au secours de ses erreurs, ceux qui lui sont contraires. Imitations supposées. Restrictions de Paré omises par les imaginistes. Dernier *ergo* de Bablot. Abus de l'Ecriture sainte pour établir ce qu'elle n'établit pas. Nerfs de communication admis entre la mère et le fœtus, en désespoir de cause. Le néant invoqué à l'appui de l'imagination. La nature assujétie à ne plus travailler sans modèle. Le fluide électrique admis comme véhicule des idées. Electricité zoométallique. Expériences de Weinhold, qui rend les apparences de la vie à des animaux morts. Analogie de l'électricité avec le fluide nerveux, observée dans la torpille et autres poissons, par MM. de Humboldt et Darwin. Nécessité d'une réfutation complète des erreurs, même les plus futiles.

Chapitre VII, p. 422.

Tit. *De la génération, ou des influences primordiales de la nature, tant pour la conservation des espèces que pour les variations produites par le croisement des races, et pour les ressemblances ou dissemblances individuelles.*

Som. Idée générale de la nature vivante. Deux ordres de fonctions ou de phénomènes vitaux. Démarcation établie par la nature entre les animaux, par la vie végétative et la vie intellective. Animaux céphaliques et anencéphaliques. Corollaire tiré de la diffé-

rence des deux vies contre le pouvoir attribué à l'imagination maternelle. Mode d'investigation à suivre pour arriver à la connaissance de la génération ; comment celle-ci s'opère dans les deux règnes ; ses différences ; ses élémens. Similitudes par filiation. Les sexes. Comment l'un ou l'autre est transmis aux enfans. Divers systèmes sur la reproduction. Première synthèse de l'embryon. Hybrides et mulets. Femme-poisson. Homme-chien. Développement de l'embryon bien expliqué par Hippocrate. Accouplemens disparates. Effets du croisement des races, qui assimile le métis, tantôt plus à l'un, tantôt plus à l'autre des générateurs. Eunuques naturels. Erreur de ceux qui font produire les mâles à droite et les femelles à gauche. Des sexes dans les jumeaux. Influence des circonstances accidentelles sur les produits de la gestation. Causes des variétés individuelles.

Chapitre VIII, p. 474.

Tit. *Des lésions et des vices de conformation internes, comparés aux externes, chez les nouveau-nés, avec le résumé des causes les plus probables des uns et des autres.*

Som. Monstruosité. Ses caractères et ses variétés. Vices internes comparés aux externes. Leurs causes. Lièvre à deux corps. Monstres fracturés et acéphales. Chat-lapin. La Bible sur Jacob. Germes monstrueux. Sex-digitaires. Bianchi. Vitalité du sang. Moïse. Blumenbach. Cuvier. Barthez. Bordeu. Chaussier. Adelon. Quels remèdes on peut apporter aux difformités.

FIN.

Paris. Imp. d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

